

13461

LA SUISSE.

COLLECTION DE VUES PITTORESQUES

AVEC

TEXTE HISTORIQUE-TOPOGRAPHIQUE

PAR

H. RUNGE.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

J. T. THÉVENOT.

TOME PREMIER.

LES CANTONS PRIMITIFS ET LES PARTIES SUD-EST DE LA SUISSE.



DARMSTADT,

GUSTAVE GEORGE LANGÉ.

1866.

Rh 1582/1

1844

THE HISTORY OF THE

REIGN OF

GEORGE

THE THIRD

BY

JOHN

BARRETT

1844

NEW YORK

1844

LA SUISSE.

Collection de vues pittoresques

AVEC

TEXTE HISTORIQUE - TOPOGRAPHIQUE

par

H. RUNGE.

TOME PREMIER.



Le Lion de Lucerne.

PARIS.

G. SCRIBA JEUNE.
Rue Montmorency 6.

DARMSTADT 1867.

GUSTAVE GEORGE LANGE.

ZORN & COMP.

120, London Wall. E.C.

mélancoliques et solitaires — toutes ces merveilles, toutes ces beautés nous remplissent encore aujourd'hui d'admiration, et produisent en nous les mêmes sentiments après de milliers d'années.

La nature est éternellement grande et belle dans les parties montagneuses de la Suisse et se présente en outre sous les aspects les plus variés. Aucune vallée ne ressemble à l'autre, aucune vue ne se répète, aucune cataracte, aucun glacier, aucun lac ne se reproduit. Même des districts qui se touchent, offrent souvent le contraste le plus frappant: une excursion de plusieurs heures nous fera rencontrer les neiges éternelles, les Alpes dépouillées de verdure, les forêts de sapins des régions élevées, des touffes d'arbres fruitiers, des champs de blé et des plantations d'oliviers. Quelle différence entre les groupes de l'est et de l'ouest, entre les pentes septentrionales et méridionales! La plus petite vallée a un tout autre caractère quand nous la visitons au printemps ou en automne, en été ou en hiver, quand nous la voyons le matin ou le soir, éclairée par un beau soleil ou sous un ciel couvert.

Le Hochgebirg (Hautes-Montagnes) n'est qu'une partie de la Suisse. Semblable à une demi-lune, le Jura, avec ses hauteurs boisées, ses arêtes prononcées, ses vallées étroites, s'étend du sud-ouest au nord-ouest. Encadré de ces hauteurs, nous trouvons le bas pays où de douces collines, de vertes forêts, des gazons, des prairies, des champs fertiles, de joyeux villages, des villes peuplées, des fleuves navigables, de vastes lacs et de petits étangs, présentent la vue la plus pittoresque. Le caractère principal du pays situé entre le Jura et les Alpes est la grâce: les vallées riantes, la brillante nature, la douceur et l'amabilité sont opposées aux montagnes à pic, à la stérilité, à la force et à la vigueur.

Le peuple de la Suisse n'est pas moins intéressant que le pays lui-même. Quoique le noyau de ce peuple appartienne aux grandes tribus

germaniques des Allemans et des Burgondes, on prétend avec raison que des restes de beaucoup de nations englouties par le torrent des temps se sont joints à elles. Il est impossible d'affirmer quelle nation prit un jour uniquement possession de l'Helvétie; car les Etrusques, les Cimbres, les Teutons, les Romains, les Suèves, les Ostfrisons, les Huns, les Goths, les Lombards, même les Sarrazins ont laissé leurs noms confirmés par l'histoire et la tradition, et les indications des tribus les plus variées sont reconnaissables aux antiquités, au langage, aux lieux et aux légendes populaires. Avec le temps ces peuples se confondirent et produisirent le résultat le plus différent, suivant que l'une ou l'autre des tribus fût la plus forte et exerçât sa domination sur les autres. Encore aujourd'hui on parle quatre langues dans la Suisse, et chacune d'elles est divisée en une infinité de dialectes; dans la même vallée on trouve souvent des idiomes différents. Les déviations les plus frappantes sont offertes par le caractère du peuple; il faut en chercher la cause, non seulement dans l'origine hétérogène, mais aussi dans l'influence des habitations et des événements historiques. Les variétés qui existent dans la nature du pays, existent aussi dans la manière de vivre et les mœurs des habitants. Les Allemans du lac des Quatre-Cantons ressemblent si peu à ceux du Limmat et du Tur, que les habitants du Jura à ceux du lac de Genève, et même dans de petits cantons, comme Uri et le Valais, il n'y a pas la moindre conformité d'humeurs entre le peuple. Et tandis qu'à une extrémité de la Suisse la population vit dans les idées de l'époque actuelle, elle maintient à l'autre, fermement et énergiquement, les principes des siècles passés.

Ajoutons à cela que la Confédération Suisse a une histoire plus significative et plus riche en exploits qu'aucun autre pays de l'Europe ne saurait en produire, que son développement a eu lieu sous des circonstances très particulières, et nous comprenons aisément qu'une vie humaine suffit à

peine pour connaître exactement le pays des Alpes. Tout ce qui a été écrit sur son compte par les indigènes et par les étrangers, est souvent très incomplet et très partial, et un esprit élevé parviendrait à peine à créer une image fidèle de la Suisse et de ses habitants, en puisant dans les sources connues. Pourrait-on alors prétendre que de nouvelles recherches, de nouvelles représentations du même sujet soient devenues inutiles? Nous ne le croyons pas.

En parcourant dans notre ouvrage les cantons de la Confédération suisse et en nous arrêtant en même temps aux monuments et contrées remarquables, nous conduirons beaucoup de nos lecteurs sur un terrain connu et éveillerons en eux de beaux souvenirs. Quiconque a déjà souvent visité le pays classique, trouvera dans notre ouvrage des choses qui lui étaient inconnues, et ces millions de voyageurs que le sort a empêchés d'entreprendre le grand pèlerinage, y verront une esquisse, quelque imparfaite qu'elle puisse être, de ce que la Suisse a de beau, et auront un pressentiment de ce qu'elle renferme de grand.



Le Canton d'Uri.

Dans toute la grande chaîne des Alpes de la Suisse on a démontré six masses centrales: l'une d'elles est la masse du St. Gotthard, s'étendant d'Aernen dans le Valais, jusqu'à Truns dans l'Oberland des Grisons, et borné au sud par la vallée d'Airolo. Quoique la masse du St. Gotthard soit moins étendue que d'autres et qu'en général elle ne soit pas composée des plus hautes montagnes du pays, elle est pourtant la plus importante, parcequ'elle forme le nœud de l'énorme système de montagnes. Cinq fleuves y ont leur source: deux d'entre eux, le Tessin et le Rhône, se jettent dans la mer méditerranée; les trois autres, le Rhin, la Reuss et l'Aar, dans la mer du Nord. La Suisse entière, peu de parties exceptées, est située dans le grand domaine de ces fleuves. Les chaînes de montagnes séparent, mais les eaux unissent. Ces longs fils argentins qui, du St. Gotthard, s'étendent dans toutes les directions, lient les points les plus éloignés du corps Hélvétique à son noyau primitif, et chaque onde qui passe près de Genève, de Berne, de Bâle, de Coire et de Bellinzona, ou qui arrose un des 22 cantons, rappelle le lieu de son origine, le St. Gotthard et par conséquent Uri, ce petit et important canton, qui possède

encore aujourd'hui les penchans septentrionaux de la montagne, comme il dominait aussi autrefois les penchans méridionaux.

Non seulement géographiquement, mais aussi historiquement, Uri et le centre et le point de départ du corps Helvétique. Qui pourrait parler de ce corps sans que les „trois pays“ qui formèrent la première alliance vissent se présenter à sa mémoire? Qui pourrait nommer ces pays eux-mêmes sans placer Uri à leur tête?

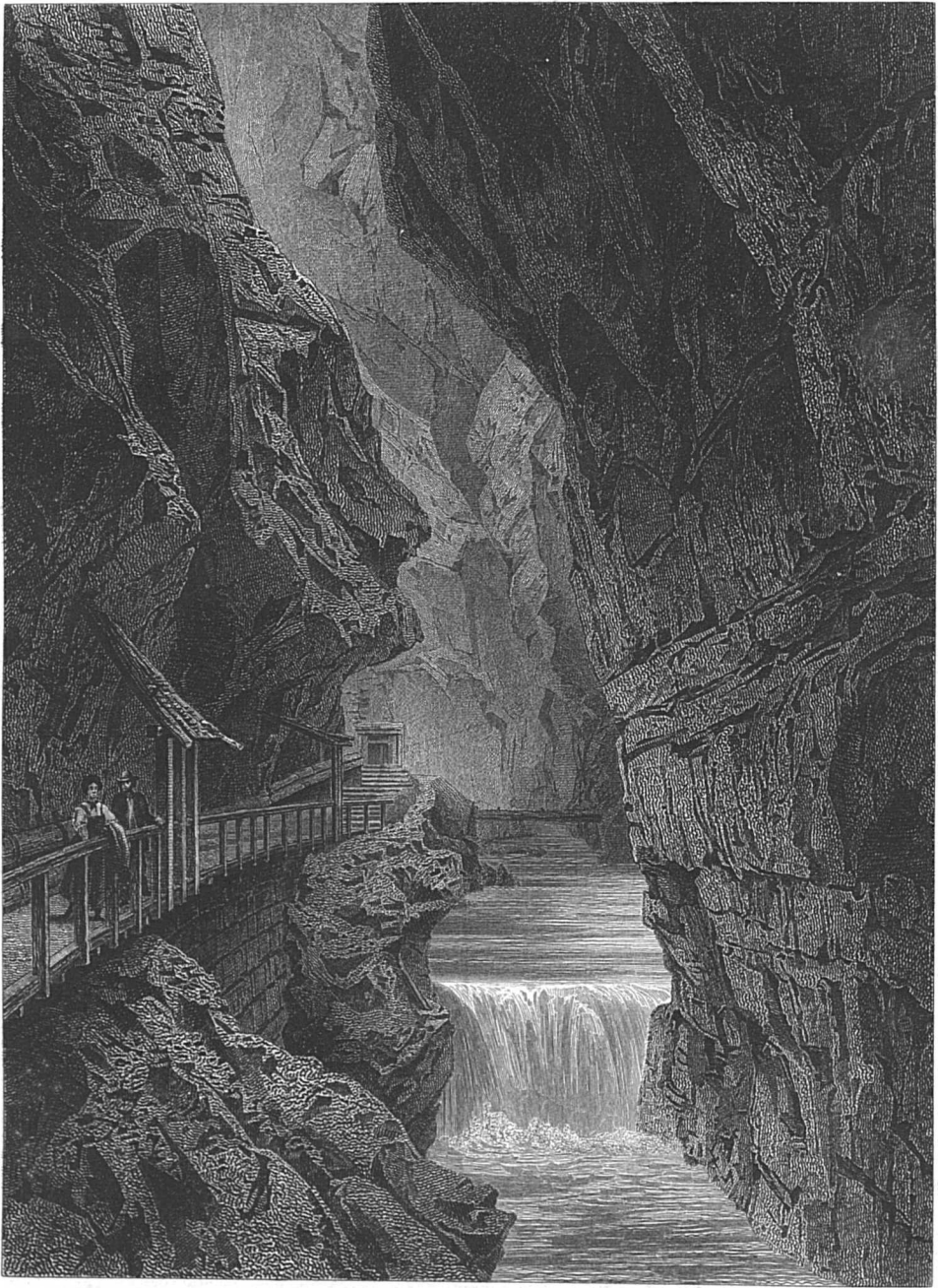
Une vieille tradition désigne la vallée de la Reuss comme la patrie, le berceau de la liberté suisse. Là vivait, dit-on, Guillaume Tell de Bürglen, le meilleur archer de son temps, qui, dans le chemin creux de Küssnacht, perça d'une flèche l'oppresseur de son peuple, le tyran autrichien, le superbe Gessler ou Gissler; à Attinghausen demeurait Walther Fürst, dont les conseils sages assurèrent la victoire aux amis de la liberté d'Uri, de Schwyz et d'Unterwald qui l'avaient choisi pour chef; là, sur la prairie du Rütli, près du lac des Quatre-Cantons, le 7. Novembre 1307, trente-trois hommes jurèrent de secouer le joug autrichien, de briser leurs fers ou de mourir. Quoique ces récits, embellis par l'imagination populaire ne s'accordent pas toujours avec les faits réels de l'histoire, il n'en est pas moins vrai que le petit peuple de pâtres d'Uri a su reconquérir sa liberté par son courage et sa fermeté, qu'à la tête de ses voisins, animés par le même désir d'indépendance, il scella de son sang l'alliance de Morgarten et de Sempach. Le peuple de la Suisse tient ferme à cette croyance et jamais il n'oubliera le jour où tombèrent les bourgs des baillis, où les gros nuages qui menaçaient de tout engloutir se dissipèrent et où le soloil de la liberté versa ses doux rayons sur lui.

„Nous raconterons de l'archer Tell, nous en parlerons

Aussi longtemps que les montagnes reposeront sur leur base!“

C'est au nom de Tell qu'on livra pendant bien des siècles tous les combats d'indépendance, et le souvenir de Zwing-Uri, Landenberg et Rosenberg détruisit maint château fort, rompit mainte chaîne dans les campagnes de la Suisse.

L'histoire du pays d'Uri, comme celle de tous les pays, est enveloppée d'un voile obscur et impénétrable; nous ne savons pas si les Helvétiens s'y étaient déjà établis, et les antiquités ne fournissent aucune trace de la présence des Romains. On raconte, il est vrai, que l'empereur Théodose, vers la fin du 4^e siècle, avait exempt d'impôts les habitants de la vallée de la Reuss et leur avait laissé leurs propres lois, en considération des services qu'ils lui avaient rendus, et qu' Honoré les avait déclarés gens immédiats de l'Empire; mais ces faits, ainsi que les récits de combats livrés aux Lom-



L. Rohbock delt

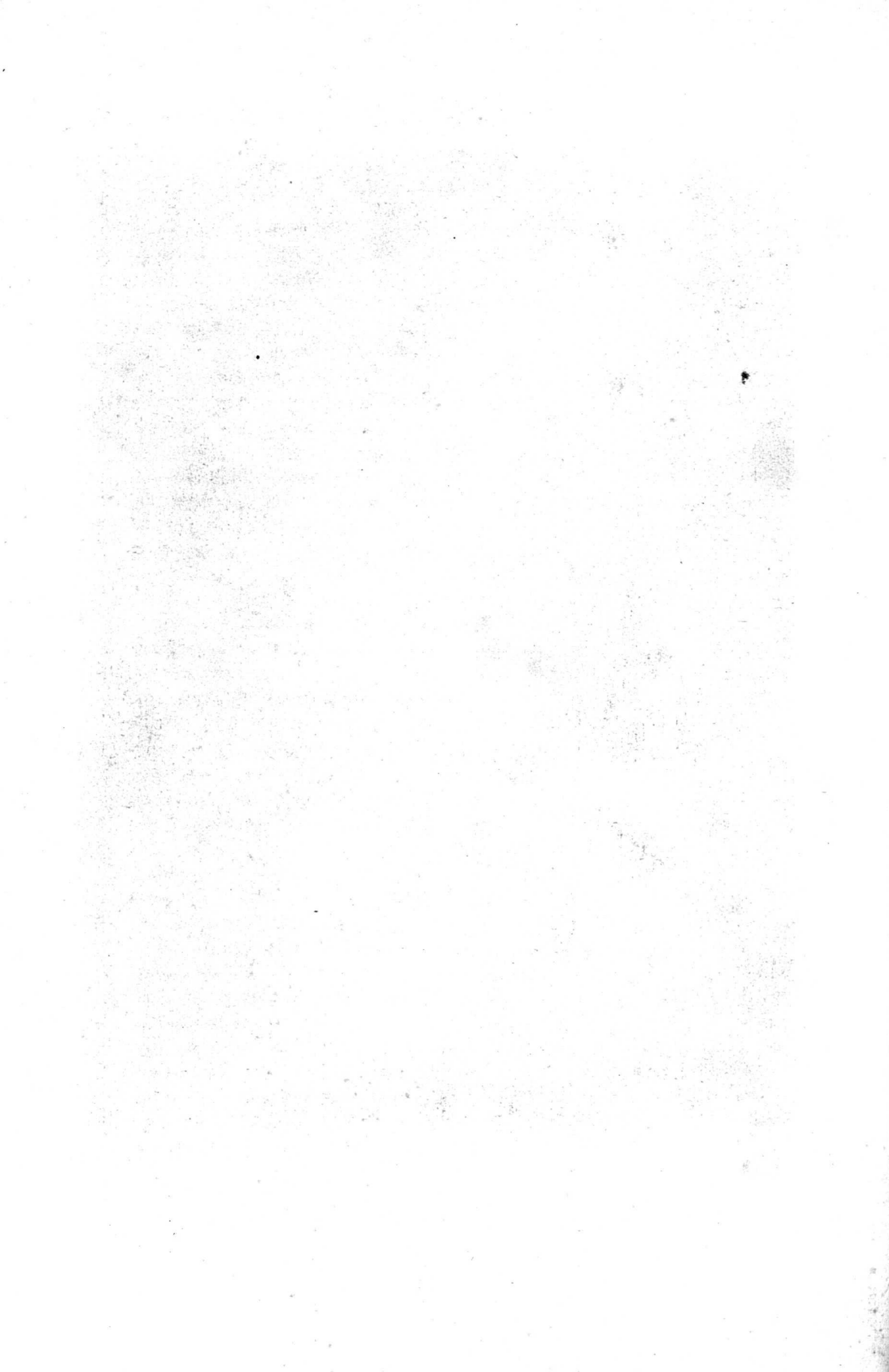
K. Gurkel sculp

DER TAMINASCHELUND UND DIE NEUE QUELLE BEI PFÄFFERS.

(St.Gallen.)

Druck & Verlag von C. G. Jenke in Darmstadt.

79



bards qui avaient envahi le pays, et les dons que Charlemagne doit avoir faits en 777 aux habitants pour récompenser leur bravoure, ne sont fondés que sur des traditions invraisemblables. Sans aucun doute, la vallée de la Reuss, autrefois propriété royale, était du temps des Carlovingiens sous la domination de l'abbaye de Zurich, et il se forma déjà alors par des colons libres ou serfs, la compagnie des „Gotteshausleute“ (sujets d'un couvent) dont les représentants entrèrent en pourparler avec les prévôts du chapitre vers le milieu du dixième siècle. La liberté du peuple d'Uri est très ancienne, quoiqu'elle fût soumise à diverses restrictions. Le pouvoir suprême fut exercé dans la vallée par les avoués de l'abbaye, les ducs de Zähringue, et, après leur extinction, par les comtes de Habsbourg. Mais bientôt une certaine frayeur s'empara des habitants de la vallée au sujet de cette puissante maison qui sut prendre une étendue considérable par la ruse et l'oppression. En 1231 ils obtinrent du roi Henri le privilège d'être placés sous la protection immédiate de l'Empire. Même cet avantage ne leur semblait pas une garantie suffisante pour leur liberté: probablement vers l'année 1260 ils formèrent la première ligue avec Schwyz et Unterwald qui, rendue impuissante par Rudolph de Habsbourg, fut renouvelée le 1. Août 1291, peu de jours après la mort de ce prince, et consolidée le 16. Octobre de la même année par une alliance de trois ans avec Zurich. Cependant, après la mort d'Adolphe de Nassau, à la bataille de Göllheim, ils se virent de nouveau opprimés et menacés, et ce n'est que lorsque Jean de Souabe eut tué le féroce empereur Albrecht à Windich, qu'ils respirèrent plus librement. Il est vrai que le duc Léopold tâcha de les subjuguier en 1315, mais il succomba le 15. Novembre à Morgarten et la liberté des trois pays était assurée.

Bientôt la ligue Suisse prit une extension plus importante; en 1332 Lucerne y adhéra, et déjà en 1353 il se forma la confédération des huit vieilles villes auxquelles appartenaient aussi Berne, Zurich, Zug et Glaris. Trente ans plus tard une violente tempête menaça les cantons primitifs: en douze jours ils ne reçurent pas moins de 167 cartels. Le 3. Juillet 1386, de concert avec Lucerne, ils se trouvaient en face d'un ennemi supérieur en nombre, mais le dévouement héroïque de Winkelried leur fit remporter la victoire et, par le traité de paix conclu avec l'Autriche, Uri fut déclaré complètement indépendant. Son courage et sa force s'accrurent de jour en jour. En 1402 il conquit la Levantine qu'il ne reçut pourtant définitivement qu'en 1467, et en 1410 il prit sous sa protection les paysans d'Ursern, qu'il avait défendus à différentes reprises contre ses maîtres, les abbés de Disentis.

Le reste de l'histoire d'Uri se confond avec celle du corps Helvétique; nous devons renoncer à la produire ici. Une fois seulement son indépendance fut grièvement menacée, lorsqu'en 1798 l'armée française occupait les cantons et faisait retentir son cri de liberté dans un pays qui avait déjà tout sacrifié pour se la procurer. Il ne perdit qu'une partie insignifiante de son territoire; encore aujourd'hui il est fort et puissant, prêt à verser la dernière goutte de sang pour se défendre contre ceux qui oseraient l'attaquer.

Le canton d'Uri est formé de la vallée de la Reuss, depuis sa source jusqu'au lac des Quatre-Cantons, et des vallées latérales, s'étendant de l'est à l'ouest, dont quelques-unes ont jusqu'à six lieues de longueur. En peu d'endroits seulement son territoire, évalué à 24 milles carrés, franchit la limite formée par le fleuve. Partout s'élèvent de hautes montagnes, dont une faible partie pourtant dépasse à peine la région des neiges éternelles et est constamment couverte de glace et de glaciers. On trouve rarement des hauteurs de 5000 pieds. La vallée de la Reuss coupe presque perpendiculairement toutes les lignes de montagnes, et les parois de cette longue vallée transversale sont par conséquent encadrées d'énormes rochers à pic. Par toutes les fentes filtrent de petits ruisseaux; chaque vallée à son cours d'eau impétueux qui, à la fonte des neiges et à l'époque des pluies d'Août, devient souvent très dangereux. A la tête de tous il faut placer la Reuss, remarquable par ses eaux abondantes et son étendue. Encore faible et petite dans la vallée d'Ursern, elle prend une dimension importante près d'Andermatt, et se jette comme fleuve considérable dans la mer. Ses chutes ne sont pas élevées et, cachées pour la plupart dans des gorges étroites, ne peuvent rivaliser avec les cataractes des autres cantons; par contre les rivières plus petites des vallées latérales se précipitent tantôt en un seul jet, tantôt se dissolvent en poussière, en tombant de ces murs de rochers dans la profondeur. Le canton d'Uri est riche en lacs; la plupart sont dispersés bien au-dessus du niveau de la mer et des pâturages des Alpes; quelques-uns, p. ex. le lac sauvage de la vallée d'Ersfeld, enfermé dans un lit de rochers nus, touche presque à la région des neiges éternelles et est couvert de glace pendant plusieurs mois de l'année. Le canton doit une grande partie de ses eaux aux glaciers, vulgairement nommés névés (en all. Firn.) Ceux-ci remplissent des vallées de plusieurs lieues d'étendue, et beaucoup de cimes et de sommets de montagnes sont enveloppés de neige et de glace de tous côtés. Leur importance varie excessivement. Les plus petits qu'on ait trouvés sur le penchant des plus hautes montagnes, n'ont que 20 à 30 pieds d'épaisseur, les

plus grands vont de 100 à 200 pieds, on en a même vu dans des vallées inclinées de 300 pieds de profondeur. On prétend que depuis les derniers siècles ils ont considérablement augmenté; on en cherche la cause principale dans la coupe des forêts qui doit avoir produit un refroidissement dans la température. Les avalanches sont rares en été; par contre, au mois d'Avril et de Mai, à toute heure, de petites masses de neige descendent des montagnes, alternativement avec les avalanches compactes, et se mettent en mouvement, non seulement pendant le jour, le temps de pluie ou une tempête, mais aussi la nuit. En usant des précautions nécessaires, elles sont peu à craindre, leurs voies étant connues. Par contre les avalanches qui se réduisent en poussière sont d'autant plus dangereuses. Elles proviennent généralement des neiges qui, amassées sur les parois des rochers en masses considérables, tombent avec un fracas épouvantable, soit par leur propre poids, soit par une agitation quelconque de l'air. Ces sortes d'avalanches deviennent encore plus terribles et plus dévastatrices lorsque dans les régions supérieures une tempête pousse la neige dans les Guxeten.

Les éboulements de terre et les Rufines ne sont pas rares non plus dans le canton d'Uri. Quand, par un vent du sud, la pluie tombe pendant plusieurs jours sur la terre couverte de neige, les eaux se rassemblent sur le penchant des montagnes entre la terre franche et le lit d'argile; l'humus se détache et, semblable à des avalanches, poussé avec une force incroyable, entraînant tout sur son passage ou s'affaisant sur soi-même, forme dans les plus belles propriétés de véritables canaux et dans la vallée des saillies inclinées ou des terrasses plates. De telles Rufines sont surtout dangereuses quand elles barrent le lit d'une rivière. Celle-ci grossit alors à vue d'oeil, perce enfin la digue détrempée, déchire, laboure la terre et vient tomber dans la vallée, ravage les plus belles prairies pour de nombreuses années ou les convertit en des déserts incultes. Partout on trouve encore des traces de chutes de montagnes, mais la plupart de ces terribles événements eurent lieu à une époque bien reculée.

Le climat du pays est très différent. Tandis que dans la vallée de la Reuss il y a rarement plus de 10 à 12 degrés — 0, que par conséquent les noyers y prospèrent à merveille et qu'en été la chaleur est de 20 à 23° R., il fait beaucoup plus froid dans les vallées latérales élevées. A Andermatt l'hiver dure généralement huit mois et le printemps et l'automne y sont inconnus. Même en été il fait parfois sensiblement froid le matin. La direction de la vallée est aussi de grande importance; c'est ainsi que la vallée de Schächen, s'élevant vers le sud-est, est beaucoup plus fraîche que la vallée supérieure de la Reuss, située à égale hauteur et s'étendant vers le sud-

ouest et le sud. En outre nous trouvons une grande variabilité dans la température, et le temps n'est pas même constant pendant huit jours. Le printemps surtout, qui commence avec le mois d'Avril, est soumis aux changements les plus frappants. Le Föhn, cet ouragan qui souffle du sud, des tourbillons de neige, la chaleur étouffante de l'été, la bise glaciale et perçante, la douce pluie du printemps et le givre se remplacent souvent en peu d'heures. L'automne est ordinairement sec et beau, pourtant il s'élève quelquefois, à 2 ou 3000 pieds au-dessus de la vallée, des brouillards sous lesquels il fait humide et désagréable, tandis que sur les hauteurs règne le temps le plus chaud et le plus charmant. La vue dont nous jouissons alors sur le sommet d'une montagne est inexprimable: au-dessus de notre tête nous avons le ciel azuré, le soleil brillant dans toute sa splendeur; à nos pieds les brouillards, éblouissants de blancheur comme un miroir de glace, cachant la vallée, et les cimes des montagnes sortant comme autant d'îles dispersées dans cet océan immense.

Tel pays, telles gens. Les habitants d'Uri, relégués dans une contrée rude et sauvage, exposés aux intempéries de l'air, éloignés de l'influence amollissante des grandes villes et des jouissances raffinées, emprisonnés dans une vallée solitaire, privés de tous les rapports avec leurs voisins pendant les longs mois d'hiver, appartiennent à la tribu la plus vigoureuse de la Suisse. Ils sont de taille moyenne, ont la constitution forte, la poitrine bien voûtée, les épaules larges, le pied petit mais large; leur physionomie est régulière, leur visage est plutôt rond qu'ovale et leur nez droit. Ils ont les yeux et les cheveux châtain et leur teint paraît un peu pale. Néanmoins les habitants des hauteurs contrastent à leur avantage avec ceux des vallées et les femmes à peau blanche et à teint frais y sont plus abondantes qu'ici. En général il n'y a pas de type particulier dans le canton; petit comme il est, il offre pourtant des différences marquées. C'est ainsi que l'habitant de la vallée de Schächen est plus élancé, plus blond, d'un visage plus agréable et d'un teint plus vermeil que l'habitant musculeux de la vallée de la Reuss, celui de Seelisberg ressemble à son voisin d'Unterwald, celui de Sissig à son compatriote de Schwyz, et le Suisse aux yeux bleus et aux cheveux blond-clair de la vallée de Mayen, à son ami de Hasli. L'habitant de la vallée d'Ursern tient le milieu entre ceux d'Uri, de la Levantine et des Grisons, comme son petit pays forme le centre entouré des sièges de ces tribus. La même diversité qui règne dans la physionomie existe aussi dans la langue; chaque vallée a son dialecte caractéristique et le maintiendra encore longtemps, les alliances par mariage avec les autres districts n'ayant

lieu que très rarement. Le caractère du peuple n'est pas le même non plus, et sous ce rapport encore le montagnard est au-dessus du colon de la Reuss. En général on attribue à l'habitant d'Uri beaucoup d'esprit naturel, des dispositions excellentes mais difficiles à cultiver, un penchant indestructible pour la liberté, une patience exemplaire, une soumission dans le malheur qui pourrait passer pour de l'insensibilité, de la cordialité, un attachement opiniâtre aux mœurs et coutumes antiques, et un grand amour pour sa patrie; il ne manque pas non plus d'un far-niente, si propre à tout peuple pasteur, et la fureur des combats, qui le distinguait dans les batailles du moyen-âge, il paraît l'avoir conservée jusqu'à nos jours.

Les habitants d'Uri se vêtent de ce qu'on appelle drap du pays: étoffe de laine qu'ils fabriquent eux-mêmes; cependant les vieilles modes disparaissent de jour en jour. Les culottes de cuir noir, qu'il est difficile de trouver encore, ont fait place aux culottes de laine grise pour les jours ouvrables et de couleur bleue pour les dimanches. Leurs vêtements ordinaires sont une blouse blanche qui descend jusqu'à mi-jambe; en hiver les hommes de la vallée de la Reuss et de Schächen portent une courte veste grise, en été des redingotes bleues et des gilets multicolores ou écarlates. Leurs chaussures sont faites de bois d'érable et retenues, à la manière des sandales, par des courroies de cuir. Le costume des femmes se composait autrefois d'une jupe de laine rouge ou bleue, d'un tablier blanc, d'une chemise de dessus courte et d'un corsage à couleurs; cette mode a disparu et varie maintenant peu suivant les vallées. Les filles mettent leurs cheveux en tresses et les roulent autour d'une épingle qui a la forme d'une épée ou d'une flèche; dans le Schächenthal elles ont de jolis filets de fil blanc. Les femmes mariées, dont la chevelure est en partie coupée, portent souvent de petites coiffes de rubans noirs fortement empesés et de mousseline blanche qui vont très bien aux figures fines et fraîches.

Les habitations des Urnois sont très simples, surtout celles des vallées écartées. Le partie inférieure seule est formée d'un mur de six pieds de haut, tout le reste est en bois. Le toit consiste en tavillons retenus par des pierres lourdes. Le corps de logis se compose ordinairement d'une cuisine, d'où la fumée s'échappe par une ouverture pratiquée au toit, d'une chambre chauffée par une poêle en pierre ollaire, d'une chambre contiguë et de deux mansardes. Le mobilier correspond au logement: des bancs de bois fixés à la muraille, une forte table champêtre, une horloge de la Forêt-Noire, un lit, un berceau et çà et là un métier de tisserand; ajoutons-y un buffet à tiroirs, et nous aurons tout ce qui constitue l'ornement

indispensable de leurs demeures. Au-dessus du lit est suspendu la carabine, au mur toutes sortes d'outils, au plafond est attaché un bois mobile ou une chaîne en bois artistement travaillée qui vient tomber presque jusque sur la table et à laquelle est fixé le chandelier en fer blanc où brûle la nuit une chandelle de suif. A côté se balance assez souvent une colombe en papier ou en bois représentant le Saint-Esprit; des images de confrérie, de saints et des bénédictions ornent les murailles. Un crucifix placé sur une planchette particulière dans un coin, et le bénitier près de l'entrée, prouvent que l'Urnois professe la religion catholique. En outre chaque maison possède une étable pour le bétail, pour la conservation du fourrage et de la litière; dans le voisinage il y a un puits dont l'eau fraîche et pure coule par un tuyau de bois dans une auge faite d'un tronc d'arbre.

Les maisons sont pour la plupart dispersées et construites sur un territoire appartenant à leurs propriétaires; ce n'est qu'autour des 28 belles églises que se groupent les véritables villages. Uri ne possède pas de villes; par contre Altorf et Andermatt passent pour des bourgs. On ne trouve les maisons de pierre que dans les grands villages; on n'en voit pas d'autres à Altorf, quelques-unes peuvent même passer pour élégantes et rivaliser avec celles des villes. Elles ne datent pourtant que du siècle dernier. La construction en pierres s'étendra difficilement; elle répond trop peu au caractère et aux besoins du peuple, qui ne s'est laissé séduire jusqu'à présent ni par l'exemple du Tessin, ni par celui du plat pays.

Commençons notre excursion à travers le canton d'Uri à son point occidental, c. à. d. à la Furca. Deux puissantes chaînes de montagnes s'étendent des deux côtés de la longue vallée du Rhône. Après que les montagnes du Haut-Rhône et du lac Majeur se sont jointes à la chaîne méridionale près du Simplon, que le groupe de la rive droite de l'Aar s'est réuni à la chaîne septentrionale à la Grimsel, toutes deux s'enchevêtrent dans la croupe de la Furca et, par le St. Gotthard, se prolongent vers les Grisons. En escaladent le magnifique glacier du Rhône, dont les crevasses béantes menacent de tout engloutir, nous atteignons, à 7419 pieds au-dessus du niveau de la mer, la hauteur du col. A droite surgit le Mutthorn, à gauche le Galenstock, couverts l'un et l'autre de neiges et de glaces éternelles. Avant de quitter la maison de la Furca pour des-

cedre dans la vallée de la Reuss de Réalp, nous jetons un dernier regard sur les montagnes géantes du Valais, sur les masses sauvages de glace qui ont la forme d'un éventail gigantesque, et sur le jeune fleuve qui serpente dans la profondeur. Là aussi nous avons à côté et devant nous de grandioses montagnes, les sommets d'Uri et des Grisons; mais la vue est moins rude et âpre, plus aimable et plus engageante. Nos premiers pas rcontent, il est vrai, des champs de neige que l'été le plus chaud ne saurait fondre, mais bientôt nous foulons à nos pieds le sol des Alpes élastique, couvert de mousse et d'une courte verdure. Sur la Garchenalp, nous trouvons, près du Galenstock, un petit glacier, la première source de la Reuss; sur la Sidlialp, la plus belle flore charme nos regards: la soldanelle couleur lilas, les gentianées bleues, pourpres et jaunes, les auricules dorées, les oeils-de-Christ, les renoncules, les silènes, les saxifrages, etc. etc. La brillante rose des Alpes décore en buissons innombrables ce délicieux paysage, et sur le sol, à côté du saule nain et d'autres broussailles rabougries, rampe le joli azaléa. En traversant le Rüfi, comme on l'appelle vulgairement, et en côtoyant un précipice escarpé, nous arrivons aux chaumières de Hôchstetten, d'où l'on découvre, sur le versant opposé, les premières touffes d'arbres qui, plantés pour amollir la chute des avalanches ou pour l'empêcher tout ou en partie, ne sont jamais abattus. Ursern est très pauvre en bois et en forêts. Une vieille légende raconte qu'un enchanteur jaloux avait un jour maudit la charmante vallée, avait détruit par la foudre et le feu du ciel les forêts, et ôté au sol la faculté de produire du bois. Le pâturage le plus proche est l'Ochsenalp. Nous continuons à descendre, nous passons près de la chapelle du renard et atteignons, après une marche de 2 $\frac{1}{2}$ heures à 4732 pieds au-dessus du niveau de la mer, le village le plus élevé de la vallée d'Ursern.

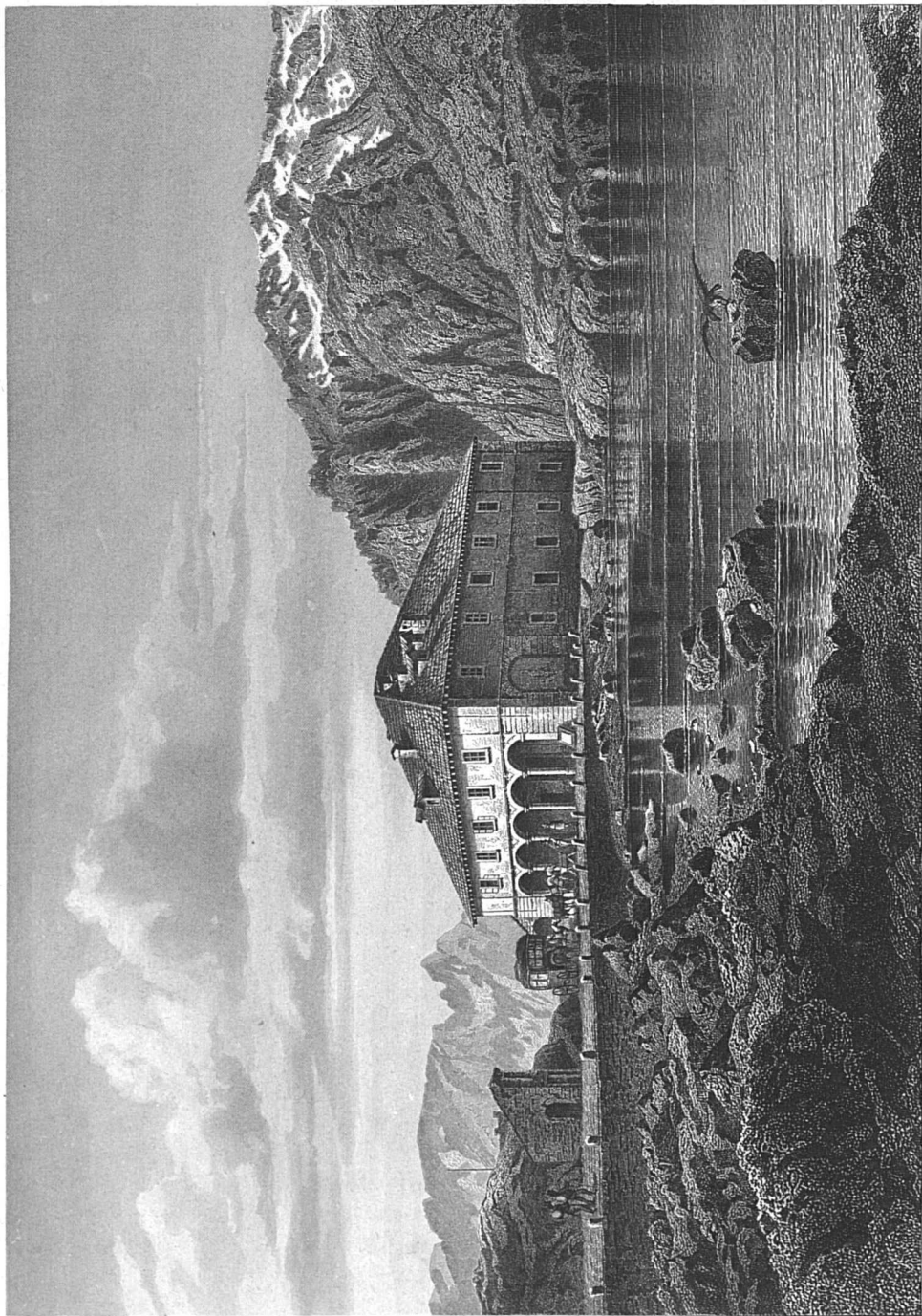
Cet endroit solitaire compte à peine 20 maisons; les plus importantes sont l'hospice des capucins et l'auberge. Aucun arbre, quelques saules exceptés, n'y prospère; les habitants vont chercher à une distance de plusieurs lieues le vaccinium et la bruyère pour alimenter le feu. Les légumes n'y réussissent que par les soins les plus assidus, mais la pomme de terre mûrit presque chaque année. Par contre le voisinage des sommets, de la vallée de Weitenwasser, cette seconde source de la Reuss, offre au botaniste une riche moisson de fleurs rares et recherchées.

Après avoir profité de l'hospitalité que les cupucins accordent si volontiers aux touristes, nous continuons notre route. A droite de la Reuss, qui roule lentement ses eaux, s'étend un chemin uni et solitaire destiné aux piétons et aux cavaliers, qui traverse de belles prairies; nous mon-

tons insensiblement, nous passons près de la jolie chapelle de St. Carli, et en deux bonnes heures nous sommes à Hospital (4500 pieds au-dessus de la mer) où le chemin débouche dans la chaussée du St. Gotthard.

Hospital, ainsi que le pauvre hameau de Réalp, n'est qu'une succursale d'Andermatt, mais la chaussée qui le traverse lui a donné une certaine importance et il possède non seulement plus de 300 habitants mais aussi une belle église. Une vieille tour pittoresque que l'on attribue, peut-être à tort, aux Lombards qui devaient un jour avoir pénétré jusqu'au St. Gotthard, s'élève sur une colline d'où l'on jouit d'une vue charmante sur la vallée d'Ursern. Cette forte construction n'a ni porte ni ouverture quelconque. Pendant longtemps elle doit avoir été le séjour des préfets de l'Empire et l'on en raconte une de ces tristes aventures qui se rattachent généralement à ces sortes de forts. „Un des préfets, dit la légende, ordonna un jour à ses valets d'enlever une des plus jolies filles du village et de la lui amener. La mère, ayant été avertie à temps, conseilla à sa fille de fuir la même nuit par la Hochalp et d'aller à Disentis, tandis qu'elle, se revêtant des habits de son enfant chérie, fut saisie et traînée au château. Le préfet, voyant à quel point il avait été trompé, devint furieux et ordonna à la malheureuse femme de se précipiter du haut des tours. Saisie de frayeur et au comble du désespoir, la vieille femme, réunissant toutes ses forces, s'élança sur le cruel chevalier, l'enlace de ses bras et roule avec lui dans les profondeurs.“ Leurs corps mutilés viennent encore parfois recommencer le combat sur la tour délabrée, et mainte personne prétend avoir vu, par une des ces belles nuits claires, des spectres renouveler le saut périlleux.

Si le singulier fort d'Hospital nous reporte dans l'antiquité, la belle route qui joint l'Allemagne à l'Italie, nous rappelle également une époque depuis longtemps écoulée. On ne saurait dire en quel temps le passage du St. Gotthard fut pour la première fois fréquenté; il n'existe pas d'indications que les Romains le connussent déjà. A dater de l'année 900 on percevait des péages sur les marchandises qui entraient dans la vallée de la Reuss, et quelques siècles plus tard on fait mention de l'auberge du St. Gotthard. Il est également difficile de trouver quelque chose de positif sur l'établissement de la vieille route; d'abord très imparfaite, elle a été peu à peu améliorée, jusqu'à ce qu'on osât entreprendre des travaux comme le célèbre Pont-du-Diable. Partout on voit les restes de la vieille route braver le pouvoir destructeur du temps, et de rares piétons s'égarer encore sur ce chemin raboteux et inégal pour économiser quelques heures.



L. Rohbock del.

A. Fesca sculp.

DAS HOSPITZ AUF DEM ST. GOTTFELD.

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

12.17

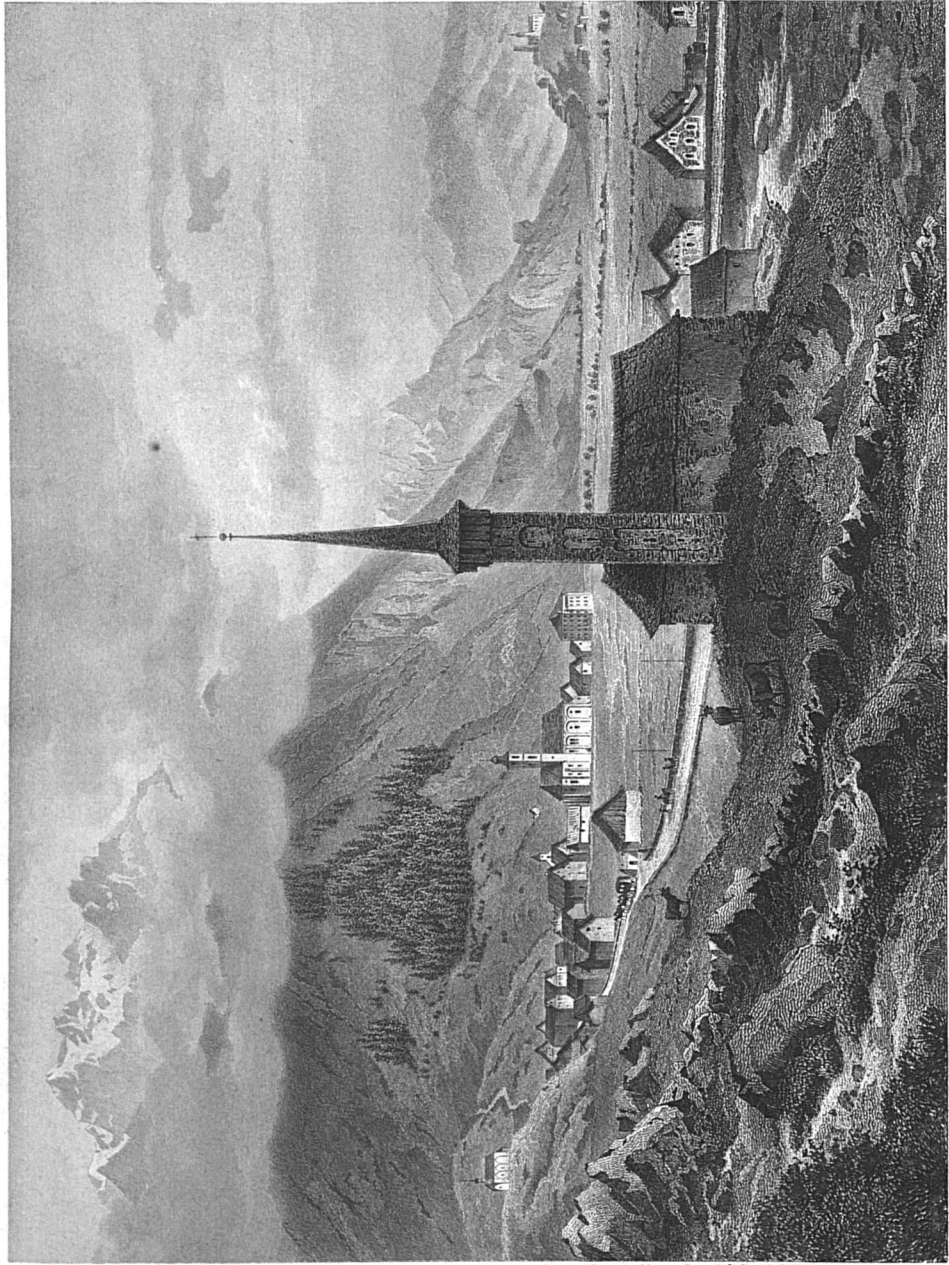
Sa largeur était de 10 à 12 pieds. Malgré sa raideur, moyennant des dépenses considérables et des peines infinies, on parvenait quelquefois à transporter des voitures d'Altorf à Giornico. Au commencement de notre siècle, on évaluait les bêtes de somme à 300 par semaine, en été, et à 9000 par an; 14 à 16000 hommes faisaient le voyage à pied. En 1818 et 1819 les nouvelles chaussées du Spülgen et du St. Bernard furent ouvertes, et la route du St. Gotthard fut si peu fréquentée, que le gouvernement d'Uri et du Tessin, voyant les voyageurs prendre une autre direction, dut entreprendre avec la plus grande célérité la construction d'une route praticable. Déjà en 1820 on commença les travaux qui, par suite de longues interruptions, ne purent être achevés que huit années plus tard. Abstraction faite des indemnités allouées aux propriétaires des champs et des prairies traversés par le nouveau chemin, le petit canton d'Uri eut à payer, à lui seul, 900000 francs. Mais ces grandes dépenses portèrent bientôt des intérêts; déjà le premier été plus de 900 voitures suivirent la nouvelle voie, et leur nombre n'a fait qu'accroître d'année en année. La nouvelle route, belle et convenablement arrangée, riche en ponts magnifiquement arqués, a une largeur moyenne de 18½ pieds; sa montée est, du côté d'Uri, de 4 à 8, un peu plus haut, près des Schöllenen, de 7 à 10 pour cent. Les plus lourds chariots y sont traînés sans le moindre inconvénient et elle n'offre pas de danger; en hiver pourtant la partie supérieure, entre Andermatt et Ariolo, n'est praticable que pour les traîneaux, et même pour ceux-ci le passage est souvent obstrué pendant quelques jours, par suite des tourbillons de neige et des ouragons. La neige, amoncelée à une hauteur prodigieuse, est brisée par des taureaux traînant après eux de courtes poutres, et les habitants d'Hospital et ceux d'Ariolo, munis de pelles, travaillant des deux côtés, rétablissent, après des efforts inouïs, aussi bien que possible la communication.

• Au 13^e siècle déjà, mais probablement encore plus tôt, une misérable auberge qui suffisait à peine aux plus modestes exigences était établie sur le St. Gotthard. Plus tard l'auberge, qui appartenait au village d'Ariolo, ne devint pas meilleure, de sorte que Saint Charles Borromée, archevêque de Milan, résolut en 1560 de fonder un hospice près du col. La mort le surprit avant qu'il pût achever l'œuvre projetée; ses successeurs n'y travaillèrent pas avec moins de zèle et, deux années plus tard, le premier prêtre vint s'y établir. La vieille auberge continua à subsister et ce n'est qu'en 1624 qu'elle fit place à un bâtiment plus confortable. L'hospice fut abandonné en 1648, et en 1683

des capucins se chargèrent de la pénible et dangereuse mission. Ils étaient non seulement tenus à recevoir et à héberger les voyageurs, mais aussi à aller pendant les tempêtes et le temps neigeux à la recherche de ceux qui s'étaient égarés ou que le froid avaient engourdis. Des sommes considérables, des dons, des legs affluaient de tous côtés: tous les cantons contribuèrent à entretenir ce précieux établissement, de sorte que non seulement ceux que la fortune avait moins favorisés y furent soignés gratis, mais aussi les riches. En 1775, la chapelle, l'hospice et les écuries furent ensevelis par une avalanche, mais remplacés deux années plus tard; cependant cette construction ne dura que jusqu'en hiver 1799 où une troupe de Français, cantonnés dans le voisinage, la détruisirent brutalement et employèrent les charpentes comme bois de chauffage. Actuellement il y a à côté de l'hospice, qui accorde annuellement l'hospitalité et prodigue ses soins à des milliers de voyageurs, une écurie pour une cinquantaine de chevaux, et un autre corps de logis à deux étages nommé Sust ou Dogana qui est d'un rapport important car on y tient auberge.

La place la plus élevée du col, située près de l'hospice, est environ à 6500 pieds au-dessus de la mer et se trouve déjà dans le canton du Tessin; quinze minutes plus loin le pont de Rodunt marque la frontière du canton d'Uri. La croupe supérieure est une vallée nue, pour ainsi dire taillée dans le granit, allant du nord au sud, d'une petite lieue de long, et bordée des deux côtés de rochers à pic. Vers le sud-ouest s'élèvent le Prosa, le Stella, le Schipsius et le Sorecia; au sud-est le Fibbia, le Fiendo, le Lucendro et l'Orsino, tous à plus de 2000' plus hauts que le col du St. Gotthard. Le sol de la vallée forme des bombements singuliers; les eaux, incertaines quelle direction elles doivent prendre, errent tantôt vers le nord, tantôt vers le sud. Huit bassins occupent de grandes excavations. Ce sont eux qui alimentent le Tessin qui prend sa source dans le lac de Sella et qui se jette dans le Pô près de Pavie. Par contre le petit lac, situé au pied du Lucendro et de l'Orsino, entouré de rochers nus et renommé par ses bonnes truites rouges — la Reuss et le Tessin n'en fournissent que de blanchâtres — donne le jour à la Gotthard-Reuss qui, se réunissant à la Realper-Reuss près d'Hospital, traverse le canton d'Uri dans toute son étendue du midi au nord.

Le chemin qui conduit de Spital à Hospital est très escarpé. Il est environné d'une solitude de rochers, que le mugissement de la Reuss seul vivifie. Les vents eux-mêmes ressemblent à des spectres invisibles. Rien ne révèle à nos yeux leur présence: la plus petite fleur vacillante, la



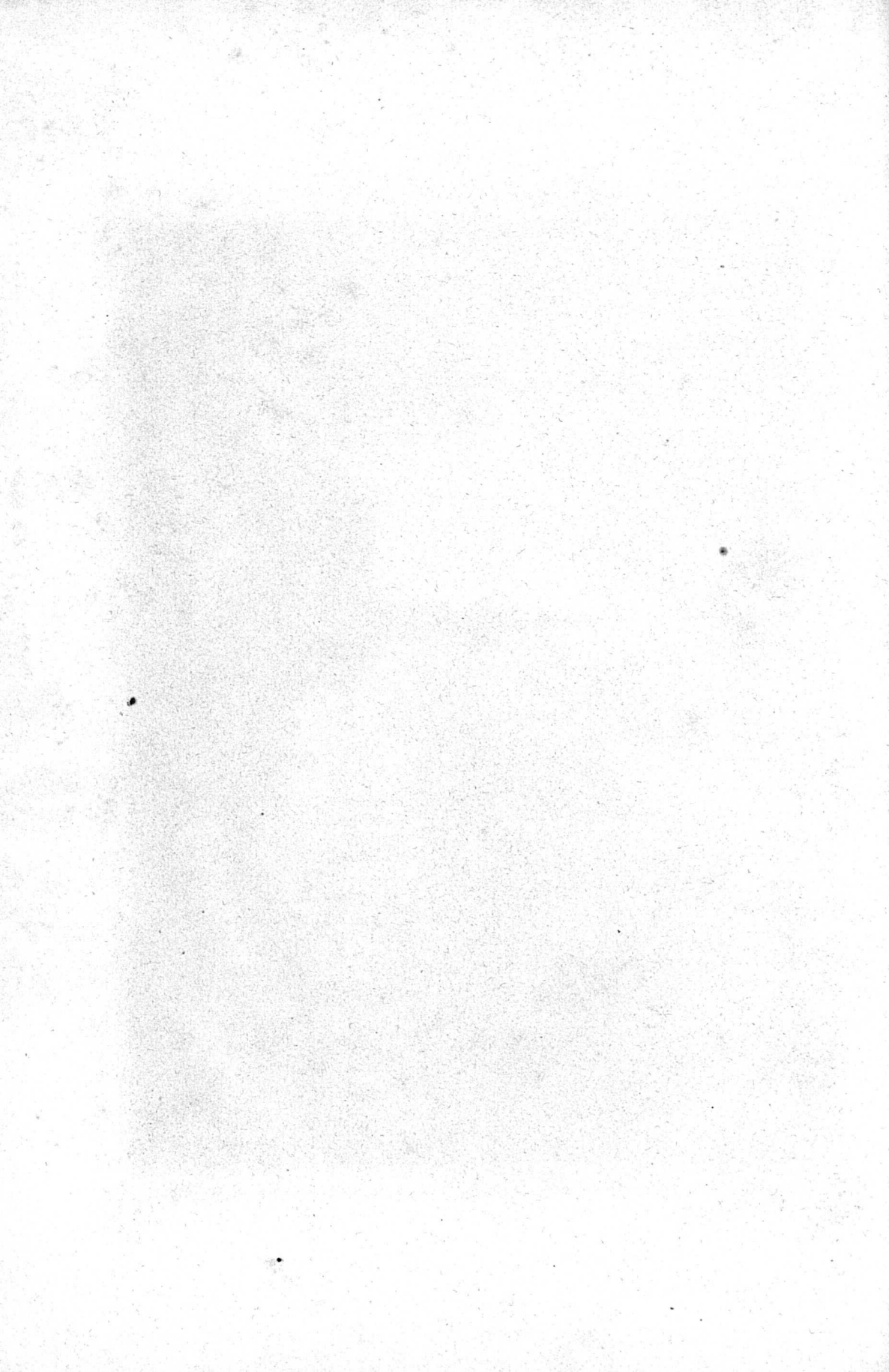
A. Ferenz sculp.

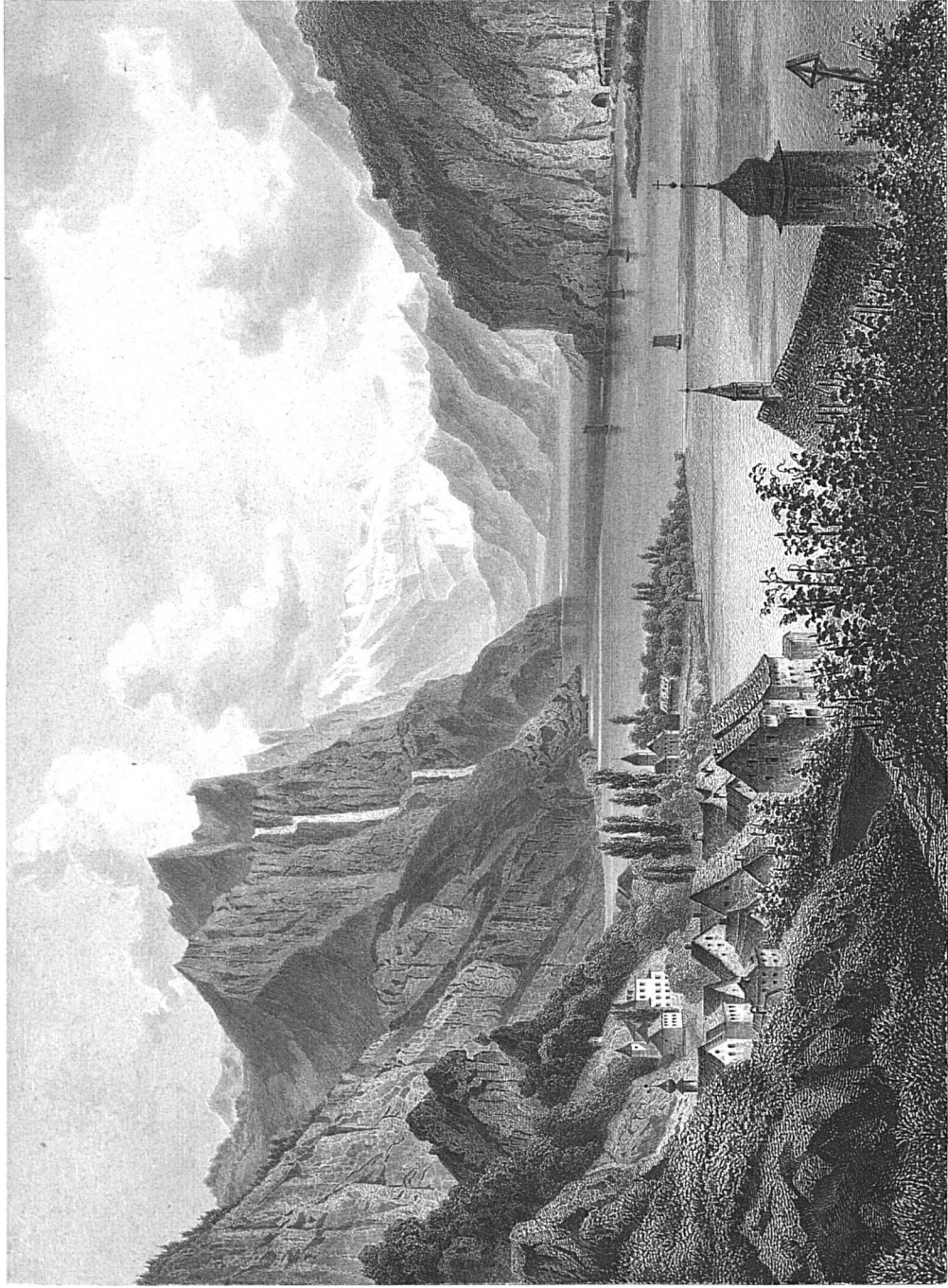
L. Eichbock del.

AN DER EISENBAHN.

(Urn)

1874
Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.





H. Fehleke del.

München sculp.

WIEN UND WALLENSTADTER SEE.

(Stäulen)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

moindre feuille verte est inconnue dans ces régions. Tandis qu'aux Grisons, à égale hauteur, prospèrent les conocarpes et les mélèzes, et plus haut encore, près des neiges éternelles, les pins de montagne, on n'aperçoit ici que de chétives broussailles. La rose des Alpes, cette fleur si généralement répandue, ne vient pas même animer le triste paysage.

Après avoir traversé les Guxeten, ces champs de neige, fameux par les ouragans et les tourbillons de neige, on passe le pont de Rodunt pour descendre dans la triste contrée du Gemsboden (sol des chamois), on admire la belle chute de la Reuss pour continuer le chemin en zigzag qui conduit à Hospital. Là on se retrouve en pays plat et le fleuve roule tranquillement ses eaux à travers de vertes prairies, parsemées au printemps de milliers de saffrans. La route en granit est assez bonne et les voitures descendent avec une rapidité prodigieuse. En 45 minutes on atteint le chef-lieu de la vallée, Andermatt, aussi nommé Ursern, long et beau village, formé en partie de belles et solides maisons (4356' au-dessus de la mer).

Autrefois Andermatt était situé au pied du Kilcherberg. Mais le petit bois qui le protégeait contre les avalanches ayant été fortement éclairci par l'ennemi et par les chutes de neige elles-mêmes, on jugea à propos de construire les habitations au pied du mont Ste. Anne. Même là il aurait été continuellement exposé à la destruction, si une forêt, à laquelle les habitants ne portent jamais la hache, ne le protégeait contre les énormes masses de neige. Elles se partagent et tombent à droite et à gauche du bois, dont la pointe, tournée vers le sommet, les coupe en deux. La position avantageuse d'Andermatt pour le commerce de transit en fait une place assez importante. Les habitants pourtant ne sauraient servir d'exemple par leur activité. On prétend plutôt qu'ils sont amis de l'oisiveté, qu'ils aiment la flânerie et qu'ils préfèrent un verre de vin au travail. Probablement une certaine quantité de sang italien circule déjà dans leurs veines.

Un sentier de six lieues de longueur conduit par la vallée d'Unteralp-Reuss, entre les montagnes du St. Gotthard, Gurschenhorn et Frittberg et le Badus ou Sixmadun qui s'étend jusque vers le Tessin, dans le Val Canaria ou à Stalvedro; quoique ce sentier soit très intéressant et peu pénible, les voyageurs préfèrent prendre la chaussée du St. Gotthard. De grande importance, par contre, est la voie militaire achevée depuis 1864; elle se joint à la route du St. Gotthard et conduit d'Andermatt à Disentis par l'Oberalp. Si la route de la Furca doit relier le Valais à Uri, la nouvelle route doit opérer par des raisons stratégiques importantes,

la communication entre ces cantons et les Grisons. En même temps on a établi une voie militaire sur la rive orientale du lac des Quatre-Cantons qui traverse l'Axen et débouche dans la chaussée du St. Gotthard près de Fluelen. On voulait par là obvier aux obstacles que présentait la partie supérieure du lac, par ses fréquentes tempêtes, au passage des troupes, et rendre possible leur transport de Schwyz par le St. Gotthard à Uri, les Grisons et le Valais indépendamment du temps.

Le 16. Août 1799 de sanglants combats furent livrés sur l'Oberalp (6252') entre les Français et les Autrichiens; ceux-ci se virent forcés de se retirer et d'abandonner le terrain aux Français. L'Oberalp fournit le fromage le plus recherché. La nouvelle route conduit en 15 minutes au sommet du col d'où l'on aperçoit le Gämmerthal des Grisons et la vallée du Rhin antérieur. Il est impossible de se figurer un pays plus triste et plus abandonné; les maisons y sont inconnues, à peine y découvre-t-on quelques chalets et au milieu de l'été on voit de rares bestiaux paissant entre les noirs rochers.

Un contraste charmant est formé par le lac d'Oberalp aux eaux verdâtres d'où surgissent deux îlots de rochers. Ces lacs de la Suisse, la beauté étrange des vallées par leur caractère silencieux, tranquille et mélancolique, ne font que ressortir davantage le chaos de la destruction dont ils sont entourés et éveillent en nous l'admiration, l'étonnement et le respect. Selon toutes les apparences ces lacs étaient autrefois beaucoup plus abondants qu'ils ne le sont maintenant. Plusieurs d'entre eux ont percé les digues qui les enchaînaient dans les vallées. D'autres, dit la légende, briseront un jour les liens qui les retiennent, se précipiteront dans les profondeurs, inonderont tout le pays et détruiront tous les établissements, aussitôt que le dernier tintement des cloches ou des clochettes aura retenti dans les villages et dans les montagnes.

Le nombre des lacs s'élève encore à plusieurs centaines; le canton d'Uri seul en compte près de quarante. Ordinairement ce sont des bassins oblongs, arrondis vers l'extrémité et dont le fond n'est composé que de rochers à fissures irrégulières. Alimentés par l'écoulement des glaciers, ou par des sources souterraines, ils donnent le jour à des ruisseaux qui se convertissent tantôt en belles chutes, tantôt disparaissent dans la terre, suivent des conduits invisibles, et reviennent à la lumière à une grande distance pour former des sources qui ne tariront jamais. Enfermés de rochers qui vont se perdre dans l'azur du ciel, ces lacs sont immobiles, et leur surface brillante et unie reflète si fidèlement les rochers, les vertes montagnes, les cimes chenues et même les plus petites prairies dont

leurs flancs sont garnis, que l'on ne saurait distinguer où commence le tableau et où finit la réalité. Pendant bien des mois ils sont couverts de glace; ce n'est qu'au milieu de l'été, quand les troupeaux sont chassés dans les parties les plus élevées des Alpes, qu'ils dégèlent, et même alors des glaçons nagent à leur surface et les recouvrent presque entièrement d'un vaste tissu de cristaux. Peu de ces lacs nourrissent des poissons; aucun oiseau aquatique n'y a établi son domaine, aucune plante n'a jamais pris racine sur leur fond, aucune rame n'a jamais fait rider leur surface — même le Föhn, ce roi des montagnes, ne trouble pas leur tranquillité. La tradition prétend que quelques-uns, poussant de temps en temps de hauts mugissements, annoncent l'approche d'une tempête; d'autres sont le séjour de dragons, de spectres, de mauvais esprits; d'autres enfin ne souffrent pas qu'on y jette des pierres ou qu'on les dérange en sondant leur profondeur.

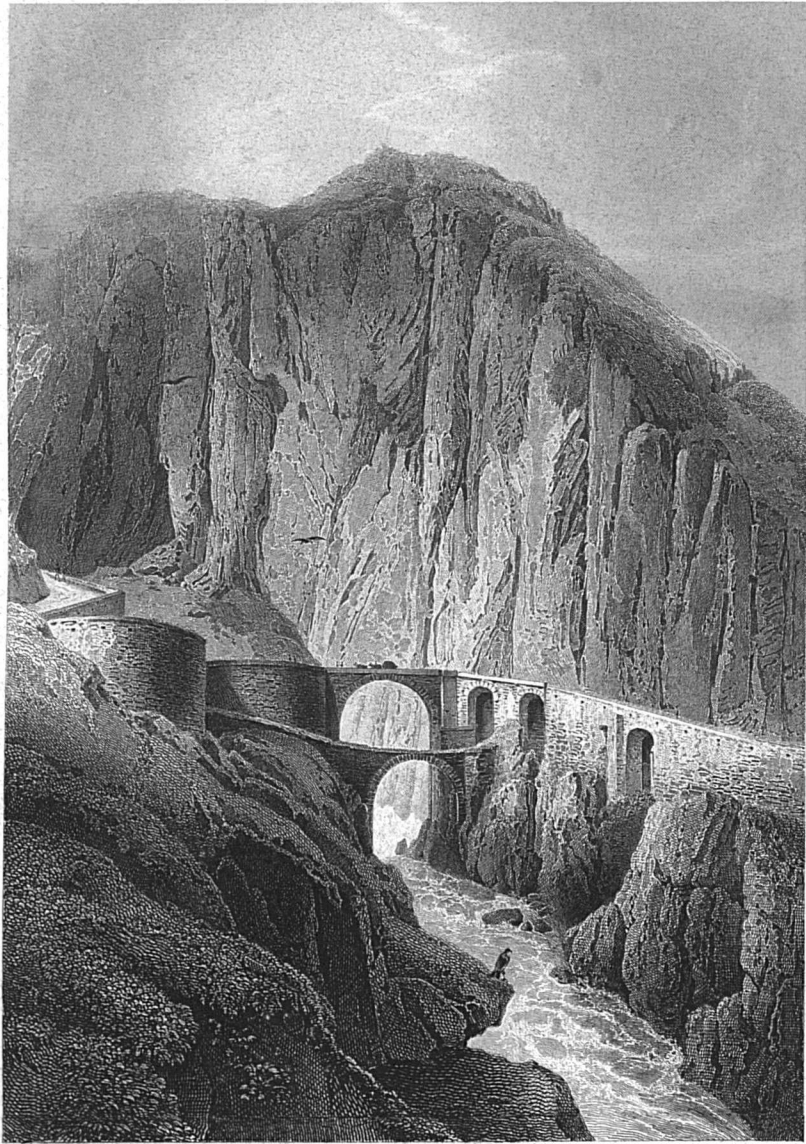
En continuant à descendre dans la vallée et en longeant la Reuss dont les eaux ont considérablement grossi, on arrive au Trou d'Uri, la partie la plus intéressante et la plus grandiose de la partie septentrionale de la chaussée du St. Gotthard. Autrefois un chemin, praticable aux piétons et aux bêtes de somme seulement, conduisait par un pont de bois suspendu autour du rocher à côté duquel hurlait le fleuve. Maint voyageur en s'aventurant d'un pas incertain sur cette voie humide, tremblante, enveloppée d'un brouillard continu, a senti fléchir son courage; maintenant le rocher est percé et la route le traverse. Les habitants d'Ursern, ne pouvant plus se procurer les poutres et les planches nécessaires pour l'entretien d'un pont sujet à des réparations continuelles, firent percer en 1707 la partie saillante du Kilchberg et établir une galerie de 200 pieds de longueur qui, par la construction de la route, a été élargie et a perdu 20 pieds de sa longueur primitive. Deux voitures peuvent y passer de front. Des ouvertures par lesquelles entre la lumière, pratiquées du côté de la Reuss, l'éclairent suffisamment. Ce passage, jadis regardé comme une merveille, n'est rien en comparaison des tunnels actuels des chemins de fer.

Le Trou d'Uri partage le paysage en deux parties qui se présentent sous un tout autre aspect. D'un côté nous avons les beaux villages d'Uri et d'Hospital, de verts pâturages arrosés par la Reuss, entourés de montagnes arides et couvertes de neige, de l'autre le précipice le plus sauvage, le plus affreux. Le Teufelsberg et le Kilchberg, se réunissant par leur base, resserrent le fleuve qui, se précipitant avec impétuosité de terrasse en terrasse, vient se briser contre les rocs de granit, rejaillit en

vagues écumantes, ou se convertit en fine poussière que le vent lance contre les parois des rochers. De petits ruisseaux coulent le long de ces murs polis, mais leur doux murmure se perd dans le bruit du furieux élément. Et quand le ciel bleu, qui se voûte au-dessus de cette étroite fente, se couvre, que de noirs nuages sont suspendus jusque dans la profondeur du gouffre, que les eaux du ciel menacent de se réunir aux eaux de la vallée, on a une épouvantable représentation de l'enfer, de cet enfer du nord, aux fleuves hideux, où les meurtriers et les parjures trouvent le châtement de leurs crimes.

Et pourtant la main active et laborieuse de l'homme s'y révèle. D'abord il n'y jeta qu'une faible planche, où un faux pas pouvait l'entraîner dans l'abîme, alors il voûta avec la plus admirable persistance et sous les plus grands efforts, ce pont, si grandiose dans sa simplicité que le peuple, ne pouvant se rappeler le nom de l'architecte, attribua à l'esprit des ténèbres. Toutefois, voyant que cet enfant de son imagination cessait de faire des merveilles, l'homme eut de nouveau recours à sa propre intelligence et, entassant, travaillant d'énormes blocs de rochers, vainquant tous les obstacles, il établit sur les fondements de l'ancien pont une œuvre plus belle et plus convenable. L'homme audacieux s'en tiendra-t-il là? Qui oserait le prétendre! Le même chemin que suivait jadis le voyageur d'un pas incertain, que la bête de somme escaladait plus tard péniblement, sur laquelle roulent maintenant les voitures avec la plus parfaite sécurité, sera un jour peut-être convertie en une voie ferrée et la bruyante locomotive fera retentir de son sifflement aigu les hauteurs du St. Gotthard.

Des combats sanglants eurent lieu près du Pont-du-Diable. Les Français y attaquèrent les Autrichiens le 14. Août 1799. Ceux-ci occupaient une forte position, mais ne purent résister au choc de leurs ennemis. En se retirant ils firent sauter la petite arche latérale et l'abîme engloutit des centaines de soldats. Les Français pourtant grimpèrent le long de la rive droite de la Reuss et forcèrent les Autrichiens à décamper. Un mois après, Suwarow, venu par le St. Gotthard, serrait de près les Français qui avaient fermé le Trou-d'Uri avec des blocs de rochers. Les obstacles furent enlevés, la route devint libre, mais les Russes se trouvèrent de nouveau arrêtés au Pont et furent exposés à un feu meurtrier. Suwarow parvint toutefois à forcer le passage et à repousser les Français jusqu'au lac des Quatre-Cantons. Et le sort, poursuivant et les vainqueurs et les vaincus, les poussa dans les sombres vallées, dans les hau-



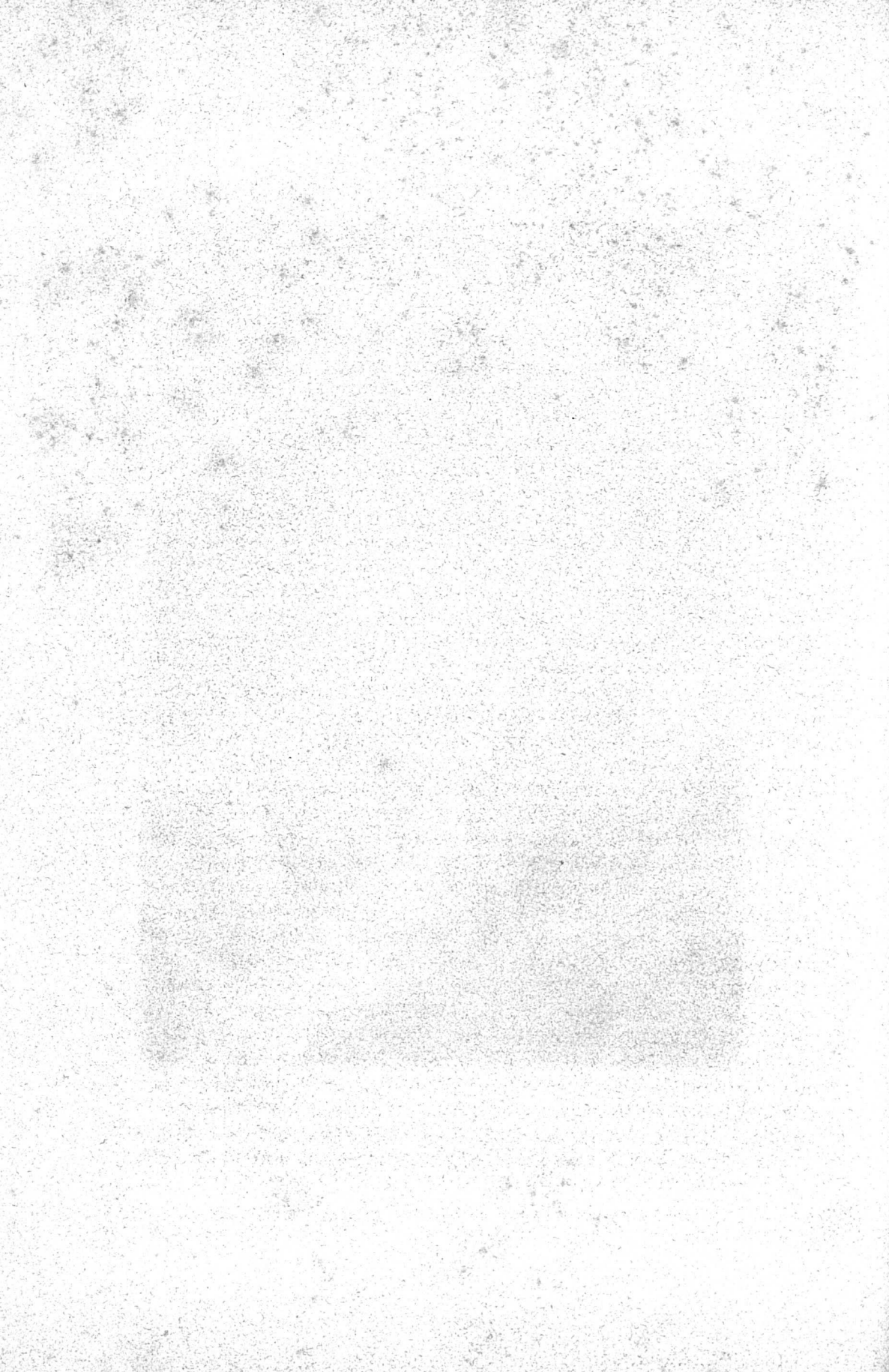
Stich, Druck & Verlag von Gustav Georg Lange in Darmstadt.

DIE TEUFELSBRÜCKE.

LE PONT DU D'ABLE.

(URI)

THE DEVIL'S BRIDGE.



teurs solitaires où des milliers périrent par suite de leurs blessures ou furent ensevelis dans les abîmes. Et le vieux pont, empreint de sang humain, dut bientôt être remplacé par un autre qui n'a pas encore été profané.

La légende du Pont-du-Diable est connue. Construit par satan, celui-ci ne voulait avoir pour prix de sa peine que l'âme du premier être qui y mettrait le pied. Mais le père du mensonge et de la tromperie se trompa cette fois lui-même, car : nourris un corbeau, il et crèvera l'œil, et certaine ruse lui enleva sa proie. Un pauvre chien fut le premier qui passa le pont ; le démon le saisit, le lança contre les rochers, poussa des hurlements de rage et disparut.

Il y a encore une autre version de cette vieille légende qui, moins connue que la première, mérite d'être citée : St. Gotthard, ce pieux apôtre de la foi chrétienne, passait un jour la montagne pour prêcher sa doctrine en-deçà des Alpes ; il trouva le chemin de la vallée interrompu, et y construisit par miracle un pont. Satan, qui suivait d'un œil envieux et jaloux le saint homme, conçut le dessein de lui jouer un tour. Il prit un énorme bloc de rocher, l'entoura d'une chaîne, le chargea sur le dos et remonta ainsi le fleuve pour détruire le pont. St. Gotthard pourtant alla au-devant de lui, le recontra près de Göschenen et lui fit voir la sainte croix. Aussitôt le démon laissa tomber le bloc et s'enfuit à toutes jambes. La pierre se trouve encore à la même place. Elle a 4 toises de haut et 5 toises de circonférence ; d'un côté on voit l'empreinte du dos de satan et tout autour les traces de la chaîne. D'après cette légende on ne saurait donc dire pourquoi le pont fut appelé dans la suite Pont-du-Diable, quoique nous préférions pour architecte le saint homme à son concurrent, le destructeur éternel.

Quittons le gouffre merveilleux et tournons la saillie du Teufelsberg. Là commence la longue gorge sauvage des Schöllenen bordée des deux côtés de rochers de granit à pic. La vieille et la nouvelle route, se croisant à plusieurs reprises, descendent par de nombreux détours dans la vallée. Quantité de croix à droite et à gauche marquaient autrefois la place où les voyageurs avaient succombé à la fatigue ou avaient été engloutis par les avalanches. A l'un des endroits les plus dangereux, on a construit en 1848 une galerie de 88 pas de longueur ; aux deux issues sont les armoiries d'Uri. Maintenant la plupart des croix ont disparu et le voyageur n'y pense guère quand, en été, il se promène dans ce désert de rochers gris, relevés par les yeux-de-christ, les odoriférantes auricules, les buissons de roses alpines, les lichens et les saxifrages les plus variées.

à la Suisse. Depuis ce temps l'ouvrage inachevé devient de plus en plus la proie de la destruction et le chemin d'Uri à Berne, qui abrège de plusieurs heures la ligne de Furca-Grimsel, reste de quelque importance.

C'est ainsi que le Mayenthal, qui débouche près de Wasen dans la vallée principale, est aujourd'hui encore presque aussi solitaire qu'il l'était au commencement de notre siècle. Dans ses parties basses il est habité par environ 200 hommes qui se nourrissent exclusivement de l'élève du bétail. Leurs maisons sont partagées en groupes; derrière chacune s'élève une digue en pierres ou une construction en charpente à laquelle on donne la forme d'un coin et qui, semblable aux brise-glace des fleuves, est destinée à fendre les avalanches qui roulent des hauteurs. Malgré ces précautions le pauvre pâtre se voit à chaque instant menacé de la mort; mais il ne tremble pas, quoiqu'il passe mainte heure anxieuse, inquiet pour sa famille et pour sa chétive propriété. En hiver, quand l'ouragan chasse les neiges, que le danger est éminent, les voisins se réunissent tous dans une maison et, attendant leur sort avec résignation, passent la nuit à faire des prières communes, à causer, à danser au son d'un violon, d'une flûte ou simplement d'une guimbarde. On accuse par conséquent l'habitant éveillé et vif de cette vallée, d'étourderie et de légèreté, mais il ne mérite certainement pas cet attribut. Comme le marin, le soldat, il est habitué dès sa jeunesse à toutes sortes de dangers, et les craint moins que ceux qui habitent des vallées plus basses; une confiance illimitée en la protection de son patron vient encore relever son courage.

Pour aller de Hasli dans le Mayenthal on monte la Steinenalp, on longe le glacier de Steinen entouré de glaces, de moraines et de débris de rochers. Ce glacier est sans contredit un des plus remarquables de la Suisse, surtout depuis sa marche rapide des dernières années. Il y a 30 ans, il était encore à une demi-lieue de l'ancienne route qu'il a dépassée depuis longtemps. Son extrémité inférieure, par suite de grands éboulements de terrain, a une voussure si hardie, qu'on redoute avec raison de la voir remplir toute la gorge supérieure de la vallée. On arrive à la hauteur du col, situé à 6900 pieds au-dessus de la mer; partout on n'aperçoit que des montagnes couvertes de glaciers. A gauche s'élève l'Urathshorn sur le penchant duquel s'étendent les Spannörter, à droite se perd dans les nues l'énorme cône du Sustenhorn qui, dominant tous les glaciers des environs, les montagnes du Valais, de Berne, d'Unterwald, d'Uri et même des Grisons et d'Appenzell, n'est malheureusement accessible qu'aux plus rudes montagnards. Derrière le voyageur, entre

les cimes colossales du Sustenhorn et du Thierberg, descend en trois bras le glacier de Steinen, et la longue arête rocheuse et dentelée de la Gadmenfluh. Un long chemin tortueux mais assez bon, un reste de l'ancienne chaussée, conduit dans la Sustenalp où roulent plusieurs ruisseaux qui puisent leurs eaux à la racine des glaciers. Des roses alpines, des aunes, des pins égalaient la vue; mille pieds plus bas paraît le cembro, ce vénérable reste des forêts de l'antiquité, et sur les moraines croissent quelques mélèzes.

Le Mayenbach, que l'on suit et franchit à plusieurs reprises, sort d'une gorge escarpée où le Spitzliberg et le Sustenhorn versent leurs avalanches, et conduit à la Hundsalp. Un pont traverse le Gurezmettler qui bruit et écume à une grande profondeur; il prend sa source dans les Spannörter et forme une petite vallée étroite qui mène par des champs de glace à Engelberg (Unterwald). Bientôt nous atteignons Fernigen, petit village où l'on plante la pomme de terre et où pousse un peu de chanvre. Maintenant la vallée devient moins sauvage; des deux côtés pourtant s'élèvent toujours des cimes chenues d'où sortent de petits ruisseaux qui, au printemps, se convertissent en torrents impétueux.

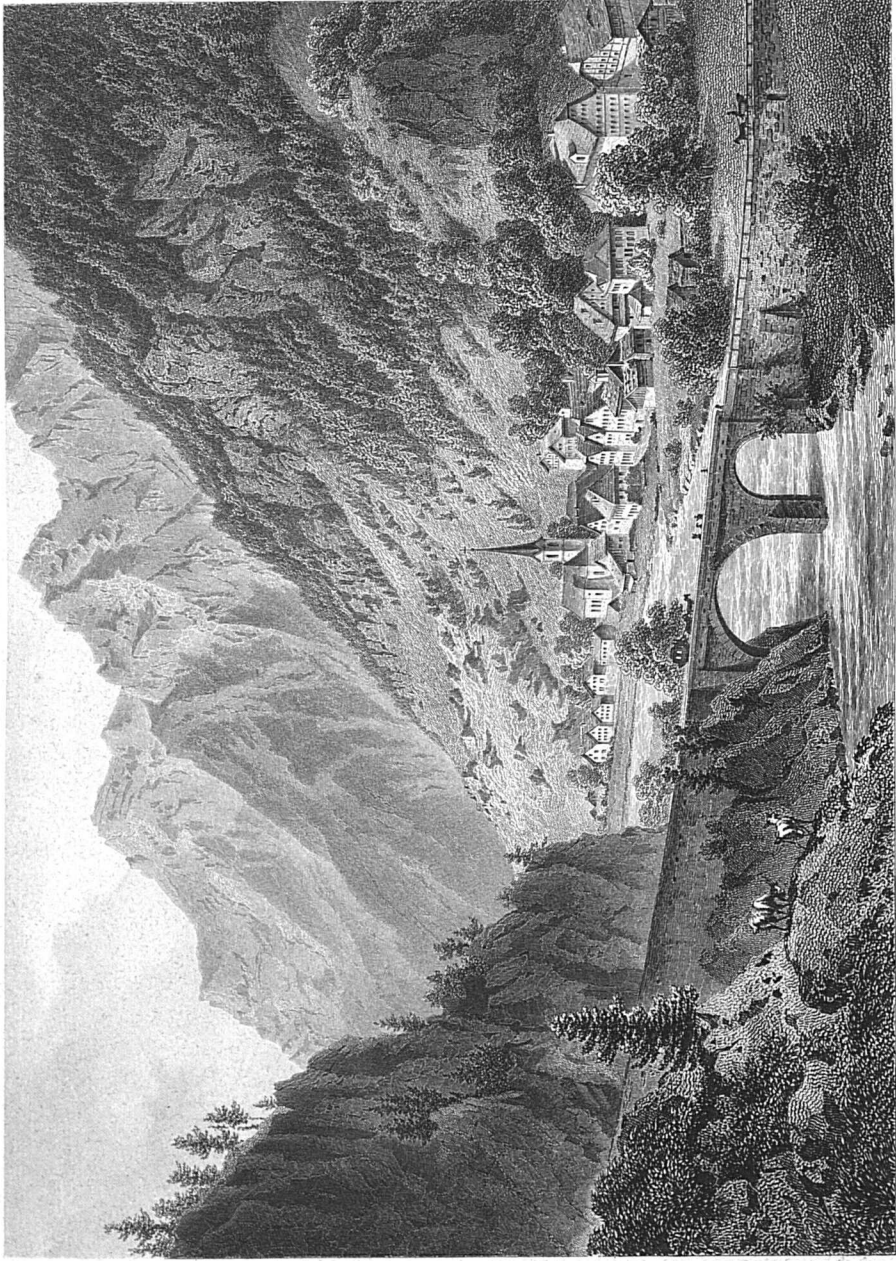
Le deuxième village de la vallée est Mayen où prospèrent déjà le lin et l'orge; cependant on n'y trouve encore ni érables ni aunes. Mayen (Mai) doit son nom au contraste de ses vertes prairies avec la sécheresse et la stérilité de la vallée de la Reuss. En traversant le pont près du hameau Hausen, on a devant soi la Mayenschanze, vieille redoute en ruines, au milieu de blocs de granit. On ne pourrait affirmer quand elle fut bâtie; mais ce que l'on sait, c'est que dans la guerre de religion elle fut restaurée pas les Urnois et qu'en 1712 un combat acharné y eut lieu, où ceux de Berne furent battus. Elle fut fortifiée par les Autrichiens (1799) prise et détruite le 14. Août 1799 par les Français sous Loison. On commença à la reconstruire dans la guerre du Sonderbund (1847). Ce n'est qu'à l'établissement de la route de Susten que ses pierres servirent à la construction de cette œuvre de paix qui devait unir intimement deux cantons que séparent de hautes montagnes autrefois presque infranchissables. Ce fort domine l'entrée du Mayenthal et offre une vue charmante sur la vallée de la Reuss, la pyramide du Bristenstock et le puissant Crispalt; après une demi-heure de marche sur un chemin raboteux et rocailleux on arrive à Wasen.

Un de ces beaux ponts, dont la route du St. Gotthard abonde, traverse le sombre gouffre où la bruyante Mayen-Reuss roule ses eaux écumeuses. Le clapotis des vagues contre une roue trahit le voisinage d'un

moulin établi sur la terrasse de rochers du Legistein. De nombreux blocs de rochers, provenant de la Furca, du St. Gotthard ou du Susten, gisent çà et là; sur les plus grands d'entre eux il y a, comme à Göschenen, dans la vallée supérieure de Lauterbrunnen et d'autres endroits, de petits jardins où poussent des pommes de terre et d'autres légumes. Les habitants de la vallée de la Reuss, vainquant mainte difficulté, ont recueilli la terre fertile et l'ont transportée sur ces côteaux stériles et arides pour tirer quelque profit de ce sol ingrat. Un autre pont en pierres sous lequel s'ouvre un abîme effroyable, est appelé le Pfaffensprung (saut du moine). Un moine, pour échapper à ses persécuteurs, y franchit la Reuss tenant dans ses bras la fille qu'il avait enlevée. Un cerf, poursuivi par une meute acharnée, pourrait difficilement l'imiter.

Ici la vallée est presque entièrement fermée par une digue de rochers. Sur le flanc opposé de la vallée, une verte forêt de pins cache à moitié le village de Gurtnellen. La jolie église est érigée sur une saillie du Gornerenberg, derrière laquelle jaillit le Gornerenbach. Deux autres petits ruisseaux forment au printemps des chutes remarquables; l'un sort de la longue et triste vallée de la Leutschechalp, au sein de laquelle deux lacs sombres et pittoresques sont enfermés dans des parois de rochers presque perpendiculaires. Près de la chapelle de Wyler, au pied du Bristenstock, on entre dans la forêt de Wasen qui a plusieurs lieues de longueur; sur des fragments de roc on voit beaucoup de byssus rouge (lichen rougeâtre qui a l'odeur de la violette). Les rochers de granit touchent bientôt à leur fin et le gneiss fibreux les remplace. En continuant à descendre on franchit le Tellibach dont le lit est jonché de pierres recouvertes de mousse et de troncs d'arbres. Il prend sa source au Crispalt et coule dans une étroite vallée, longue de quelques lieues, et célèbre par ses beaux et rares minéraux; elle n'a été que peu visitée jusqu'à nos jours.

Du Fellithal on peut arriver à l'Oberalp en escaladant des amas de rochers et de neiges éternelles. Ce chemin, quoique pénible, n'offre pas de danger réel. On atteint enfin la lisière de la forêt de Wasen; on traverse la Reuss près de Meitschlingen et ainsi, sur la rive gauche, on prend le sentier de gneiss et de micachiste qui passe sur des voûtes pour ainsi dire fixées contre les rochers. En-delà du Bristenstock on remarque la Teuflaithal, si riche en grandes avalanches. Autrefois on y exploitait des mines de galène argentifère et de pyrite arsénicale. Les plus proches habitations sont le hameau d'Inschi près duquel un ruisseau, venant de l'Alp du même nom et de la sombre vallée de Zraggentobel, se jette dans la Reuss. Malheureusement la place qu'on occupe ne permet



A. Fresco sculp.

L. Kohnock del.

A. M. S. T. A. G.
(U. H.)

1029

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

pas de voir complètement la belle cataracte. Après avoir laissé derrière nous l'écumant Leutscheebach, nous venons au hameau de Ried, nous jetons un coup d'œil sur la vieille route du St. Gotthard, nous mettons le pied sur la belle chaussée actuelle, taillée dans le roc en quelques endroits, pour arriver à Amstäg bâti sur les bords du Kärstelenbach aux eaux sauvages et dévastatrices. C'est là que commence la route du St. Gotthard proprement dite; la vallée et plus aplanie et les constructions gigantesques cessent.

Amstäg est situé au pied du Bristenstock et de la Vindgelle, au confluent du Kärstelenbach et de la Reuss, et à l'ouverture de la vallée de Maderan. Abrisé contre les vents du nord, il jouit d'une température assez modérée et fournit un gîte à environ 300 pauvres habitants. A différentes reprises le Kärstelenbach menaçait de détruire tout le village; c'est ainsi qu'en 1762 et le 9. Août 1830 il enleva la scierie et plusieurs autres bâtiments. En général les pluies d'Août y sont très dangereuses, surtout quand le Föhn concourt à fondre la neige fraîchement tombée. Les ruisseaux, se convertissant en torrents, les rivières en bras de mer, entraînent tout sur leur passage avec une force dont peut à peine se faire une idée notre faible conception. Amstäg passe pour le point de repos des voyageurs qui visitent le Gotthard, et ses auberges se distinguent de celles de toute la route. Nous devons recommander le Cerf pour le bon service et les prix modérés; les amateurs de truites trouveront chez le complaisant aubergiste de quoi satisfaire leur goût.

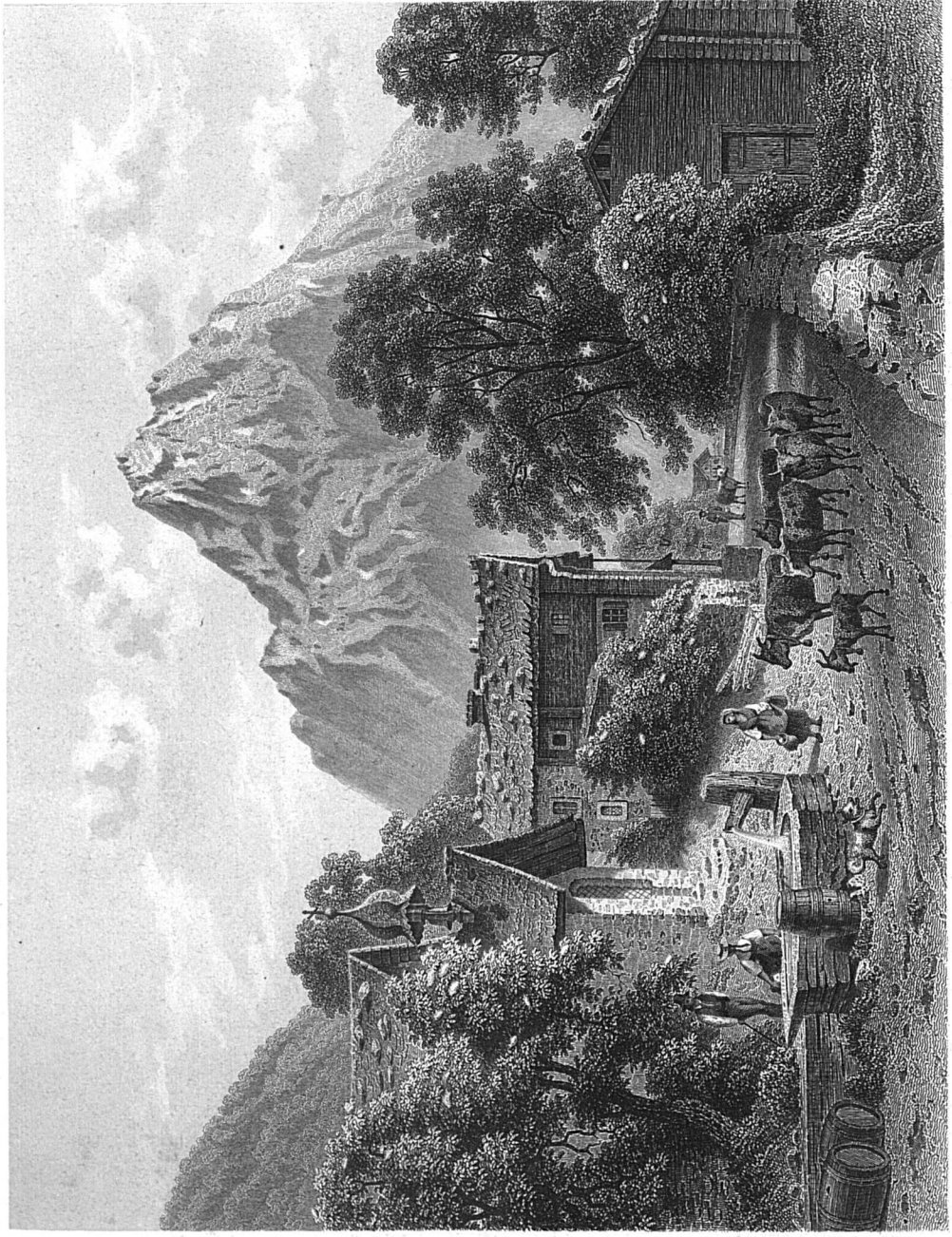
Près d'Amstäg, comme nous venons de le dire, s'ouvre la vallée de Maderan appelée par les habitants Kärstelenthal, une des vallées les plus remarquables et les plus intéressantes de la Suisse. Quoiqu'on puisse faire le trajet à cheval, le chemin n'est pas dans le meilleur état partout, et si les aubergistes d'Amstäg comprenaient mieux leurs intérêts, ils auraient depuis longtemps songé à l'établissement d'une bonne route dont les habitants de la vallée sentent eux-mêmes la nécessité. Non loin de la gorge d'où sort le ruisseau, on monte en zigzag sur la rive gauche, à travers la forêt, jusqu'à la chapelle de St. Antoine, le véritable débouché de la vallée. Quelques maisons que l'on aperçoit à une faible distance, portent le nom de Frenchenberg. Le chemin continue presque horizontalement par de beaux arbres fruitiers et de vertes prairies jusqu'au petit village de Bristen. Là on prend généralement un guide pour escalader la pyramide du Bristenstock; les personnes habituées à grimper les montagnes peuvent seulement entreprendre cette pénible excursion. A l'extrémité du village, où la vallée se retrécit et prend un aspect très romantique, on

franchit le ruisseau, on longe le pied de la Windgelle à travers des pins et l'on arrive à une place où la vallée s'élargit soudainement. Ces apparitions, très fréquentes dans les montagnes de la Suisse, indiquent toujours une ou plusieurs petites vallées latérales. Il en est de même ici.

Perpendiculairement à la vallée principale qui va vers l'est, le pierreux Eglithal, par un col escarpé, débouche dans la vallée de Maderan de la même manière que celle-ci dans la vallée de la Reuss. Cette vallée, resserrée au sud entre le Bristen et l'Oberalpstock, alimente un ruisseau qui, près de la terrasse Herrenlimi, forme une chute remarquable. Par l'Eglithal on atteint le Kreuzli-Pass (col de la croix) qu'on traverse pour aller à Sedrun (Tavetsch) dans la vallée du Rhin antérieur. En général le chemin, quoique pénible, n'est pas très dangereux. Les nombreuses croix élevées sur les tombeaux de ceux qui ont péri, conseillent pourtant de ne pas entreprendre le voyage par un temps brumeux ou orageux et de le remettre à une époque plus favorable.

Vis-à-vis de l'embouchure de l'Elzlibach, un sentier mène aux Alpes de Golzern; il suit d'abord le faite des montagnes et passe près du lac solitaire de Golzern qu'entourent quelques prairies et de sombres forêts et qui fourmille de truites. Beaucoup plus haut, près du sommet de la grande Windgelle, se trouve l'Aelpeli, autrefois célèbre par la pyrite magnétique qu'on y exploitait, qu'on traînait ensuite péniblement sur des peaux d'animaux dans la vallée, que l'on y fondait et que l'on forgeait à Amstäg. Grande quantité de minéral est encore amoncelée devant la bure, mais personne ne songe à le mettre en profit depuis qu'une inondation a détruit les constructions intérieures de la mine.

Par la vallée même, en vue des belles cascades de la Windgelle, on atteint le Lungenstock, où l'Oberstöffelbach a sa source. Sur un chemin très escarpé, après une demi-heure de marche, on arrive à la longue Alpe de Ruppelten et l'on a devant soi le glacier de Hüfi. Au fond de la vallée, des deux côtés, il y a plusieurs cascades dont les plus intéressantes sont les chutes du Brunnibach dont les eaux, dissoutes en poussière, emportées par le vent, sont chassées le long des rochers et retombent en vagues écumantes dans le lit rocailleux. On peut embrasser d'un coup d'œil quatre de ces chutes du haut d'une verte colline ($\frac{1}{2}$ lieue du glacier) dont on atteint le sommet en 10 minutes. Le sentier devient de plus en plus rude (quand les eaux sont hautes il est presque impraticable) mais bientôt on se trouve à la source du Kästerlenbach qui s'écoule du glacier de Hüfi. Ce glacier descend entre le Hüfistock et le Ruchen et s'abaisse sur une étendue de 2 lieues d'abord à pic, puis remplit toute la vallée supérieure. La trans-



J. Rothkopf del.

J. Buchsch. sculp.

SILLEN UND DIE BIRNSTEINSTOCK.

Druck & Verlag von C. Haase in Darmstadt.

103



parence et la pureté de la glace le rendent digne de figurer parmi les plus beaux glaciers de la Suisse. Aucune moraine ne disperse ses débris sur la surface éblouissante. Assez uni à sa base, où il a la forme d'une coquille, il devient de plus en plus raboteux à mesure que l'on monte et est couronné de magnifiques pyramides de glace entrecoupées de profondes crevasse. La partie supérieure est liée aux glaciers qui gisent sur la Sandalp, le Brunnithal, les Clarides et le Schneehorn. Outre le Rosenlauri et le glacier du Rhône, il mérite d'être visité de préférence.

Les personnes qui voudront étendre leur excursion, ce que nous ne conseillerions pourtant pas à celles qui reculeraient devant un sentier très mauvais, n'auront qu'à monter la rive droite du Brunnibach. Là elles apercevront les glaciers du Zingel et du Brunni, et arriveront à de misérables cabanes bâties sur les confins du glacier du Brunni. Celui-ci aussi est exempt de moraines et ses masses brillantes, qui offrent des abîmes effroyables, resplendissent en été d'un bleu magnifique. On peut l'escalader d'un côté et, à travers un champ de neiges éternelles, on atteint ce qu'on appelle la Lücke. De là, comme par une fenêtre, on voit la vallée d'Akleta des Grisons. Un sentier pénible, où l'on est parfois obligé de se laisser descendre moyennant des cordes, conduit dans l'Oberland des Grisons; mais il n'est guère fréquenté que par les Urnois qui veulent assister à la fête de village de Disentis.

Revenons à Amstäg par le chemin de la vallée. Sur la colline Flühli, au nord du village, gisent les ruines d'un bourg. D'après la tradition populaire elles proviennent de Zwing-Uri, de ce fort que fit construire le bailli Gessler pour dompter le peuple libre de la Suisse et le soumettre aux Autrichiens. En une demi-heure nous atteignons Silenen. Près d'une chapelle fondée en 1081 en l'honneur des 14 apotropeés, apparaît la tour de l'antique manoir des seigneurs de Silenen, une des plus célèbres familles de l'histoire de la Suisse. Le village est presque entièrement caché par des arbres fruitiers. On y trouve les premiers noyers. Les penchants des montagnes deviennent plus doux, les couleurs des prairies et des forêts plus vives; de beaux bosquets se mêlent aux pins, et la vallée s'étend comme un jardin vers les rivages du lac des Quatre-Cantons. Les glaciers des Surènes, de l'Uristok brillent sur les pitons des montagnes, et les verts pâturages des Alpes suivent sur des espaces arrondis la lisière des bois qui sont plus rarement sillonnés par les éboulements de terre et par les avalanches.

Une fois à Klus la vallée s'élargit. Le village d'Erstfelden est situé sur la rive gauche de la Reuss. Sur la Jagdmatt le peuple du canton d'Uri se réunit chaque année à la St. Marc, depuis bien des siècles, pour assister à

un service solennel tenu dans la chapelle. C'est là que commença en 1799 la malheureuse insurrection des habitants de la vallée de la Reuss contre le gouvernement helvétique et contre les Français qui le secoudaient. La vallée d'Erstfelden, dont nous recommandons la visite aux amis d'une nature sauvage et grandiose, débouche non loin de l'église paroissiale et s'étend à 4 lieues de distance entre des montagnes hautes et escarpées jusqu'au glacier immense du Schlossberg, par lequel passe un chemin dangereux conduisant à Engelberg. Deux lacs alpestres, le sombre Faulensee et l'Obersee se trouvent sur ce chemin. Le Faulenbach, qui s'écoule du dernier de ces lacs, forme une superbe chute.

En quittant Klus on passe près du rocher Rhinachfluh (connu par son écho, et où, ce qu'on appelle la tranquille Reuss, prend sa source) pour arriver à Böglingen. Sur une grande prairie est le Landsgemeindeplatz, lieu où le peuple s'assemble le premier jour de Mai pour délibérer sur les affaires du canton. (La constitution du canton d'Uri est démocratique. La souveraineté réside directement dans le peuple. Tout habitant qui a 20 ans révolus, a voix délibérative, à l'exception du clergé. Les dignitaires du canton, à cheval, ayant à leur tête le landamman, se rendent en grande procession sur la place de la Landsgemeinde; en tête est un détachement de la milice, puis la musique, la bannière du canton, portée par des huissiers en vêtements jaune et noir; on remarque aussi deux hommes en costume antique portant les deux célèbres cornes du taureau d'Uri. Les délibérations sont dirigées du haut d'une estrade élevée à cet effet. Après avoir entendu quelques orateurs, le peuple vote en levant la main. A la fin, le landamman dépose ses pouvoirs; on le réélit ou l'on en nomme un autre).

La grande village d'Attinghausen est pittoresquement situé; d'après la tradition, Walther Fürst, un des fondateurs de la liberté suisse, dont on montre encore aujourd'hui la demeure, y a vu la lumière du jour. Dans les bourgs de Schweinsberg et d'Attinghausen résidaient les nobles du même nom dont le dernier rejeton mourut comme landamman d'Uri en 1357. Schaddorf, de l'autre côté de la vallée, selon les archives de 1020, a été complètement détruit par le débordement d'un lac. La tour de Halbenstein est tout ce qui reste de l'ancien village; par contre la nouvelle fondation est très étendue et possède même quelques établissements industriels, chose rare dans le canton d'Uri. De Schaddorf on peut arriver au Belmistock et de là, par le merveilleux col Stich, l'alpe Seeli et la vallée de Gries, à Unterschächen.



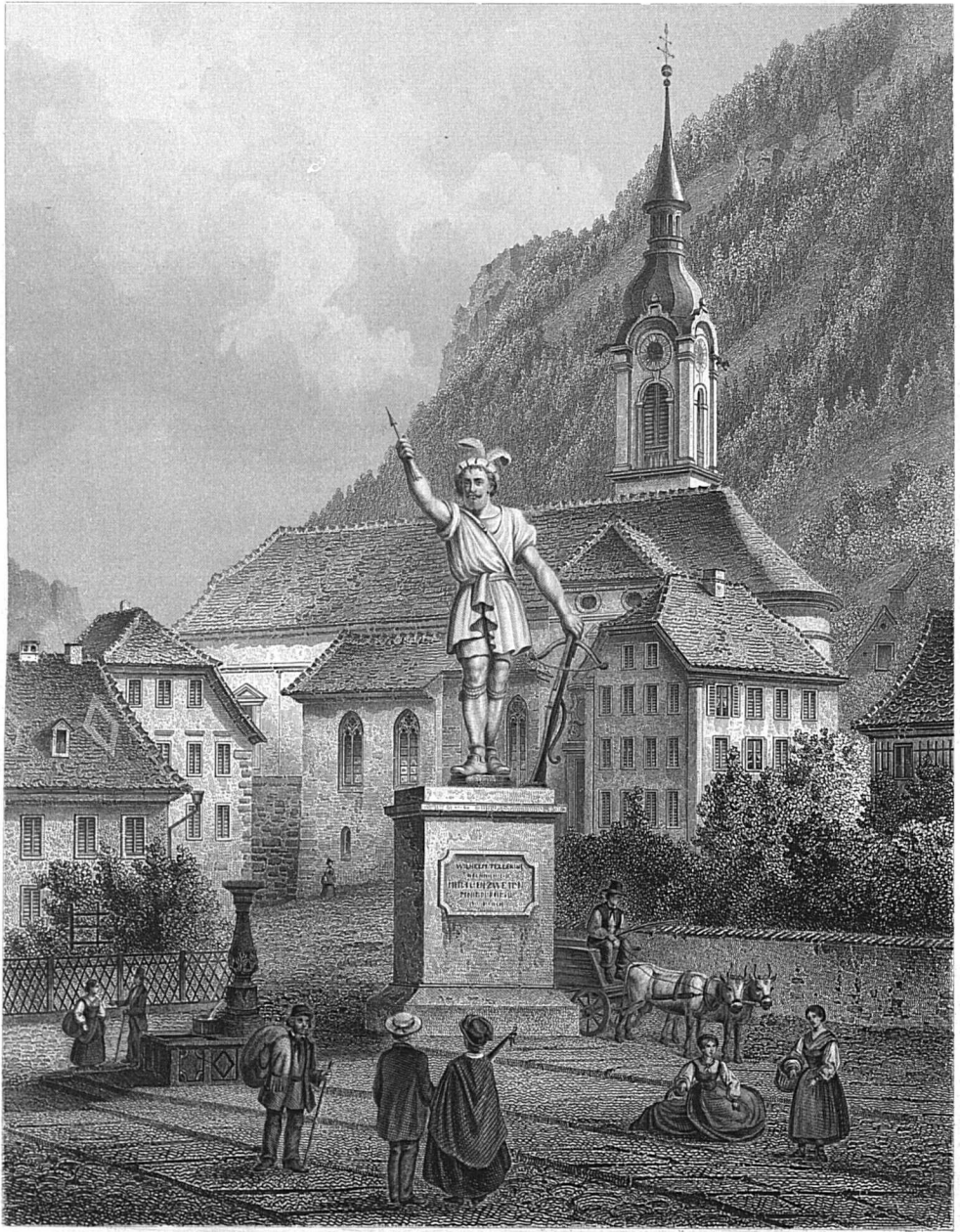
J. Rabenack del.

A. Frenck sculp.

ABRIGEN

1841

Druck & Verlag von G. C. Langens in Darmstadt.



L. Rohbock del.

G.M. Kurz sculp.

ALTORF.

(Uei)

10 33

Druck & Verlag von G. C. Lange in Darmstadt.

Altorf, sur la route, est connu comme chef-lieu du canton et par le fameux Tell. La belle vallée fertile, entourée de hautes montagnes et préservée contre les avalanches par le Bannwald, est en partie bien cultivée et présente un aspect ravissant. L'église possède une Nativité du Christ par v. Dyck ; dans la chapelle est une Mise au sépulcre par Caracci, et à côté du portail, une Madone, relief en marbre de H. Imhof à Rome, sculptée en 1848. Sur une place oblongue, au milieu du bourg, nommée les Gebreiten, s'élève une vieille tour où l'on voit représentée l'histoire des combats de l'indépendance. Une statue de Tell, érigée en 1786, se trouvait sur une fontaine, à l'endroit même où l'intrépide archer ajusta, dit-on, la pomme placée sur la tête de son enfant. Il avait son arbalète sous le bras et pressait son fils contre son cœur. Ce monument, démoli en 1861, a été remplacé par une statue de Tell, donnée à Altorf par la société de tir de Zurich. Elle est moulée en plâtre sur un modèle de Siegfried ; quoique recouverte d'un excellent vernis, elle ne résistera probablement pas longtemps à l'action de la pluie. A 150 pas de là on voit une autre fontaine avec la statue du bailli de Besler qu'il s'est érigée lui-même de ses propres derniers. Elle indique, dit-on, la place, où était, jusqu'en 1567, le tilleul sous lequel l'enfant attendit la flèche.

Le couvent des capucins, situé sur une hauteur, est le plus ancien de la Suisse. A quelque distance il y a une autre merveille historique : le Waldeck. Suivant le chroniqueur Tschudi, Zwing-Uri se trouvait en cet endroit ; d'autres le cherchent près d'Amstäg. Le pavillon de Waldeck offre une vue charmante sur la vallée, sur le lac d'Uri et sur les hautes montagnes qui s'élèvent de l'autre côté.

Au-dessus d'Altorf, le long Schächenthal, par lequel un chemin praticable aux chevaux passe par le col de Klausen dans le canton de Glarus, débouche dans la vallée de la Reuss. Une agréable promenade sous les ombrages verts des noyers, où l'on désirerait pourtant une vue plus pittoresque que les hauts murs des jardins, conduit à Bürglen, dont la spacieuse église, entourée d'arbres et d'agréables maisons, s'élève sur une colline. Sous l'église on découvrit au dix-septième siècle, lorsque la partie supérieure caduque dut être remplacée, une chapelle souterraine avec trois autels. Sur l'emplacement où, selon la tradition, était la maison natale de Tell, tout près du cimetière, on a construit, en 1522, une chapelle dont les murs sont ornés de quelques scènes de sa vie ; jusqu'à la révolution française elle était un lieu de pèlerinage pour les habitants d'Uri et de Schwyz. Si elle est un monument de la liberté, deux vieilles tours délabrées et

couvertes de lierre, rappellent l'esclavage d'Uri. Elles doivent avoir été le séjour des baillis de l'abbaye de Notre-Dame à Zurich.

A quinze minutes derrière l'église, commence le Schächenthal proprement dit. Le chemin, tantôt montant, tantôt descendant, tantôt entièrement horizontal, se traîne entre des groupes de beaux noyers, jusqu'au magnifique pont qui traverse le Schächenbach à l'endroit où le petit ruisseau, venant du paisible et aimable Niederthal, a son embouchure. Un agréable paysage, riche en vues pittoresques, s'allonge jusqu'à Trudelingen; la vallée, surchargée de débris et de verdure, commence à s'élargir. Non loin de ce hameau le chemin se bifurque; un sentier passe par le Kinzig-Kulm, célèbre par le passage de Suwarow, mais peu remarquable sous le rapport du paysage.

Lorsque Suwarow vint d'Italie par le St. Gotthard, en 1799, et refoula devant lui par la supériorité de ses forces les Français, il ne trouva pas de bateaux pour transporter son armée sur le lac des Quatre-Cantons. Le pays épuisé ne pouvait approvisionner son armée. Les défilés de l'Arenberg, sur la rive du lac d'Uri, étaient occupés par les Français sous les ordres de Lecourbe. Alors le vieux général conçut et exécuta une retraite hardie et mémorable, plus glorieuse même qu'une victoire. Dépourvu du plus stricte nécessaire, il fit entrer (le 26. Sep. 1799) ses 24,000 hommes dans le Schächenthal. Ils suivirent des chemins que des pâtres ou des chasseurs avaient seuls foulés jusqu'alors; une division escalada près de Bürglen le flanc oriental du Faulen; l'autre parvint au Kinzig-Kulm par la vallée de Kinzig; là les divisions se réunirent en partie, et, harassées, fatiguées, mourantes de faim, elles continuèrent leur retraite par la vallée de la Muotta. Les sentiers étaient si étroits que les Russes durent marcher à la file; l'avant-garde avait déjà quitté la Muotta, que les derniers Russes abandonnaient à peine Altorf. Cette marche dura quatorze heures; les Russes éprouvèrent de grandes pertes en hommes et en matériel. Les pièces d'artillerie furent précipitées dans les abîmes, des centaines de soldats moururent d'épuisement; il en tomba une foule au pouvoir des Français.

Après une montée pénible on arrive à Spiringen; en longeant le Schächen au lit rocailleux et aux eaux bruyantes, par des prairies fertiles et à l'ombre de magnifiques érables, on touche à Unterschächen où l'on trouve une petite auberge rustique, mais propre, avec une douzaine de lits assez bons. Dans une vallée encaissée se réunissent les deux ruisseaux qui forment les sources du Schächen. Le Brunn-Thal, que traverse la source principale du Schächen, s'ouvrant au sud d'Unterschächen, est sauvage et pittoresque; sur une longueur de trois lieues s'élèvent des deux côtés des terrasses de rochers avec de belles alpes; son fond est parsemé

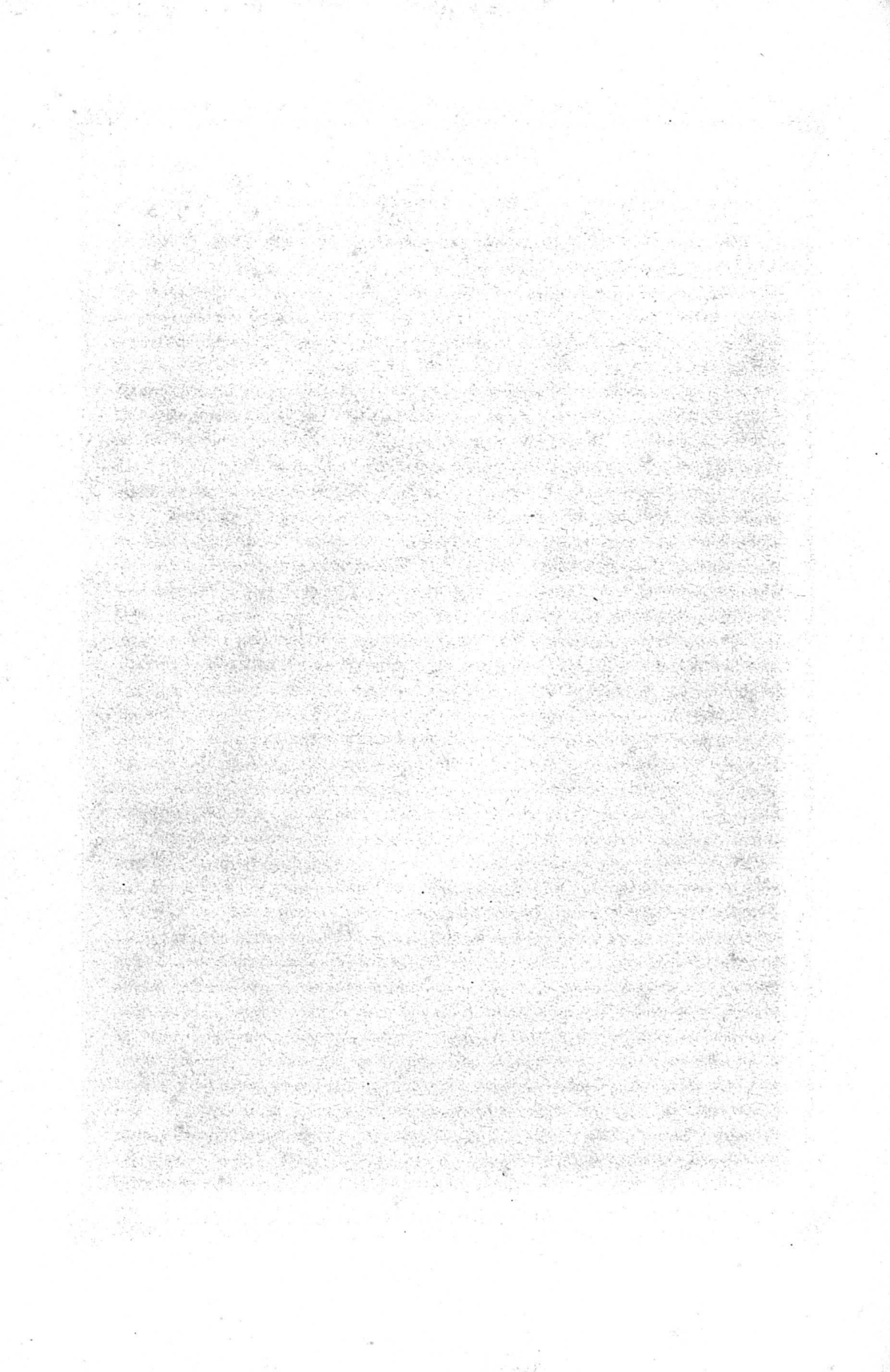


L. Rohbeck del.

F. Hablitzsch sculpt.

DER STAUBIBACH IM SCHÄCHENTHAL.

Druck & Verlag von G. C. Lange in Darmstadt.



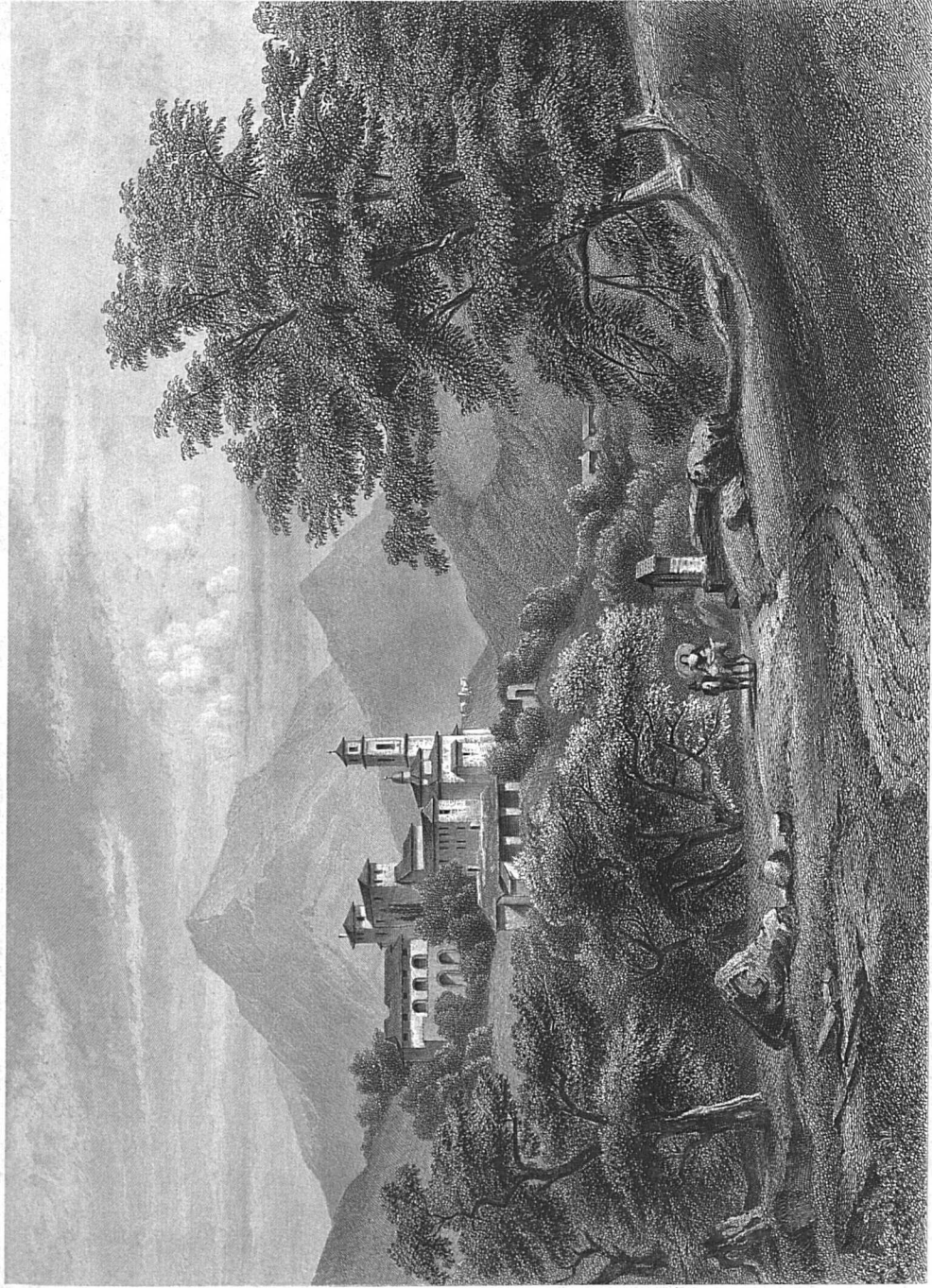
de petits bois, de pâturages et de monceaux de débris. Cette vallée est dominée par le Rüchi ou Ruchen avec ses glaciers et ses champs de neige. Tout au fond s'étend le Brunnialpeli bordé d'une forêt demi-circulaire où vont souvent paître les chamois. D'ici le sentier conduit, par une gorge froide, remplie d'une glace éternelle, par le glacier du Hüfi, dans la vallée de Maderan.

La seconde vallée latérale, encadrée à gauche de pâturages escarpés, à droite de roches fragmenteuses et de forêts, est plus monotone; mais elle est rehaussée par une des plus belles cascades de la Suisse: le Stäubi, dont le nom et le caractère rappellent le Staubbach dans la vallée de Lauterbrun. Le Staubbach, descendant du Scheerhorn, le plus haut prolongement ouest des Clarides, qui tient son nom de ses pointes déchirées ressemblant à une paire de ciseaux (Scheere), se précipite du haut des rochers au-dessus de la petite alpe d'Aesch. A droite s'ouvre une petite vallée qui se dirige vers le Griestock, à gauche on aperçoit la Balmwand qui s'incline comme un toit vers le Schächenthal et qu'on a rendue praticable par de nombreux zigzags. En jetant un regard en arrière, nous croyons voir un énorme serpent d'une lieue de longueur, couché sur les flancs de la montagne, se frayant un passage par cet éboulis stérile.

Arrivé au sommet de l'arête du Klausen, qui est rarement libre de neige, on se trouve dans une petite plaine dont les eaux alimentent en partie le Schächen, en partie le Fätschbach glaronnais. Le giste argileux rouge y est abondant; il imprime sa couleur aux neiges fondues qui rappellent vivement les flots de sang versés pendant les malheureux combats acharnés livrés dans ces régions, en 1799, entre les Autrichiens et les Français. Une vue intéressante sur le Schächenthal, sur les verts gazons de l'alpe March ou Urnerboden et sur les cimes chenues des montagnes qui l'enlacent, ne font pas regretter la peine qu'on a eue pour arriver à ce point élevé. — Ordinairement les lignes de démarcation qui séparent deux vallées, forment aussi la frontière du pays; il n'en est pas de même ici; Uri s'étend à une distance de plusieurs lieues du côté de Glarus et possède notamment la fertile alpe Urnerboden, dont les chalets gracieux se groupent, comme des villages, autour des chapelles érigées sur des collines plantées de sapins. Une vieille légende populaire raconte qu'autrefois les cantons d'Uri et de Glarus vivaient en discorde continuelle concernant les limites de leurs possessions. Pour y mettre fin, on résolut d'en remettre la décision à une course. Au premier chant du coq deux coureurs devaient partir, l'un d'Altorf, l'autre de Glarus; la place où ils se rencontreraient devait être choisie pour poser la borne. Les Urnois firent jeûner leur coq, et avec le premier rayon du

du côté opposé. A chaque instant le paysage change, il abrège tellement le chemin qu'on arrive à Bauen sans s'en douter. Le joli village avec sa belle église, bâti sur les bords du lac, entouré d'arbres fruitiers, de noyers et de châtaigniers, offre un site charmant. Deux sentiers pittoresques, mais pénibles, serpentent à travers des prairies et des forêts, longent des rochers et des précipices, et conduisent à l'Urwängialp. Un triple écho retentit des parois du Bauenstock, et du sommet arrondi du Niederbauen nous apercevons les trois cantons primitifs de la Suisse jusqu'à la chaîne du Jura, les Vosges et la Forêt-Noire. Une sentier qui se détache près de l'église de Bauen, passe près du petit château de Beroldingen et conduit à la large terrasse de Seelisberg sur laquelle plane le village perpendiculairement au-dessus de la prairie du Rütli. Il serait difficile de trouver dans la chaîne des Alpes un endroit plus propre à un séjour d'été. On jouit d'une vue magnifique de la chapelle de Marie, de la colline où s'élève l'église paroissiale, et du Känzeli que l'on voit sur la lisière du bois; d'aimables promenades s'étendent dans toutes les directions, et trois chemins enchanteurs qui vont à Brunnen, nous engagent à faire de plus grandes excursions. Du Niederbauen ou Kulm la vue embrasse tout le lac depuis Flüelen jusqu'à Lucerne et Küsnacht; la majesté de ce pays montagneux se montre là dans toute sa splendeur, ce qui fait préférer ce point de vue à celui du Rigi. Au pied du Kulm une assez bonne chaussée va à Emmatten par les masses grises de rochers qui se baignent et se reflètent dans les eaux sombres et tranquilles du lac, dont les profondeurs immenses ont servi autrefois de repaire à un monstre terrible, espèce de serpent marin, nommé Elbst.

Peu de voyageurs prennent le sentier d'Altorf à Seelisberg et de là à Brunnen ou dans le pays d'Unterwald; la plupart roulent dans des voitures commodes sur la chaussée de Flüelen où se trouve la station des bateaux à vapeur. Bientôt retentit le tintement de la cloche, les roues se mettent en mouvement, le bateau part. Sur le premier plan on voit Flüelen avec son clocher élané; plus au fond Altorf, et, à gauche, le col de Bürglen à l'entrée du Schächenthal. Du milieu de la vallée surgit la large pyramide du Bristenstock aux alpes vertes et dont la cime chenue se perd dans les nuages. Le bateau à vapeur continue à avancer avec rapidité. Nous nous retournons. A gauche se dresse le sommet aride de l'Uri-Rothstock avec la gorge étroite de l'Isenthal, à droite les parois de l'Axenbergl, dont les couches merveilleuses, ressemblant tantôt à une muraille gigantesque, tantôt brisées ou recourbées avec une force incompréhensible, descendent dans la lac. On passe, vis-à-vis de Bauen, près d'un écueil, prolongement de l'Axen-

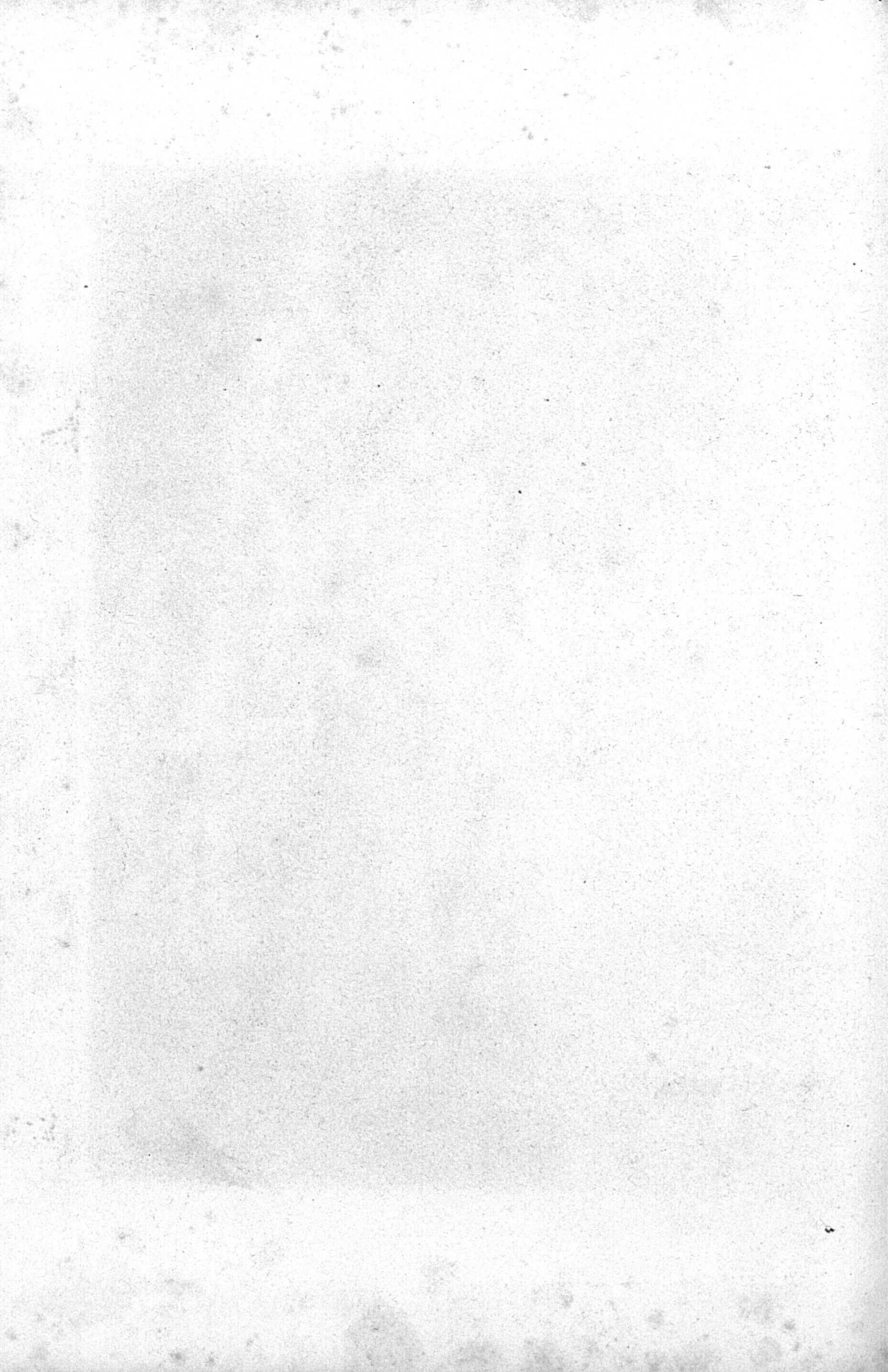


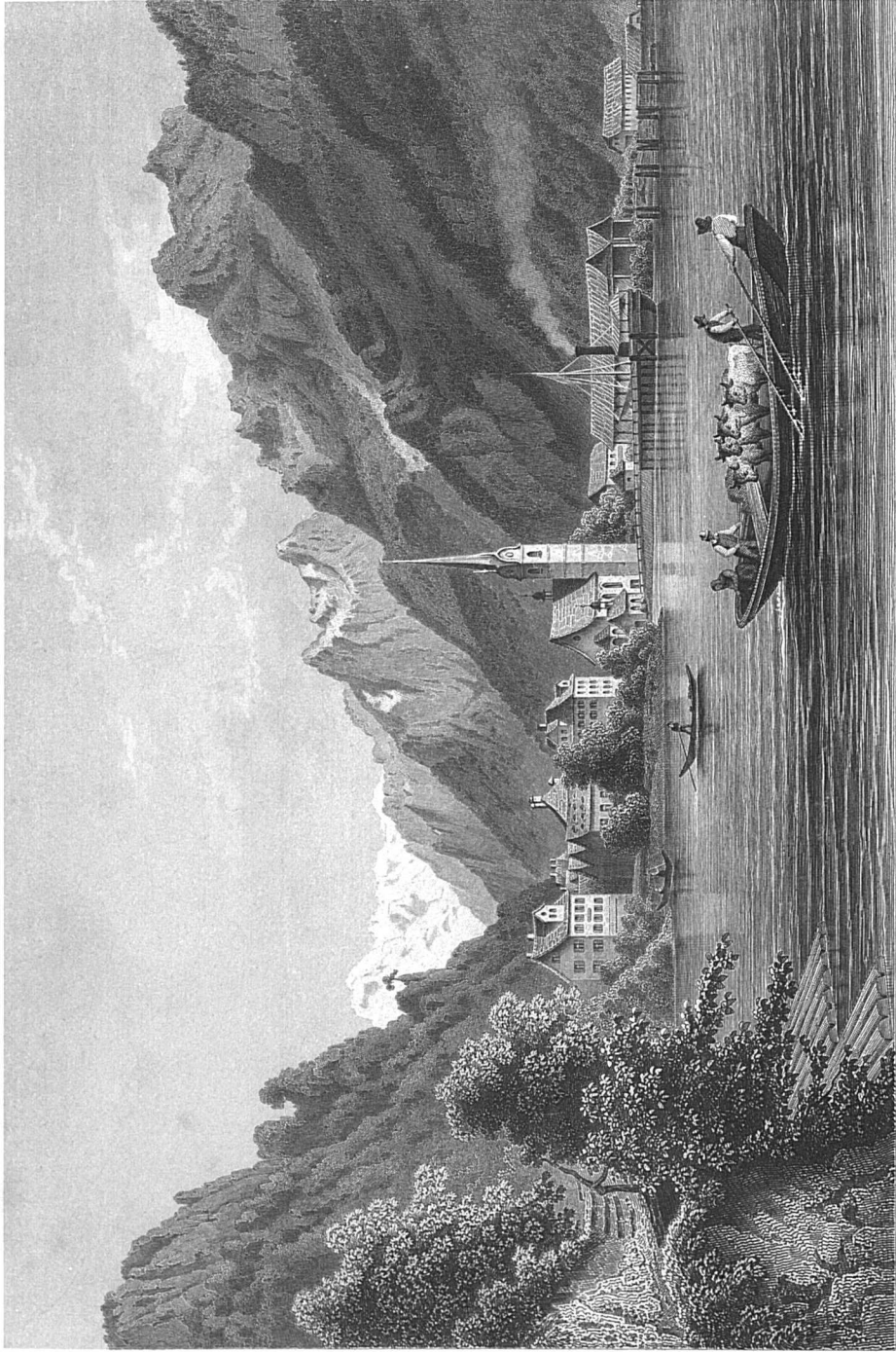
Theo. Howard sculp.

C. Koehler del.

SCHLOSS BEROLDINGEN BEI LUGANO.
(Genève)

W. v. ...
Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.





J. Rohbeck del.

J. Umbach sculp.

1850
J. U. T. B. N.
(Urn)

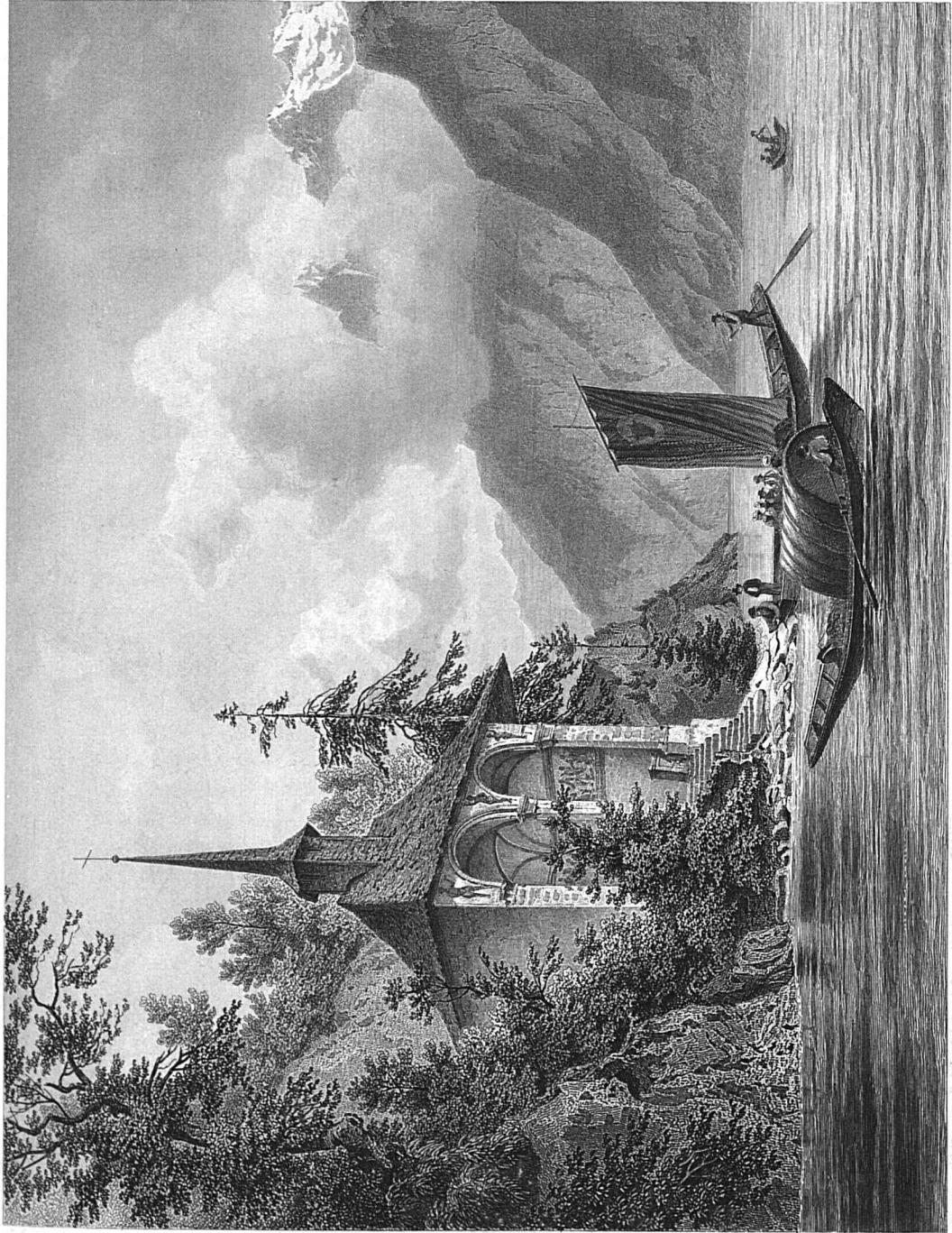
Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.

berg: c'est le plateau de Tell, sur lequel s'élève, cachée parmi des arbres, une petite chapelle ouverte du côté du lac et ornée de quelques peintures grossières, représentant des scènes de l'histoire du libérateur de la Suisse. Cette chapelle fut construite par le canton d'Uri, en 1388, 31 ans après la mort de Tell, et inaugurée en présence de 114 personnes qui l'avaient encore connu personnellement. Elle fut bâtie à l'endroit même où l'archer prisonnier gagna le rivage en s'élançant du bateau de Gessler. Maintenant le lac est tranquille et une légère brise ondule sa surface; mais quand l'ouragan soulève les flots, que les eaux remuées jusqu'au fond viennent se briser avec furie contre les rochers, alors on peut admirer le courage et le sang-froid de l'homme qui dirigea la frêle embarcation contre les écueils qui hurlaient la mort. Depuis bien des siècles, le dimanche après l'Ascension, on y lit une messe suivie d'un sermon patriotique; les habitants viennent y assister en grand nombre dans des barques richement pavoisées. Nous aussi voudrions pouvoir mettre pied à terre; mais déjà le bateau à vapeur a passé, et devant nous monte une petite vallée entre l'Axenberg et le Fronalp. Sur les bords du lac se trouve la paroisse Sissigen d'où un sentier va à Brunnen, un autre dans la vallée élevée de Riemestald. Au sud du village, au pied du Buggigrates, on découvre les traces d'un rocher détaché. En 1801 un énorme bloc tomba dans le lac avec un fracas épouvantable et une telle violence que plusieurs maisons et écuries furent enlevées et englouties par les flots et que les bateaux furent fracassés contre les récifs. Onze personnes perdirent la vie à cette occasion; un petit enfant, dormant paisiblement dans son berceau, ne put être sauvé qu'à grand'peine.

De l'autre côté du lac, au-dessous du Seelisberg, s'abaisse une petite prairie verdoyante, couverte d'arbres et de quelques cabanes: c'est le Grütli ou Rütli. Là s'assemblèrent, dans la nuit du 7 au 8 Novembre 1307, Walther Fürst, Werner Stauffacher et Arnold de Melchthal, accompagnés de trente hommes d'Uri, de Schwyz et d'Unterwald, pour prêter, aux premiers rayons du jour, le serment solennel de délivrer leur patrie de la tyrannie des baillis autrichiens ou de mourir. Selon la tradition, on aurait vu jaillir de la place même où se trouvaient alors les principaux conjurés, trois sources au-dessus desquelles on a élevé une cabane. Aucun autre monument n'orne la place où les trois hommes; les Tells de la Suisse, dormirent dans une grotte, attendant le jour du plus grand danger. Lorsqu'en 1859 ce plateau menaça d'échoir en partage au possesseur du „stillen Geländes am See“, une société résolut d'acheter le Rütli. Par voie de souscription on eut bientôt les fonds nécessaires, et, depuis le commencement de 1860, la sainte place est la propriété de tout le peuple suisse.

Comme par miracle la rose des Alpes fleurit en cet endroit, et le cyclamen remplit l'air de son doux parfum. Le bateau continue sa route et est arrivé au pied du Fronalp. Les deux rivages se resserrent; le passage devient si étroit que nous n'apercevons que péniblement les hauts sommets des montagnes, et déjà nous reconnaissons les maisons de Brunnen et, du côté opposé, dans le lac, le singulier rocher Mythenstein derrière lequel on peut passer en nacelle. Depuis 1860 ce rocher porte l'inscription en lettres dorées colossales (pesant chacune 50 livres): „Au chantre de Tell, Frédéric Schiller, les Cantons de la Suisse“. Une autre inscription, sur le même rocher, rappelle la mort d'un jeune officier suisse qui, lors d'une fête donnée par le corps d'officiers, se plaça par imprudence devant la bouche d'un canon qui, chargé à poudre, le lança dans le lac où il disparut. Nous avons quitté le canton d'Uri et le son de la cloche nous annonce que nous sommes arrivés à Brunnen.

Retournons encore une fois à Flüelen pour suivre la nouvelle voie militaire, la chaussée d'Axen, sur la rive orientale du lac. Quoique n'offrant pas le charme d'une promenade en bateau, elle n'en présente pas moins des points de vue ravissants, inaccessibles auparavant. Construite avec beaucoup de hardiesse, taillée en majeure partie dans le roc, elle n'a pas moins de 40000 pieds de long et relie la chaussée du St. Gotthard au canton de Schwyz pour déboucher dans la route qui va à la capitale du canton. Elle a 6 galeries dont deux comptent 600' de long. Après nous avoir conduits de Flüelen par le Grünthal, elle monte l'Axenberg, s'engage dans les rochers taillés à pic, arrive à 180' au-dessus du niveau de l'eau, et atteint son point le plus intéressant. Un sentier descend à la chapelle de Tell (160' plus bas). En-delà de Sissingen nous traversons la frontière du canton et, sur les versants de la Fronalp, arrivons de nouveau à Brunnen.



Lith. v. del.

A. Feraa sculp.

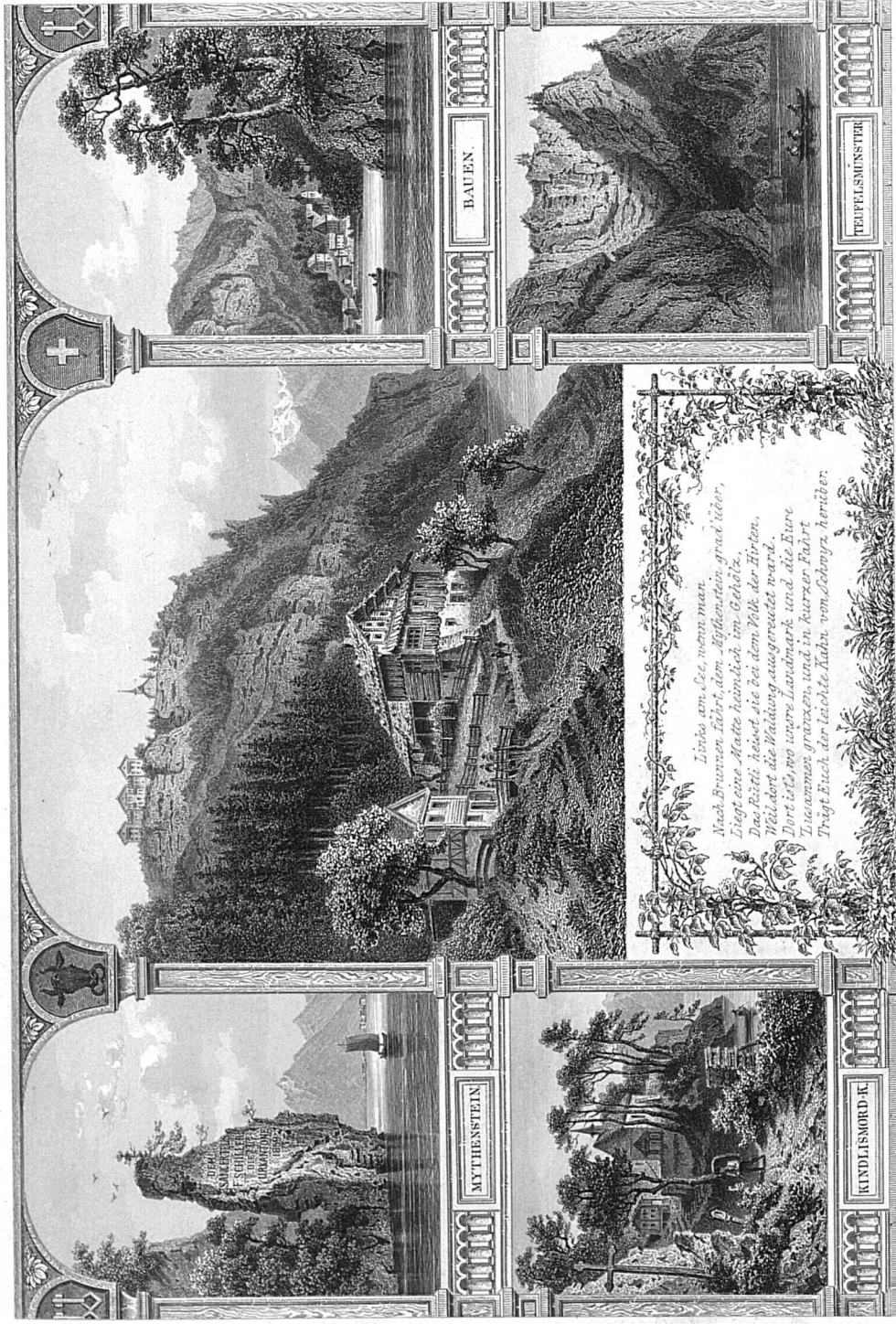
DIIE THEILSKAPPELLE.

Foll's Chapel.

(Uri) 1040

La chapelle de Tell.

Desert - 2. V. 2. 6. von F. H. H. in D. 1840



BAUEN.

TEUFFELSMÜNSTER.

MYTHENSTEIN.

KINDISMORD-IC.

*Livico am See, wenn man
 Nach Braunen Fahrt, dem Äggenstein grad über,
 Liegt eine Matte heimlich im Gehölz,
 Das Rätzli heisst sie bei dem Volk der Hüten.
 Weil dort die Wäding ausgesäet ward,
 Dort lats, wo wäre Landwehr und die Eure
 In einem grünen, und in kurzer Fahrt
 Trägt Euch der leichte Aabn von Schnyz herüber.*

DAS RÜTLI.

(Urt)

Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.

Le Canton de Schwyz.

Une vieille légende fait venir du nord les premiers habitants du canton de Schwyz. Suivant la chanson ostfrisonne, il régnait une fois en Suède et en Ostfrise un si grande famine, qu'on ordonna, pour sauver une partie de la population, à chaque dixième homme d'émigrer avec sa femme et ses enfants. Ces hordes, privées de tout asile, se dirigèrent vers le sud; elles surmontèrent tous les obstacles que leur opposaient les différentes tribus sur leur passage, et arrivèrent enfin dans les Alpes où elles trouvèrent un territoire qui paraissait ressembler au pays qu'elles avaient quitté. Elles le choisirent pour y établir leur colonie. Suiter et Sweno, deux des chefs, se fixèrent avec leurs gens au pied du Mythen; Rumo alla au Nidwald, Resti prit possession d'Obwald et d'Oberhasli. Mais bientôt Suiter et Sweno se brouillèrent; on en vint à un combat singulier; Sweno succomba et perdit la vie. Suiter donna son nom au pays; son peuple se nomma dès lors „les Schwyzer“, jusqu'à ce qu'après la bataille de Morgarten, cette désignation fût donnée à tous les habitants de la Confédération et fut convertie plus tard en „Schweizer“ (Suisse).

D'autres chroniqueurs prétendent que l'intérieur de la Suisse (principalement la vallée de la Muotta) fut choisi par les Goths qui s'y retirèrent après la chute de leur empire. Mais cette tradition également manque de preuves historiques. Probablement les Celtes hélvétiques y avaient

aussi établi leurs demeures; peu tourmentés des Romains (dont la présence n'est prouvée ni par des castels ni par des routes), quoiqu'ils en fussent dépendants, ils vivaient en pâtres, retirés du monde, enfermés dans leurs paisibles vallées, quand les Allemans franchirent le Rhin et se répandirent comme un torrent sur toute la Suisse. Plus tard, Schwyz, habité par les Allemans, échut en partage à l'empire franc, et lorsque celui-ci fut divisé en cantons, Schwyz fut assigné au canton de Zurich. Les hommes libres y étaient abondants, mais on y trouvait aussi grand nombre de serfs liés aux biens des chapitres et des couvents ou attachés aux possessions de petits souverains et de puissants seigneurs. Même après les Carolingiens Schwyz ne fut pas encore déclaré Etat immédiat de l'empire quoique Uri jouit de ce privilège; il dépendait du comte du Zurichgau issu de la tribu de Lenzbourg. Lorsque cette puissante maison s'éteignit, ses prérogatives et ses possessions passèrent en grande partie entre les mains des Habsbourg; le comte Rudolphe se nomma en 1217 „par héritage légitime, bailli et protecteur des gens de Schwyz“, preuve que les habitants de la vallée dépendaient de lui par droit d'héritage.

Fidèlement attachés au chef de l'empire et toujours prêts à se battre sous ses étendards, ils ne souffrirent qu'à regret l'influence des Habsbourg dont les efforts tentèrent à les ranger sous leur sceptre. En 1240, au camp de Faenza, les messagers des braves Schwyzer engagèrent l'empereur à les reconnaître gens libres. Il leur déclara en même temps qu'ils seraient désormais sujets immédiats de l'Empire et que, comme tels, ils ne seraient, jamais, aliénables. Le pouvoir des Habsbourg comme baillis perdit donc son caractère héréditaire, et la perspective d'une prochaine et complète soumission des „bergers de la Muotta“ fut déjouée. Mais le comte Rudolphe-le-Taciturne ne se contenta pas longtemps de cette décision. Lorsqu'en 1245 le pape et le concile de Lyon déclarèrent les Hohenstaufen déchus du trône, lui aussi abandonna l'empereur et ne reconnut plus sa sentence. Dans la suite, malgré l'excommunication dont ils étaient menacés, les habitants du pays le traitèrent en ennemi et, en 1252, les hostilités n'étaient pas encore apaisées.

Le reste, nous l'avons déjà raconté en parlant du canton d'Uri. Schwyz et Unterwald formèrent la première alliance. Quoiqu'elle fût souvent attaquée et inquiétée, Schwyz, vers le commencement de 1290, n'en était pas moins libre qu'Uri; même l'arrivée de Rudolphe de Habsbourg au trône d'Allemagne et les efforts énergiques d'Albrecht de Habsbourg-Autriche ne purent rétablir les circonstances primitives. La deuxième alliance et, 24 années après, la bataille de Morgarten, consolidèrent la

liberté de Schwyz; néanmoins elle dut encore être défendue et affermie en mainte occasion par des combats sanglants et acharnés.

Originellement Schwyz n'était pourtant pas aussi grand qu'il l'est actuellement; il se composait de la vallée de la Muotta et des villages situés au pied du Sattel. En 1412, Appenzell lui fit don de la March, ancienne possession de l'Autriche; douze années plus tard Küssnacht, Immensee, Haltikon et Bichofswiel reconnurent le code rural de leurs chers seigneurs de Schwyz; la même année l'empereur Sigmond leur accorda l'administration du riche chapitre d'Einsiedeln et, en 1440, ils obtinrent de Zurich les fermes de Pfäffikon et de Wollerau. Mais tous ces districts nouvellement acquis n'avaient pourtant pas des droits égaux à ceux de l'ancien; leurs habitants passèrent pour sujets, et ce n'est qu'en 1798, quand les Français pénétrèrent dans la Suisse, qu'on leur donna les mêmes droits et les mêmes privilèges. La plus récente acquisition est l'ancienne république libre de Gersau; elle ne fut incorporée au canton qu'en 1815.

Un regard jeté sur la carte géographique montre déjà la grande différence qu'il y a entre les cantons d'Uri et de Schwyz. Ce dernier n'est pas formé, comme le premier, d'un seul système de vallée, mais de trois différents; avec cela les montagnes couvertes de neiges éternelles ne se trouvent que sur la frontière orientale. La longueur de l'est à l'ouest est de neuf lieues, la largeur de huit; la superficie est évaluée à 15 milles carrés. Le canton, vu sur une carte, ressemble assez à un escargot rampant, portant sa coquille sur le dos. Schwyz est rangé au nombre des cantons élevés de la Suisse. Ses eaux vont pour la plupart alimenter le Rhin; une faible partie seulement se jette dans le lac de Zug, un tiers dans le lac des Quatre-Cantons, et la plus grande partie du reste dans le lac de Zurich. On compte huit grandes rivières, dont la Muotta, le Sihl, l'Aa et le Linth sont les plus importantes. Outre les deux lacs ci-dessus nommés et qui ne font pour ainsi dire que baigner le canton, ce dernier en possède deux qui lui sont propres: le lac de Lowerz et le petit lac de Glattalp dans le Bisithal. Le climat du canton est très inconstant; quelques années y sont rudes tandis que d'autres se distinguent par leur extrême douceur. Sur le plateau d'Einsiedeln la température varie en un seul jour de 10 à 20 degrés. En général l'hiver y commence au mois de Novembre et va jusqu'au mois de Mars; dans les parties élevées il dure quelquefois jusqu'au mois de Mai et alors vient presque toujours immédiatement l'été. L'automne est ordinairement de plus longue durée que le printemps. Il n'est pas rare de voir tomber de la neige au cœur de l'été. Au mois d'Août 1818, la foudre frappa la croix de

Rigi-Kulm; mais, malgré la violence de l'orage, les éclairs purent à peine être remarqués à travers les gros flocons de neige.

Les Schwyzois, ainsi que les Urnois, sont de grandeur moyenne et jouissent d'une forte constitution. Quoique la tradition prétende que leurs ancêtres étaient une race de géants, il serait néanmoins difficile de trouver des hommes au-dessus de 5 pieds 6 pouces. Leurs yeux bleus expressifs, tirant sur le gris, trahissent plus de cœur que d'esprit; une chevelure blond-foncé ombrage un front fortement bombé. Les femmes sont plutôt corpulentes que sveltes. Les véritables beautés ne sont pas très nombreuses; un regard serein et vif, et un teint frais et vermeil, font paraître attrayant pourtant maint joli visage. Les hommes de la vallée de la Muotta, ces descendants de Goths, sont de belle prestance, tandis que ceux de Küssnacht se distinguent par leur taille élancée et que ceux de la March plaisent par leur caractère vif et enjoué. Parmi les femmes, celles de villages du lac des Quatre-Cantons, sont remarquables par la grâce et l'amabilité de leurs formes. En général on ne saurait méconnaître chez les Schwyzois le caractère ferme et solide de la race allemande. L'amour de l'indépendance et de la liberté est, pour ainsi dire, incarné chez lui; d'une main vigoureuse il saisit les armes quand un de ces plus chers biens est menacé. L'histoire ne manque pourtant pas d'exemples que des hommes sans cœur et sans conscience, abusant de sa bonne foi et de son courage aveugle, ne l'aient induit à l'erreur et entraîné à des actes de violence. Du reste, la franchise, l'honnêteté, la bonté et la jovialité lui sont propres. Quant aux livres, il préfère les lectures divertissantes et amusantes aux ouvrages sérieux. Il en sait assez pour se tirer d'affaire dans la vie et pour se créer un bien-être matériel; à quoi bon se charger d'un fardeau superflu? Dans les derniers temps pourtant, les écoles, autrefois fort négligées, ont exercé une influence salutaire et, à mesure que l'instruction fait des progrès, on voit se développer de plus en plus les facultés naturelles du Schwyzois.

Lui aussi vit généralement de l'élève du bétail, quoique dans les parties intérieures l'agriculture se développe à vue d'œil et que l'industrie pénètre pas à pas dans le canton. — Une vie simple et frugale est une qualité distinctive des pâtres; sous ce rapport, le Schwyzois ne fait pas exception. Le lait, le beurre, le fromage et le petit-lait forment aujourd'hui, comme autrefois, sa nourriture principale. En outre, depuis une centaine d'années, la pomme de terre et le café, rendu méconnaissable par le trop grand emploi du succédané, jouent un rôle principal. Le viande ne garnit régulièrement que les tables des riches; pour les pauvres c'est un régal

qu'ils ne se permettent qu'aux jours de fête; les propriétaires des chalets y renoncent pendant tout l'été. Le matin on prend du café et des pommes de terre, ça et là aussi une soupe à la farine, à 9 heures une petite collation, à midi, c. à d. à 11 heures, on sert des choux, des fruits secs ou frais, des pommes de terre ou d'autres légumes; le goûter se compose de café et le souper de bouillie avec une quantité assez considérable de petit-lait. Le cidre et le poiré ne sont pas rares, par contre le vin y est trop précieux et doit par conséquent être remplacé par un petit verre d'eau-de-vie mêlée d'eau. Il va sans dire que par un tel régime et un travail continu à l'air frais, le nombre des maladies ne doit pas être important.

Le costume des hommes consistait autrefois en une culotte de veau noire, en une veste écarlate et en une camisole brune ou bleue qui descendait jusqu'aux genoux. Les vestes écarlates ont presque disparu, et des pantalons de toile ou de drap ont remplacé les culottes des ancêtres. Le costume des femmes aussi a subi de grands changements et s'est senti de l'influence des modes; tout au plus dans la March on voit encore les jupes rayées de bleu-foncé, de rouge ou de bleu-clair. Les jeunes filles portaient presque généralement les cheveux en tresses, relevées et retenues par une épingle en argent doré qui, par sa forme particulière, était nommée épingle-rose; leur coiffé était un ornement fort remarquable. Elle se composait de deux ailes en dentelle noire qui, partant parallèlement de l'occiput, passaient par-dessus la tête et venaient se réunir en pointe sur le front. Les coiffes blanches des femmes avaient une forme analogue. De mauvais plaisants ont prétendu que leur coiffure ressemblait à un gros papillon assis sur une rose. Quelques femmes portent encore maintenant ce qu'on appelle les „coiffes à la Souabe“ qui sont d'une hauteur et d'une largeur si prodigieuses, que celles qui en sont parées ne peuvent ni s'appuyer, ni même passer la tête à travers leurs étroites fenêtres. Quand à l'église de pareilles coiffes sont rangées devant nous, il est impossible de voir le choeur et le prêtre.

Les habitations des Schwyzois sont à peu près les mêmes que celles des Urnois. Sur un soubassement en pierre, où se trouve la cave, s'élève une forte construction en bois, partagée en plusieurs étages chez les personnes riches et recouverte parfois de petites échandolles en chêne comme d'un grand tissu écaillé. Le toit est formé de grands bardeaux en sapin, retenus par des poutres transversales qui, à leur tour, sont consolidées par d'énormes pierres. Un escalier simple conduit extérieurement vers la porte principale et par celle-ci dans la cuisine. De la cuisine on

entre dans la chambre de demeure. Les petites vitres rondes laissent pénétrer une faible lumière et les murs enfumés ne contribuent pas à éclairer les appartements. Le plus grand espace de la chambre est occupé par le poêle sous lequel une population de pigeons a souvent établi son domaine. Une table rustique, des bancs ordinaires fixés aux murs, le buffet avec un arrosoir en fer-blanc et un bassin en cuivre, un petit autel ou un simple crucifix, des bénédictions ou des images aux couleurs les plus vives, collées au mur, composent tout l'ameublement et toutes les décorations. Dans la plupart des maisons il y a pourtant encore une espèce de canapé nommé carrosse, siège ordinaire du chef de la famille quand il fume sa pipe pour se reposer des travaux du jour, souvent place de jeu des enfants et fauteuil de la diligente mère. Une chambre latérale sert de chambre à coucher; au-dessus, deux ou trois chambrettes sans meubles sont destinées aux enfants et aux domestiques et, sous le toit, une place est réservée aux amoirs et aux coffres.

Examinons maintenant de plus près la patrie du Schwyzois et commençons par la partie la plus ancienne du canton.

De toutes les vallées du canton, celle de la Muotta est sans contredit la plus intéressante; elle s'étend du nord-ouest sur une longueur de 6 lieues jusqu'à Schwyz, se tourne là vers le sud et débouche au lac des Quatre-Cantons. La partie supérieure de la vallée s'appelle le Bisithal. La rivière prend sa source dans la Glattalp, située entre le Reiseltstock et le Scheienstock. De là un sentier sauvage et raboteux conduit à Urnerboden et dans la vallée de Linth. La Karrenalp, gorge de rochers où les pierres calcaires brisées et nues montrent à peine çà et là la plus petite trace de verdure, est un bras du Bisithal. Le premier endroit que l'on rencontre, est le petit Seeberg; plus bas est situé Schwarzenbach. Un beau sentier large et ombragé passe tantôt entre des rochers escarpés, tantôt par de belles forêts, de verts pâturages, tantôt longe les eaux bruyantes de la rivière. A l'embouchure du Starzlen on rencontre un second chemin venant du Klönthal par le col du Pragel. Quoique le Pragel ne soit qu'à 4750 pieds au-dessus de la mer, il est pourtant encore couvert de neige au mois de Juin; sa pente est très rapide jusqu'à près du Stalden; alors le sentier monotone descend par des prairies marécageuses à Muotta. Déjà souvent on avait projeté l'établissement d'une

chaussée; espérons qu'enfin ce projet se réalise pour unir deux cantons qui depuis longtemps sentent la nécessité d'une communication plus commode.

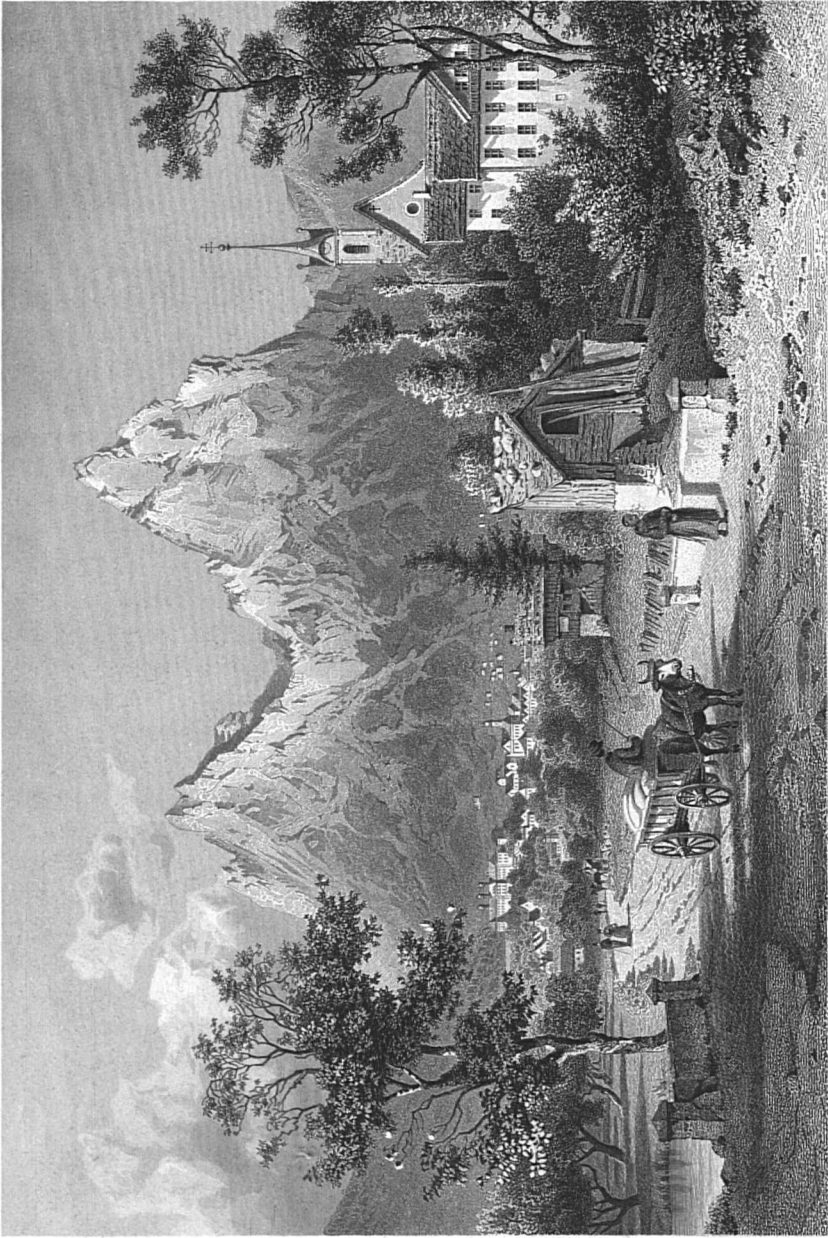
Le chef-lieu de la vallée est le village de Muotta, avec une petite auberge; les habitants prétendent, comme nous l'avons déjà mentionné, être d'origine gothique. Tout la vallée est parsemée d'habitations bâties parfois sur les hauteurs. Sur une colline on aperçoit une église consacrée à St. Sigismond et le couvent de St. Joseph, fondé en 1280 et habité par des nonnes de l'ordre de Franciscains. Une peinture à fresque se trouve dans la chapelle qui servait autrefois d'église. Elle représente trois lièvres qui se poursuivent et qui sont beaucoup plus grands que les montagnes environnantes. Leurs longues oreilles sont placées de manière à ce qu'elles n'en forment que trois; au milieu est l'oeil de la Providence. Le tout doit être le symbole de la Trinité. — Autrefois les nonnes vivaient beaucoup plus libres que maintenant où elles sont soumises à la clôture. Elles étaient obligées, il est vrai, de faire de leurs propres mains les travaux de la maison, du jardin et des champs, mais par contre on leur permettait quelques joyeuses danses à l'époque du carnaval. On venait souvent les visiter, faisait de la musique, dansait au son du violon, et représentait même des comédies religieuses. En été on s'asseyait sur le gazon et l'on s'offrait réciproquement des rafraîchissements. Le peuple aussi était connu par sa gaité. Le jour des Trois-Rois, on célébrait une fête populaire, le Gräuflete, qui s'est conservée en partie jusqu'à nos jours. On se munissait de toutes sortes d'instruments bruyants et bourdonnants, de crécelles, de chaînes, de chaudrons, de sonnailles, de clarines, on se réunissait, et, avec un tapage vraiment infernal, on faisait la ronde du village. On donnait des représentations comiques et parodiait de la manière la plus mordante les personnes et les différents événements politiques. Probablement cette fête est un reste du nouvel an de païens, car longtemps le 6 Janvier fut appelé le grand ou ancien nouvel an.

De Muotta un chemin conduit par la vallée de Riemenstald à Sissigen, un autre par le Kinzig-Kulm dans le Schächenthal. — Dans la nuit du 27 au 28 Septembre 1799, les habitants de cette solitaire vallée virent s'abattre sur leurs champs et sur leurs cabanes, du haut du Kinzig-Kulm, toute une légion de soldats qu'ils connaissaient à peine de nom jusqu'à ce jour. C'était Suwarow avec ces 24000 Russes entourés de toutes parts par les Français. Il ignorait encore la défaite de Korsakoff à Zurich et, sans l'intercession de la prieure du couvent, il eût fait pendre comme

espion et traître, le paysan qui lui en avait donné la première nouvelle. Une division de l'armée Lecourbe le serrait de près. L'avant-garde de Molitor était sur le Prigel, tandis que Mortier et Masséna occupaient l'ouverture de la vallée près d'Ibach et de Schwyz. Une hardie tentative de percer jusqu'à Schwyz échoua; le 30 Septembre il y eut un combat acharné, et des milliers de cadavres remplirent le lit de la rivière. Le vieux et redoutable général se vit forcé à la retraite; il passa le Prigel, culbuta l'avant-garde de Molitor et comptait arriver à Zurich par Glaris. Il se trompait encore; les Français occupaient l'issue de la vallée près de Naefels. Suwarow n'eut qu'un parti à prendre, celui de quitter Glarus dans la direction du Sernfthal et d'entrer dans les Grisons.

En descendant la vallée, on traverse plusieurs ponts pittoresques pour arriver au „g'tübt Bach“ qui, tombant d'abord perpendiculairement, glisse ensuite long du Buch pour former une aimable chute d'eau que la fonte de neiges convertit en une magnifique cataracte. Les environs peuvent être rangés au nombre des parties les plus romantiques du canton. Les sombres sapins, la fraîche verdure, les rochers escarpés ou couverts de gazons, les groupes d'arbres et les nombreux petits ruisseaux, s'entremêlant et se confondant, produisent à chaque instant une nouvelle beauté. Dans l'enfoncement de la vallée, la Muotta, grossie par les ruisseaux affluents, roule ses eaux bruyantes; à droite surgit à une hauteur assez considérable, la paroisse Illgau, digne d'être citée par les Landsgemeinden qu'on tenait sur la terrasse où le village lui-même est bâti. Une sentier de traverse, riche en vues pittoresques, conduisant à Schwyz, passe au pied du Rothenfluh, tandis que la route principale longe la rivière. Une pierre que l'on montre non loin du chemin, prouve que Sigismond, tout saint qu'il était, n'en était pas moins fameux cavalier: son cheval franchit d'un bond la Muotta, et l'empreinte des sabots que l'on voit dans le rocher, atteste la vérité du fait.

Le bourg de Schwyz, chef-lieu du canton, à part sa situation pittoresque, n'offre rien de particulièrement intéressant. L'église paroissiale, achevée en 1774, passe cependant pour une des plus belles de la Suisse. Le plafond repose sur des colonnes ioniennes et corinthiennes, et les sept autels sont de beau marbre rouge, veiné de blanc. La chaire est supportée par quatre figures qu'on dit être celles de Luther, Calvin, Zwingli et Melanchthon. La pierre fondamentale (pesant 350 quintaux) provient des carrières de Seewen et fut transportée sur la place où elle se trouve actuellement, par les jeunes gens du pays, au son de la musique. Près de l'église est une petite chapelle, appelée Kerker (cachot); on y



J. Rohrbach del.

F. Müller sculp.

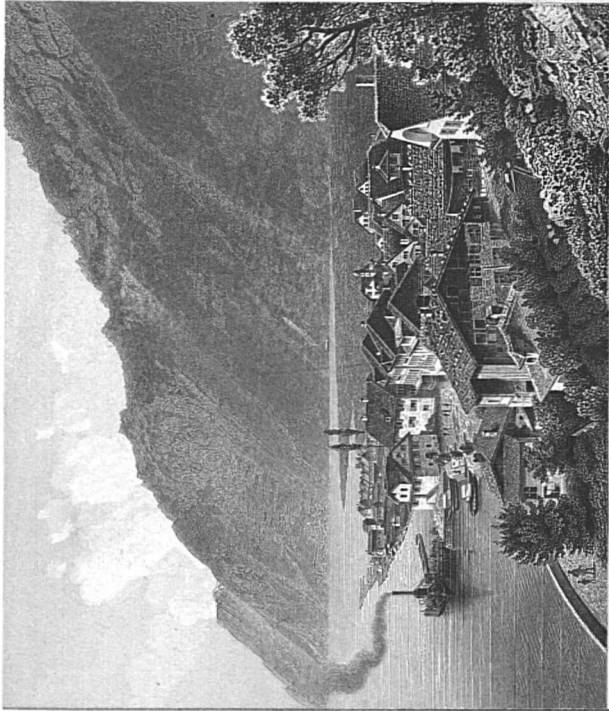
SCHWYZ UND DIE NESTLE.

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

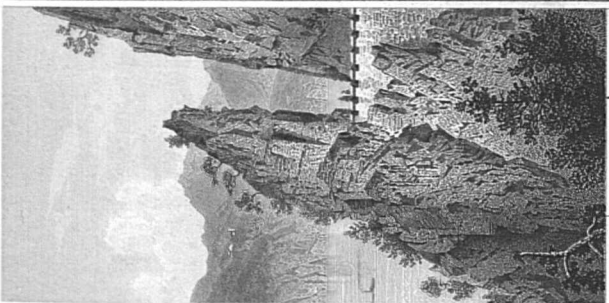




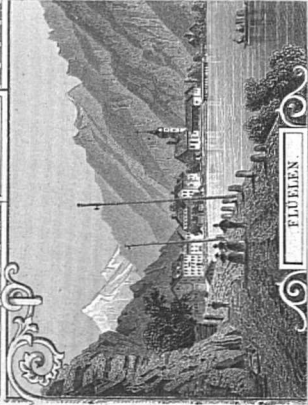
TUNNEL.



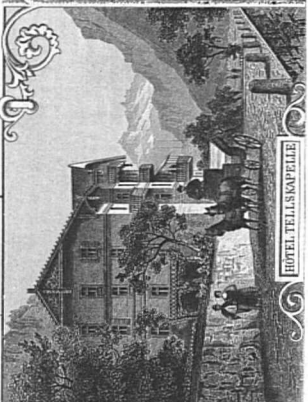
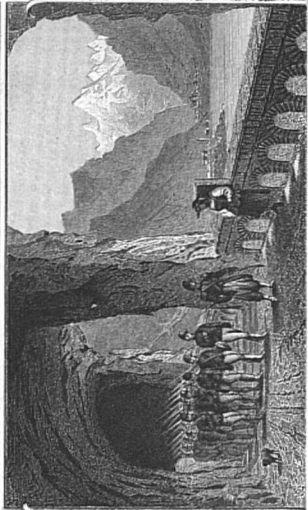
BRUNNEN.



EISENTHOR.



FLUELEN.



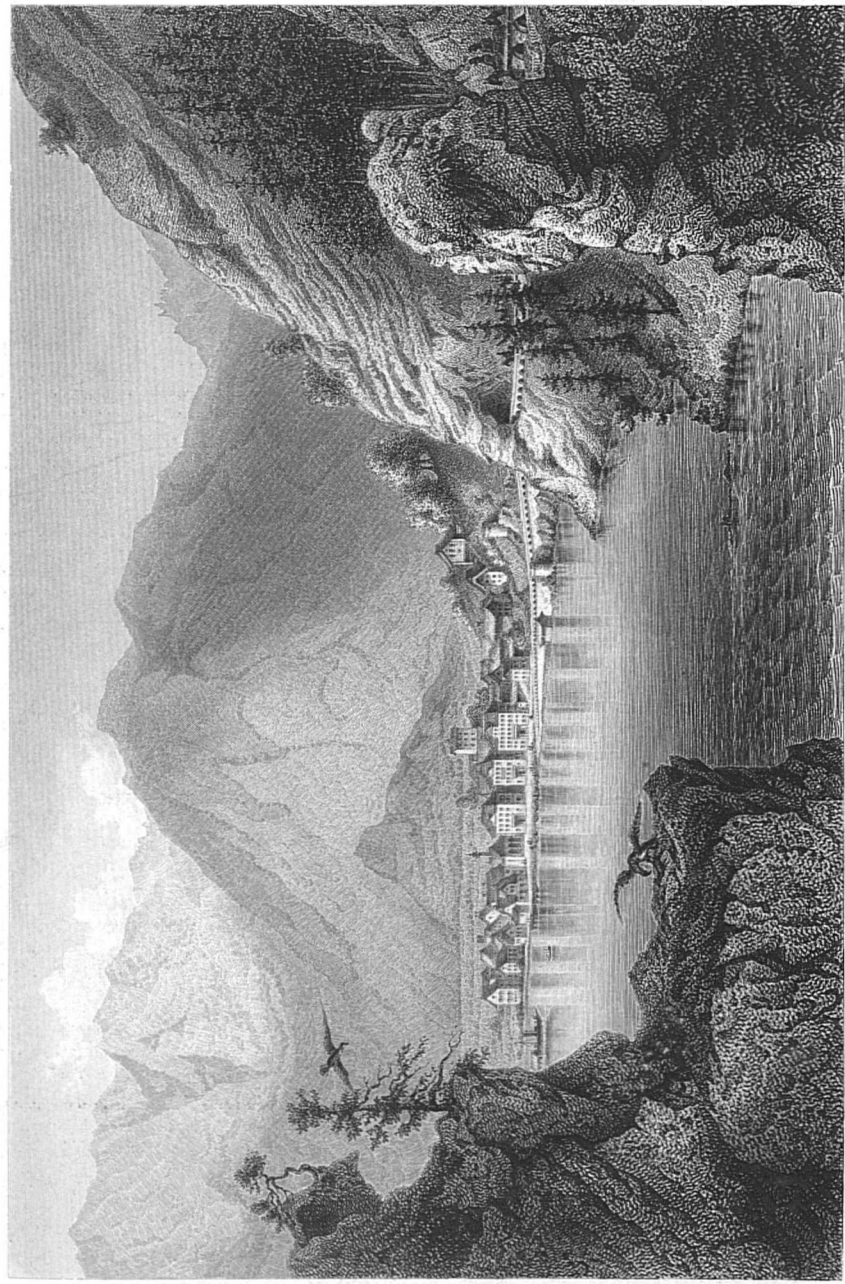
HOTEL TELLSAVALLE.

Stich, Druck & Verlag von Gustav Georg Lange in Darmstadt.

Die Axenstrasse.

(Schwyz).

210



L. Rohbeck del.

A. J. Torven sculp.

BERUNNEN UND EIN THEIL DER AKTINSTRASSE.
BERUNNEN MIT UNTER PASSEIR DIE LA. BOOTE DIE KANZEN.

Druck & Verlag von G.G. Lange in Darmstadt.

Schreyer 10119

célébraient le culte à l'époque où le canton était mis au ban; selon la tradition, elle doit avoir été terminée en trois jours. Quelques bons tableaux se trouvent au couvent des capucins. L'hôtel de ville, qui ne se distingue nullement par son style, contient les portraits de 43 landammans (à dater de 1534); jolie collection de physionomies schwyzoises. Le nouveau et magnifique édifice devait servir de collège aux jésuites; mais, empêchés d'en prendre possession par la fin de la guerre du Sonderbund en 1847, on en a fait un gymnase.

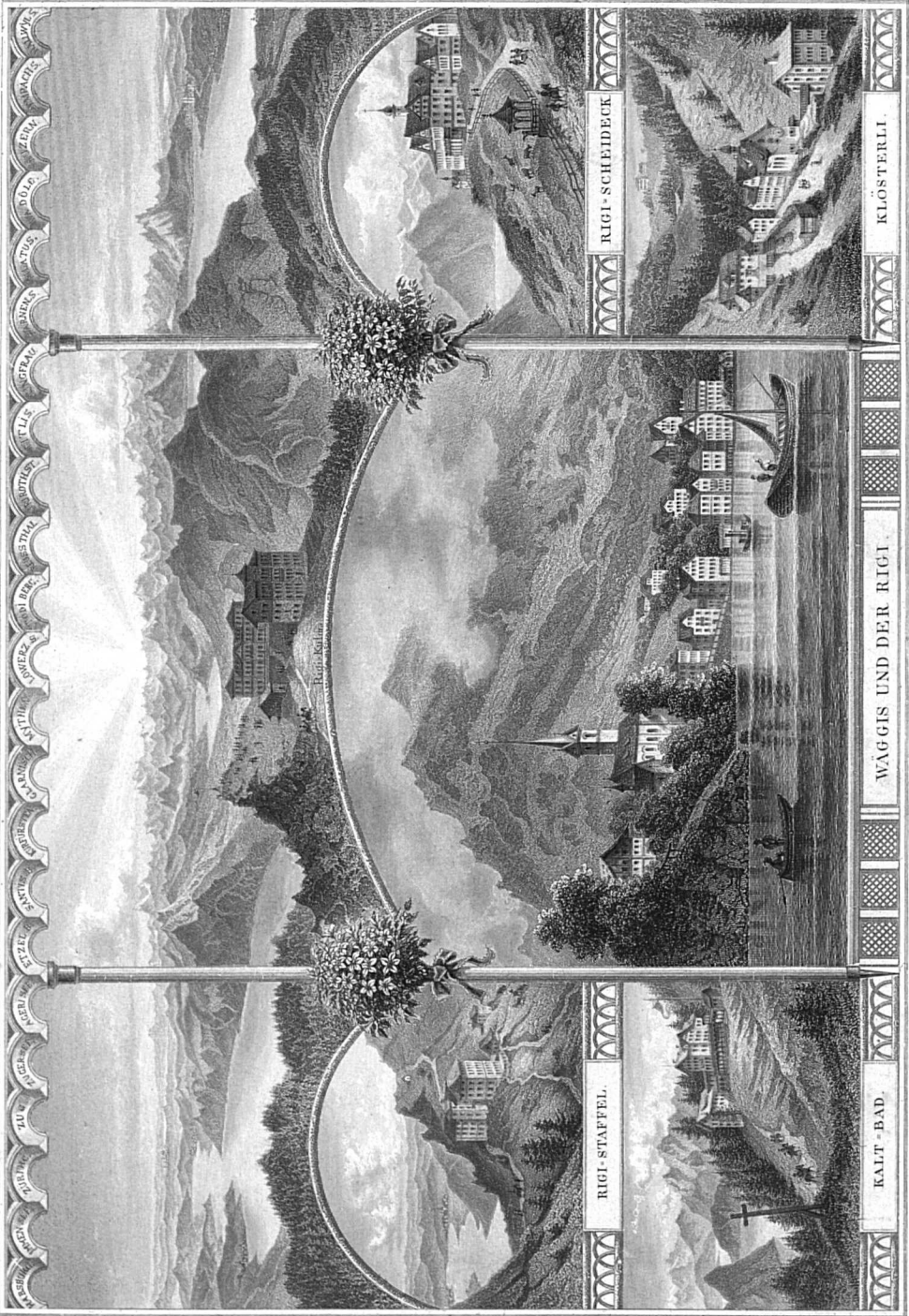
Jusqu'en 1864 l'ascension du grand Mythen était pénible, sinon dangereuse. Maintenant, depuis l'établissement du chemin nouveau, cette montagne est accessible, même aux dames, sans danger ni difficulté. De Schwyz nous tâchons d'abord d'atteindre le passage du Holzegg pour mettre le pied sur la nouvelle voie qui, taillée dans le roc, conduit en 48 zigzags au sommet du Mythen. Là, à une hauteur de 5853', on jouit d'une vue qu'il serait difficile de trouver ailleurs. Les géants du Hochgebirg s'étagent en amphithéâtre dans une vaste demi-cercle; d'autres montagnes, dont les cimes surgissent du milieu d'alpes vertes, sont étendues à leurs pieds et vont se perdre dans les nues; dans la profondeur, encadré de collines verdoyantes et de hauteurs boisées, repose tranquillement le lac des Quatre-Cantons. Vers l'ouest et le nord l'oeil découvre le Jura et les montagnes de l'Allemagne. Les lacs de Neufchâtel et de Constance brillent dans le lointain, et d'innombrables villes et villages aux maisons blanchâtres et aux clochers pointus, relèvent ce majestueux paysage.

A l'embouchure de la Muotta; au bord du lac des Quatre-Cantons, est situé Brunnen, le port du canton de Schwyz et en même temps le dépôt des marchandises envoyées d'Allemagne en Italie par le Gotthard, et réciproquement. Le vaste entrepôt (le Sust) est orné à l'extérieur de deux fresques grossières, dont l'une représente les trois Confédérés, en souvenir de l'alliance éternelle jurée par les trois cantons, le 19. Déc. 1315, après la bataille de Morgarten; l'autre le combat de Suiter et de Sweno. La chapelle de St. Henri possède un tableau assez intéressant: Charlemagne et le roi Louis, agenouillés devant la Ste. Trinité et lui rendant hommage, au fond une bataille livrée pour la propagation du christianisme. Brunnen est annexe du village paroissial d'Ingelbohl situé un quart de lieue plus haut; l'église est bâtie sur une colline du Stossberg et le presbytère offre une vue sur toute la vallée et sur le bourg de Schwyz. De Brunnen on peut arriver en trois heures à la Fronalp. Un chemin commode passe par des forêts et des prairies près de la maison de cure établie sur „l'Alp am Stoss“ et conduit par des pâturages sur le

grand plateau. Juste au-dessous, à une profondeur vertigineuse (4500 pieds) s'étend le lac aux deux extrémités duquel on distingue Fluelen et Lucerne.

La rive droite de la Muotta baigne la base du plus célèbre groupe de montagnes de la Suisse „le Rigi“ qui jouit depuis peu d'une réputation si universelle et si incontestée. Il y a un siècle que son nom était prononcé aussi rarement que celui du Pilate; il y a cinquante ans que peu de voyageurs seulement s'aventuraient sur ses sommets. L'histoire complète de l'ascension du Rigi serait quelque chose de très intéressant sous tous les rapports; on y verrait quelques piétons cherchant péniblement leur chemin à travers une contrée presque inhabitée, se convertir en une armée de touristes suivant tranquillement des sentiers et des routes praticables; l'admiration des vues grandioses, presque dans son enfance, se changer en une véritable affaire de mode; un pays inconnu, servant de retraite à quelques pâtres, devenir le rendez-vous des voyageurs de toutes les nations et de toutes les parties du monde. Il n'est nullement étonnant que de tous les coins de la terre on afflue ainsi vers le Rigi; sa situation est des plus favorables, les chemins deviennent plus commodes avec chaque année, et les nombreux hôtels offrent tout le confort imaginable.

Semblable à une île, le Rigi s'élève au-dessus des pays environnants; il embrasse un circuit de 8 à 10 lieues et est composé de couches de brèche et de sable. Trois lacs arrosent sa base: le long lac des Quatre-Cantons qui l'encadre au sud et à l'ouest, le charmant lac de Zug au coin septentrional, et le petit mais romantique lac de Lowerz. Vu d'en bas, le Rigi ne paraît pas le céder au Pilate en âpreté et en rudesse et l'on ne soupçonnerait pas les beaux et fertiles pâturages qu'il renferme. Très escarpé vers le nord-ouest, il forme vers le sud des pentes douces où l'on compte plus de 120 chalets et où des troupeaux de boeufs, de vaches, de chevaux, de porcs, de chèvres et de brebis trouvent une nourriture abondante. La cime septentrionale, appelée ordinairement le Rigi-Kulm, n'est qu'à 5511 pieds au-dessus de la mer; aussi ne serait-elle pas mentionnée à la suite des géants des Alpes, si sa situation au centre d'une des plus riantes contrées de la Suisse, ne lui offrait pas le privilège d'embrasser une étendue de 80 lieues de circonférence. Les rochers romantiques et les promenades dans les forêts sont rares; on ne les trouve que près du Kaltbad et de l'Aa, au-dessous du Kloesterli; par contre toutes les saillies fournissent les points de vue les plus pittoresques sur les parties situées plus bas et sur les cimes chenues brillantes de blancheur. Trois chemins principaux conduisent au sommet du Rigi. Le chemin de Küssnacht est le plus court, mais le plus escarpé; celui d'Immensee traverse de riches



WÄGGIS UND DER RIGI.

RIGI-STAFFEL.

RIGI-SCHIEDEN.

KALT-BAD.

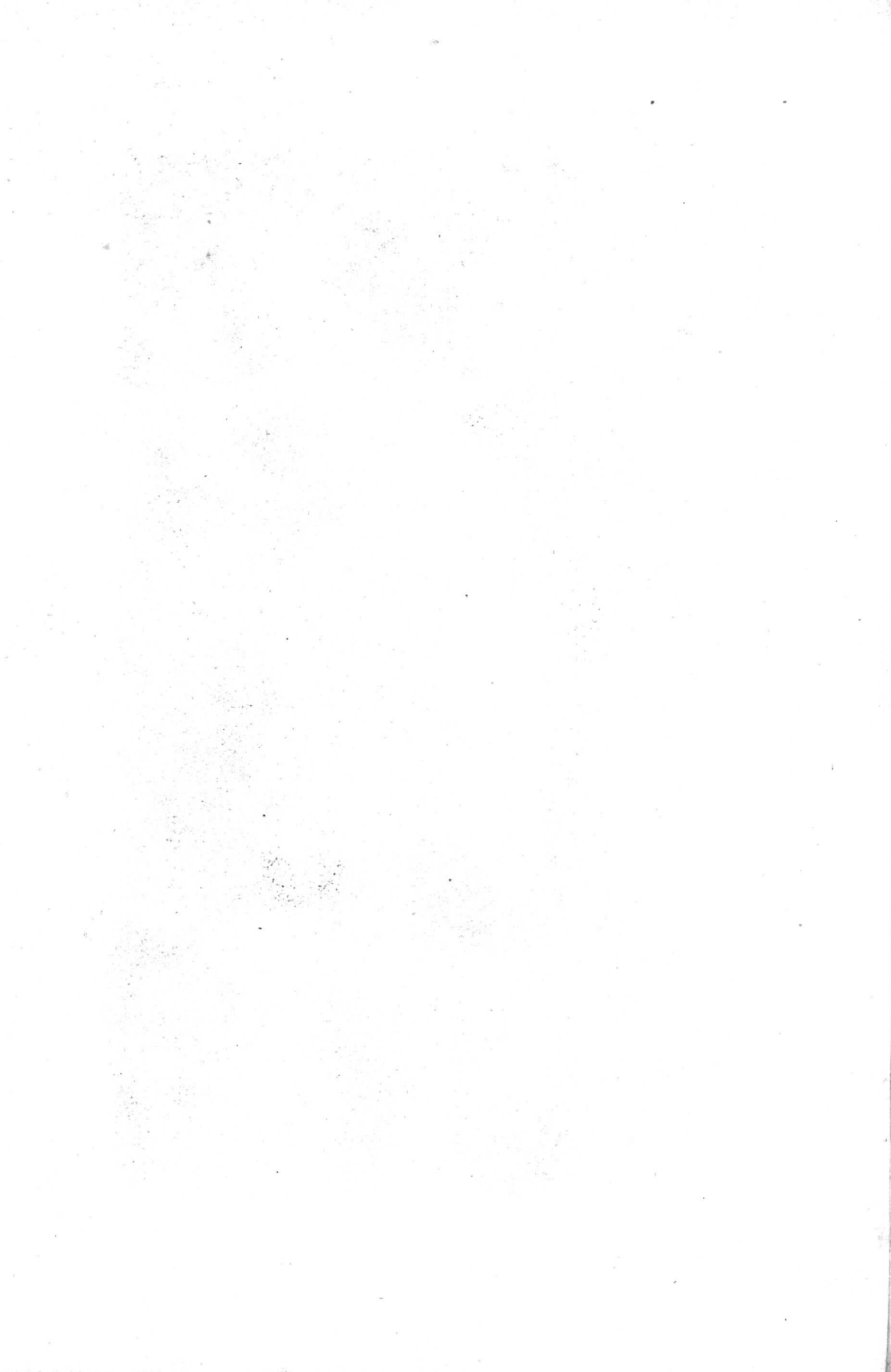
KLÖSTERLI.

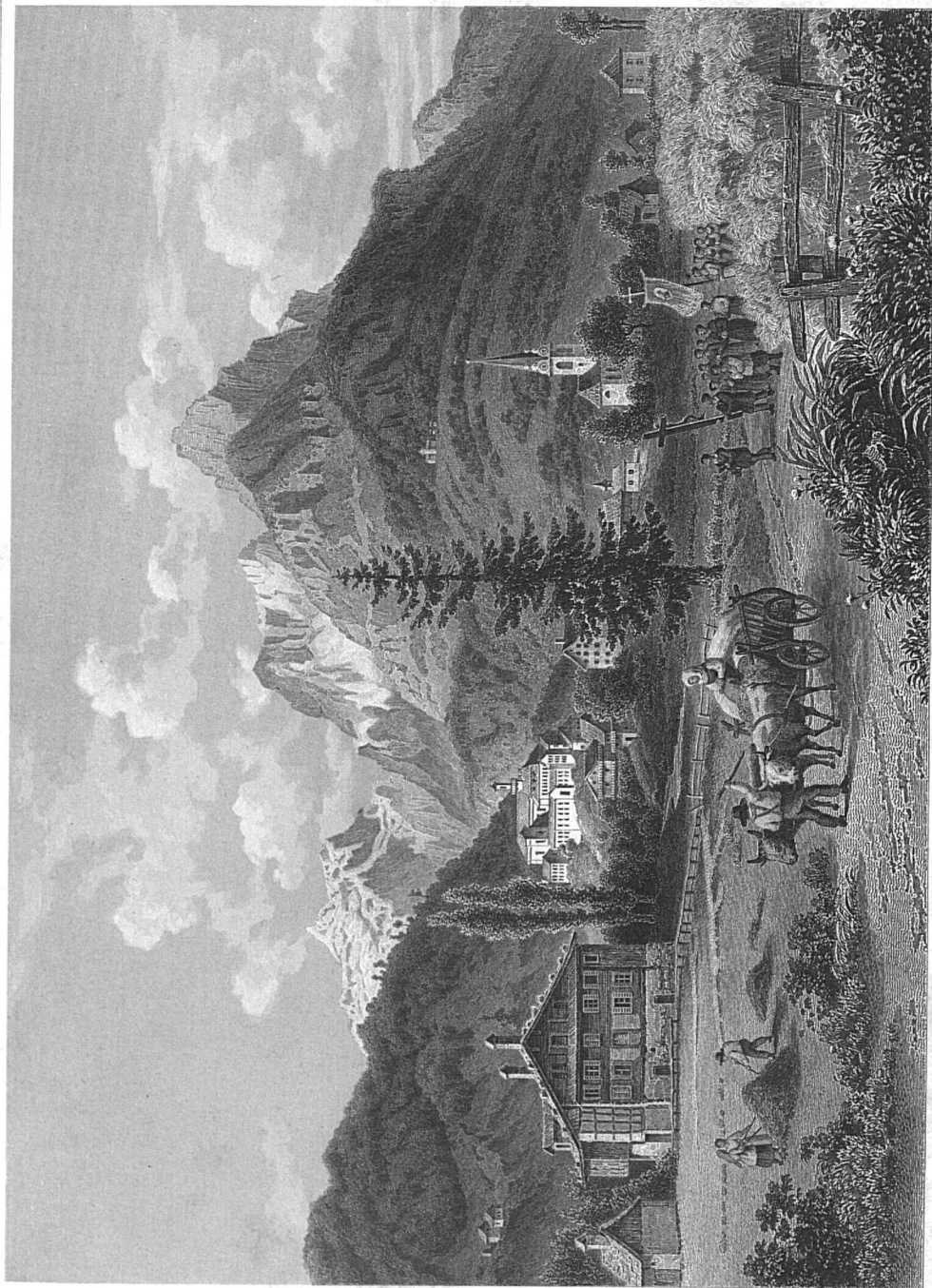
Druck & Verlag v. G. G. Lange in Darmstadt.

A. L. Herren zucht.

L. Rothsch. del.

Schwyz p. 50





L. Rothbock del.

Umbach sculp.

UNGENBOHL.
MIT DEM BADEN UND URI - ROTHSTOCK.
(Schwyz)

Druck & Verlag von G. E. Langé in Darmstadt.

1050



L. Reibock del.

C. Gunkel sculp.

HOTEL IM AESCHER AM WILDKIRCHLI.

(Appenzell)

Druck & Verlag von C. & L. Lange in Bernstadt.

10 51



pâturages; tous les deux dominant le canton de Lucerne. La route de Weggis est agréable pour la descente, en ce qu'après avoir joui de l'ensemble du panorama, le voyageur à l'occasion d'en admirer quelques détails pendant tout le trajet jusqu'au lac des Quatre-Cantons. L'ascension par Arth, Goldau et Lowerz, présente le plus d'avantages. La route y est moins escarpée; elle est préservée des rayons du soleil de midi, et, comme elle n'offre presque pas de vue, la surprise est beaucoup plus grande lorsqu'on atteint le sommet. Les différents guides et manuels des voyageurs donnent des renseignements si exacts sur les chemins et les sentiers, que nous ne croyons pas devoir nous en occuper; nous préférons donc jeter un regard sur la montagne elle-même et sur les environs.

Le point le plus élevé est le célèbre Kulm, plateau irrégulier et couvert de gazon, dont les flancs, escarpés en plusieurs endroits, se changent en une pente plus douce vers la croupe du Staffel et du vallon d'Aa. Son prolongement principal est celui de l'est, au pied duquel est situé Arth, tandis que les hauteurs boisées qui se dirigent vers Immensee, ne sont pas étendues et peu importantes en comparaison. En-delà du Staffelhaus (auberge) s'élève au nord, au-dessus du Kaltbad, le Rothstock; lui aussi possède un prolongement qui, se tournant vers le sud-ouest, s'avance bien avant dans le lac des Quatre-Cantons, sépare le lac de Küssnacht du bras du lac près de Weggis, et contribue à former ce que l'on appelle le Kreuztrichter (l'entonnoir de la Croix). Séparés seulement par de petites croupes, le Schilt, le Sattel et l'Allenwinden se rattachent au Rothstock dans la direction orientale; ils se trouvent entre le lac et le vallon d'Aa. Plus haut paraît le Dossen; son prolongement, le Viznauerstock, de concert avec le prolongement du Rigi placé vis-à-vis, semble vouloir fermer le lac. Ces promontoires portent le nom des Nases (nez) et selon toute apparence étaient liés ensemble autrefois. Le dos du Dossen s'allonge vers le Scheideck. Un vallon, dont le cours d'eau se jette dans le lac près de Gersau, sépare le Hochfluh de la partie intérieure de la montagne, comme l'Aa sépare le Kulm. Ce sommet âpre et rocailleux s'élève à 5240 pieds; il pourrait devenir un point de vue très visité s'il était plus accessible. Les hauteurs qui forment sa base vont d'un côté vers le lac des Quatre-Cantons, de l'autre vers la vallée de la Muotta, le lac de Lowerz et enfin vers le Rigi.

Essayons maintenant de dépeindre en peu de mots la vue que l'on a du Kulm. Du côté du nord le regard s'arrête sur le lac de Zug; à l'extrémité du lac, on voit la ville de Zug; au fond, le clocher de Cappel;

à droite, la chaîne de l'Albis et quelques maisons de Zurich; derrière la pente du Rossberg se montre un fragment du lac d'Egerie; la chaîne de la Forêt-Noire borne l'horizon de ce côté. A l'est ce sont des hauteurs boisées, des prairies, des champs, des vergers qui charment le regard. Le vallon situé entre le Rossberg et le Rigi nous montre les débris de la chute de montagne et les villages d'Arth et de Goldau. Au second plan apparaît Lowerz et le lac; au-delà, le bourg de Schwyz, au pied du Mythen. Avec le Sentis la chaîne des Alpes s'étend sans interruption: Speer, Kurfürsten, Mütchenstock, Rädertenstock sont étroitement liés les uns aux autres; au-dessus de tous s'élève la tête neigeuse du Glaernisch. Derrière l'enfoncement de la vallée de la Muotta, le Hochgebirg prend un aspect grandiose. C'est un mélange confus de sommets à pic arrondis, et les cimes chenues les plus gigantesques se pressent et s'entrelacent. D'abord nous distinguons, en nous tournant vers le sud, le majestueux Tödi et les larges Clarides, puis l'énorme Windgelle; à droite, la pyramide du Bristenstock, plus loin le Blakenstock et l'Urirothstock, les pointes de l'Engelberg, le grandiose Titlis et les montagnes de l'Oberland bernois qui forment le fond. Le premier plan est formé par les pentes du Rigi qui ne laissent entrevoir que certaines parties du lac des Quatre-Cantons. En dirigeant nos regards de droite à gauche, nous voyons briller le golfe d'Alpnach et le lac de Sarnen du milieu d'une contrée boisée, plus près les pyramides du Stanserhorn et du Buochserhorn. La vue de l'ouest est plus dégagée. Au-dessous du Rigi est la chapelle de Tell et Küssnacht. Plus loin se dessine presque tout le canton de Lucerne; la Reuss borde le paysage comme d'un fil d'argent. Dans le lointain ce sont les masses imposantes de l'abbaye de Muri, et derrière, les ruines de Habsbourg. Plus près, les lacs de Sempach, de Hallwyl et de Baldegg. Lucerne, avec sa guirlande de tours et de créneaux, apparaît distinctement à l'ouest de son lac. La chaîne du Jura est, de ce côté, la limite du tableau.

Il est difficile d'avoir un spectacle plus ravissant que le lever du soleil, vu du Kulm. Une légère lueur qui paraît à l'orient annonce le jour naissant; elle se convertit bientôt en une ligne dorée s'étendant à l'horizon et projetant un reflet d'un rouge pâle sur les cimes les plus élevées de l'Oberland bernois. Toutes ces cimes se dorant l'une après l'autre; les ombres de la nuit, qui couvrent encore toutes les autres parties du tableau, se dissipent peu à peu; on voit surgir forêts, lacs, collines, villes et villages; mais tout ce vaste ensemble garde encore un aspect glacé, jusqu'à ce qu'enfin le disque brillant de l'astre du jour, se dessinant derrière la montagne, s'élève rapidement et anime de ses rayons l'immense panorama.

Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sangfroid. Cependant le voyageur forme souvent de vaines espérances : le brouillard, la pluie et parfois la neige sont trop fréquents pour que tous ceux qui visitent le Rigi puissent jouir de ce magique tableau. Le coucher du soleil aussi ne manque pas de charmes inexprimables. Les sommets des montagnes sont recouverts d'une légère teinte rose qui devient de plus en plus bleuâtre à mesure que le soleil disparaît à l'horizon. L'illumination de tout le paysage varie en général souvent durant la journée et excite toujours un nouvel intérêt ; on se croirait transporté dans un véritable pays de féerie.

Avant l'année 1816, il n'y avait pas de bâtiment au Kulm ; ce n'est qu'après cette époque que, par voie de souscription, on y établit la première auberge. Plus tard les voyageurs devinrent si nombreux qu'on dut bâtir, à une soixantaine de pas au-dessous du sommet, un grand hôtel à côté duquel s'élève depuis quelques années une autre construction aussi belle que confortable. Les prix, eu égard aux difficultés du transport, sont modérés et les étrangers y trouvent tout à souhait.

Dans la croupe formée par le Kulm et le Rothstock, au point de jonction de tous les chemins qui mènent au Kulm, est situé le Staffelhaus qui sert en même temps d'auberge et de lieu de cure. La vue y est bornée, mais pourtant très attrayante. En une demi-heure on a escaladé le Rothstock, et une demi-heure après on arrive au Kaltbad dont nous ferons mention ainsi que de Weggis et de Vitznau en parlant du canton de Lucerne. Au-dessous du Staffelhaus commence le vallon de l'Aa ; après une marche de 30 minutes on atteint la chapelle de St. Marie-aux-neiges avec l'hospice habité par quelques capucins, et connu sous le nom de Kloesterli.

Au cinquième siècle la Ste. Vierge annonça à Rome qu'un miracle devait indiquer la place où elle voulait qu'on lui érigeât une église. Le miracle (une forte neige) eut lieu en Suisse, le 5. Août. Le Kloesterli, bâti en 1689, originairement destiné au service divin des pâtres, est devenu, par suite de nombreuses bulles d'absolution, un lieu de pèlerinage très visité. Tous les vachers de la montagne s'y réunissent le dimanche, mais spécialement le 22. Juillet, jour de la fête patronale (Sennenkilwi), où ils se livrent à la danse, aux jeux et à toutes sortes d'amusements. Peu à peu il s'éleva à côté du couvent des auberges qui, quoique construites de bois, n'en sont pas moins commodes, attirent de nombreuses personnes par leurs prix modérés et pour les cures de petit-lait. Les promenades n'y sont pas rares, seulement elles demandent de bonnes jambes ; l'air pur

de la montagne fortifiée en peu de temps tellement le corps qu'on peut entreprendre au bout de quelques jours les excursions du Kulm, du Staffel et du Scheideck. Dans le voisinage il y a la grotte intéressante de Bruderbalm si riche en stalactites.

A une lieue du Kloosterli, sur la route de Gersau au Kulm, se trouve le Scheideck (Schneeälpli) où existe depuis 1840 une auberge très fréquentée par les personnes qui font une cure d'air de montagne et de petit-lait; souvent le nombre des étrangers s'élève à plus de deux cents. La maison est bien arrangée, possède une grande salle et beaucoup de chambres. Les personnes qui aiment une agréable société, qui évitent une étiquette ridicule ou qui ne cherchent pas dans des prix exorbitants la garantie du bon ton et des bonnes mœurs, y trouveront tout à souhait. Il est vrai que la vue n'y est pas si majestueuse qu'au Kulm, mais elle embrasse toutefois en entier le panorama des montagnes, les vallées du lac de Zug et de Lowerz, l'aimable terrasse du Seelisberg et des points qui ne sont pas vus du sommet du Rigi. De toutes les promenades, celle du Dossen est la plus agréable.

Après avoir traité les principaux points du Rigi, il nous reste encore à parler des endroits situés à son pied. Pour faire le tour de toute la masse du Rigi, il faudrait au moins 10 heures et encore une telle tournée ne compenserait-elle pas la peine qu'on a eue sur des sentiers pénibles et peu pittoresques. Au sud de la montagne, au dessous du Rigi-Scheideck, se trouve l'ancien Gersau sur une bande de terre étroite, mais fertile, au milieu de plantations d'arbres fruitiers. Jusqu'en 1817, cette petite contrée formait un état indépendant dont un écrivain put dire à juste titre: „S'il n'y avait pas de république plus petite, il n'y en avait pas non plus de plus heureuse.“ — Les nombreux visiteurs de Rigi-Scheideck et les pensionnaires de l'aimable „Pension Muller“, donnent de la vie et du mouvement à cet endroit. Les habitants étaient autrefois connus par leurs gasconnades. Ils s'en sont guéris depuis longtemps et peuvent servir de modèle à toute la contrée sous le rapport industriel.

Un sentier étroit et raboteux conduit à Vitznau; un autre, assez dangereux, dans la vallée de la Muotta. Une petite chapelle, que l'on touche en passant, a été construite sur la place où un pauvre ménétrier, revenant d'une noce, lança contre le rocher son enfant mourant de faim. En souvenir de ce crime la chapelle porte le nom le Kindlismord (meurtre d'enfant). En laissant Ingenbohl de côté, on arrive à Seewen dont nous parlerons plus tard, et au lac de Lowerz. Ce petit bassin de neuf pieds de profondeur gèle complètement en hiver et est exposé aux plus violen-



L. Rohbock delt

G.M. Kurz. sculp^s

PARTIE AM BERGSTURZ VON GOLDAU.

(Schwyz)

Druck & Verlag von G.G. Lange in Darmstadt.

10.55



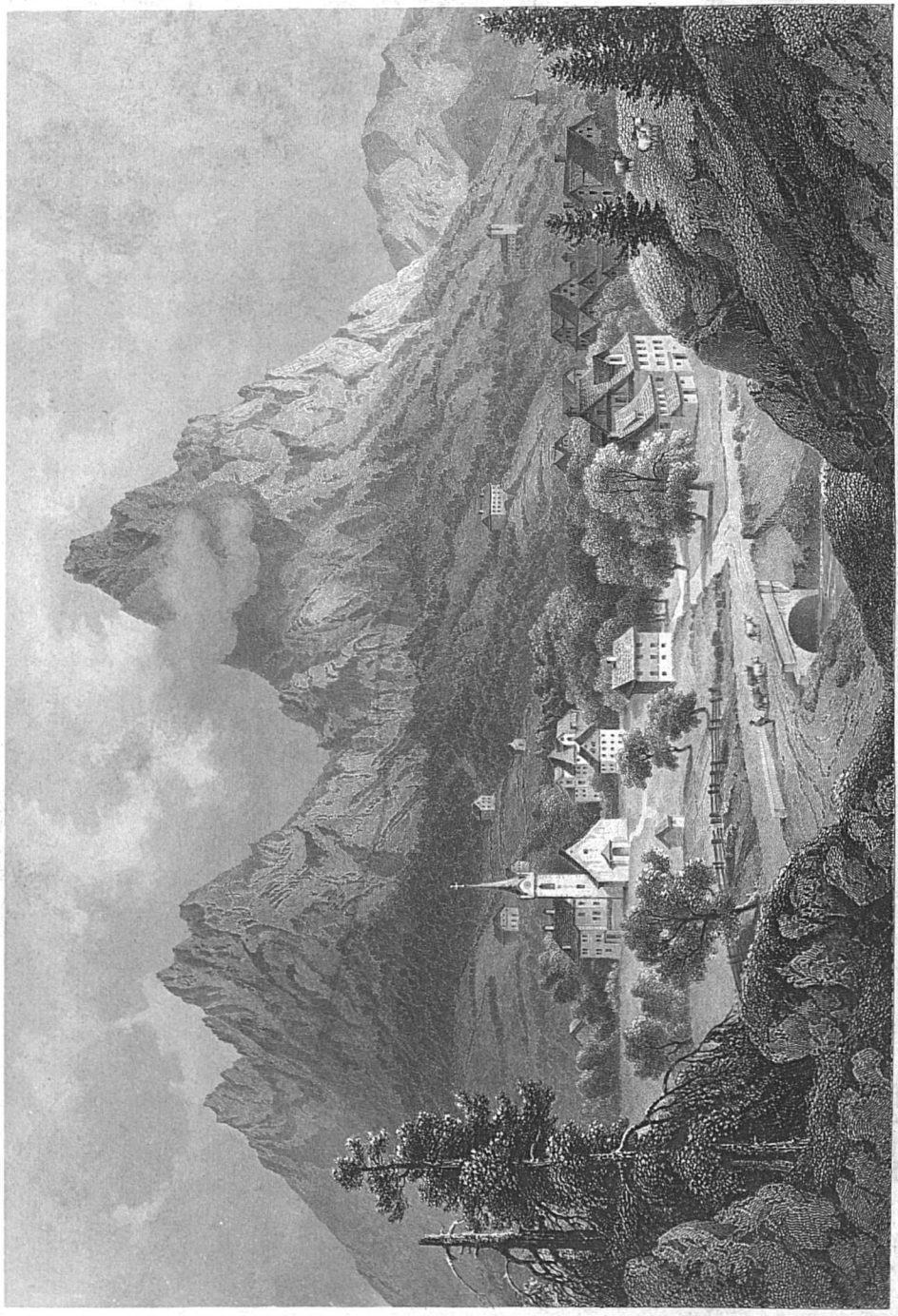
tes tempêtes en été. Il renferme deux îlots dont le plus grand est célèbre par les ruines de la forteresse de Schwanau, détruite en 1308 par Werner Stauffacher et les Schwyzois pendant les guerres de l'indépendance. Maintenant il ne reste plus de l'édifice qu'une tour carrée, entourée de hêtres, d'ormeaux, de tilleuls et de sapins. La légende rapporte que chaque année, à un certain jour, on entendait un coup de tonnerre, que des cris affreux sortaient de ce monceau de débris, et que soudainement on voyait paraître une jeune fille, portant un flambeau brillant d'une main, poursuivant un homme armé qui se jetait en hurlant dans les eaux écumantes. La fille doit avoir été enlevée à Arth par le chevalier de Schwanau et, pour se dérober au déshonneur qui l'attendait, avait préféré se précipiter dans le lac. Le général Auf der Mauer acheta, il y a une quarantaine d'années, la Schwanau, et se nomma dès lors, de sa propre autorité, comte de Schwanau. Autrefois le village de Lowerz était situé dans un agréable petit bois; mais il a beaucoup perdu de sa beauté. La route de Lowerz à Arth passe par l'éboulement du Goldau qui cependant est déjà couvert en partie de verdure et de bosquets. Goldau, succursale d'Arth, était autrefois un endroit assez important.

Depuis longtemps des pierres énormes se détachaient du sommet de la montagne et roulaient dans la vallée sans causer pourtant de grands dégâts. L'été de 1806 avait été très pluvieux. Le 2 Septembre, dès le matin, on put observer des crevasses et entendre des craquements, et au bout de deux heures les chutes de pierres devenaient de plus en plus fréquentes. Un bruit sourd se fit entendre jusqu'au Rigi et une poussière rougeâtre remplit l'atmosphère. Les fissures du terrain se transformèrent en ravins profonds, d'énormes rochers commencèrent à s'incliner, les forêts à s'ébranler, les couches intérieures à se mouvoir. Des bandes entières d'oiseaux prirent leur vol vers le Rigi, d'autres furent entraînés par le courant d'air. Enfin, vers cinq heures, une partie du Rossberg, longue d'environ une lieue, large de 1000 pieds, se précipita avec un bruit épouvantable dans la vallée. Il suffit de quelques minutes pour transformer cette charmante contrée en un désert affreux; les masses de rochers feront toujours foi de ce terrible événement. On distingue encore à présent les quatre courants principaux de l'éboulement. Les personnes qui périrent furent au nombre de 457; il y en eut 319 de sauvées. En général 8 endroits furent endommagés, 120 maisons furent détruites, tant par la chute elle-même que par le débordement du lac de Lowerz et de ses affluents. Le terrain perdu fut évalué à 7111 arpens et la perte totale s'élève à plus de 2 millions de francs.

A l'extrémité méridionale du lac de Zug, entouré d'une guirlande d'arbres fruitiers, s'étend le joli bourg d'Arth dont il est déjà fait mention au neuvième siècle. La belle église paroissiale, construite en 1697, possède de nombreuses chasubles, un vase d'argent artistement ciselé et une coupe que Charles-le-Téméraire de Bourgogne perdit à la bataille de Grandson. Sur la route de Zug on a érigé, en 1821, un monument à l'endroit où tomba la flèche lancée par le chevalier de Hüenberg du camp autrichien dans le camp des Schwyzois. Un billet contenant les mots: „Soyez sur vos gardes à Morgarten la veille de St. Otmar“, engagea les Suisses à redoubler d'attention. Cet avertissement ne contribua pas peu au succès de la bataille. La flèche et la lettre sont encore en possession d'un habitant d'Arth.

Une route intéressante, riche en belles perspectives, bordée de magnifiques noyers, longe la base du Rigi et conduit en une heure à Immensee, où le bateau à vapeur débarque les visiteurs du Rigi et les étrangers qui se rendent à Lucerne. A Immensee le lac atteint presque sa plus grande largeur ($\frac{1}{2}$ lieue) et pourtant un jeune homme le traversait régulièrement tous les soirs à la nage, pour voir son amante à Walchwyl. Prodige d'amour! Quand la lune ne lui indiquait pas la direction qu'il avait à prendre, la petite lumière qui luisait sur le rivage lui servait de guide. Sur la route de Küssnacht se trouve la chapelle de Tell. Cette construction de la plus grande simplicité, ornée de quelques pauvres tableaux, était originairement consacrée aux quatorze apotropaïens et ne reçut que plus tard le nom qu'elle porte actuellement. Par l'établissement de la nouvelle route, de nombreux changements s'opérèrent dans la contrée; le chemin creux — c'est ainsi qu'on a coutume de désigner la place où Tell perça d'une flèche le bailli — a presque complètement disparu. A 15 m. de Küssnacht, on voit les ruines d'un ancien manoir détruit en 1308; l'enceinte n'en est plus marquée que par un haut mur mitoyen et par quelques pans latéraux. C'est là que doit avoir habité le bailli autrichien Gessler. Ces débris pourtant sont les restes d'un château appartenant aux seigneurs de Küssnacht. Le bourg lui-même est assez important; il possède une belle église avec un tableau d'autel charmant (l'assomption), un superbe ostensor et une Ste. Vierge en argent.

En 1828, le 21. Janvier, on représenta l'histoire de Tell d'une manière toute particulière. Sur la place publique la fameuse flèche emporte la pomme, le nouveau Tell est chargé de chaînes, jeté dans un canot pour être enterré dans quelque noir cachot; délivré de ses fers par le tyran qui redoutait l'orage plus que son prisonnier, il use de son habileté de



G.M. Kurz. sculp.

L. Habcock del.

LES MITHEN ET LES BAINS
DE SEEWEN.

THE MITHEN AND THE BATHS
OF SEEWEN.

UNTER DER LEITUNG VON HERRN DR. G. LANGE IN DARMSTADT.
(Schwyz)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.

1058

pilote pour aborder près d'un écueil; il s'élançait sur la rive, prend la fuite à travers des sentiers par lui seul connus, attend l'opresseur de son peuple dans le chemin creux. Bientôt cet autre Gessler paraît pour tomber de cheval mortellement blessé. Aussitôt des cris de joie remplissent l'air, et le peuple, qui avait montré sa plus vive participation pendant l'exécution de la pièce, se croit de nouveau transporté à cette époque où des hommes résolus bravèrent tous les périls pour sauvegarder leur indépendance.

Une bonne chaussée, qui se prolonge de Seewen à Arth, mène de Schwyz dans la partie septentrionale du canton. Seewen, situé au pied du mont Umi, a des bains ferrugineux assez fréquentés par les dames. Un chemin tout droit va d'ici à Brunnen; il est près d'une heure plus court que celui qui passe par Schwyz, mais il n'est pas si bon. La contrée est très pittoresque et des sentiers commodes permettent d'atteindre facilement les points qui sont intéressants par leurs belles vues, leurs parties romantiques ou les événements historiques. Une promenade agréable conduit au sommet de l'Umi. Quand le soleil couchant jette ses rayons ardents sur ce vaste espace couvert de vergers, de prairies et de maisons, et éclaire les ondes tranquilles du lac de Lowerz, que le Mythen prend une teinte rougeâtre, se change peu à peu en une blancheur brillante pour retomber dans son gris naturel, que le silence solennel n'est interrompu que par le tintement de quelque cloche lointaine appelant les fidèles à la prière du soir, quel homme ne se découvrirait pas involontairement pour réciter tout bas son Ave Maria! quel mortel ne serait pas pénétré du désir d'élever sa cabane dans cette solitude et d'y passer sa vie loin du bruit du monde!

Et pourtant les passions humaines ont profané ces paisibles lieux. A Seewen se rattache une triste histoire, arrivée en 1659, qui pourrait nous porter à ne pas avoir une trop bonne opinion de cette époque: Une riche femme d'Egeri avait légué tous ses biens à l'église de Seewen, ne réservant pour elle que l'usufruit; bientôt après, accusée de sorcellerie à Zug, sa patrie, elle fut soumise à la torture, s'accusa coupable de crimes qu'elle n'avait pas commis, que la douleur seule la forçait d'avouer, et périt misérablement sur le bûcher. On voulait probablement par là que le legs fût annulé, et, en effet, après de longues querelles entre Seewen et Schwyz, les biens confisqués de l'infortunée, victime d'une averse meurtre judiciaire, revinrent à Zug.

Steinen est une paroisse considérable, possédant une sombre église à vitraux peints. On y trouve un tableau de Ste. Affliction ou Wilge-

fortis, représentant une femme à longue barbe, affublée d'une longue robe blanche et ayant un soulier d'or au pied gauche. Le second soulier doit un jour avoir été donné comme aumône par une statue de la sainte, placée sur l'autel, à un pauvre musicien. Autrefois on portait régulièrement en procession solennelle le tableau à Bürglen où il y avait une Ste. Affliction semblable et, huit jours après, celle-ci était transportée d'une manière analogue à Steinen; cette cérémonie ayant été omise une fois, un des tableaux disparut pendant la nuit et, ô miracle, se trouva à côté de l'autre. C'est Werner Stauffacher, né à Steinen, un des trois fondateurs de l'alliance du Grütli, qui eut la première idée d'établir ces processions pour tromper la vigilance des baillis autrichiens et s'entretenir librement avec les conjurés et les amis d'Uri. Sur l'emplacement de sa maison, hors du village, près du plateau qui domine la vallée, on a élevé en 1400 une chapelle avec des fresques grossières qui rappellent des événements de la vie de Stauffacher, le Grütli, la Schwanau et la bataille de Morgarten, avec le chiffre 1315.

Non loin de Steinen existait un couvent de nonnes, aboli en 1640. On prétend que ceux qui firent passer l'ordre d'abolition, erraient encore dans les ruines et cherchaient après des centaines d'années vainement le repos. L'abbé de Steinen qui disait les matines, avait coutume de prononcer sur l'Au, il y a quelques années encore, chaque soir une bénédiction solennelle pour le salut de leurs âmes. Près de la chapelle Ecce-Homo un sentier conduit à Morgarten, un autre, en 2 heures, à Goldau et Arth, par le village de Steinerberg et les flancs du Rossberg; ce sentier peut convenir à ceux qui se proposent d'aller au Rigi.

Sattel, village avec plusieurs bonnes auberges, est droit au-dessus de la vallée d'Egeri et sur la croupe de la montagne du même nom qui sépare le Rossberg des Mythen de Schwyz. Les habitants avaient autrefois une très bonne opinion d'eux-mêmes. C'est ainsi qu'un document de 1516, par lequel ils accordent le droit de bourgeoisie au greffier provincial du riche domaine des chevaliers de l'ordre de St. Jean, Wändenschweil, est conçu à peu près en ces termes: (Nous tâchons de rester fidèles à l'original à cause de la singularité de la pièce) „Nous, Maire de notre invincible bourgeoisie, conseillers et simples bourgeois de la haute montagne de Sattel, etc. etc. Qu'il se rassassie du droit de bourgeoisie et qu'il ne mène pas paître les brebis dans les Alpes; qu'il se fasse donner du bois et des arbres suivant nos statuts, qu'il se comporte toujours en bon bourgeois pendant et après le déjeuner, le dîner et le souper et à toute autre heure de la journée destinée aux repas; qu'il exerce la miséricorde envers les

jolies filles qu'il rencontrerait à la campagne, qu'il les prenne en croupe jusqu'à la prochaine auberge, leur offre à boire et les laisse ensuite aller en paix." Naturellement sans dépasser les limites de la bienséance!

A une demi-lieue de Sattel est située la paroisse Rothenthurn, dont le nom paraît provenir d'une tour qui faisait partie un jour de la vieille barrière (retranchement) qui s'étendait jusqu'à Arth. La hameau de Biberegg, à gauche de la route, presque en face de Rothenthurn, est le berceau de la famille de Reding, de ces hommes sans peur et sans reproche, dont le nom est si illustre dans les annales des cantons primitifs du 12. siècle, qui ont occupé les premières charges du canton et qui se sont distingués dans les batailles par leur bravoure et leur courage.

Lorsque le général français Brune proclama, le 22. Mars 1798, la république helvétique une et indivisible, les fiers montagnands d'Uri, d'Unterwald, de Schwyz et de Glaris, jaloux de leur liberté antique et héréditaire, s'écrièrent d'un commun accord: „Nos pères ont acquis dans les combats et par leur sang le trésor de l'indépendance; eh bien! ne le perdons que dans les combats et au péril de notre vie!“ Postés à leurs frontières, près de la Schindellegi, ils prêtèrent avec leur général Aloïs Reding le serment d'être fidèles à leur patrie jusqu'à la mort. Ils fondirent sur l'ennemi; lâchement abandonnés par le curé d'Einsiedlen (Marianus Herzog) qui commandait ses ouailles sur le mont Etzel, ils éprouvèrent une défaite. Mais Reding rassembla ses troupes près de Rothenthurn, non loin du champ de bataille de Morgarten. Les bergers combattirent dignes de leurs ancêtres, les garçons suivaient les tirailleurs pour charger les carabines; les femmes et les filles, revêtues de blouses, le front ceint d'un bandeau blanc, armées en partie de massues, accompagnaient leurs pères, leurs frères, leurs époux, pour les soigner, les exciter au combat à l'exemple des anciennes Germaines, pour les soutenir dans la mêlée ou pour mourir avec eux. Le 2. Mai la bataille fut longue et sanglante. Trois fois les bataillons français revinrent à la charge, trois fois ils furent battus et enfin repoussés jusqu'à Egeri dans le pays de Zug. Les ennemis laissèrent près de 2000 hommes sur le champ de bataille. Le jour suivant les Suisses de Waldstetten se couvrirent encore de gloire dans un combat livré près d'Arth. Ces héros se trouvèrent enfin épuisés et le nombre l'emporta sur la vaillance de cette poignée de guerriers que la victoire avait décimés. Ils capitulèrent, et, la mort dans l'âme, accédèrent à la république helvétique, le 4. Mai. Ainsi finit l'ancienne Confédération. Elle avait duré 490 ans; 74 jours suffirent pour la dissoudre.

Non loin de Rothenthurm, près de l'agréable petit lac d'Egeri, s'étend le célèbre champ de bataille de Morgarten, auquel on arrive cependant plus facilement par le Sattel. C'est là que, pour la première fois, l'armée de la Confédération, forte, il est vrai, seulement de 1350 hommes, se trouva en face d'un ennemi expérimenté et supérieur en nombre. Huit ans après l'expulsion des baillis autrichiens, le 15. Novembre 1315, le duc Léopold d'Autriche s'avança dans le pays avec une brillante armée de 9000 hommes, parmi lesquels beaucoup de comtes et de chevaliers de Lucerne, de Zug, de Zurich, de Winterthur et d'Argovie. Mais les confédérés avaient été prévenus par la flèche de Henri de Hünenberg. Cinquante Schwyzois bannis, qui voulaient signaler leur rentrée dans le pays natal par quelque fait d'armes, s'étaient portés sur le Mattligütsch, au-dessus du sentier escarpé et étroit; ils attendirent que les ennemis se fussent engagés dans ce dangereux passage pour lancer sur eux des troncs d'arbres et une grêle de pierres et de rochers; au même instant, comme la foudre, les confédérés se précipitèrent avec leurs épées, leurs hallebardes, leurs massues, sur ces chevaliers cuirassés et les forcèrent à la retraite. L'armée ennemie prit la fuite en désordre et le duc lui-même se réfugia en toute hâte à Winterthur. Quelques milliers perdirent la vie dans le défilé ou dans le lac; à un seule place, 50 Zurichois, revêtus de leur couleur nationale (bleu et blanc) gisaient les uns sur les autres. Les vainqueurs ne perdirent que 14 hommes et purent envoyer encore le même jour un détachement au secours des habitants d'Unterwald qui avaient également été attaqués.

Une vieille légende prétend qu'au jour anniversaire de la célèbre bataille, à l'heure de minuit, les eaux du lac bouillonnaient, se séparaient, qu'il en sortait des squelettes revêtus de cottes de maille et de cuirasses, qu'ils faisaient le tour du champ de carnage et qu'une demi-heure après ils retournaient dans leur sombre et humide demeure. On a élevé une chapelle sur le champ de bataille, le Marathon suisse, au pied du Morgarten; elle se trouve non loin du petit endroit de Schornen. Un tableau représente la bataille et, le 16. Novembre de chaque année, on célèbre le service divin en souvenir des combats livrés avec un résultat si différent à Morgarten et à Rothenthurm.

A partir de Rothenthurm le chemin traverse une contrée monotone et solitaire. Après avoir donné naissance à un sentier raboteux et à la chaussée d'Einsiedlen, il passe la Sihl et atteint le petit hameau de Schindellegi, connu par les combats qui y furent livrés en 1798, à l'entrée d'une vallée alpestre, bordée des deux côtés de hauts sapins. Mais bientôt

la vue se dégage; on aperçoit le lac de Zurich et une demi-heure après on est à Wollerau, dernier village schwyzois, d'où la route se dirige vers Richterschweil dans le canton de Zurich.

Un autre sentier, rude, escarpé et incommode, praticable seulement aux piétons et aux bêtes de somme, se dirige de Schwyz vers le nord par le Hacken (nom qu'on donne à la prolongation des Mythen qui s'incline doucement vers Steinen). Dès qu'on est arrivé à la cime, on jouit d'une vue magnifique, comprenant une partie du lac des Quatre-Cantons, celui de Lowerz, le Rigi, le Scheenenberg, etc.; la vue est encore plus étendue et plus agréable du Hochstuckli voisin. Là se déploie un panorama complet qui, à l'ouest et à l'est, n'est borné que par les montagnes de la vallée de la Muotta et des Mythen. On peut même distinguer Zurich.

Le sentier rampe le long du Hacken à travers d'humides pâturages, des quartiers de rochers glissants, des bois et des solitudes, pour déboucher dans la vallée de l'Alp. Les maisons dispersées du village d'Alpthal s'étendent sur une longueur de deux lieues des deux côtés du ruisseau. Tout le vallon est mélancolique et uniforme; ce n'est qu'à sa partie inférieure, où les prairies deviennent plus vertes et les maisons plus apparentes, qu'il est un peu plus attrayant. A la sortie du village s'élève le pauvre couvent de l'Au, fondé en 1200, dont les religieuses sont obligées de vivre du travail de leurs mains. Ce couvent possède un retable de Birchler et une relique singulière (une racine ayant la forme d'un crucifix). Quoiqu'on soit déjà assez près d'Einsiedlen, on ne l'aperçoit pas encore, mais de nombreuses croix et images trahissent le voisinage de ce célèbre lieu de pèlerinage.

Le bourg d'Einsiedlen ou Notre-Dame-des-Ermites doit son étendue et son importance exclusivement au couvent. Situé dans une vallée isolée et froide, il serait toujours resté un village insignifiant si le pèlerinage n'y attirait depuis plusieurs siècles d'innombrables étrangers de tout état. Le nombre des auberges, abstraction faite des cabarets, est de plus de soixante. La plupart sont destinées aux pèlerins pauvres; quelques-unes peuvent abriter jusqu'à 300 personnes. Naturellement la plus petite place est mise à profit et il n'est pas rare de voir sous le lit principal une autre couche que l'on retire comme un tiroir. Les maisons sont en majeure partie de construction très simple, çà et là en pierres, mais généralement en bois. L'habitant d'Einsiedlen, vivant des pèlerinages, y ajoute une grande importance et à aucun prix ne voudrait les voir compromis; il se soumet entièrement au clergé, mais considère cependant souvent les choses sous un tout autre point de vue que ses plus proches voisins. En général

le rapport constant qu'il a avec les milliers d'étrangers qui visitent cette partie de la Suisse, lui apprend à connaître les hommes et le monde, et il ne craint nullement de mettre à profit cet avantage. Qui chercherait aussi la pureté des moeurs et la simplicité du coeur en un lieu si fréquenté, où elles peuvent prospérer tout aussi peu que dans une grande ville!

Suivant la légende, Einsiedlen était au moyen-âge une forêt sauvage, presque impénétrable et portait pour cette raison le nom de „sombre forêt.“ Vers l'année 800, Meinrad, comte de Sulgen sur le Danube, après avoir rempli les fonctions de prêtre et d'instituteur dans un village du lac de Zurich, construisit une cellule sur l'Etzel. Bientôt de pieuses gens vinrent le visiter et lui demander conseil. Pour ne plus être dérangé dans ses pratiques de dévotion, il se retira dans la sombre forêt sur l'emplacement actuel du couvent où Ste. Hildegarde, abbesse de Notre-Dame de Zurich, lui fit bâtir un chapelle et une cellule et lui donna une merveilleuse image de la Ste. Vierge. Deux corbeaux apprivoisés formaient toute sa société. En 861 il fut assassiné, mais les meurtriers furent découverts par les corbeaux que le saint avait nourris, ils furent exécutés à Zurich sur la place où se trouve maintenant l'hôtel du Corbeau (Bellevue). Cette légende rappelle les grues de Schiller et en même temps la mythologie germanique, en ce qu'Odin (Wodan), premier des dieux de la Scandinavie, est toujours représenté accompagné de deux corbeaux. Après la mort de Meinrad, le renom de sa sainteté s'accrut si rapidement, qu'un autre pieux homme, St. Benno, occupa la cellule solitaire, qu'Eberhard, prévôt du chapitre de Strasbourg, convertit en un couvent de Bénédictins. C'est ainsi que prit naissance le couvent de Notre-Dame-des-Ermites. Les premiers abbés, tenant tous aux premières familles, grâce à leurs nombreuses relations, le couvent ne tarda pas à acquérir une signification et des richesses importantes.

Une querelle s'éleva entre le couvent et les Schwyzois: Einsiedlen, se reposant sur une lettre très contestable de l'empereur Henri II, s'appropriait les plus beaux districts du canton, et Schwyz refusait de céder ses anciennes propriétés. Les dissensions durèrent des siècles entiers et ce n'est qu'en 1350 qu'un juste arbitrage y mit fin. En 1424 Schwyz reçut la prévôté d'Einsiedlen qui tomba de plus en plus sous la dépendance de ce canton.

L'empereur Rodolphe de Habsbourg éleva, en 1274, l'abbé au rang de prince de l'empire; il se forma une cour autour de lui; il avait le droit de haute justice sur une vaste circonscription. Pour se faire une

idée de la splendeur de cette époque, il suffit de savoir que l'abbé, comme tout autre prince de l'empire, avait ses nombreuses charges; c'est ainsi que le puissant comte de Habsbourg était grand-maître, le comte de Rapperschweil maréchal, le baron de Wädenschweil écuyer-tranchant, le baron de Regensberg porteur, les nobles Meyer de Knonau sous-porteurs, le baron de Kemten écuyer de bouche, etc. etc. La plupart des abbés, jusqu'au 16^e siècle, appartenaient à des familles nobles. Aujourd'hui encore Einsiedlen est le couvent le plus considérable de la Suisse; dans tous les cantons catholiques on n'appelle l'abbé que le prince d'Einsiedlen.

Lorsque les républicains français pénétrèrent dans le pays, en 1798, ils s'emparèrent de la majeure partie des trésors du couvent et emportèrent à Paris l'image de la Ste. Vierge. Les pieux Pères se retirèrent dans le Tyrol; mais ils revinrent en 1803 avec la véritable image, qu'ils prétendirent avoir sauvée. Dès lors les pèlerinages recommencèrent. En 1710 le chiffre des pèlerins fut le plus considérable; il s'éleva à 260,490; on l'évalue actuellement à 150,000 environ par an. Les jours de fête, surtout si le 14 septembre tombe sur un dimanche, la foule y est immense; elle accourt de toutes les parties de la Suisse catholique, de la Bavière et de la Souabe, de la Forêt-Noire, de l'Alsace, de la Lorraine et même des pays les plus éloignés; ce sont pour la plupart des gens de la classe inférieure qui vont expier leurs propres crimes, ou qui sont salariés par de riches pécheurs, qui veulent jouir du fruit du pèlerinage sans avoir la peine de le faire eux-mêmes. En d'autres temps on voit aussi accourir des troupes de pèlerins, mais principalement les deux derniers jours de la semaine. A côté de Ste. Lorette en Italie et de St. Jacques de Compostelle en Espagne, Einsiedlen est le lieu de ce genre le plus fréquenté.

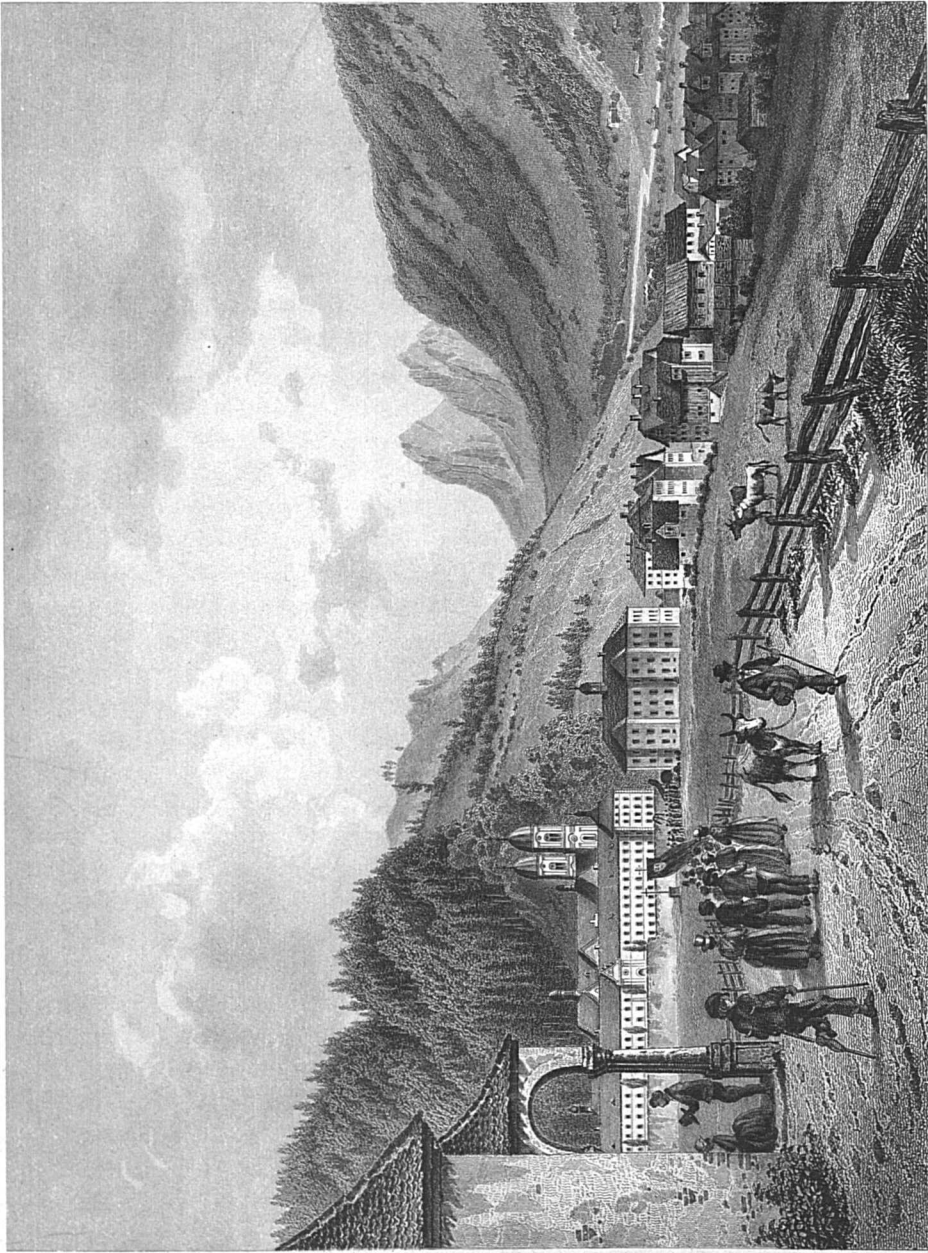
Le vaste cloître, reconstruit de 1704 à 1719 dans le style italien, est déjà le septième depuis la fondation du chapitre. Le corps de bâtiment principal forme un carré de 480 pieds de long sur 416 de large; 117 sont occupés par l'église et ses deux tours élancées. Le tout a plutôt l'air d'un château royal que d'un couvent et serait plus propre à figurer dans une grande ville que dans une de ces vallées élevées des Alpes.

La légende rapporte que l'évêque de Constance, voulant consacrer l'église le 14. Septembre 948, entendit vers minuit des voix d'anges qui lui annonçaient que le Sauveur lui-même, entouré de ses légions, avait déjà béni le temple. Une bulle papale de Léon VIII. confirma le miracle et accorda des indulgences plénières aux pèlerins qui se rendaient à

Notre-Dame-des-Ermites. L'église fut restaurée intérieurement en 1837 et quoiqu'elle soit surchargée d'images et de toutes sortes d'ornements, elle ne manque pas de faire une vive impression sur le visiteur. On la compare à l'église de St. Jean de Latran à Rome.

Dans la nef centrale, à l'entrée, se trouve la chapelle de la Ste. Vierge (23 pieds de long, 21 pied de large), de marbre noir, entourée d'une grille au travers de laquelle on entrevoit, à la lueur de la lampe éternelle, le palladium du couvent, une petite image de la Vierge avec l'enfant Jésus comme on les voit souvent en d'autres endroits, en France, en Pologne, etc. Ces figures sont de bois noir, vêtues de splendides habits et surmontées de couronnes d'or ornées de pierreries. Cette image doit avoir été donnée par l'abbesse Hildegarde à St. Meinard qui l'avait conservée dans sa chapelle. Les connaisseurs font remonter son origine à une époque bien postérieure. Au pied de l'autel qui est de marbre blanc de Carrare, est représentée, en bronze, la consécration de l'église par les anges. Des deux côtés de l'église il y a dix autels ornés de statues et de tableaux. Le maître-autel de marbre blanc par Toricelli d'après un dessin de Pozzi, la Ste. Cène (bas-relief en bronze par le même artiste) les douze apôtres par Babel, le grand tableau „l'Assomption“ de Kraus, peint à l'huile sur la muraille, le Christ attaché à la croix de Kraus, la fête de Noël par le peintre bavarois Asam, la magnifique Madeleine de Sing de Munich et d'autres tableaux de Kraus, de Riep d'Augsbourg, sont recommandables aux amis de l'art.

Les bâtiments étendus du couvent renferment, outre les demeures des 80 prêtres du séminaire, le gymnase, le cabinet d'histoire naturelle et de physique, la bibliothèque composée d'environ 26000 volumes et de rares manuscrits, une fabrique de draps, plusieurs salles de dévotion, des réfectoires et des salles de récréation, un petit théâtre pour représentations religieuses et une infirmerie, une foule d'autres localités, p. ex. une boulangerie, des ateliers pour les artisans, des écuries et de beaux chalets pour l'élève du bétail. Un haut mur entoure tous les bâtiments, les jardins et les prairies, et forme un vaste carré dont les côtés n'ont pas moins de 790 pieds de long. Quatorze boutiques où les pèlerins trouvent des rosaires, des crucifix, des images, des sonnettes, de figures en plâtre, des livres de prières, des biographies de saints, etc. embrassent en demi-cercle les abords de l'église; une imprimerie est constamment et presque uniquement occupée de la confection d'ouvrages pour ce genre de trafic. Sur le vaste emplacement resté libre entre le bourg et le couvent, s'élève une fontaine de marbre noir avec 14 tuyaux; elle est ornée de l'image de

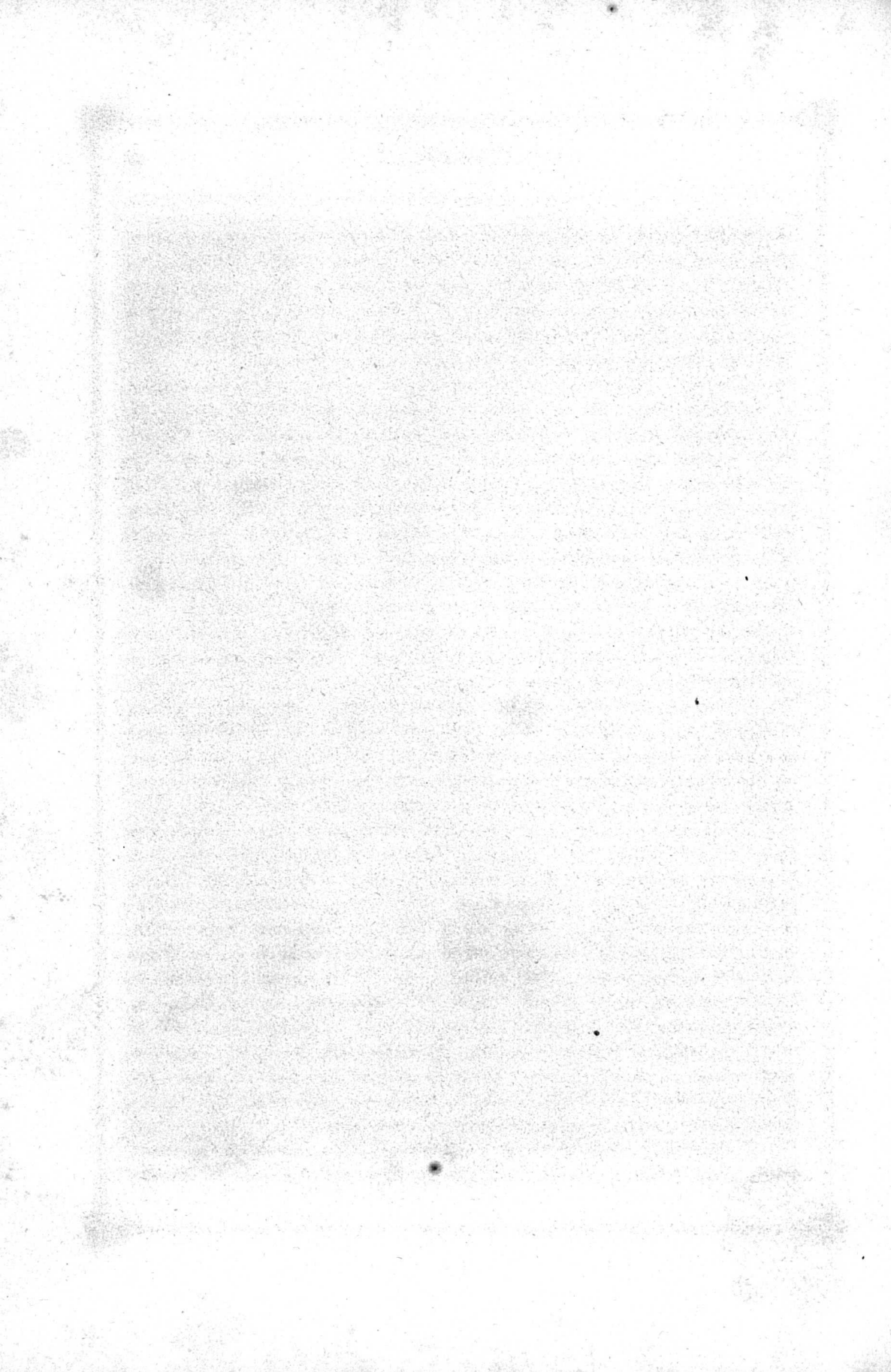


L. Hohbuck del.

A. F. Esca. sculp.

1064
J. N. S. J. E. D. M. L. N.
(Schweyz)

Druck & Verlag von G. Lange in Darmstadt.



la Vierge et d'une grande couronne d'or. La tradition veut que le Sauveur ait bu à l'un de ces tuyaux ; mais comme on ignore auquel, les pèlerins vont d'un tuyau à l'autre pour être sûrs de poser leurs lèvres sur la place qu'a touchée autrefois le Messie. Les statues qui sont à droite et à gauche de l'entrée doivent représenter les protecteurs du couvent, les empereurs allemands Otton I. et Henri I.

Einsiedlen appartient au nombre du peu de couvents qui, jusque dans les derniers temps, ont exercé une influence salutaire sur la contrée et, sous ce rapport, il faut lui rendre toute justice. Il dessert cinq villages (8000 âmes), possède un séminaire, un Lycée qui était visité en 1853 par 150 élèves, ne renonça à une école établie à Bellinzona que sur l'expresse défense du gouvernement du Tessin, dirige une fabrique de draps, élève de beaux chevaux et de superbe bétail, a des prairies, des champs et des vignobles magnifiques, et envoie même depuis sept années des missionnaires à l'extrémité occidentale de l'Amérique du Nord. Si Einsiedlen produisait des hommes savants et renommés (jusqu'à présent le Père Gallus Morel seul est connu comme fameux historien) on se croirait transplanté à cet âge heureux où les couvents répandaient la lumière et étaient une véritable bénédiction pour le pays.

Il est à remarquer que le réformateur Zwingli fut pasteur d'Einsiedlen de 1515 à 1519, et qu'en 1517, jour anniversaire de la consécration par les anges, il prêcha avec tant de force contre les indulgences, les pèlerinages et les vœux monastiques, que les moines quittèrent leurs cellules et que le couvent resta vide pendant quelque temps.

Deux chemins différents conduisent d'Einsiedlen vers le nord ; le premier longe l'Alpthal et le hameau dispersé de Bennaü, débouche dans la route de Schwyz et de Richterschweil et mène à Schindégelli, l'autre passe l'Etzel. Suivons ce dernier. Il traverse des pâturages et des terrains marécageux solitaires et atteint la Sihl qui, dans son cours rapide, s'est creusé un lit profond. Elle prend naissance dans la chaîne qui forme la partie septentrionale de la vallée de la Muotta et se jette dans la Limmat près de Zurich. Cette rivière, formée par trois sources distinctes, se glisse souvent tranquillement comme une raie blanchâtre dans son lit rocailleux, mais devient aussi souvent un torrent impétueux qui roule ses eaux écumantes dans la contrée basse et menace de tout détruire. La partie supérieure de la vallée a tout le caractère d'une vallée alpestre, la partie inférieure, par contre, est couverte de bois.

Le premier village porte le nom d'Euthal. Un sentier qui se bifurque à Iberg mène à Schwyz, à Illgau et dans la vallée de la Muotta.

qu'un villageois, ruiné par le système trop peu économique de son tuteur, ayant appris qu'un ours avait paru dans la vallée de Wäggis, proposa de lui donner trois tuteurs comme celui qu'il avait eu lui-même, assurant que c'était le plus sûr moyen d'en venir à bout du terrible animal.

Après 15 minutes de marche on se trouve en face des petits bains de Nuolen visités principalement par les personnes qui souffrent de la chlorose. Ce petit endroit est un bon rendez-vous pour les excursions des montagnes. — Galgenen possède une église assez neuve, bâtie sur le plan de l'église de St. Achate à Rome, avec une façade et une péristyle en style dorien d'après le temple de Junon à Athènes. A Tuggen s'élevait au septième siècle un temple païen. St. Gall et les autres disciples de St. Columban brisèrent les idoles et les jetèrent dans le lac; les habitants du village, indignés du peu de respect que l'on avait pour leurs dieux, s'emparèrent des coupables et les fustigèrent d'une manière exemplaire.

De Galgenen on arrive par Siebenen dans le Wäggithal qui, entouré de hautes montagnes et traversé par l'écumante Aa, s'étend sur une longueur de 4 lieues dans une direction presque méridionale. Autrefois maint voyageur, effrayé par la chaussée de rondins qu'il fallait suivre, s'abstenait de visiter cette vallée, dont l'accès est cependant considérablement facilité par la nouvelle route carrossable qui s'élève en nombreux zigzags sur les flancs de la montagne. En deux heures (à partir de Siebenen) on arrive au petit village de Vorderwäggisthal, encadré des rochers à pic de l'Auberg (5280'). Un sentier se dirige d'un côté à Glaris, de l'autre à Einsiedlen. Une heure après, la route, laissant derrière elle une gorge étroite avec son „trou des cordonniers“, débouche à Hinterwäggisthal qui possède de bons hôtels et des maisons de cure. Quoique la contrée ne soit qu'à 2600 pieds au-dessus du niveau de la mer, les arbres fruitiers y ont complètement disparu et quelques places seulement produisent des légumes. Les hommes de la vallée sont robustes, vigoureux, trapus et toujours d'humeur joviale; les femmes au contraire sont plus tranquilles et plus faibles.

De Hinterhof des entiers escarpés se dirigent aussi vers les vallées de Glaris et d'Einsiedlen et, en 2½ h., on peut arriver facilement, à travers de beaux pâturages, au sommet de l'Auberig d'où l'on a une vue charmante. Le terrain uni de la partie postérieure de la vallée est encadré de hauteurs boisées dont les cimes chauves se perdent dans les airs. Des pierres et des quartiers de rochers détachés se réunissent çà et là à leur base pour former ces monceaux de débris stériles qu'on appelle

„halles“. Le Wägghahl communique par l'Abernalp, la Karnegg et le Prigel avec les vallées du Klönsee et de la Muotta. Les amateurs d'une belle vallée alpestre, de magnifiques prairies et de forêts, qui voudront se rendre par un chemin agréable du lac de Zurich à Glaris et visiter en même temps le charmant Klönsee, n'auront qu'à mettre le pied dans le Wägghal et le parcourir dans toute sa longueur.

Le Canton d'Unterwald.

Moins étendu qu'Uri, moins peuplé que Schwyz, Unterwald peut cependant lever fièrement la tête et se ranger, sous tous les rapports, à côté des deux cantons auxquels il est intimement lié par cette fidélité inviolable qui unit de temps immémorial les trois pays. Son histoire commence à cette date nébuleuse où les légendes seules versaient quelques pales rayons dans cette profonde nuit qui entoure l'origine des peuples; mais dès qu'elle parle des bergers de la Reuss et de la Muotta, elle ne manque pas de citer leurs alliés, ceux de l'Urirothstock et du Titlis. Lorsque les Ostfrisons et les Suédois, dit la tradition, vinrent du nord et envahirent la Suisse, ils s'établirent en partie au pied du Mythen, tandis que d'autres bandes du même peuple choisirent le Brochenberg, auquel on donna plus tard le nom de Frackmund (fractus mons) et qui porte aujourd'hui celui de Pilate. Des Romains fugitifs se joignirent à eux et plusieurs noms de villages, p. ex. Saxeln, rappellent ces anciens conquérants du monde.

Déjà au quatrième siècle le petit peuple d'Unterwald était renommé par son courage et sa bravoure dans les combats. Réuni aux autres fils des Alpes, il prit les armes pour l'empereur Honore et défendit les passages contre les hordes pillardes des Goths qui voulaient pénétrer en Italie et détruire Rome. En récompense de ce service, le pape Anastase accorda aux Unterwaldois le droit d'orner leurs étendards des clés du ciel. Dans la suite ils reçurent même le titre de „Défenseurs et protecteurs de l'église“ que quelques-uns de leurs membres cherchent encore à justifier

aujourd'hui au service de Rome. Ce n'est qu'au commencement du neuvième siècle qu'ils se mirent sous la protection de l'Empire; en 1110 il choisirent pour protecteurs les puissants comtes de Lenzbourg; à ceux-ci succédèrent par droit d'héritage les comtes de Habsbourg, les plus puissants seigneurs de la Suisse septentrionale. Mais Habsbourg voulut convertir un peuple libre en un peuple de serfs et ses baillis opprimèrent le pays.

Vers l'an 1300, le seigneur de Wolfenschiess résidait au bourg de Rotzberg; un certain seigneur de Landenberg à Sarnen. Tandis que le premier cherchait à séduire les femmes des paysans et qu'il fut par conséquent assommé au bain par Conrad d'Alzellen, le dernier exerçait d'autres cruautés. Entr'autres barbaries par lesquelles il s'était signalé, il fit crever les yeux au père d'Arnold Melchthal parce que le jeune homme voulut empêcher qu'on lui enlevât les boucs de la charrue. Alors les amis de la liberté se réunirent au Grütli; Melchthal prononça le serment pour Unterwald. Et lorsque, le 1. Janvier 1308, les cris de liberté retentirent dans le pays, le peuple de tout le canton saisit les armes, les deux châteaux forts furent pris par ruse et réduits en flammes.

Voilà pour la légende. Quant à l'histoire, elle n'est pas si riche en faits héroïques; mais quoiqu'elle mette en doute les combats livrés du temps d'Honore et les exploits de Guillaume Tell, elle confirme pourtant l'amour de liberté et le désir d'indépendance des habitants d'Unterwald. A l'époque où les Lucernois se soulevèrent contre leur seigneur, l'abbé de Marbach et contre son avoué, le comte Rudolph de Habsbourg, les Unterwaldois se joignirent à eux, et encore en 1352, quand les différends des Lucernois eurent déjà cessé, ils étaient encore ennemis déclarés des Habsbourgs. En 1260 Unterwald adhéra à la première Confédération et la renouvela en 1291 après la mort de l'empereur Rodolphe de Habsbourg. Lorsque le fils de ce dernier, l'empereur Albrecht, fut tombé sous les mains de ses meurtriers, le 1 Mai 1308, Henri de Lutzelbourg déclara le canton immédiat de l'Empire et il devint l'égal des autres. Il est vrai que les ducs d'Autriche voulurent contester plus tard les droits des Unterwaldois; leurs efforts furent infructueux; ils recoururent aux armes, mais ils succombèrent sous les coups des habitants de la montagne.

Unterwald, attaqué lui-même, ne prit aucune part à la bataille de Morgarten, néanmoins il vainquit le lendemain l'armée ennemie commandée par Strassberg à Alpnach, et ses alliés, les Lucernois, à Bürgenstad. Trois cents Unterwaldois combattirent en 1339 pour Berne à Laupen et une troupe de jeunes gens marchèrent en 1376 contre les bandes de brigands nommés „Gugler.“ Ils acquirent une gloire immortelle à Sempach. C'est

chapeau. Enfin une petite pipe qu'elles fumaient avec assez de grâce venait compléter leur toilette.

Actuellement tout cela a disparu; le costume d'Obwald est généralement répandu et, quoique influencé par la mode, il pourrait passer pour agréable sans la coiffe à crête. Quand le Nidwaldois est occupé au travail il met une blouse blanche et des sabots; en cela il dévie de l'Obwaldois. Les jeunes gens se font couper les cheveux du devant de la tête aussi ras que possible tandis qu'ils les laissent croître dans la nuque. Cependant les jeunes galants cachent leur tête chauve artificielle, qui les défigure d'une manière incroyable, sous une jolie casquette de soie.

Le caractère populaire de l'Unterwaldois diffère peu de celui du reste des habitants des cantons primitifs. Businger, Unterwaldois de naissance, désigne lui-même ses compatriotes comme un petit peuple qui ignore les grandes passions. Doués d'un naturel bon et prévenant que l'éducation n'a pas assez ennobli, ils se montrent compâtissants envers les malheureux et bienfaisants envers les pauvres; dans la vie sociale ils sont gais et joyeux, cependant un peu légers et prodigues; défiants envers les ennemis, sans être intolérables, paisibles et tranquilles pendant la paix, mais courageux et braves quand l'heure du danger a sonné. Considérés sous le point de vue politique, ils sont ultraconservatifs et dépendent, pour les affaires religieuses, complètement du clergé qui a fait main basse sur le pays, le mène à sa guise et sait bientôt détruire la résistance de ceux dont les yeux veulent se dessiler. Toutes les écoles se trouvent sous sa direction et inspection spéciales; elles fournissent des résultats si mauvais et si incomplets que tous les gens instruits du pays ont puisé leur science à d'autres sources. Unterwald ne possède pas, ce que l'on appelle de véritables savants, et la presse livre rarement au public autre chose que des images de saints et des livres de prières; par contre il possède plusieurs peintres de réputation et quelques sculpteurs assez célèbres.

La nourriture ordinaire de l'Unterwaldois consiste, comme celle des habitants de tous les cantons intérieurs, en lait, crème, petit-lait, séret de lait, fromage, fruits, pommes de terre et café. Ce dernier, il est vrai, à l'exemple d'Uri et de Schwyz, est gâté par toutes sortes de drogues connues sous les noms de café français, succédanés, etc.; mais comme on le fait bouillir dans du lait au lieu de le faire bouillir dans de l'eau, il devient très nourrissant. Le pain, autrefois très rare, est maintenant généralement répandu et bon; par contre la viande manque de force et de saveur parce que les veaux et autres bêtes à cornes n'y sont pas engraisés.

Le vin est cher et souvent mauvais; il est remplacé par le cidre; la bière aussi commence à gagner du terrain.

Les repas se font à des heures plus avancées que dans les villes; on déjeûne à 7 heures du matin, on dîne à 11 heures, on goûte à 2 heures et l'on soupe à 7 heures du soir. Quelques mets, propres au pays, sont regardés comme des régals. Le fromage, grillé sur le charbon et étendu sur le pain, pourrait exciter l'appétit de plus d'un gourmand; de la crème battue ou mêlée au petit-lait, des crêpes de pâte feuilletée et farcies, des pains d'épices de miel, également farcis, sont servis les jours de fête et souvent envoyés comme présents aux parents ou amis.

Les maisons d'Unterwald sont de bois et reposent sur des murs assez élevés et blanchis à la chaux; les toits de bardeaux sont de plus en plus remplacés par des tuiles. L'arrangement intérieur ressemble à celui des habitations de Schwyz et d'Uri. Quoique la cheminée soit souvent représentée par une ouverture pratiquée au toit et que le citadin ne trouve que le plus stricte nécessaire dans ces logements rustiques, il découvre cependant de beaux travaux de menuiserie aux armoires et aux meubles qui font ressortir davantage l'extrême simplicité des bancs et des tables.

Les chalets sont peu apparents: composés de poutres grossières, recouvertes d'un toit de bardeaux, exposés aux intempéries des saisons, ils suffisent à peine aux plus modestes exigences d'un peuple de pâtres. Il en est cependant qui renferment une chambrette munie d'un lit. Les propriétaires des chalets et les voyageurs trouvent une institution utile dans les G'hirmhüttli (abris) établis sur les chemins des Alpes. Ces lieux de refuge et de repos sont formés de poutres recouvertes d'un toit solide et sont garnis intérieurement de bancs.

On évalue le nombre des habitations du canton à 3500 à peu près, celui des chalets à 800; en outre il y a beaucoup de granges, de maisonnettes, d'écuries et d'établissements industriels. La quantité des églises et des chapelles est prodigieuse; elle s'élève à plus de cent, de sorte que l'on peut compter 250 âmes pour chacune: proportion remarquable qui explique et éclaire déjà suffisamment mainte particularité des Unterwaldois.

Le canton est partagé en deux parties principales qui ne correspondent pas à l'ancienne division politique du pays, en Obwald et Nidwald, mais qui semblent plutôt provenir de l'état des choses elles-mêmes: de la haute chaîne de montagnes qui sépare la vallée de l'Engelberger-Aa de la Larner-Aa. Faisons d'abord le tour de la première.

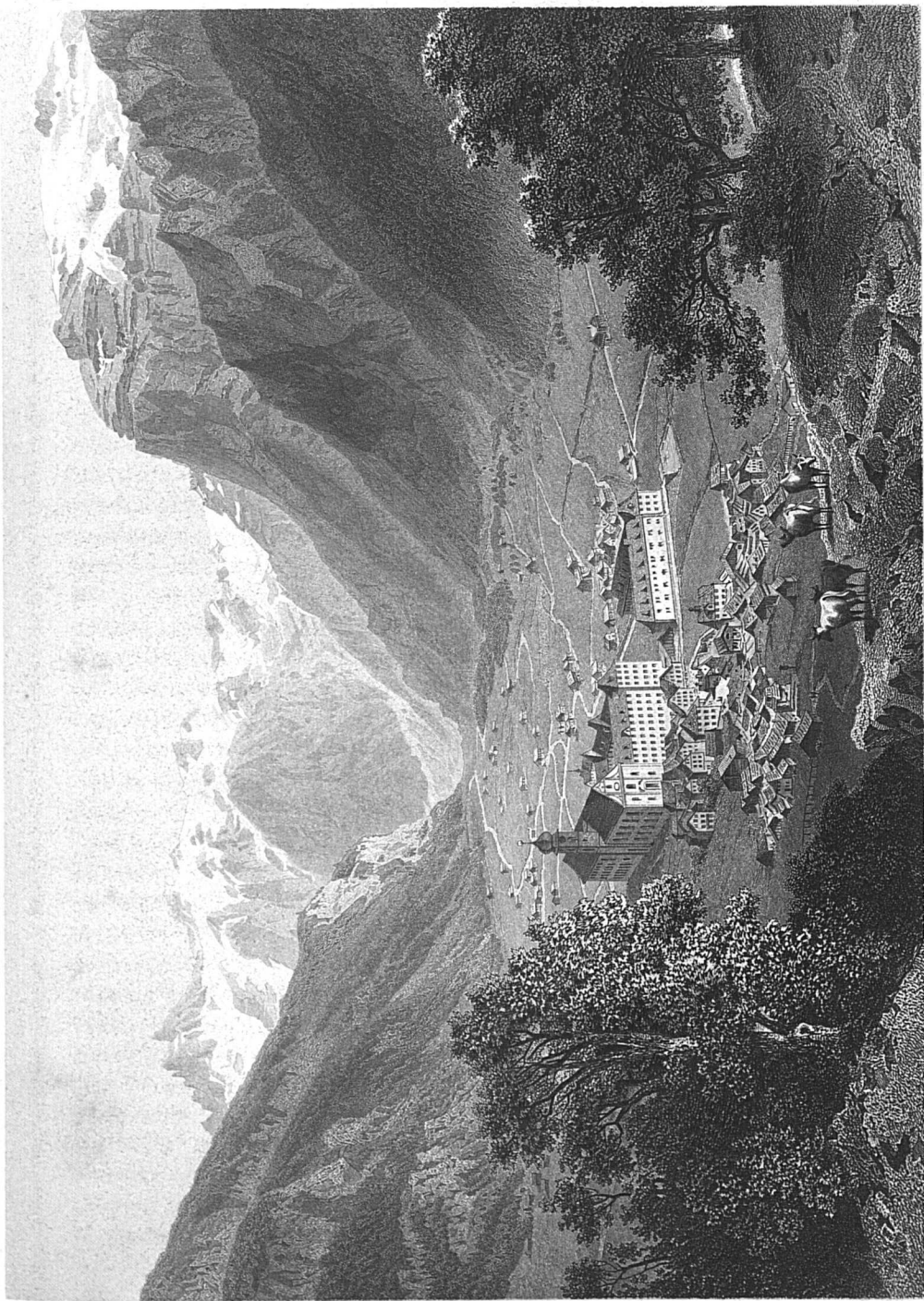
L'Engelberger-Aa, autrefois appelée Surène, prend sa source entre les Surènes, le Schlossberg et le Blackenstock dans la Blackenalp, (située dans la canton d'Uri) se dirige d'abord vers l'ouest et ensuite vers le nord jusqu'au lac des Quatre-Cantons. Elle est alimentée par de nombreux ruisseaux qui, par de fortes pluies ou par la fonte subite des neiges, enflent tellement la rivière, qu'elle se convertit en un torrent impétueux et dévastateur qui inonde le pays, détruit les ponts, endommage les prairies et alors :

Alerte! habitants de la plaine,
Il faut fuir pour ne pas mourir;
Il faut fuir sans reprendre haleine,
L'onde va bientôt tout couvrir.

La partie supérieure de son domaine appartient à l'Obwald, la partie inférieure au Nidwald; celle-là est plus rude et encadrée de plus hautes montagnes que celle-ci qui s'ouvre vers le lac et qui s'étend jusque sur ses bords.

Pour suivre l'Aa dans toute sa longueur il faut remettre le pied sur le Mittelgrätli que nous avons déjà traversé pour aller d'Uri dans l'Isenthal. La vue est magnifique: de tous côtés gisent d'énormes masses de glace, à gauche s'élèvent les parois du Schlieren, à droite s'étend dans une profondeur effroyable l'Isenthal, fermé par le majestueux Urirothstock à cime dentelée couverte de glaciers et de neiges. Du Mittelgrätli un chemin de plus de 9 lieues, praticable seulement aux plus rudes montagnards, passe par des glaciers dangereux, crevassés et fendus, et conduit sur la Blackenalp d'où l'on atteint, sur une voie bonne et commode traversant des forêts et des prairies, le village d'Engelberg.

Engelberg se trouve dans un vallon de deux lieues de long sur une demie-lieue de large, enfermé de toutes parts par de hautes montagnes escarpées et neigeuses, du haut desquelles il tombe fréquemment des avalanches en hiver et au printemps; une fente étroite vers le nord, à travers laquelle l'Aa s'est frayé une issue, forme l'embouchure de la vallée. Rien n'est plus magnifique que les rayons du soleil réfléchis par les Alpes: ce scintillement des neiges qu'incendie le soleil couchant, ces mille aspects du ciel serein ou brumeux, ces sommets aux formes les plus variées passant successivement du rouge le plus foncé au plus tendre rose, ces prairies mollement étendues dans un demi-obscur magique, ces différents effets de la lumière qui font de ces hautes régions un théâtre aux décorations toujours changeantes, produisent un effet si grandiose, une impression si vive sur les sens et sur l'esprit, que le pinceau le plus habile, la plume la plus exercée ne saurait donner



L. Faltlock del.

Engraver sculp.

TOAS ENGELBERGER THAL MIT DEM THILLIS.
(Oberwalden)

VALLEES D'ENGELBERG ET DE THILLIS.
(Canton d'Unterwalden)

Print. & Verlag von E. Lange in Darmstadt.

1076

qu'une représentation bien faible de ce sublime tableau. Le voyageur est saisi, il voit, il contemple, il admire.

En hiver, quand le soleil envoie obliquement ses rayons sur la terre et se glisse lentement derrière les cimes chenues pour se lever et se coucher pour ainsi dire deux fois, de nombreuses avalanches sillonnent la montagne, tandis qu'en été de bruyants ruisseaux roulent leurs eaux écumantes à travers les sombres forêts et les vertes prairies. C'est avec raison qu'on a choisi le bel Engelberg pour des séjours de santé, et les personnes, amatrices des vallées élevées, trouveront difficilement dans le grand domaine des Alpes un lieu plus pittoresque et plus beau, plus riche en promenades romantiques et en tableaux charmants, plus commode pour les relations avec l'extérieur et une société plus agréable et moins prétentieuse.

Le village d'Engelberg, toutes les parties réunies, forme une commune très étendue d'environ 2000 âmes. Ce petit peuple éveillé et spirituel se nourrit principalement de l'élevé du bétail; l'agriculture est fort négligée et les fruits ne réussissent que rarement et difficilement. L'industrie aussi y est inconnue, quoique les nombreux ruisseaux puissent facilement être employés comme force motrice. Depuis bien des siècles l'abbaye, située près du village, exerce la plus grande influence sur la vallée. Bâtie à 3108 pieds au-dessus du niveau de la mer, elle fut fondée en 1121 et appelée par le pape Calixte II. „mons Angelicorum“ en souvenir de la voix des anges que son fondateur a entendue sur ces hauteurs. Sa considération et ses richesses devinrent bientôt si considérables qu'elle fut placée sous la protection de l'Empire; elle exerçait la haute juridiction dans toute la vallée qui lui était sujette. Quelques-uns de ses abbés se distinguèrent par leur activité extraordinaire ou par leurs talents. Les bâtiments du couvent, renouvelés après l'incendie de 1729, se composent: 1) du cloître avec une bibliothèque, dépouillée en 1798 par les Français de ses plus précieux trésors en incunables dont le général Lecourbe était grand amateur; 2) d'une église attrayante par sa simplicité et qui renferme quelques tableaux du peintre Unterwaldois Wyrch, un relief d'Engelberg, un médaillon et la statue du premier abbé Adelhelm; 3) d'un établissement d'éducation; 4) de plusieurs bâtiments d'économie rurale, laiterie, grand magasin de fromages et demeures d'ouvriers.

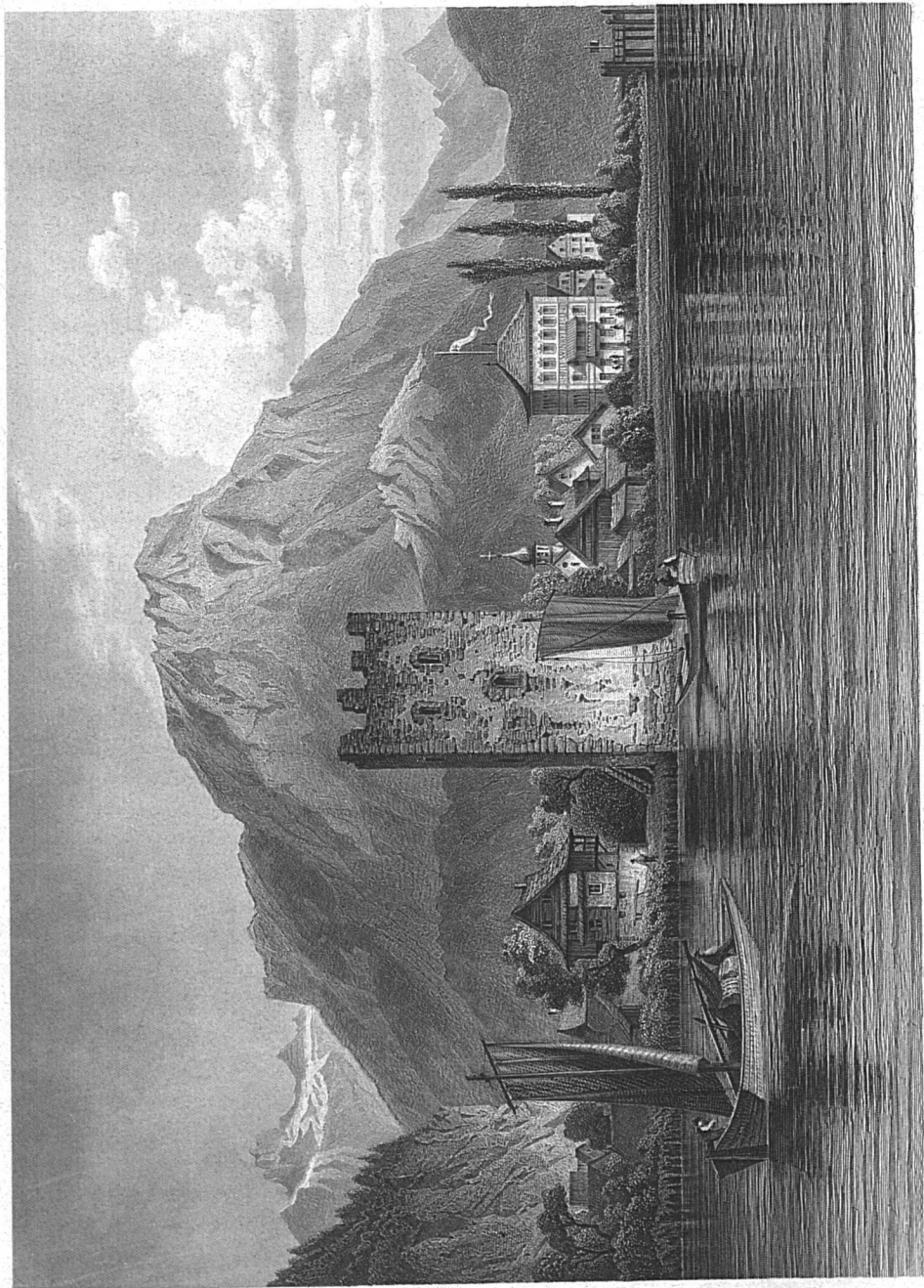
Un couvent de religieuses fut transféré en 1615 à Sarnen. L'histoire raconte que la reine Agnès de Hongrie (devenue tristement célèbre par les actes de cruauté qu'elle commit en vengeant le meurtre de son père, l'empereur Albrecht, sur Jean de Souabe et ses compagnons) après s'être rassasiée de carnage, força en 1325 plus de 130 jeunes filles, dont

les parents étaient amis ou connaissances des criminels, à prendre le voile. Une partie de la fortune de ces innocentes échut en partage au couvent, l'autre devint la proie de la famille de Habsbourg et, plus tard, propriété de la Confédération.

A côté du sentier qui traverse les Surènes pour aller à Uri, il y a un chemin qui, en neuf heures, conduit d'Engelberg à Meiringen dans la vallée du Hasli. La première partie de ce chemin (à gauche) qui passe par la Gerstnialp et longe la Tübsee (petit lac de 70 p. de profondeur, 6720 p. au-dessus de la mer) est plus courte mais escarpée et pénible, l'autre partie (à droite) en zigzag, plus longue mais plus commode, passe par la Trübsee-Alp supérieure et offre des jouissances au botaniste et au minéralogiste. De la hauteur du passage on ne voit que bien peu des vallées latérales mais par contre la Gadmenfluh élancée, le Wendenstock avec ses glaciers et le Titlis frappent par leur imposante masse.

De la Trübsee-Alp, chalet situé à 2 lieues d'Engelberg, on gravit le Titlis en 2 heures. Cette excursion se fait sous la direction d'un guide. On traverse des prairies, puis des pentes couvertes de débris de rochers, et enfin, pendant 1½ h., des glaciers et des neiges. La plus haute cime s'appelle le Nollen (8970 p.). Doucement arrondi vers le nord, il se précipite en parois presque perpendiculaires vers le sud-est sur le glacier de l'Uraht. Les masses de neiges ont 170 pieds d'épaisseur et donnent le jour à d'innombrables avalanches en hiver. Des blocs de glace, (appelés vulg. tables de glacier, en all. Gletschertische) soutenus par des colonnes de glace, forment ça et là de véritables halles. La première ascension du Titlis eut lieu en 1734; depuis ce temps il a été souvent visité. La vue, une des plus belles de la Suisse, s'étend sur toute la chaîne des Alpes depuis la Savoie jusqu'au Tyrol, puis sur la Suisse septentrionale et la Souabe; il y en a même qui veulent avoir distingué la cathédrale de Strasbourg.

La chaussée d'Engelberg passe par la fente étroite que doit avoir formée l'Aa, devient toujours plus inclinée et traverse un bois de haute futaie. La rivière mugit dans la profondeur. Près de Grafenort, qui se compose d'une chapelle, d'une auberge et d'une métairie appartenant à l'abbaye d'Engelberg, commence le Nidwald. La première paroisse est la grande commune de Wolfenschiess qui s'allonge jusqu'au passage du Joch. L'église, construite en 1776, renferme le tombeau du frère Scheuber, gendre de Nicolas de Flue, et 32 tableaux qui représentent des faits et gestes de sa vie. Près du village, sur le Gubel, se trouvait le château de Wolfenschiess, dont le seigneur, qui voulait déshonorer la



Gleisinger sculp.

L. Rohbock del.

STANESFJÄRD

(Utterswälden)

Druck- & Verlag von G.C. Lönnegren in Harnö.

179

femme de Conrad Baumgarten, fut tué en 1306 au bain d'un coup de hache. D'autres Wolfenschiess étaient abbés d'Engelberg et landammans d'Unterwald; Wilderich tomba à la bataille de Sempach pour les Confédérés dont il avait embrassé le parti.

En passant par Dallenweil, dont la rivière cause souvent de grands dégâts par ses inondations, on suit la rive gauche de l'Aa pour descendre à Stans. De l'autre côté de la rivière, au pied de la Musenalp, s'élève Niederrickenbach, lieu de pèlerinage, avec une miraculeuse image de Marie et une auberge. Les pâtres des environs ont l'habitude de s'y réunir les jours de fête et d'y passer le temps en jeux et en exercices gymnastiques.

Stans, chef-lieu du Nidwald, est situé au pied de la pyramide du Stanserhorn dans la partie la plus aimable du canton, au milieu d'une forêt d'arbres fruitiers, de belles prairies et domine le lac des Quatre-Cantons.

Cet endroit a acquis une certaine célébrité dans les annales des guerres modernes. Lorsque les cantons suisses furent sommés en 1798 de prêter serment de fidélité à la république helvétique fondée par les Français, Unterwald fut du nombre des récalcitrants. Le général français Schauenbourg partit de Lucerne avec 16,000 hommes, le 3 septembre 1798, et chercha à aborder à Stansstad sous la protection des batteries établies par lui au pied du Pilate. Les gens d'Unterwald avaient aussi quelques canons qui défendaient les retranchements construits sur le rivage. Les Français firent pendant 6 jours d'inutiles efforts pour aborder. Ils pénétrèrent alors dans le pays par Alpnach, s'emparèrent des retranchements, débarquèrent de grandes forces et s'avancèrent vers Stans; là on vit une sanglante mêlée de 16000 soldats contre 2000 Suisses, parmi lesquels se trouvait un grand nombre de femmes et d'enfants; tous combattaient avec la fureur du désespoir. Le capucin Paul Styger, par ses exhortations, relevait le courage et le fanatisme de ses compatriotes en dépeignant la nouvelle constitution comme l'œuvre du démon. Des familles entières furent tuées: 18 jeunes femmes furent trouvées mortes près de la chapelle de Winkelried avec leurs maris, leurs pères et leurs frères; 63 faibles vieillards, femmes et enfants, qui étaient agenouillés dans l'église pour implorer la bénédiction divine sur les armes des leurs, furent impitoyablement égorgés avec leur pasteur. Toute résistance devenue inutile, ceux que les balles et les baïonnettes avaient épargnés, s'enfuirent dans les montagnes. Six cents maisons de Stans et des environs devinrent la proie des flammes. Stans même n'échappa à cette destinée que par l'intervention des généraux de brigade Mainoni et Muller.

Le souvenir de ce sanglant événement est rappelé sur un monument qui se trouve près du charnier du cimetière. Du côté des Suisses il périt 386 personnes, parmi lesquelles 102 femmes et 25 enfants. La perte des Français n'a pas été exactement connue, mais on l'évalue de 3 à 4000 hommes. Les malheureux qui avaient survécu reçurent en abondance des dons de la Suisse, de l'Allemagne et même de l'Angleterre. Le noble Pestalozzi se chargea de 80 orphelins de tout âge qu'il réunit autour de lui et qu'il soigna comme s'ils eussent été ses propres enfants.

L'église paroissiale a une nef de 52 pieds de haut soutenue par dix colonnes de marbre. Le cinq autels sont également de marbre et leurs statues d'albâtre. Le choeur renferme les portraits du frère Klaus et des frères Scheuber; le premier seul a quelque valeur. La haute tour élancée paraît être très vieille et sa partie inférieure est construite sans mortier.

L'hôtel de ville possède quelques portraits de landammans et des tableaux de Wyrsh de Buochs, membre de l'académie de Besançon et qui vivait vers le milieu du 18^e siècle. La meilleure peinture est de Volmar, de Berne; elle représente les adieux de Nicolas Flue à sa famille. C'est dans cet hôtel qu'il parvint à réconcilier les députés des cantons suisses, au moment où ils allaient se séparer pour organiser la guerre civile.

Sur la place principale s'élèvent deux fontaines dont l'une est ornée de la statue d'Arnold de Winkelried; un faisceau de hallebardes rappelle son dévouement. On montre aussi dans le voisinage du couvent des capucins la maison qu'il habitait; elle est toutefois entièrement renouvelée. Sa cotte de mailles est conservée à l'arsenal. Un monument digne du héros d'Unterwald sera érigé par la Suisse entière à celui qui sacrifia si glorieusement sa vie.

Des plantations d'arbres fruitiers et un véritable jardin potager d'où surgit la chapelle de Loretto descendent jusqu'au lac des Quatre-Cantons que l'on atteint près de Buochs. Le chemin passe près de Wyl dont la place, ombragée de hauts châtaigniers et amphithéâtralement arrangée, sert à la Landsgemeinde du Nidwald. Buochs, sur l'Aa et au pied du Buochserhorn, est un grande paroisse mais dont la moitié des habitants seule a sa résidence dans le village. Les Français incendièrent cet endroit en 1798 et mirent à mort le vieillard aveugle Wyrsh, ce peintre suisse dont nous avons déjà fait mention. — En trois heures on peut gravir le Buochserhorn (5570^c) qui domine le lac et la contrée.

Beggenried, autrefois rendez-vous des quatre plus anciens cantons pour les délibérations qu'ils avaient à prendre en commun, est un village

très aimable et assez fréquenté par les voyageurs qui désirent faire des excursions à Seelisberg ou au Grütli. Ses habitants forment un petit peuple actif qui n'aime non seulement l'industrie et le commerce mais qui s'occupe aussi de la construction des vaisseaux. Son église date du siècle passé et possède de belles orgues; sur les ruines du bourg d'Isenring on a bâti une auberge. Parmi les ruisseaux des environs, l'Isleten se distingue par ses belles chutes; elle se précipite sous le nom de Stäubibach par les rochers du Härggis dans le lac.

De Beggenried le chemin conduit à Emmatten et traverse le Blattenbach, connu par ses cataractes. Au nombre des curiosités de l'endroit il faut ranger le tilleul planté en 1416 et la jolie place dont une vieille dame paralytique fit présent aux enfants du village pour leurs jeux innocents. Cette place, uniquement destinée à ce but, est soigneusement entretenue et pour plus de propreté on n'y mène paître de temps en temps que les moutons. Businger, qui a décrit le canton, donne aux habitants d'Emmatten le nom de Béotiens, et les dépeint comme un peuple robuste, spirituel et jovial. Près d'Emmatten on remarque les bouches ou soupiraux, c. à. d. fentes de rochers profondes et étroites d'où il sort en été un vent frais et froid tandis qu'en hiver la température y est plus chaude qu'à l'extérieur. Ce phénomène s'explique en ce que ces cavités ont deux issues; l'air entre par la partie inférieure et sort par l'ouverture supérieure pour se répandre dans les chaumières que l'on érige au-dessus de ces orifices. En été les parois de ces conduits souterrains sont plus froides que l'air, en hiver, par suite de la chaleur terrestre, plus chaudes; dans le premier cas la température de l'air qui passe diminue, dans le second, par contre, elle augmente. Du reste l'évaporation de l'eau qui s'infiltré en été dans ces soupiraux contribue aussi beaucoup à les rafraîchir. De telles chaumières sont dans les Alpes d'excellentes caves à lait; dans le canton du Tessin on y conserve même le vin. D'Emmatten une bonne chaussée, passant près du lac de Seelisberg, va au village de Seelisberg et un sentier raboteux au Kulm.

Retournons à Stans sur la route ombragée de pruniers et de châtaigniers, longeons le courant d'eau et les rochers du Bürgenstock et descendons à Stansstad. Ce riant village est sur une étroite langue de terre entre Bürgen, Lopper et Rozberg. Saccagé et réduit en cendres par les Français, il a été reconstruit à neuf depuis. L'aspect du lac, resserré par un prolongement du Pilate et de la célèbre montagne elle-même, favorisé par un ciel clair et serein, peut passer pour merveilleux. Le vieux donjon,

„le Schniz-Thurm“ du haut duquel les Unterwaldois brisèrent avec un rocher avant le bataille de Morgarten le grand vaisseau de leurs ennemis de Lucerne, quoique dépourvu de sa toiture, est encore bien conservé et orne cette contrée romantique.

Dans la baie (appelée le lac d'Alpnach) s'élève le Rozberg avec les ruines du château du bailli Wolfenschiess, détruit la nuit du jour de l'an 1308 par les confédérés. Au pied de la montagne est un vaste moulin à papier, mis en mouvement par le Mehlbach; ce ruisseau forme plusieurs chutes intéressantes avant de s'engager dans le gouffre du Rotzloch.

Kersiten et Ennerbürgen sont deux villages situés sur les bords du lac, au pied du Bürgen. Les femmes d'Ennerbürgen, quand elles font leurs pâques à Buochs, ont l'habitude de s'approcher de la sainte table avant les hommes, parceque, suivant une légende, elles doivent avoir attaqué et mis en fuite les Autrichiens dans la Kopfgasse en l'an 1315.

Le Bürgenstock ressemble beaucoup au Rigi pour sa position isolée et, comme lui, forme une île de rochers qui, quoique moins élevés que ceux du Rigi, n'en offrent par moins une vue très pittoresque. Avant de visiter la vallée de la Sarner-Aa à laquelle nous sommes arrivés, jetons un regard rapide sur le lac des Quatre-Cantons que nous n'avons que trop longtemps négligé.

Douze grands bassins sont situés, tout ou en partie, dans le domaine de la Suisse. Aucun d'eux ne ressemble à l'autre et tout au plus les lacs de Brienz et de Wallenstad présentent quelque similitude. Le lac des Quatre-Cantons appartient incontestablement au nombre des plus grandioses du pays. Encadré, en certains endroits, de douces collines recouvertes de champs fertiles, de prairies, de forêts, de vergers et de riants villages, il ne présente en d'autres que des rochers stériles que traverse à peine un sentier pénible et escarpé; même le plus petit port manque souvent pour servir d'abri au bâtelier quand le vent ballote sa frêle embarcation. En huit points différents les montagnes forment des promontoires qui resserrent à diverses reprises tellement le lit qu'un étroit passage seul établit la communication. Les autres lacs de la Suisse ont une forme assez régulière; il n'en est pas de même ici; pour désigner en peu de mots le caractère du lac des Quatre-Cantons, il faut l'appeler le lac des baies. Mais précisément cette irrégularité constitue sa beauté. Avec chaque coup d'aviron le paysage prend une autre forme et les nombreux rochers qui s'avancent dans les eaux sombres, cachent toujours

de nouvelles beautés et de nouvelles surprises. Même les personnes qui ont souvent visité le lac s'embarquent avec plaisir, car elles sont sûres de découvrir des merveilles qui leur ont échappé ou qui se présentent à elles sous un tout autre point de vue. En effet nul autre lac n'offre ce ton des couleurs, ces mille effets de la lumière, ces reflets et ce riche coloris.

La hauteur du lac des Quatre-Cantons au-dessus du niveau de la mer est de 1345 pieds. Quoique sa forme particulière ne permette pas de déterminer sa longueur d'une manière positive, on l'évalue approximativement à 9 lieues, de Lucerne à Flüelen. La largeur varie de dix minutes à quatre lieues et la superficie totale est d'environ 2 milles carrés. Quant à la profondeur, elle est rarement de plus 1000 pieds.

Les extrémités du lac, vers l'Est, sont formées par le „lac d'Uri“. Il a une lieue de large sur 3 lieues à peu près de long et s'étend de la plage de Flüelen jusqu'à Brunnen et la langue de terre Treib située vis-à-vis de ce village. Tandis qu'à l'embouchure de la Reuss et de la Muotta ses bords sont plats, ils s'élèvent partout en parois de rochers. C'est ici que le lac est le plus profond, le plus riche en beaux poissons et le plus exposé aux tempêtes. Quand il commence à s'irriter, ses eaux vont se briser avec un fracas épouvantable contre les écueils. Il est généralement froid, mais ne gèle pas. Même en 1830 il n'était recouvert que d'une légère glace et la navigation n'est jamais interrompue. Lorsqu'on a tourné la langue de terre Treib on se trouve dans le „lac de Buochs.“ Borné au Nord par le Rigi à tête grise, au Sud par de douces collines, prolongements du Niederbauenstock et du Buochserhorn, il est presque fermé vers l'Ouest par les deux Nases (nez) du Viznauerstock et du Bürgen. Cette partie du lac des Quatre-Cantons a trois lieues de long et passe pour le bassin principal. Le bateau, après avoir quitté Brunnen, longe d'abord des rochers perpendiculaires pour atteindre Gersau, seul village établi sur la côte septentrionale. Il se tourne ensuite vers le Sud. Là nous voyons la belle terrasse où trône Seelisberg, à droite Emmatten, plus bas, sur le lac, Beggenried et enfin Buochs au-dessus duquel nous apercevons Stans, au pied du Stanserhorn. Ici le rivage devient extrêmement attrayant et aimable: au fond s'élèvent de hautes montagnes couvertes en partie de forêts; à droite le Pilate. Ses pointes nues et déchirées, presque toujours entourées de brouillards, contrastent vivement avec le Rigi dont les flancs et le sommet sont garnis de forêts et de verts pâturages.

Le bateau à vapeur arrive enfin à l'étroit passage formé par les deux Nases. A peine ce détroit est-il franchi qu'une vaste surface unie se présente à nos yeux. Elle a la forme d'une croix; la baie de Lucerne en est le sommet, les golfes de Küssnacht et d'Alpnach en sont les bras et le reste du lac forme le pied. D'abord le rivage est escarpé. A droite nous remarquons les villages de Vitznau et de Wäggis; au-dessus (au Rigi) Kaltbad et Scheidegg; le Rigi-Kulm est caché. Nous arrivons au milieu de la croix, c. à. d. à l'entonnoir. Vers le Nord s'étend le lac de Küssnacht entre le Rigi et une succession non interrompue de hauteurs; il forme un triangle à angle aigu très petit. A l'Ouest, encadré d'aimables élévations, se prolonge le lac de Lucerne avec la ville du même nom; au Sud le grand lac d'Alpnach. Le bateau à vapeur se dirige vers Lucerne et ensuite seulement vers Stansstad. Pour rester fidèles à Unterwald, entrons dans le lac d'Alpnach. A gauche nous avons le Bürgen couvert de forêts, à droite des hauteurs ornées de maisons de campagne. Bientôt le bassin s'élargit; une baie se dirige vers le Nord jusqu'à Winkel. Devant nous, à gauche, est situé Stansstad avec ses vieilles tours intéressantes, à droite Hergiswyl au pied du Pilate. Deux langues de terre, venant l'une du Bürgen, l'autre de la Rengg, forment une voie étroite qui conduit dans la dernière partie du lac généralement connue sous le nom de lac d'Alpnach. Il appartient uniquement à Unterwald; ses eaux verdâtres gèlent régulièrement chaque hiver. A l'extrémité méridionale se trouve le hameau de Stad avec une auberge, une douane et un entrepôt de marchandises; c'est là que la chaloupe a coutume d'aborder pour débarquer les voyageurs. Nous aussi, nous mettons pied à terre pour visiter le beau et intéressant domaine de la Sarner-Aa.

Hergiswyl, au pied du Pilate, vis-à-vis de Stansstad, ne manquera pas de devenir sous peu un des endroits les plus fréquentés du lac, par la nouvelle chaussée qui le joint à Lucerne. Comme Emmatten il possède des conduits souterrains qui servent de caves à lait et où, au milieu des plus fortes chaleurs de l'été, il y a rarement plus de 4 degrés de chaleur. C'est d'Hergiswyl qu'on a coutume d'escalader le Pilate. En traversant le détroit formé par la Rengg et le Bürgen, ou en suivant la belle chaussée, on arrive à Gstad et de là à Alpnach. La vaste église de ce village considérable est de construction récente et possède la tour la plus élevée du canton. Sous la direction d'un Wurtembergeois, M. Rupp, on avait construit en 1811 une sorte de canal de 40,000 pieds de long, de 6 p. de large et de 4 p.

de profondeur au moyen de 30,000 troncs de pins assujettis les uns aux autres. Les arbres, lancés du haut du Pilate sur cette montagne russe d'un nouveau genre, arrivaient en six minutes dans le lac, d'où ce bois flottant était dirigé sur Lucerne, puis par la Reuss et le Rhin sur la Hollande, où il arrivait sous forme de radeau. Ce canal passait pour une merveille et était visité par maint touriste. Il dura huit années. D'Alpnach un chemin conduit, sur la rive gauche de l'Aa, par une contrée monotone quoique fertile, en traversant les villages de Schlieren et de Kägiswyl, à Sarnen.

Une autre chaussée, sur la rive droite de l'Aa, va de Stans à Sarnen en passant le Drachenried (marais du dragon). A l'endroit où l'on voit encore aujourd'hui une statue en pierre eut lieu, dit la légende, le combat de Struthan de Winkelried avec le dragon. Ce monstre, moitié serpent, moitié basilic, se tenait caché dans une caverne du Zingel presque inaccessible, nommée le trou du dragon, et de là se jetait sur le bétail qui paissait dans la vallée, sur les voyageurs qui suivaient la chaussée et les emportait dans son réduit. Winkelried résolut de le combattre. Armé chevalier par Frédéric II. à Faenza, il avait été banni à la suite d'un duel, et ne voulait signaler sa rentrée dans son pays que par un fier exploit. Les habitants de la campagne acceptèrent son offre avec le plus vif transport. Muni d'une pique recouverte d'une peau de mouton il se mit en route. Le monstre, trompé par les apparences, se jette sur la peau; le chevalier lui enfonce la pique dans la gueule et l'achève à coups d'épée. Mais bientôt il tombe mort lui-même; l'haleine du dragon l'avait tué. En souvenir de ce fait et en même temps pour perpétuer la mort d'Arnold de Winkelried à Sempach, on érigea une petite chapelle ornée d'images et de sentences.

C'est là aussi que les Unterwaldois combattirent (le 9. Septembre 1798) pour leur liberté contre les Français commandés par Schauenbourg; femmes, vieillards, enfants, avaient pris les armes; mais le nombre l'emporta sur la vaillance et 414 braves défenseurs périrent dans la mêlée. Tous les villages des environs furent réduits en cendres. — La chapelle St. Jacques, la plus vieille maison de Dieu du Nidwald, se trouve près de la commune d'Ennetmoos, dernier village du Nidwald. — Weisserlen, dans l'Obwald, est connu par les Landsgemeinden qu'on y tenait autrefois. Après une heure de marche on arrive à Kerns. Cette grande paroisse compte plus de 2000 âmes, possède de riches alpes, vit principalement de l'élevé du bétail et exerce aussi l'agriculture et quelque industrie. Il n'y

a de remarquable dans le village que l'église, construite après l'incendie de 1813, où l'on voit de jolis autels, des peintures de Volmar, de Messmer et de Deschwanden, ainsi qu'un orgue aux sons graves et mélodieux. Le clocher a 273 pieds de haut. Les curiosités conservées dans l'ancienne église, p. ex. les fonts baptismaux du frère Klaus, sont devenues la proie des flammes.

Le Melchthal, vallée romantique et alpestre, longue de 5 lieues, arrosée par la tortueuse Melchaa, animée par d'innombrables cabanes, s'ouvre au-dessus de Kerns et s'étend entre des montagnes de 7700 pieds d'élévation. A l'entrée de la vallée est St. Nilaus avec une chapelle, la plus ancienne du pays, près de laquelle se trouve une tour antique, appelée par le peuple „tour des païens“ (Heidenturm). Dans la partie inférieure de la vallée est le rocher Fluehli, près duquel le frère Klaus avait établi son ermitage et d'où lui est venu dans la suite le nom de Nicolas de Flueh, quoique son véritable nom soit Löwenbrugger.

Vers la fin du 15^e siècle, plusieurs causes de mésintelligence avaient désuni le canton. Le partage du butin de la guerre de Bourgogne avait nourri quelques jalousies qui se manifestèrent particulièrement lorsque Soleure et Fribourg demandèrent en 1481 à faire partie de la Confédération. Leur demande était vivement appuyée par les Etats de Berne, Lucerne, Zurich, avec lesquels ces villes avaient fait une alliance particulière; mais les cinq autres cantons, redoutant l'influence de ce pacte spécial, qu'on appelle de nos jours Sonderbund, s'y opposaient vigoureusement. Plusieurs diètes furent convoquées, mais sans résultat. On se réunit une dernière fois à Stans vers la mi-décembre. Les esprits ne firent que s'y aigrir; les menaces succédèrent aux discussions, et la diète allait laisser à la guerre civile la triste mission de décider entre les cantons.

Le curé de Stans, Im-Grunn, effrayé des malheurs qui menaçaient sa patrie, se rendit, malgré son âge avancé, à la retraite de Nicolas de Flueh, distante de 5 lieues. Né d'une famille distinguée d'Unterwald, ce pieux solitaire avait autrefois exercé dans son canton les premiers emplois civils et militaires. A l'âge de 50 ans il avait quitté le monde et sa nombreuse famille pour vivre dans l'austérité et la pénitence. De toutes parts on venait lui demander des conseils et des consolations; les gens de la contrée le vénéraient déjà comme un saint. Im-Grunn sollicita le solitaire de le suivre et, après en avoir reçu la promesse, il le devança à Stans, où il trouva les députés sur leur départ. Il courut à eux et les

conjura, les larmes aux yeux, d'attendre l'arrivée de l'ermite. Il rentrèrent dans la salle de leurs séances; à peine avaient-ils pris place que Nicolas de Flueh parut. A sa vue, ils ne purent se défendre d'un sentiment de vénération et ils se levèrent tous pour lui rendre hommage.

Le discours que le saint homme adressa aux députés n'est pas rapporté exactement de la même manière par les historiens. Il parla avec l'autorité de la sagesse et de l'expérience et son discours éloquent changea entièrement la disposition des esprits. Les cantons se firent des concessions réciproques; Berne, Lucerne et Zurich renoncèrent à leur alliance particulière avec Fribourg et Soleure; de leur côté, les cinq cantons reçurent ces deux dernières villes dans la Confédération. Fribourg devint donc le neuvième, et Soleure le dixième canton.

Nicolas rentra le même jour dans la solitude, accompagné des bénédictions de toute la Suisse, où l'on célébra cette heureuse réunion par un jour de fête et d'actions de grâces. Chaque canton lui envoya des lettres de remerciement, avec des présents destinés à l'ornement de sa petite chapelle. Il mourut dans sa 70^e année, six ans après avoir rendu à sa patrie un éminent service. Son souvenir est encore vivant dans le peuple, et l'on trouverait difficilement dans les cantons primitifs une cabane qui ne possédât l'image du frère Klaus.

Un chemin en zigzag, pénible et escarpé conduit par un vallon alpestre sur la crête de la Storegg et, en-delà, par l'alpe Lutern, à Engelberg. Ce chemin n'offre pas, il est vrai, de belles perspectives, mais pourtant il est intéressant, et il n'est pas rare d'y rencontrer des chamois, des lièvres blancs et d'autre gibier. Plus loin dans la vallée de la Melchaa est situé Melchthal, succursale de Kerns, dans un vallon verdoyant entouré de hautes montagnes. Là vivait, dans le hameau de Buchischwand la famille Anderhalden, à laquelle appartenait Arnold, vulgairement nommé Melchthal, ce jeune défenseur de la liberté suisse. Dans la Keselenfluh il y a une carrière de marbre d'où l'on retira les belles colonnes de l'église de Saxeln. Un autre sentier, allant à Engelberg, passe par les rochers couverts de neige de Juchli.

A l'extrémité supérieure de la vallée est le lac de Melch, dont les eaux se perdent en tourbillonnant dans une fente de rocher et reparaisent une lieue et demie plus bas pour former la source de la Melchaa. Le Melchthal est peu fréquenté par les touristes et cependant on peut le ranger au nombre des plus pittoresques vallées. Tantôt entouré de belles prairies, tantôt fortement encaissé, il est traversé par la bruyante Melchaa

dans toute sa longueur; d'innombrables petits ruisseaux au doux murmure, se fraient péniblement un passage à travers des rochers nus ou roulent tranquillement leurs ondes limpides à l'ombrage de sombres forêts de pins.

Sarnen, à une demi-lieue de Kerns, chef-lieu de l'Obwald possède environ 3000 habitants et se trouve dans un riant vallon, entouré de collines, au confluent de la Melchaa et de la Sarner-Aa. On voit dans l'hôtel-de-ville les portraits de tous les landammans d'Obwald de 1381 à 1824, ainsi que celui de St. Nicolas Flueh et un relief d'Unterwald et du Hasli. L'église est un bel édifice construit avec beaucoup de goût sur une colline. Sur une autre colline, nommée Landenberg, se trouvait autrefois la forteresse du bailli autrichien. Le matin du jour de l'an 1308, vingt paysans arrivèrent aux portes du château avec les présents d'usage. On leur ouvrit sans défiance; aussitôt entrés, ils munirent leurs bâtons de pointes de fer, et, avec le secours de leurs amis cachés à une certaine distance, ils s'emparèrent du château et le détruisirent de fond en comble. L'emplacement est occupé à présent par l'arsenal, la maison de tir, et sert de rendez-vous à la Landsgemeinde.

Le lac de Sarnen a près de 20000 pieds de long sur 8000 pieds de large; sa plus grande profondeur est de 240 pieds environ. Il est principalement alimenté par l'Aa qui vient du lac de Lungern. Les versants des montagnes descendent doucement jusqu'à la rive en s'ondulant comme un vaste falbalas de verdure, et les riches prairies dont les bords sont tapissés ne sont pas défigurées par des masses grisâtres de rochers. Tout son caractère rappelle plutôt le lac du plat pays que celui des régions élevées; voilà pourquoi une promenade sur sa rive ou sur ses ondes est si attrayante et éveille en nous une si bienfaisante mélancolie.

A une demi-lieue de Sarnen, au milieu de beaux pâturages et d'arbres fruitiers, s'élève le village de Saxeln, célèbre par sa belle église bâtie en 1674. Elle a la forme d'une croix latine et les voûtes d'une galerie sont soutenues par 20 colonnes de marbre noir tirées des carrières du Melchthal. Devant le maître autel, dans une armoire qui a la forme d'un autel, est renfermé le squelette de St. Nicolas de Flueh paré de précieux vêtements, d'or et de bijoux. Le sacristain, qui demeure près du choeur, fait voir ces reliques ainsi que les habits du saint conservés dans une autre armoire moyennant un pour-boire. Des troupes de pèlerins vont chaque année au tombeau du frère Nicolas. Les murs, richement ornés de marbre blanc, sont recouverts de nombreux ex-voto. A l'entrée, une



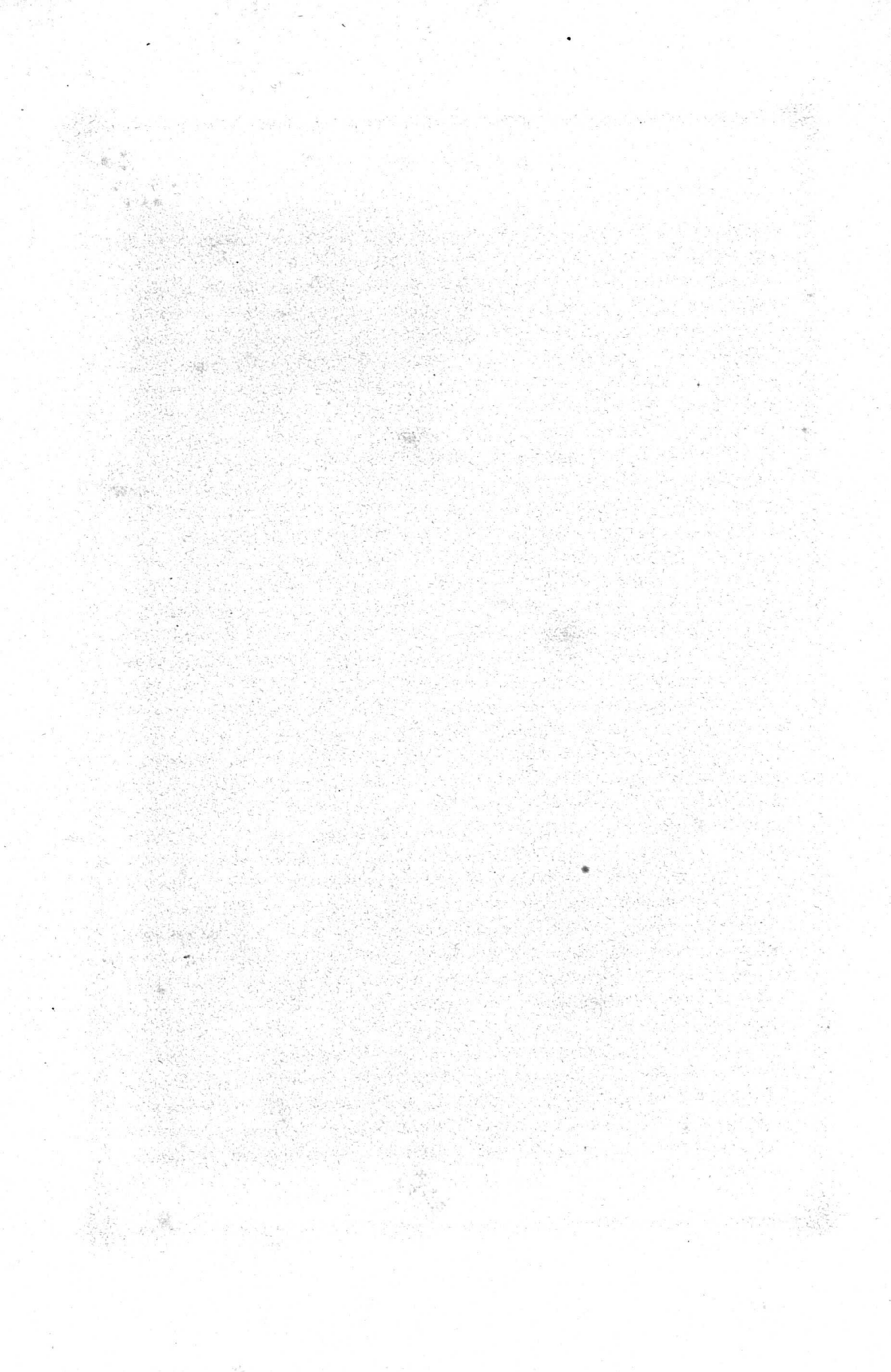
J. Fehrbach del.

C. Korch sculp.

SACHSELN.
UNTERWALDEN.

Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.

687



nouvelle fresque représente N. de Flueh entrant dans l'assemblée des confédérés.

Un amusement singulier des jeunes gens de Saxeln est le „traînage“. En hiver, quand le bois de chauffage et de charpente distribué aux différents ménages doit être transporté au village, ils se rendent en masse dans la forêt, leurs grands traîneaux sur le dos, chargent le bois de leurs voisins, et, en poussant des cris d'allégresse, descendent avec la rapidité d'une flèche dans la vallée. Il n'est pas rare qu'ils choisissent pour ce travail volontaire un beau clair de lune. Dans tous les cas, ce divertissement souvent assez dangereux des gars de Saxeln, doit être préféré à ces chemins russes établis en hiver dans différentes parties de l'Allemagne pour la récréation publique.

Le chemin qui conduit à la partie supérieure de la vallée passe sous de beaux arbres fruitiers et de magnifiques noyers, non loin du lac de Sarnen. A Ettisried il y a les ruines d'une vieille tour qui doit avoir fait partie d'un château fort des nobles d'Egwyl. Près de Dichtersmatt on a atteint l'extrémité du lac. Le village de Gyswyl, entre les lacs de Sarnen et de Lungern, fut détruit en 1629 par les inondations du Lauwibach. Il se forma un lac qui ne fut écoulé dans le lac de Sarnen qu'en 1762. La belle église se trouve sur le Zwinghubel autrefois siège des seigneurs de Hunwyl. A gauche, sous les arbres et dans le hameau du même nom, on voit les débris du château de Rudenz. Un des membres de cette illustre famille assassina son beau-père, Rudolphe d'Erlach, chef des Bernois à la bataille de Laupen; sa statue est placée devant la cathédrale de Berne. — Du côté oriental débouche le Lungern-Melchthal dont le ruisseau, la petite Melchaa, prend sa source à la frontière bernoise entre le Künigstuhl et Hochstollen. Un sentier peu fréquenté conduit par cette vallée à Meiringen.

La pente de la route de Rudenz au sommet du Kaiserstuhl est assez forte. Cette croupe ferme transversalement la vallée. Sur la hauteur se trouve le hameau du même nom, à une faible distance du lac de Lungern; une demi-lieue plus loin, au pied du passage du Brünig, s'étend le village de Lungern.

La vallée de Lungern est une des plus riantes du domaine des Alpes. Les hanches arrondies des montagnes qui l'entourent sont couronnées de sapins dont les ombrages vert-foncé contrastent singulièrement avec les couleurs plus claires des pâturages et l'écume blanchâtre d'une cascade. Les grandes anfractuosités affectant des formes bizarres, les rochers rongés

par la base et amenuisés presque jusqu'à leurs sommets, ces tours de pierre colossales et gigantesques, les avalanches terribles et dangereuses y sont inconnus. Semblable à un miroir limpide le lac repose tranquillement dans son bassin et des hêtres touffus cachent de pittoresques maisons champêtres. Même les bords plus escarpés du lac se sont recouverts d'un beau gazon et l'Aa seule, au lit rocailleux, interrompt le velours qui tapisse le sol.

La seule branche d'industrie de la vallée est l'élevé du bétail. Depuis longtemps on sentit la nécessité, pour gagner du terrain et pouvoir par là obtenir plus de prairies, de percer un canal et de laisser écouler une partie du lac. Le travail, commencé en 1790, éprouva par suite de l'invasion de Français mainte difficulté. Après neuf années les fonds vinrent à manquer et ce n'est qu'en 1834 que l'on se procura 17000 francs indispensables à l'achèvement de l'entreprise. Enfin le 9. Janvier 1836 une mine devait rompre les derniers obstacles. Des coups de feu avaient prévenu tout le pays du moment terrible qui pouvait avoir les suites les plus funestes pour les parties basses du canton. Deux détonations violentes se firent entendre; un torrent d'eau bourbeuse se précipita par l'ouverture et roula avec impétuosité dans le lac de Sarnen situé à 593 pieds plus bas; cependant le lendemain déjà les eaux devinrent plus claires. Près de Gyswyl de fortes inondations menacèrent de tout engloutir, le terrain s'affaissa en plusieurs endroits mais bientôt tout danger disparut; le lac s'abaissa insensiblement de 120 pieds, et 500 arpents de belles prairies furent le fruit de la persévérance. La vallée perdit, il est vrai, un peu en beauté ce qu'elle gagna en richesses; mais ne faut-il pas souvent préférer l'utile à l'agréable?

En-dehors du village un sentier se détache du chemin et monte par une pente raide jusqu'à une chapelle d'où il y a une belle vue sur Lungern, le lac et le Pilate. Au bout de vingt minutes le sentier rejoint le chemin pour chevaux que l'on remplacera bientôt par une bonne chaussée. Il y a, à droite, dans les rochers qui bordent le chemin, à 6 pouces du sol, un petit trou où l'on peut à peine mettre la main, qui est regardé dans tout le canton comme un baromètre infailible, du moins au coeur de l'été. Si le courant d'air qui sort du trou est froid, le temps est beau ou le sera; dans le cas contraire, il y aura de la pluie. — En quelques minutes on atteint la limite d'Unterwald, le passage du Brünig (3100 pieds). Près de l'auberge, établie sur la hauteur, deux chemins se présentent; celui de droite va à Brienz, celui de gauche à Meiringen. La

contrée présente ici un coup d'œil ravissant. Tandis que dans la profondeur la rivière serpente à travers des buissons et des prairies émaillées, des rochers gris et une multitude de chutes d'eau se présentent à la vue sur la rive opposée. Au-dessus s'étendent de belles alpes avec de nombreux chalets et de vastes forêts que couronnent les sommets neigeux du Wellhorn et du Wetterhorn.

Au Brünig nous quittons l'aimable, le joyeux petit pays d'Unterwald, et ainsi la partie montagneuse de la Suisse, pour tourner nos pas vers le quatrième des petits cantons.

Le Canton de Zug.

Tandis que la légende entoure d'un voile transparent l'antiquité des trois plus anciens cantons de la Confédération, elle nous laisse dans la plus grande ignorance sur Zug; elle ne parle ni de possessions romaines et gothiques, ni d'invasions de Frisons dans ce pays désert. Les étymologistes seuls trouvent sur l'emplacement du chef-lieu actuel le siège des Tugènes, Tugium, une des douze villes des anciens Celtes helvétiques. Cette ville, ainsi que tous les villages du pays, lors de l'émigration dans les Gaules du temps de César, fut livrée aux flammes par ses habitants. Cette contrée fertile et facilement accessible a dû cependant être peuplée et habitée à une époque fort avancée; des chaumières et de petites communautés ont dû être établies en ce lieu avant que le chasseur osât s'aventurer seul dans les étroites vallées de la Muotta et de la Reuss. On n'y trouve, il est vrai, que peu de traces des colons primitifs et même les Romains n'ont que faiblement marqué leur passage. Des recherches assidues pourraient peut-être verser un rayon de lumière dans le gouffre du passé mais n'éclaireraient jamais complètement l'époque où le beau lac de Genève, situé entre la Gaule et l'Italie, était appelé par un auteur ancien, le lac du désert.

Uri et Unterwald, par leur position dans la montagne et par leurs frontières naturelles, étaient déjà au moyen-âge des territoires séparés et Schwyz aussi avait un noyau dans la vallée de la Muotta; Zug, par contre, dut se former, pour ainsi dire, accidentellement de différentes communes qui peu à peu se joignirent à la ville. Quant à celle-ci on n'en fait authentiquement mention que bien tard. Au douzième siècle, les puissants comtes de Lenzbourg qui avaient leur résidence dans le canton d'Argovie,

étendirent leur domination sur Zug; mais lorsque le dernier rejeton de cette vieille et illustre maison eut été descendu dans la caveau de ses ancêtres, ses possessions et ses droits dans le domaine du lac de Zug et de la petite rivière Lorze (Lorez) échurent en partage aux comtes de Kybourg pour tomber, un siècle plus tard, entre les mains des Habsbourgs. En 1275, de même que Zurich et Lucerne, Zug eut sa nuit de massacre. Les nobles des environs, jaloux de la prospérité de la petite ville, résolurent de la surprendre par terre et par eau. Leur complot fut découvert par un batelier; les Zugois les reçurent à main armée et ils furent obligés de se retirer honteusement. Sous Rudolphe de Habsbourg ils combattirent à l'Est de l'empire contre Ottocar de Bohême et au Sud-ouest contre les Savoyards; à la bataille de Morgarten ils versèrent leur sang pour la cause autrichienne et ne se laissèrent pas entraîner à la rébellion par la liberté et l'indépendance toujours croissantes des cantons primitifs. Consciencieusement et aveuglément attachés à leurs maîtres, ils marchèrent même contre leurs propres frères. Ce n'est qu'en 1352 que, pressés par le besoin, enveloppés par l'armée confédérée, abandonnés par le duc Albrecht d'Autriche, ils adhérèrent à la Confédération. Le 28 Juin de la même année il jurèrent „les mains levées“ fidélité à la Ligue et restèrent fidèles à leur serment quoique l'empereur se déclarât contre eux et menaçât leur ville. Ils continuèrent pourtant à payer leurs impôts à l'Autriche, jusqu'à ce que celle-ci, forcée de renoncer à ses prétentions sur la Suisse, reconnût la liberté et l'indépendance du petit pays.

Le reste de l'histoire du canton n'offre rien de saillant et se confond avec l'histoire générale de la Suisse. La petite armée des Zugois, résolue et brave, prit une part active à tous les combats livrés par la Confédération. En 1798 (le 26. Avril à Dottikon en Argovie) elle se défendit vaillamment contre les Français mais dut céder à la supériorité des forces de l'ennemi. Elle fut incorporée au canton des Waldstettes et ne recouvrit son indépendance que par l'acte de médiation de 1803.

Zug, qui s'est peu agrandi dans le courant des siècles, est le plus petit canton de la Suisse et n'a pas même six milles carrées; sa population (environ 18000 âmes) est plus importante que celle d'Uri. De douces collines, propres à l'agriculture, et de belles vallées couvrent sa surface. A sa frontière orientale pourtant, vers Schwyz, quelques sommets du Kaiserstock et du Rossberg s'élèvent de 4300 à 4800 pieds au-dessus du niveau de la mer. La chaux marneuse, la nagelflue, et le grès se présentent partout à la vue; quelques monstrueux blocs de granit seulement, détachés du St. Gotthard et du Crispalt, rappellent les mon-

tagnes primitives voisines. Le sol est fertile. Sur les hauteurs s'étendent, à côté de belles forêts d'arbres conifères et de bois feuillu, de magnifiques pâturages. Dans les parties basses prospère le blé dont la culture est néanmoins fort restreinte en ce que le terrain est presque uniquement propriété des communes. La partie la plus productive du canton est la plaine située à l'extrémité Nord du lac de Zug. Le climat y est agréable. La contrée est riche en arbres fruitiers. Les cerises qui servent à la fabrication du Kirchwasser (eau-de-cerise) y réussissent partout. A côté du noyer touffu on voit le châtaignier chargé de fruits. On a même essayé de cultiver la vigne. Le vin pourtant n'est pas bon et ne peut figurer au rang des produits du canton. L'élevé du bétail joue un rôle important et la préparation du fromage forme l'occupation principale des Zugois. Il y a une trentaine d'années qu'il était à peine question d'industrie dans le canton et, outre une papeterie, on n'y trouvait que les métiers les plus indispensables; peu à peu on y établit des fabriques dont quelques-unes, par leurs dimensions, commencent à exercer une influence salutaire sur tout le pays.

Les habitants du canton de Zug de race allemande ressemblent sous beaucoup de rapports à leurs anciens frères et alliés de Schwyz, sous d'autres, cédant à la nature de leur domicile, ils en dévient. Eux aussi portent au fond du coeur l'amour du foyer natal et pendant longtemps ils regardaient l'émigration comme une action honteuse et diffamante. Ils aimaient à prendre part aux expéditions guerrières et, les armes à la main, ils marchèrent à différentes reprises contre l'Italie et la France. Ils tiennent fermement à la religion catholique romaine et prennent une part active aux solennités religieuses. D'après leur opinion politique ils peuvent être rangés au nombre des conservatifs. Le fanatisme politique qui s'était encore fait jour dans la guerre du Sonderbund s'est apaisé dans les derniers temps et la population protestante toujours croissante ne leur fait plus ombrage, surtout depuis qu'elle se montre si active et si entreprenante et qu'elle fournit un travail lucratif à des milliers de bras. Leur manière de vivre est en général simple. Le costume national, quoique très favorable à la beauté naturelle des jeunes gars et des jeunes filles, disparaît peu à peu de même que les anciennes moeurs et usages populaires. Au commencement du 19^e siècle le costume de Buonas était encore en vogue. Les jours de fête et les dimanches les jeunes gens se paraient avec une coquetterie vraiment féminine; ils portaient des souliers garnis de rouge, des bas blancs ornés de broderies aux couleurs les plus variées, des coulottes larges et plissées retenues aux

genoux, un long habit à larges basques, un chapeau de paille à larges bords garni de fleurs et qui ne diffère que fort peu de celui des jeunes filles, dans la main droite une jolie pipe et dans la gauche le bâton ferré dont on se sert dans les montagnes. Le costume des filles, célèbres dans tout le canton par leur beauté, consistait en souliers semblables, en bas écarlates, en courtes jupes vertes à plis très nombreux, en un tablier rayé sur lequel descendait un chaîne avec des breloques dorées, en une collerette et une chemise à manchettes d'une blancheur éblouissante, en un corsage garni de rubans verts et rouges et en un chapeau de paille jaune-clair orné de fleurs. Tout l'ajustement, malgré le contraste des couleurs, a l'air aimable et fait preuve de quelque aisance et d'un certain désir de parure assez innocent.

La construction des maisons du canton de Zug, surtout les habitations des paysans, a beaucoup d'analogie avec celle des maisons du canton de Schwyz. La partie inférieure consiste en un soubassement en pierre où se trouve la cave et au-dessus duquel s'élève généralement une construction en bois à deux étages. Un escalier en bois ou en pierre de six à huit marches conduit dans l'intérieur. A la hauteur du deuxième étage, des galeries (soutenues par des chevalets) par-dessus lesquelles s'avance le toit à bardeaux, garnissent les côtés latéraux de la maison; des appentis surmontent les fenêtres carrées à petites vitres de la façade. L'arrangement intérieur est le même que celui des maisons des cantons primitifs. Plusieurs de ces habitations de bois simples, mais convenablement disposées, sont très vieilles et présentent un aspect vraiment pittoresque au milieu de beaux noyers et d'arbres fruitiers; la grimpante vigne cache en partie les cloisons que le temps a noircies. Des demeures plus spacieuses se trouvent çà et là dans le canton, principalement dans les villages de Baar et de Cham, connus par leur aisance; leur nombre a considérablement augmenté les vingt dernières années. En outre on voit près de Zug de belles propriétés, de véritables villas qui, avec leurs jardins de fleurs, leurs belles allées de noyers et de châtaigniers sont dignes du pinceau d'un artiste.

Deux voies principales conduisent du canton de Schwyz dans celui de Zug; l'une par eau, l'autre par terre. La première qui passe par le lac de Zug est celle que choisissent de préférence les touristes qui des-

cident du Rigi ou qui, après avoir traversé le beau lac des Quatre-Cantons, débarquent à Brunnen; elle est également fréquentée par ceux qui, venant par le Pragel et la vallée de la Muotta ont pénétré dans l'intérieur du canton de Schwyz. La seconde longe le lac d'Egeri et est beaucoup plus solitaire. Elle est ordinairement suivie par les visiteurs du champ de bataille de Morgarten; elle leur rappelle le chemin que le duc Léopold, bercé de la douce espérance d'une victoire infaillible, prit avec ses gens d'armes. Tournons d'abord nos regards vers la route du lac de Zug.

Parmi les nombreux lacs de la Suisse, celui de Zug n'est pas le plus insignifiant. Il se distingue par sa tranquillité et sa grâce; vers le Nord les rives s'élèvent en une pente douce pour former une vaste plaine; vers le Sud le Rigi domine le lac et présente un aspect majestueux. Il a trois lieues de long sur une demi-lieue de large; près de Zug pourtant la largeur est d'une lieue. A son extrémité inférieure, près d'Arth, ses bords sont unis et il baigne la charmante vallée qui s'étend entre le Rigi et le Rossberg. Au Sud s'allonge, parallèlement à l'axe du lac, la montagne de Zug à laquelle se rattache le Rossberg âpre et escarpé. A l'Ouest de douces collines s'offrent à la vue entre Hüenberg et Buonas, près d'Immensee l'étroite langue de terre boisée du Kiemen pénètre bien avant dans le lac et plus haut les eaux rongent la base du Rigi crevassé et couvert d'arbres. La plus grande profondeur du lac est évaluée à 1200 pieds; il est à 1285 pieds au-dessus du niveau de la mer, par conséquent 60 pieds plus bas que celui des Quatre-Cantons. L'établissement d'un canal (vu cette différence de niveau) qui devait unir ces deux grands réservoirs, restera donc toujours à l'état de projet. Les tempêtes ne le tourmentent pas trop et, sous ce rapport, il peut être rangé au nombre des lacs les plus agréables et les moins dangereux. Le vent du Sud et du Sud-ouest troublent rarement sa surface et lancent ses vagues irritées contre la rive. Parmi les nombreux petits cours d'eau qui l'alimentent, deux seulement sont de quelque importance: la Rigi-Aa près d'Arth et la Lorze près de Cham; cette dernière pourtant s'est creusé une issue tout près de son confluent pour se jeter dans la Reuss. Le lac est excessivement poissonneux et nourrit, outre des brochets et des carpes magnifiques, de délicieuses truites et le célèbre Röhli (*Salmo Salvellinus*) qui est propre au canton de Zug et recherché pour sa chair exquise. Les amateurs de bons poissons et de la pêche l'ont transplanté dans d'autres réservoirs de la Suisse où ils espèrent le voir prospérer aussi bien que dans les eaux tranquilles du lac de Zug. La légende parle

encore d'un poisson monstrueux, gros comme un tronc d'arbre, qui ne se montrait que pour annoncer la peste, la guerre ou la disette. Personne n'osait l'attaquer, telle était la terreur qu'il inspirait. Le monstre a disparu, mais les fléaux qu'il prêchait existent encore.

Trois ou quatre fois par jour le bateau à vapeur fend les eaux du lac dans toute sa longueur et aborde à Zug, Oberweil, Immensee et Arth. Les personnes qui s'embarquent à Arth peuvent, pendant la première partie du trajet, jouir amplement de la vue du Rigi que les effets de la lumière présentent sous des formes si variées. Du côté opposé s'élève le prolongement du Rossberg, au pied duquel s'étendent de riants villages. Au fond plane la pyramide des Mythen aux rochers saillants. Au plein soleil de midi, ces roches grisâtres ont un reflet triste et monotone; mais quand le crépuscule et la brume du soir les enveloppent, elles prennent l'aspect de monuments formidables. On dirait que ce sont de ces élévations monstrueuses nées des rêves les plus fantastiques. Bientôt le bateau atteint Immensee où les voyageurs mettent pied à terre pour visiter le chemin creux, Küssnacht et Lucerne. De là le bateau longe le base amenuisée du puissant Kiemen, se dirige vers la rive droite et, après avoir passé le détroit formé par la langue de terre, entre dans la deuxième partie du lac. Les bords verdoyants se mirent dans les eaux limpides et les vagues clapotent dans les petites baies. Au Nord s'ouvre une charmante plaine tandis qu'à gauche les jolis villages de Buonas et de Cham présentent leurs blanches maisons. A l'horizon lointain l'oeil découvre de douces hauteurs que domine le Pilate dentelé; plus loin surgissent des montagnes encore plus hautes; à droite, à l'extrémité d'une vaste baie, le chef-lieu du canton avec ses belles villas s'élève sur les bords unis du lac. Toute la traversée, si riche en surprises de tout genre, n'a duré qu'une heure et ce n'est qu'à regret que l'on voit le bateau s'approcher du lieu du débarquement.

Pour les touristes qui ont déjà fait la route d'Arth à Zug en bateau, une chaussée bien entretenue s'ouvre sur la rive droite. Elle passe d'abord près d'un monument érigé en 1821 sur la place d'où le chevalier de Hünenberg lança à son compère Jean Jacques Zay, la flèche qui contribua si puissamment au succès la bataille de Morgarten. — A St. Adrian, où la landwehr schwyzoise opposa en 1798 une forte résistance aux Français qui s'étaient avancés dans le canton, on quitte le canton de Schwyz pour entrer dans le petit village de Walchwyl. La contrée semble subitement changée: une température douce et une terre voluptueuse rappellent le beau ciel et le sol fertile du canton du Tessin. Des

châtaigniers gigantesques, tantôt épars et isolés comme des misanthropes qui fuient le commerce de hommes, tantôt groupés comme les membres d'une même famille, étendent leurs branches touffues et protectrices, de superbes vignes qui vont se perdre sur les hauteurs ombragent toutes les maisons, se voûtent au-dessus du chemin étroit et au printemps, quand les parties plus élevées sont encore couvertes de neige, on voit déjà fleurir dans ce joli vallon les anémones, les primevères, les violettes et les pervenches.

Des points romantiques et pittoresques, relevés par deux aimables cascades, entourent le village. Ce coin de terre si gracieux était autrefois le séjour des gnomes (Erdmännchen). Ces génies capricieux faisaient leur demeure dans les bois et les rochers des biens communaux de Walchwyl mais principalement près de la Gnyppenfluh; l'avenir et tous les mystères de l'art notoire leur étaient dévoilés. On les trouvait souvent sur les meules de foin et de paille assis autour d'un feu pétillant; ils disparaissaient et le feu s'éteignait sans que le tas fût endommagé. Ils grimpaient sur les arbres et escaladaient les rochers avec une rapidité qui tenait du prodige. Ils avaient leur palais magnifique dans ce qu'on appelait „l'enfer froid“. Une sage-femme qui devait prodiguer ses soins à la reine des nains fut la seule personne qui eût jamais pénétré en cet endroit. Ces gnomes savaient se rendre utiles aux hommes, faisaient leur travail, les préservaient des dangers, mais se vengeaient aussi cruellement de ceux qui les avaient offensés. Lorsqu'ils quittèrent la contrée, l'âge d'or du bonheur et de la bénédiction finit pour la commune de Walchwyl.

La route, ombragée de beaux arbres, se dirige toujours vers le Nord sur les bords du lac et suit les sinuosités des nombreuses petites baies. Le premier endroit que l'on rencontre est le hameau d'Otterschweil avec sa chapelle; bientôt après vient le petit village d'Oberweil dont l'église est succursale de Zug. Ce village est souvent visité pendant les belles journées d'été et d'automne par les Zugois qui viennent y jouir des belles vues que l'on a sur le lac et les montagnes. En-delà d'Oberweil on voit de jolies maisons de campagne qui s'étendent à droite de la chaussée et en quelques minutes on atteint la ville.

Nous n'entrons pourtant pas encore à Zug; nous retournons sur les frontières de Schwyz pour apprendre à connaître la route du lac d'Egeri. Du champ de bataille de Morgarten, le chemin traverse, sur la rive septentrionale, la vallée solitaire et romantique qu'encadrent d'assez hautes montagnes: à l'Est, le Gubel et le Haut-Rhône; à l'Ouest, le Rossberg, le Walchwyl et le Figlerfluh. Le lac lui-même à une lieue et demie de long,

près d'une demi-lieue de large et est situé à 2242 pieds au-dessus du niveau de la mer d'après le mesurage le plus récent. Tous ses affluents sont de peu d'importance; il donne le jour à la Lorze qui, s'échappant de l'extrémité Nord-ouest, roule lentement ses eaux tranquilles et faibles pour se jeter dans le lac de Zug, après avoir enveloppé dans son vaste circuit Baar et Zug. Ce petit lac paisible à surface claire et transparente nourrit le „Rötheli“ que les habitants de la vallée, d'après des documents, payèrent comme contribution à la maison de Habsbourg-Autriche: Egeri obtint autrefois exemption de douane moyennant une livraison annuelle de ces excellents poissons à la ville de Zurich dont les habitants n'étaient pourtant pas connus par leur gourmandise. Il y a quelques années qu'on vit encore des embarcations de forme antique singulière sillonner le lac d'Egeri; c'étaient des troncs de chêne creux qui servaient tant au transport des produits du pays qu'à celui des voyageurs. Les découvertes des antiquaires suisses prouvent que des bacs semblables étaient généralement répandus sur les lacs de la Suisse et ne disparurent des lacs de Zug et de Lucerne que dans les derniers siècles.

Du village d'Ober-Egeri un sentier passe par le St. Jostenberg et mène à Altmatt et à Einsiedeln. Une chapelle, bâtie sur la hauteur, réunissait autrefois deux fois chaque année la population de la contrée. On y célébrait une messe et l'on priait pour la prospérité du bétail. Ober-Egeri est un vieux village formé de beaucoup de fermes éparses; le partage inégal de ses biens communaux a de beaucoup augmenté le nombre de ses habitants, il est vrai, mais en a réduit aussi une grande partie à la misère. Déjà à une époque fort reculée et au plus tard au huitième siècle, le village possédait une église renommée par les reliques merveilleuses qu'elle renfermait. On y trouvait p. ex. un peu de la terre dont Adam fut formé, une branche du buisson enflammé que vit Moïse, une parcelle de la pierre sur laquelle se tenait l'archange Gabriel lorsqu'il apparut à la St^e Vierge, un morceau du rocher où était agenouillé le Christ quand il sua du sang, des vêtements de la mère du Seigneur, des ossements des St^s Innocents, etc. — Les habitants sont sveltes et élancés et forment un petit peuple franc et jovial qui vit principalement de l'élevé du bétail et de la fabrication du fromage; il exerce aussi un peu de jardinage et d'agriculture et tient de corps et d'âme à son pays si riche en vues pittoresques et en scènes alpestres.

Un sentier agréable qui se dirige vers le Nord passe par le Mangli et conduit dans le Sihlthal et à Hütten, village élevé du canton de Zurich; un autre sentier longe le pied d'une petite colline et va à Menzingen. Sur

la cime de cette colline, deux beaux tilleuls dominant la contrée la plus aimable. Menzingen est un grand village qui jouit d'une certaine aisance et qui, vu le groupe de jolies collines et de montagnes qu'il comprend, porte aussi le nom „im Berg“. — Nüheim, qui n'offre rien d'extraordinaire, possédait déjà une église au douzième siècle et Schönbrunnen était connu par son couvent dont les religieuses, aux idées trop mondaines, avaient des relations intimes avec les nombreux nobles des environs et principalement avec les seigneurs de Wildenbourg. On veut même avoir trouvé les traces d'un souterrain qui établissait la communication entre le château de Wildenbourg et le couvent. Les habitants de Menzingen jouissent d'une bonne réputation dans le canton de Zug; on les dépeint comme des gens résolus et braves qui savent maintenir leurs droits, qui sont compatissants envers leur prochain et qui font plus de sacrifices pour l'éducation de la jeunesse que maint autre endroit du canton. Depuis deux ans environ il y a sur le penchant N. O. de la montagne de Menzingen, sur une terrasse fertile, entourée de montagnes de trois côtés, un lieu de cure nommé Schönbrunn; on y emploie avec succès le petit-lait et l'eau froide. L'air des montagnes ne contribue pas peu au rétablissement des forces. Schönbrunn offre une belle vue sur les cantons de Zug, de Lucerne, d'Argovie et de Zurich, sur les Alpes d'Uri, le Rigi, le Pilate, la chaîne du Jura et de l'Albis. — Pendant les guerres de religion (1531), quinze jours après la sanglante bataille de Kappel, les Zurichois campés sur le Gubel, furent attaqués à minuit par la faible armée des cantons primitifs et mis en fuite.

Menzingen, de même que presque tous les villages du canton de Zug, a aussi sa légende. Sur le Wolfberg, dit-elle, il y avait une fois un couvent que visitaient assez souvent les habitants de la vallée. Quelle fut leur surprise lorsqu'un jour l'édifice eut disparu sans laisser la moindre trace de son existence primitive! Cependant on croyait entendre de temps en temps le tintement d'une cloche sur la hauteur. Un garçon de labour, attiré sur le sommet de la montagne par les sons que le vent portait au loin dans la plaine, arrive à une croix de marbre. Poussé par la curiosité il la touche de la main; aussitôt le rocher qui forme la tête de la montagne s'entr'ouvre comme la gueule d'un dragon et il se trouve devant un couvent immense. Un moine à barbe blanche lui fait signe de le suivre. Il traverse une galerie souterraine et entre dans une église spacieuse éclairée par une faible lumière. Le moine touche la partie inférieure du rideau noir qui sépare le chœur de la nef; aussitôt il se lève poussé par une force invisible. Dans les stalles richement décorées qui entourent le magnifique autel, il voit des moines, la tête penchée

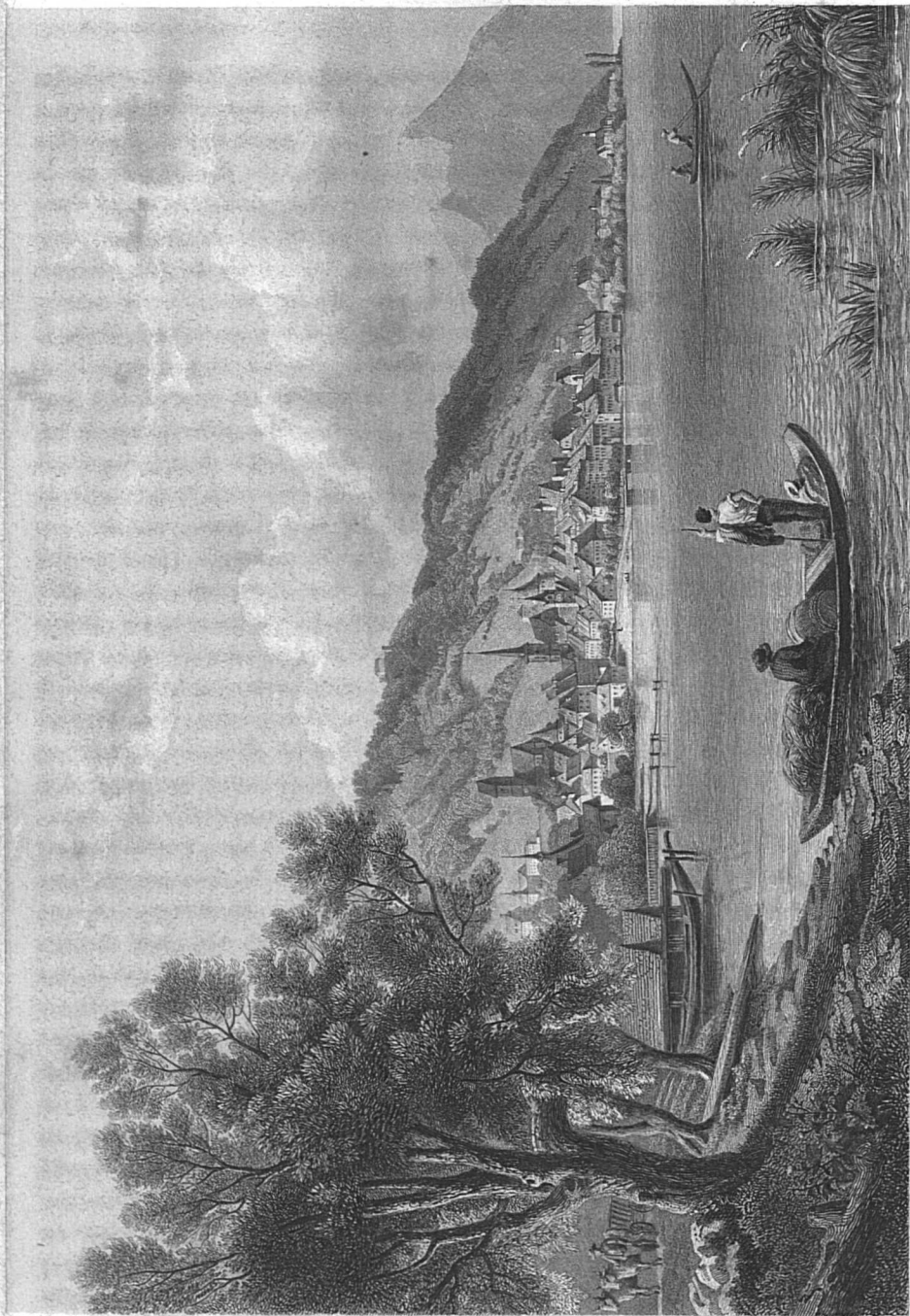
sur leur missel. Des tapis brodés d'or et d'argent recouvrent les marches qui conduisent au trône où sommeille un vénérable vieillard sous un dais étincelant de pierreries. Il est revêtu de ses habits sacerdotaux et tient de la main droite une crosse brillante. Le moine s'approche du trône avec le jeune paysan. Le vieillard ouvre lentement les yeux, se lève avec une dignité imposante, tourne vers le moine son visage livide et l'apostrophe d'une voix sépulcrale: „Quelle heure est-il dehors?“ Le pauvre paysan, croyant dans son trouble que la question s'adresse à lui, répond précipitamment: „Monseigneur, il va être quatre heures et demie.“ A l'instant même un coup terrible se fait entendre aussi lugubre que le coup de canon d'un navire en perdition parmi les brisants! . . . Eglise, abbé, moines disparaissent et le gars se réveille couché sur une pierre. S'il avait pu se taire, ajoutent les narrateurs du village, il aurait peut-être vu des choses merveilleuses et trouvé la clef de sa fortune.

A une demi-lieue d'Ober-Egeri, toujours sur les bords du lac, se trouve Unter-Egeri ou Weil avec une belle église que le diacre Fliegauf fit bâtir et décorer de ses propres moyens pour son lieu de naissance. Quoiqu'il se montrât bienfaisant à tous égards envers sa commune, il fut payé d'ingratitude. Ayant un jour fait don à ses compatriotes de 5000 florins, ceux-ci, poussés par une cupidité inexplicable, le forcèrent par voie de justice à payer lui-même les intérêts arriérés; en outre ils l'affligèrent par toutes sortes de vexations. C'est ainsi que ce digne homme, autrefois riche et considéré, passa ses dernières années dans la misère et l'abandon. — Si Walchwyl est connu par l'apparition d'un chevalier monté sur une jument blanche qui fait la ronde en punition de ses crimes, Egeri n'en est pas moins célèbre par un revenant semblable qui fait les nuits des quatre-temps le tour des vastes biens communaux qui s'étendent jusque dans le domaine de Schwyz. Des différends s'étant élevés entre les communes de Wollerau et d'Egeri concernant la ligne de démarcation, on convint d'en remettre la décision à deux coureurs qui partiraient en même temps. A leur point de rencontre on devait poser la borne. Celui d'Egeri se servit d'un cheval pendant la plus grande partie du trajet et jura ensuite qu'il avait loyalement acquis les biens à sa commune. Pour expier ce faux serment il errera, se lamentant et gémissant, jusqu'à ce que le bien mal acquis soit rendu à ses propriétaires légitimes.

Près d'Unter-Egeri le lac touche à sa fin. A l'exemple de Lungern on avait depuis longtemps proposé de faire écouler une partie des eaux pour gagner du terrain; ce projet pourtant n'a pas été réalisé parceque les capitaux nécessaires à l'entreprise ne sauraient être trouvés. En général

les cantons primitifs savent se procurer les fonds pour établir de belles chaussées pour la commodité publique, mais ils ne comprennent pas assez leurs intérêts particuliers pour exécuter ce qui pourrait leur être d'un avantage personnel. — Le chemin descend le long de la Lorze par de belles prairies puis traverse la rivière elle-même qui roule ses eaux dans une gorge profonde et boisée, formée par le Gubel et la montagne de Zug. A quelques pas du pont, un sentier escarpé conduit au hameau élevé d'Allenwinden où il y a une chapelle consacrée à St. Wendelin, patron des montagnards et des habitants des chalets; ce sentier longe le pied de la montagne pour déboucher à Zug.

Tandis qu'Altorf, Schwyz, Sarnen et Stans ne se considèrent que comme des bourgs, Zug se donne le nom de ville depuis bien des siècles, et en effet les restes de ses vieux murs et de ses tours font preuve de son importance et de sa position primitives. Mais ce n'est pas par là seulement qu'elle se distingue de ces chefs-lieux des trois cantons: ses habitants sont animés d'un esprit actif qui les pousse de plus en plus vers l'industrie et le commerce. La partie la plus importante de la ville est située sur les bords du lac; l'autre, plus vieille et plus sombre, s'étend sur la hauteur; là des bâtiments de style moderne égaient la vue, ici des murs antiques, noircis de vétusté et ornés de peintures que l'action de la pluie et de la neige a effacées, rappellent des siècles écoulés et leurs faits héroïques. Zug compte environ 3500 âmes et n'est que peu animée en hiver; en été, au contraire, quand les étrangers de tous les pays sont attirés vers le Rigi, ses rues sont encombrées de voyageurs, de guides, de cochers et de commerçants. Avec l'établissement du chemin de fer qui doit la lier à Lucerne, Berne et Rapperschwyl, elle deviendra, vu sa position romantique et idyllique, encore bien plus le rendez-vous des touristes. Un des points les plus agréables est „le Haab“ tout près du lieu de débarquement des bateaux à vapeur. Les parties les plus élevées des environs, le cimetière près de l'église paroissiale de St. Michel, le couvent des capucins, l'ancien jardin de Zurlauben méritent d'être visités. L'église paroissiale elle-même avec quelques tableaux très-estimés de J. Brandenburg, peintre de Zug († 1726), est assez remarquable, de même que l'ossuaire qui doit surprendre celui qui n'en a pas vu de semblables dans la Suisse catholique. Il porte l'inscription singulière formée d'ossements „Mento mori“. Les parents des morts ont soin, à l'ouverture des tombes, d'en retirer les crânes, de les nettoyer, d'y inscrire le nom et la date de naissance et de les exposer dans le charnier. On trouve même parfois dans les habitations les crânes des ancêtres du propriétaire. La belle



H. Hornbeck del.

J. Kegel sculp.

ZUG MIT DEM IRGEL.
(Zug)

Druck & Verlag von G. Luange in Darmstadt.

100

[The text in this block is extremely faint and illegible due to heavy noise and low contrast. It appears to be a single column of text, possibly a list or a series of entries, but no specific words or numbers can be discerned.]

église de St. Oswald possède une Descente de N. S. au tombeau très intéressante et le monument de l'historiographe, le général Zurlauben. On voit dans l'arsenal d'anciennes armes conquises dans les différentes batailles et la bannière teinte du sang de Pierre Collin, mort en 1422 à Arbedo. Dans la chambre de torture on découvre des instruments effroyables dont nos pères comprenaient si bien l'usage pour mutiler le corps et obtenir des aveux qui, vrais ou faux, conduisaient au supplice. Nous sommes plus heureux que nos aïeux. Ces mille inventions toujours plus affreuses les unes que les autres gisent là comme les tristes restes d'une époque barbare. Mais la torture est-elle abolie, parceque ces instruments rongés par la rouille demeurent maintenant inactifs? Non, car il existe des tourments tout aussi cruels que ceux du corps, c'est la torture de l'esprit, de la volonté et du coeur! Puisse-t-elle un jour être extirpée de la société, puisse le genre humain jouir de cette liberté qui seule peut assurer le bonheur!

Autrefois Zug s'avancait jusque dans le lac. En 1435, le 4 Mars, un bruit épouvantable se fit entendre et une partie du mur d'enceinte avec quelques tourelles fut engloutie par les eaux; presque au même moment une rue entière de 26 maisons et d'autres constructions disparu également dans les vagues. Quoique plusieurs indices eussent prévenu la population et que beaucoup d'habitants eussent mis à l'abri leurs biens et leur vie, 60 personnes furent pourtant ensevelies sous les ruines. Un petit enfant, le fils du greffier de la ville, Wickart, fut sauvé d'une manière miraculeuse. Comme un autre Moïse, il dormait tranquillement dans son berceau, ballotté par les ondes, lorsque des pêcheurs le retirèrent de sa frêle embarcation. En 1594 une autre partie du rivage se détacha, mais cette fois 9 maisons seulement furent enlevées. La fable prétend qu'en différents endroits le rivage est pour ainsi dire miné et elle en attribue la cause aux grands poissons, principalement aux carpes.

Depuis quelques années Zug, grâce à son beau site, est visité par les personnes à qui on recommande l'air des montagnes, la cure du petit-lait et qui sont trop faibles pour faire de longues excursions sur des chemins escarpés. Cette petite ville, par la quantité de voyageurs, par les promenades pittoresques et variées qu'elle offre dans toutes les directions, ne manque pas d'être un séjour d'été très agréable. La plupart des baigneurs préfèrent pourtant à la ville l'établissement du Felsenegg, bâti sur une terrasse de la pente occidentale de la montagne, auquel on peut facilement arriver en voiture. Cet établissement, formé d'une grande maison et de deux autres plus petites, renferme des salles spacieuses, des chambres

ravagé pendant les guerres de 1712 et sur une île, formée par la Lorze, le couvent des cisterciennes fondé déjà en 1231. Les chroniqueurs racontent que du temps de la réformation, les religieuses, encouragées par l'exemple de quelques autres recluses, avaient formé le projet d'échanger le voile contre la bague d'alliance. Les conseillers de Zug, ennemis de la rénovation qui ébranlait si vivement la religion que leur avaient léguée leurs pères, résolurent de les intimider; ils payèrent effectivement un individu qui, revêtu d'un costume effrayant, s'introduisit de nuit dans le couvent et répandit une telle terreur que les pauvres religieuses rentrèrent dans le devoir et ne songèrent plus à violer leurs vœux. En punition des ces idées mondaines, le couvent était obligé de faire transporter une botte de paille devant la porte de chaque conseiller à l'époque des sessions; en outre on exposait publiquement le moine bourru auquel on donna le nom de gardien de Frauenthal et une des religieuses était solennellement portée en effigie à travers la ville. Ce n'est qu'en 1798 que les nonnes, moyennant une forte somme d'argent, furent exemptées de la livraison de la paille et que se terminèrent ces processions ridicules. — Le petit Bibersee (lac des castors) rappelle les castors qui étaient encore assez nombreux en Suisse vers le 16^e siècle, mais qui ont complètement disparu à présent.

Une belle chaussée, qui probablement sera bientôt remplacée par un chemin de fer, conduit en 5 heures de Zug à Lucerne. Elle longe d'abord le pourtour de l'extrémité septentrionale du lac, la maison de charité et la place de tir, traverse la Lorze à son embouchure et ensuite à sa sortie du lac, et atteint enfin Cham. La tradition rapporte que ce village, lors de la domination romaine, avait été une ville qui devait son nom à un certain Camus. On a pourtant vainement tâché de découvrir des restes de forts et de murailles; même l'emplacement appelé Städtli (ville) ne peut venir à l'appui de la supposition émise. Quelques médailles d'empereur seules que l'on a trouvées çà et là annoncent le passage des conquérants du monde. Néanmoins Cham est un endroit très ancien, car du temps des Carlovingiens il y avait là une cour impériale qui devint bientôt propriété de la riche abbaye de Zurich. Sur une aimable colline s'élève la belle église dont le retable de Reinhard de Lucerne est assez vanté. On y conserve aussi la chasuble d'un évêque des Pays-Bas qui mourut à Cham de la consommation sur son voyage à Rome. Ce saint jouit d'une grande vénération et sa chasuble doit préserver les enfants de la maladie à laquelle il succomba.

De Cham une route passe par St. Wolfgang, petit hameau sur une colline, pour aller à Sins et ensuite sur la chaussée de Bremgarten à Lucerne. Une autre route se dirige vers le Sud-ouest à Hünenberg. Sur une hauteur de la rive droite de la Reuss, se trouvent les restes d'une tour antique, autrefois siège des puissants seigneurs de Hünenberg. Là demeurait le chevalier Henri qui en 1315, avant la bataille de Morgarten, envoya à ses compagnons la flèche qui leur assura la victoire. L'endroit appelé „halde des morts“ doit son nom au massacre qui y eut lieu la nuit de Noël 1388. Les Zugois, après avoir perdu grand nombre de gens d'armes, étaient sur le point d'être complètement battus lorsque les Confédérés vinrent à leur secours, fondirent à l'improviste sur les Autrichiens victorieux et les forcèrent à la retraite. En 1414 les habitants de Cham se rachetèrent de la dépendance pour 204 florins (438 Fr.) et se placèrent sous la protection de la ville de Zug. Les environs du village sont très pittoresques: de belles maisons de paysans, des terres et des champs fertiles, de vertes prairies, de riches forêts sont jetés pêle-mêle et forment un ensemble charmant. Par le hameau de Berchtwyl on arrive en une heure à la frontière du canton et au pont couvert de Gyslikon. Lors de la guerre du Sonderbund un combat acharné y eut lieu au mois de Novembre 1847 dont le résultat fut la dissolution de l'alliance séparée des sept cantons et la reddition de Lucerne.

Le long de la rive occidentale du lac, un chemin mène jusqu'à la frontière du domaine de Zug et à Immensee. Il passe près du petit fort de Buonas. Ce petit fort, à l'aspect si peu martial, se trouve sur un rocher de nagelfluë qui s'avance jusque dans le lac et qui forme l'extrémité d'une chaîne de collines longue de plus d'une lieue. Le puits-fontaine de 40 pieds de profondeur passe pour une construction romaine. Autrefois le château, encore bien conservé, appartenait aux seigneurs de Hertenstein de Lucerne qui l'appellèrent Neuf-Hertenstein; ce nom pourtant a disparu avec les propriétaires et le nom primitif de Buonas est resté. Keller de Zurich, le célèbre paysagiste, a fait le panorama de la contrée qui, quoique dépourvue de hautes montagnes, n'en est pas moins des plus aimables. Chaque année au mois de Juin et de Juillet a lieu près du château une grande pêche de carpes. Le peu d'habitations dispersées dans les environs font partie de la paroisse de Risch située à 30 minutes plus vers l'Ouest. A proprement parler Risch est composé de deux villages qui ne forment qu'une commune. Le sol est pierreux mais recouvert d'excellentes prairies, de beaux arbres fruitiers, et les habitants sont à leur aise. D'énormes blocs de granit, épars en grande quantité dans le pays, rappel-

lent ces grands torrents qui, nourris par les glaciers, enlevèrent tout sur leur passage, pénétrèrent bien avant dans le pays et déposèrent ces géants de pierre pour montrer à la postérité leur force et leur vigueur.

Jusqu'en 1798 le village de Risch appartenait aux seigneurs de Herstein; ils étaient collateurs de l'église et pouvaient, sans forme de procès et de leur propre autorité, donner la cure à chaque membre de leur famille qui avait reçu les ordres. Tout autre prêtre devait leur faire place. Un calice qui avait servi dans la chapelle de Charles-le-Téméraire et qu'il perdit avec tant d'objets de valeur à la bataille de Grandson, fut donné à l'église de Risch. Les filles de Risch et de Buonas sont célèbres; elles passent pour les plus belles du canton et se distinguent en effet des autres Zugoises par leur grâce et leurs attraits que relève encore leur charmant costume. — Différents sentiers conduisent de Risch à Lucerne, à Küsnacht et à Immence; ils ne sont pourtant que rarement fréquentés par les voyageurs. Les touristes néanmoins qui préfèrent les excursions à pied aux voyages en bateau et en voiture, trouveront des jouissances infinies en faisant le tour du lac de Zug. Ils ne rencontreront pas, il est vrai, de grands hôtels sur leur chemin; mais cette partie, la plus aimable, la plus riante du canton et une des plus charmantes de la Suisse entière, ne manquera pas de leur offrir les délices les plus variées, les charmes les plus nombreux.

Le Canton de Lucerne.

A l'extrémité occidentale du lac des Quatre-Cantons et de la baie cunéiforme, à l'endroit où les eaux cristallines de la Reuss se sont frayé une issue, s'élèvent des deux côtés du fleuve de jolies maisons, de nombreux clochers, des tours antiques : c'est Lucerne, autrefois souveraine du vaste domaine auquel elle a donné son nom. L'époque de sa fondation est inconnue. Les Celtes et les Romains n'y ont pas laissé de traces de leur passage et les auteurs anciens n'en parlent pas. Pourtant son origine, de même que celle de toutes les villes suisses bâties dans des circonstances analogues (Zurich, Thun, Yverdon et Genève), doit remonter à un temps très reculé. Quelques étymologistes la considèrent comme une vieille colonie helvétique et font dériver son nom de Lug-cern, c. à. d. „à la tête du lac“ ; d'autres y établissent des cabanes de pêcheurs (en effet dans quelques documents du moyen-âge „luceria“ désigne hutte de pêcheurs) ; d'autres enfin fondent leur supposition sur la vieille tour qui servait de phare (Lucerna) et indiquait le lieu d'abordage aux pêcheurs attardés. Toutes ces hypothèses pourtant ne sauraient passer pour des preuves convaincantes et la vieille tour, appelée aujourd'hui „Tour d'eau“, ne paraît pas être de construction romaine mais provenir plutôt du 13^e siècle. Même les plus anciens documents dont parle l'histoire de la ville et qui dateraient de l'époque franque sont mis en doute. Wichard, frère de Rupert, duc d'Alemannie et parent du roi franc Cloris III., doit avoir fondé (695) en l'honneur de St. Léger, évêque d'Autun, sur la place qui s'appelait „de tout temps Lucerne“ une maison de Dieu qu'il dota d'une partie des

biens qu'il avait dans la contrée. Jusqu'au milieu du 8^e siècle, le couvent des bénédictins resta en pleine possession de ses droits, et à mesure que son importance s'accrut, le petit endroit situé dans le voisinage qu'il gouvernait et stimulait, gagnait en importance. Vers l'an 765 cependant, le couvent, et ainsi la cour et la petite ville de Lucerne, par donation de Pépin, père de Charlemagne, passa entre les mains des bénédictins de Murbach en Alsace. Les abbés firent administrer leur nouvelle acquisition par des gouverneurs ecclésiastiques (prieurs) et par des vassaux séculiers choisis parmi les hommes libres; de temps en temps ils visitaient eux-mêmes leur propriété. A cette époque aussi le monastère de St. Léger acquit des terres et des droits nouveaux et ne possédait pas moins de 16 cours de justice. La ville reçut des abbés de Murbach de nombreuses faveurs; elle avait son propre conseil de 18 membres que présidait pourtant un bailli du couvent pour garantir sa souveraineté. La prospérité du monastère dura 5 siècles; enfin les Habsbourgs, dont la puissance allait toujours croissant, surent s'approprier cette riche possession. En 1291, Bechtold de Falkenstein, abbé de Murbach, vendit tous ses droits sur Lucerne à Rudolphe de Habsbourg, fils de l'empereur allemand, et à son petit-fils Jean. La ville, obligée de défendre à diverses reprises ses licences et ses prérogatives contre les empiètements des prévôts du couvent, sentit qu'avec la maison d'Autriche elle devait agir avec prudence et force si elle ne voulait pas perdre le peu d'importance dont elle jouissait. Elle ne se prêta donc à la vente que lorsque le duc Albrecht lui eut assuré par un acte signé de sa propre main qu'elle ne serait nullement lésée dans ses privilèges. Un maire, nommé par la souveraineté, fut placé à la tête du conseil et un bailli autrichien résidait au château de Rothenbourg. Lorsque les Waldstettes, Uri, Schwyz et Unterwald, révoltés contre la tyrannie étrangère, résolurent de secouer le joug qui pesait sur eux, ceux de Lucerne furent obligés de marcher contre leurs compatriotes et éprouvèrent de rudes défaites de la part d'Unterwald. Après la bataille de Morgarten (1315) les deux parties belligérantes conclurent un armistice et il se forma dès lors aussi à Lucerne, en faveur de la Confédération, un parti qui refusa de porter plus longtemps les armes contre ses voisins et qui prit à tâche de miner le pouvoir autrichien. Vingt-six des principaux bourgeois jurèrent en 1328 de maintenir et de défendre contre qui que ce fût les libertés, les privilèges et les habitudes de la ville, et déjà deux années plus tard le maire, l'ancien et le nouveau conseil imposèrent le même serment à tous les bourgeois.

Un pas important vers l'indépendance venait d'être fait. L'Autriche pourtant ne songea pas à tolérer une alliance qui pouvait lui être si préjudiciable; elle demanda la révocation du serment; tous ses efforts, malgré les instigations de ses adhérents, restèrent infructueux. Un complot, tramé contre la ville par le bailli de Rothenbourg, étant heureusement avorté, celle-ci entra le 7 novembre 1332 solennellement comme quatrième membre dans l'alliance des Waldstettes. Quel en fut le résultat? Les amis passionnés de l'Autriche offrirent de livrer la ville. En effet, la nuit du 30. Juin 1333, une troupe de mercenaires autrichiens entrèrent dans la ville, mais ils furent découverts et faits prisonniers. Après ce malheureux essai de ramener Lucerne sous la domination autrichienne, une explication eut lieu entre le duc Othon et la ville, mais l'alliance avec Uri, Schwyz et Unterwald resta en vigueur et la haine des deux partis ne fut nullement apaisée. L'émeute de 1343 porta enfin toute la commune assemblée à décréter que l'alliance avec les Confédérés serait inviolable et que toutes les manoeuvres et intrigues en faveur de l'Autriche entraîneraient après elles la peine capitale et la confiscation des biens.

Toutes ces mesures de précaution ne suffirent cependant pas à assurer les libertés de la ville; elle se vit menacée du plus grand danger lorsque, après l'entrée de Zurich dans la Ligue helvétique (1351), elle accourut au secours de la nouvelle alliée conjointement avec les cantons primitifs et, qu'après un court combat, des arbitres devaient décider entre l'Autriche et les Confédérés. Mais chose singulière on avait choisi pour président de la cour de justice Agnès de Habsbourg, reine de Hongrie, qui imposa à la ville de Lucerne l'obligation d'obéir à l'Autriche et de l'indemniser de toutes les pertes qu'elle avait éprouvées. Les Confédérés pourtant, loin de se soumettre à cette décision partielle, eurent recours aux armes et le combat recommença sur tous les points avec une nouvelle fureur. Les Lucernois, de concert avec les Waldstettes, s'emparèrent en 1352 de Neu-Habsbourg et le réduisirent en cendres. Ce fort, bâti sur le Ramenfluch près du lac des Quatre-Cantons, avait longtemps servi de repaire à leurs oppresseurs. Il est vrai que Charles IV., après que Glarus, Zug et enfin Berne même se furent réunis à l'éternelle alliance, prit les armes contre les Confédérés et commença la guerre connue sous le nom de guerre de l'Empire, pendant laquelle la ville de Zurich fut assiégée (1354); mais bientôt il se retira et Pierre Ritter de Thorberg réussit même à médier un armistice (1357) qui, souvent prolongé, dura près de trente ans.

Malgré cet armistice Lucerne ne jouit pas d'une paix absolue. En 1375 Ingelram de Coucy, comte français et paréant de Léopold d'Autriche, pénétra de l'Alsace en Argovie et ses troupes sauvages et indisciplinées, composées pour la plupart d'Anglais, ravagèrent aussi les contrées qui n'étaient plus sous la domination autrichienne. Ceux de l'Entlibuch, soutenus par les Lucernois et les Unterwaldois, attaquèrent à Büttisholz avec six cents hommes cette horde sanguinaire forte de trois mille combattants et la mirent en fuite. Encore aujourd'hui la colline où les cadavres des ennemis furent ensevelis porte le nom de „butte des Anglais.“ D'autres troupes furent anéanties par les Bernois à Ins et à Frauenbrunnen et Coucy dut se retirer honteusement en Alsace.

La paix avec Habsbourg touchait cependant à son terme. En 1382 les Lucernois, ainsi que les autres Confédérés, ayant prêté main-forte aux villes de Berne et de Soleure attaquées par les comtes de Habsbourg-Kybourg, et ayant renversé cette maison après un combat acharné, le duc Léopold III. d'Autriche exprima hautement son désappointement et l'exaspération des deux partis fut portée à son comble. Déjà en 1385 Zurich, Zug, Berne et Soleure s'allièrent à 51 villes impériales du Rhin, de la Souabe et de la Franconie, se promettant protection mutuelle contre les attaques de Léopold et de ses vassaux; Lucerne assura son assistance à Zurich en cas de guerre. Les choses en étaient arrivées à ce point lorsque les vassaux autrichiens, par leurs vexations continuelles et le bailli de Rothenbourg par de nouveaux impôts, lassèrent la patience des paisibles montagnards. Les jeunes gens de Lucerne s'emparèrent le 28. Décembre de Rothenbourg, rasèrent le fort et chassèrent le bailli brutal. En même temps Lucerne accorda son assistance à la ville de Sempach et à l'Entlibuch et appela à son secours les Confédérés suivant les conditions stipulées par le traité d'alliance. Dès les premiers jours de la nouvelle année les Waldstettes marchèrent sur les forts de Wohlhusen, Baldegg, Lieli et Oberrheinach et s'en rendirent maîtres en peu de temps. Le duc furieux jura de se venger d'une manière sanglante et les Confédérés reçurent des cartels de toutes les parties du monde. Un armistice; obtenu avec la plus grande difficulté, étant arrivé à son terme, les Confédérés s'avancèrent pour porter le coup décisif. Après avoir pris possession en chemin de plusieurs bourgs et villages, ils arrivèrent à Sempach où se trouvait le duc. La bataille commença le 9. Juillet 1386 vers midi. D'un côté 4000 chevaliers autrichiens, dont la plupart avaient mis pied à terre, présentaient un mur formidable de longues lances, contre lequel se brisaient, impuissantes, les courtes hallebardes des 1500 Con-

féderés. (Les Zurichois et les forces principales des Zugois et des Glarinois avaient à défendre leur propre pays.) La confusion commençait à se mettre dans les rangs des Suisses lorsque le valeureux Arnold de Winkelried s'avance à la pointe du triangle formé par ses frères d'armes et s'écrie : „Fidèles et chers Confédérés, prenez soin de ma femme et de mes enfants!“ A ces mots il saisit une poignée de lances ennemies, les enfonce dans sa poitrine et s'affaisse avec elles. Aussitôt les Confédérés s'élancent par-dessus son cadavre dans l'ouverture de la muraille de fer et brisent casques et cuirasses avec leurs terribles massues. Une fois entamés les chevaliers ne peuvent plus se défendre, car leurs lances sont trop longues et leurs cuirasses gênent leurs mouvements. Ce n'est plus une bataille, c'est une horrible boucherie. Léopold lui-même périt ; avec lui l'élite de la noblesse. Les Confédérés aussi éprouvèrent des pertes sensibles. Lucerne surtout eut à regretter la mort de son brave maire, Pierre de Gundoldingen, dont la dernière pensée fut pour ses concitoyens. „Dites-leur“, s'écrie-t-il, „de n'élire leurs maires que pour la durée d'une année, voilà le dernier conseil de Gundoldingen qui leur souhaite bonheur et prospérité.“

Même après la bataille de Sempach, si glorieuse pour les Suisses, le combat continua, et ce n'est qu'au printemps de l'année 1389 que la paix fut conclue. Par cette paix, Lucerne, qui neuf années auparavant avait déjà acheté le baillage de Weggis, obtint Sempach, le bourg de Rothenbourg et garda l'Entlibuch. Bientôt le domaine de la ville devait s'agrandir davantage. En 1407 elle acheta la prévôté de Neu-Habsbourg et le comté de Willisau, et en 1415 elle conquit Sursee et St. Michel après que le duc Frédéric d'Autriche, pour avoir favorisé la fuite du pape, fut mis au ban et excommunié par le concile de Constance et que l'empereur Sigismond eut engagé les Confédérés à combattre l'ennemi de l'empire et à s'emparer de ses biens. En même temps elle eut sa part des prévôtés de Baden et de Freiamt que les huit vieilles villes avaient également conquises sur Frédéric d'Autriche. Il est vrai que par ses agrandissements, Lucerne eut maint conflit avec ses alliés, mais un juste arbitrage y mit toujours fin et jamais il ne porta les armes contre ses alliés pour faire valoir ses droits.

Le canton prit dès lors une importance remarquable : L'empereur Sigismond lui accorda de beaux privilèges et sa domination s'étendit sur grand nombre de sujets qui lui étaient attachés de corps et d'âme. Cependant l'heure fatale devait sonner et la douleur devait troubler la prospérité générale. En 1422 il était allé au secours d'Uri et d'Unter-

(à 16,000 pieds), sa plus grande largeur de l'Ouest à l'Est de 12 lieues; dans sa partie inférieure la largeur moyenne est de quatre lieues. Il forme, quoiqu'à frontières très dentelées, un tout cohérent. La plus grande partie de son domaine appartient à cette grande vallée qui s'étend entre les Alpes et le Jura, du lac de Genève au lac de Constance. Ce n'est qu'au Sud qu'il touche à la chaîne des Alpes et qu'il atteint les montagnes de craie alpines. Dans le canton de Lucerne aussi nous trouvons des traces nombreuses de ces torrents impétueux qui, se précipitant à un temps immémorial du haut des sommets couverts de neige dans la plaine, y ont déposé ces blocs de pierres calcaires, de micachiste, de granit et ces longues digues de pierres et graviers (Moraines) que l'on trouve près des lacs de Sempach, de Baldegg et de de Hallwyl. Le tiers environ du territoire est formé de terre labourable, le reste se compose de prairies, pâturages, forêts, eaux, routes et terrain stérile. Lucerne ne possède pas de montagnes qui vont se perdre dans la région des neiges éternelles et qui donnent naissance à des glaciers; la plus haute montagne à laquelle il puisse prétendre est le Rothhorn de Brienz sur le sommet duquel se trouvent les bornes du canton. Il a 7238 pieds de haut et la neige y disparaît complètement chaque été. D'autres élévations dignes d'être citées sont les Schratzen, ce groupe âpre et chauve, remarquable par ses gorges, ses vallons, ses rochers à pic et ses antres profonds, les montagnes de l'Enzi si riches en légendes, le Feuerstein entre l'Entlibuch et Obwalden et enfin le Pilate qui appartient en majeure partie à Unterwalden. Les plaines étendues sont rares; presque tous les villages sont situés dans les neuf grandes vallées indépendantes que compte le canton.

Parmi les eaux dormantes, le lac des Quatre-Cantons joue un rôle principal; quatre de ses baies s'avancent, tout ou en partie, dans le territoire de Lucerne, tandis que les lacs de Zug et d'Hallwyl touchent à peine ses frontières. Les lacs de Baldegg et de Sempach sont propres au canton; en outre il y a encore neuf autres petits lacs et étangs qui sont si insignifiants que la plupart des habitants mêmes n'en entendent que rarement parler. Toutes les eaux courantes se dirigent vers le Rhin, soit en se jetant directement dans l'Aar, soit en alimentant la Reuss et la Grande-Emme. Le cours d'eau le plus important est la Reuss qui prend sa source au St. Gotthard. Elle sort du lac des Quatre-Cantons près de Lucerne, reçoit, un peu au-dessous de la ville, l'Emme venant de l'Entlibuch, se tourne vers le Nord-ouest et quitte le canton près de Gislikon. Grand nombre de petits affluents grossissent ses eaux et les rendent propres au flottage. L'Ilfis, la Wigger, la Suren, la Winon, l'Aa et

d'autres ruisseaux paraissent très innocents mais deviennent dangereux par la fonte des neiges ou par les fortes pluies.

La température du canton de Lucerne, vu son étendue et la position particulière de plusieurs de ses districts, est sujette à certaines variations. Viznau et Weggis, situés au Sud-est du Rigi, jouissent d'un climat tempéré, même chaud. Protégés par la montagne contre les vents glacials du Nord et du Nord-ouest, continuellement exposés aux rayons du soleil, facilement accessibles au vent du Sud (Föhn), ils ne sentent souvent pas l'influence de l'hiver; avec le retour du printemps les arbres fruitiers bourgeonnent, les prés se couvrent de verdure et les jardins sont parés des plus belles fleurs, tandis qu'à Lucerne les champs sont encore cachés sous la neige et la glace. Même dans la capitale l'hiver ne peut être appelé rigoureux ni le printemps trop tardif; car dans le courant de 19 années il n'est tombé que trois fois 15 à 20 pouces de neige. Les communes de l'Entlibuch, enfermées de montagnes de tous côtés, dans la partie méridionale du canton, sont beaucoup plus rudes et les hivers plus longs. Leurs moissons se font un mois, quelquefois six semaines plus tard que dans les villages de la Reuss ou des environs de Lucerne. Néanmoins le climat du canton peut passer pour tempéré. Les changements subits de température ne sont pas si fréquents que dans les trois cantons primitifs, mais les gelées nuisent souvent aux arbres fruitiers et les orages, la grêle et les inondations provenant des pluies continuelles ne manquent pas. Une observation, généralement faite dans les montagnes de la Suisse et que le canton de Lucerne ne fait que confirmer, c'est qu'aux mois de Mai, de Juin et de Juillet, au grand désappointement des habitants et surtout des touristes, les jours humides sont beaucoup plus nombreux que les jours secs, tandis qu'en Octobre et Février le rapport est inverse.

Selon sa population Lucerne est le sixième canton de la Suisse et peut être placé après Berne, Zurich, le Vaud, l'Argovie et St. Gall; il est par contre plus peuplé que le Valais, le Tessin et Fribourg dont la superficie est plus importante. Actuellement il compte 132,000 âmes que l'on a coutume de partager en trois tribus très différentes par leur dialecte. A la première appartiennent les „Länder“. Ils habitent les communes situées au pied du Rigi et ressemblent en langage, en caractère et en occupations à leurs voisins de Schwyz. Comme eux ils vivent de l'élevé du bétail, passent la plus grande partie du temps aux pâturages, exercent un peu d'agriculture et ont des rapports fréquents avec les étrangers auxquels ils servent de guide et à qui ils louent des chevaux et des ânes. Les habitants de l'Entlibuch sont plus nombreux et forment un

petit peuple jovial, agile, robuste et svelte, plein de bon sens, de bonne humeur et ami de la fanfaronnade. Vis-à-vis de chaque étranger ils forment une masse compacte; malheur à celui qui s'en prendrait à l'un d'eux! Il aurait affaire à tous! Quand ils sont entre eux, ils en viennent bientôt aux querelles; principalement au jeu les coups sont souvent distribués avec une telle force et une telle adresse que les victimes en subissent les conséquences des semaines, des mois entiers. Les ordonnances et les mesures prises par les magistrats restent infructueuses pour de tels excès. Rarement on a recours aux voies judiciaires parceque sur le lieu même du délit les amis et connaissances tâchent d'arranger l'affaire, allouent des dommages-intérêts qui sont en rapport avec la gravité des blessures reçues, et la somme une fois payée, l'injure est oubliée et une réconciliation solennelle met fin à la haine des deux partis. Les gars quittent souvent leur lieu natal et vont chercher fortune dans les autres cantons et à l'étranger où ils travaillent en qualité de tonneliers ou de bûcherons; pendant la fenaison et le temps de la moisson des troupes nombreuses de jeunes gens et de filles entrent au service de paysans aisés des vallées situées plus bas pour les seconder dans leurs occupations.

La troisième tribu se compose des „Gäuois“ (de Gau, plaine, vallée, campagne) qui, de race allemande comme les autres, habitent le reste du canton, la grande partie septentrionale. Eux aussi se livrent à l'élevage du bétail, exercent l'agriculture dans leurs vastes prairies et le tissage dans les villages de la Sure et de la Wigger. La fabrication des nattes de paille forme leur principale occupation accessoire. Les Gäuois passent pour industriels et actifs; dans leurs relations commerciales ils savent sauvegarder leurs intérêts en dépit du meilleur marchand et ils conservent leurs profits avec une économie qui tient de l'avarice. Ils sont amis des plaisirs, mais les évitent aussitôt qu'ils remarquent qu'on en veut à leur bourse. Même les églises ne peuvent se vanter de leur prodigalité. La vie de famille est exemplaire dans ce district et dans chaque maison la douceur et la paix règnent entre les époux, les enfants, les domestiques et les journaliers. Les maladies leur sont presque entièrement inconnues et les vieilles gens sont nombreux. Autrefois il y avait dans différentes communes de pauvres idiots à goîtres monstrueux. Ces misérables crétins, objet de la compassion publique, deviennent de plus en plus rares. En général il faut remarquer que la race actuelle a beaucoup gagné en beauté, en physionomies expressives et en maintien noble; il faut attribuer cet heureux changement non seulement à l'amélioration de la nourriture,

mais aussi aux vêtements qui sont plus conformes au climat et surtout à la plus grande propreté de la classe indigente. Dans quelques parties seulement où l'on s'occupe de tissage, on trouve ce teint blême et ces corps amaigris qui rappellent les habitants des villes manufacturières et l'ouvrier qui manque d'air et de soleil pour se procurer une chétive subsistance. Les Gäuois sont forts, carrés des épaules et trapus; les femmes ne sont ni sveltes ni élancées; cependant, quoiqu'elles prennent part à tous les travaux des champs, elles peuvent être rangées au nombre des plus belles de la Suisse et conservent longtemps la fraîcheur de la jeunesse.

A l'exemple des autres cantons, le costume national si agréable et si pittoresque est sur le point de disparaître. C'est la capitale qui la première a subi l'influence de la mode et les habitants en imitent déjà depuis plusieurs siècles tous les changements. Dans le district de Weggis le costume de Schwyz était encore en vogue il y a une vingtaine et trentaine d'années; il a dû faire place à celui que lui apporta la ville. Il en est de même pour l'Entlibuch. Autrefois les Entlibuchois se vêtaient d'une courte jaquette de drap brun grossier, d'un gilet rouge ou brun et de culottes brunes ou bleues; ils portaient des bas blancs retenus au-dessous du genou, des souliers à oreilles, une casquette blanche rayée de rouge ou un chapeau rabattu, même quelquefois l'un et l'autre. Le costume des femmes était plus gracieux et plus joli. Il se composait d'un corsage brun-noir, d'un fichu à écharpe brun ou noir, d'une pièce d'estomac avec aiguillette, d'une robe noire (verte, rouge ou brune chez les filles) retenue par une ceinture à plaque de métal, d'un tablier bleu, d'une jupe garnie de velours ou de rubans rouges, de bas bleus et de souliers à oreilles. Les femmes mariées portaient une coiffe blanche et un chapeau noir; les filles, par contre, le joli chapeau jaune-clair orné de rubans et de fleurs. Depuis quelque temps les femmes de l'Entlibuch se sont de plus en plus rapprochées de celles de la Gäu quant à leur costume. Celles-ci, dont l'ornement principal était deux belles tresses à l'extrémité desquelles étaient attachés des rubans noirs qui descendaient jusqu'à la cheville, ont aussi remplacé le chapeau couleur de soufre par un simple chapeau de paille blanc. L'ancien costume, ce mélange bigarré de brun, de vert, de jaune et de rouge, cette représentation de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, garni partout de rubans et de velours a fait place à des vêtements plus simples, moins attrayants et qui ne font pas si bien ressortir la beauté des formes que l'on admirait chez les femmes de cette partie de la Suisse. A cette heure les Gäuaises portent en général des bas noirs, une longue

Au Sud-est du Rigi, dans cette partie que réchauffent les rayons du soleil, sur les bords du lac des Quatre-Cantons, se trouvent les trois communes de Weggis, Vitznau et Greppen; ces deux dernières reposent dans une paisible tranquillité et ne sont que fort peu visitées par les voyageurs; la première, au contraire, est le rendez-vous général des touristes qui vont au Rigi ou qui en reviennent pour se rendre à Lucerne, Brunnen, Fluëlen et dans le pays d'Unterwald. Autrefois c'était Vitznau qui attirait de préférence les étrangers; là s'élevait il y a trois cents ans le bain célèbre de Lützelau, chanté en hexamètres latins et en strophes allemandes. Les belles de Lucerne surtout y accouraient en foule et les auteurs de cette époque l'appellent un lieu de réjouissance „que les dieux et les nymphes ont choisi pour asile“. A cette heure un tel paradis serait loin de mériter l'approbation qu'on lui accordait alors; car tout l'arrangement, une ombre des magnifiques édifices qu'on érige maintenant pour le soulagement du corps et des bourses de l'humanité souffrante, ne se composait que de quelques caisses de bois enfoncées dans la terre et qui, quoique recouvertes d'un toit n'en étaient pas moins exposées de tous côtés au vent et aux variations du temps. Dans ces caisses toute la société se baignait en commun, habillée de pied en cap, et se plongeait à différentes reprises dans l'eau froide. Si par hasard un orage surprenait les baigneurs, ils n'avaient d'autre parti à prendre qu'à se retirer tout mouillés dans un misérable chalet de quelques pieds carrés. Un bon feu les séchait et du lait chaud réparait leurs forces. Plus tard on érigea une maisonnette de bain; mais les pierres qui se détachaient des hauteurs la démolirent bientôt. Souvent les baigneurs manquaient du plus stricte nécessaire et l'on allait en hâte chercher du pain et du vin à Weggis ou à Lucerne. Les amusements se bornaient, suivant le rapport d'un contemporain, à la promenade, à la pêche, à la vue du lac et des nacelles, aux causeries entre amis et compagnons d'infortune. En 1660 un éboulement du Rigi détruisit les caisses à bain et ainsi finit la gloire de Lützelau; cependant longtemps après cette eau salubre et „miraculeuse“ était encore transportée en bouteilles à Lucerne.

Vitznau est un joli village de 600 âmes qui s'élève du milieu d'une véritable forêt d'arbres fruitiers et de châtaigniers sur les bords de la baie que forme le Vitznauer-Stock. Ses habitants se nourrissent de l'élevé du bétail qu'ils mènent paître au Rigi-Kulm. Au-dessus du village se trouve dans un rocher la caverne merveilleuse de Waldisbalm qu'une vieille légende avait choisie comme résidence d'une peuplade de gnomes. Une bruyante cascade, dont les eaux se dissolvent en poussière, cache

presque l'entrée de cette voûte remarquable qui a près de 170 toises de profondeur et qu'ornent de majestueuses stalactites. Une autre paroi de rocher, de couleur rougeâtre, présente des effets de lumière brillants et variés quand elle est éclairée par les rayons du soleil.

Un sentier, offrant une vue ravissante sur les montagnes d'Unterwald et par l'entonnoir du lac jusqu'à Lucerne, conduit en une heure à Weggis, grand village de plus de 1300 habitants. Abrisée contre le vent du Nord, exposée à l'influence du Föhn qui fond les neiges et amène la chaleur, cette contrée fertile produit des légumes, des raisins, des figues, des amandes et peut être appelée avec raison, le jardin de Lucerne. En général la végétation y est très luxuriante et des arbres fruitiers, des noyers, des hêtres et des châtaigniers ombragent tous les chemins. En automne, quand le vent siffle à travers les arbres dépouillés, que les autres parties du canton se sont déjà revêtues de deuil, que l'on voit avec angoisse s'approcher la saison des froids, Weggis brille encore dans toute sa splendeur, les prairies et les arbres sont couverts de la plus belle verdure et l'on ne craint pas les hivers qui y sont courts et peu rigoureux. Si la montagne protège d'un côté le pays contre la rigueur du froid, le lac, de l'autre, tempère l'ardeur de la chaleur et la rend supportable. La position de Weggis est vraiment ravissante. Bien bâti et riche en belles maisons, il domine une partie du lac et a la vue sur les hautes montagnes environnantes, sur le Pilate aux nombreuses dentelures, sur les pyramides du Stanserhorn et du Büochserhorn à moitié cachées derrière le Bürgen escarpé, et enfin sur les cimes chénuées de l'Urirothstock, du Bristen et autres jusqu'au Scheerhorn. Tout près du village, des langues de terre affectant les figures les plus diverses, s'avancent dans le lac pour former de petites baies dont les bords sont garnis tour à tour de blocs de rocher, de prairies émaillées et de petits bois; derrière le village s'étend en terrasses la base du Rigi qui attire par ses promenades avenantes.

Quatre ou cinq fois par jour le bateau à vapeur qui fend les eaux du lac dans toute sa longueur aborde à Weggis, débarquant les visiteurs du Rigi et les personnes qui veulent s'arrêter à Weggis pour jouir de l'air de montagnes et pour faire la cure du petit-lait. En été ce village est visité par les personnes faibles de la poitrine ou que tourmentent les rhumatismes; en automne il est le point de réunion de toutes celles qu'une température trop rude force de quitter les lieux de cure situés dans les parties supérieures des montagnes. On y a établi des bains froids et des bains chauds et les amateurs de la variété et du bruit,

auxquels la société de la pension ne suffit pas, y trouveront, par le passage continuel des touristes de toutes les parties du globe, de quoi satisfaire leurs goûts.

Le chemin de Weggis au Kaltbad et au Rigi s'élève par une pente douce et traverse d'abord des vergers, des jardins potagers et ensuite la place que couvrit en 1796 un épais torrent de vase mêlée de pierres. Cette masse, semblable à un courant de lave, descendit doucement du Tannenbergl et employa quinze jours pour atteindre le lac. Les habitants eurent le temps de se mettre en sûreté et de sauver la plus grande partie de leurs biens. Quatre-vingts acres de terre et vingt-une maisons furent ravagés. Au bout d'une heure on arrive, par de légers zigzags, sur un terrain recouvert de broussailles qui croissent sur la place qu'occupait une magnifique forêt de hêtres abattue il a quelques années, à la chapelle de la S^{te} Croix. La légende rapporte qu'elle devait primitivement être bâtie dans le village, mais que chaque matin les matériaux disparaissaient de l'endroit où on les avait placés et se retrouvaient sur la hauteur. Des gardes, placés en embuscade, racontent qu'au milieu de la nuit il s'éleva une violente tempête qui, s'emparant des pierres et des bois de charpente, les enleva dans les airs, tandis qu'eux-mêmes furent lancés dans le lac. Pour ne pas contrarier une volonté supérieure on choisit la place marquée par le miracle et la construction fut achevée en peu de temps sans que de nouvelles disparitions de bois, etc. vinssent la troubler. Il existe une légende semblable de l'église S^e Michel de Zug et de beaucoup d'autres maisons de Dieu de la Suisse allemande.

De distance en distance on trouve assujetties aux arbres, aux croix et aux rochers, des images dont le sujet est tiré de la Passion; il y en a 14 qui forment autant de stations depuis la chapelle de la St. Croix jusqu'à celle de St. Michel où de nombreux ex-voto rappelaient les guérisons les plus miraculeuses. Par une série de détours le sentier très escarpé aboutit après 30 minutes au Hochstein (5^e station), nommé aussi Felsenthor ou Koesbissen; ce sont deux énormes blocs de brèche, sur lesquels s'appuie un troisième rocher. Le chemin passe par cette porte naturelle. Les masses détachées de la montagne expliquent clairement la formation de cette dernière et font comprendre les causes de la chute du Rossberg et de celle du courant de limon, dont on voit encore les traces le long de la montagne. A quarante minutes du Hochstein et à 4480 pieds au-dessus du niveau de la mer se trouve le Kaltbad. Du temps des baillis, ainsi au commencement du quatorzième siècle, trois soeurs connues par leur piété et leur beauté s'étaient réfugiées dans cette

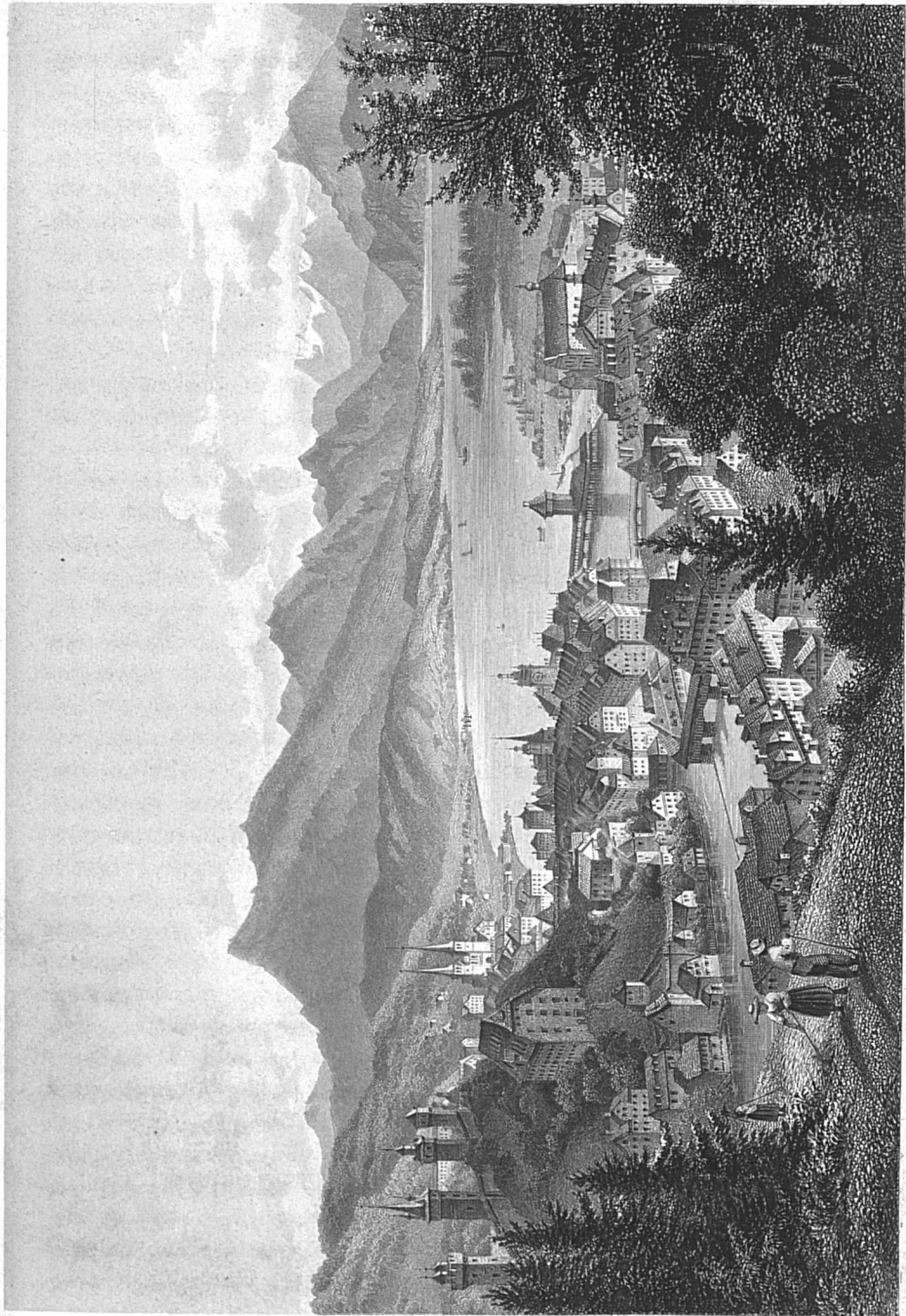
contrée solitaire pour échapper aux poursuites des puissants seigneurs. Après leur mort le peuple les honora comme des saintes et visita souvent l'endroit où elles avaient passé le reste de leurs jours. A quelques pas du Kurhaus, à l'entrée d'un petit bois de sapins, jaillit d'une fente de rocher une source froide (4 degrés) dont on vante la vertu et qui porte encore aujourd'hui le nom de Schwesternborn. Vers la fin du seizième siècle on se baignait dans des enfoncements pratiqués dans la terre et ce n'est qu'en 1650 que l'on introduisit l'eau dans une espèce d'auge où l'on pouvait se plonger. L'eau et le pèlerinage guérissaient de la nostalgie, du mal de tête, des colliques et de toutes sortes de fièvres. Plus tard on y établit un auberge et dès lors on y vit accourir tous ceux qui voulaient remplir un devoir religieux, se débarrasser d'un petit mal et s'amuser. Les jeux, la danse et toutes sortes de régals ne manquaient jamais. On dit régulièrement la messe pour les vachers dans la chapelle de St. Michel et le 10 Août, jour de St. Laurent, on célèbre au Kaltbad la fête de village des chalets du Rigi.

En 1849, le 21. Septembre, un incendie détruisit l'ancien Kurhaus qui fut remplacé l'année suivante par un bâtiment plus vaste et plus confortable. Il contient de la place pour 130 personnes et possède les dispositions nécessaires pour la cure du petit-lait, les bains froids et chauds. Il y a même en été un bureau de télégraphe. Les promenades dans les environs sont très variées et l'on peut arriver sans beaucoup de peine au Staffel, Rothstock, Rigi-Scheideck, Klösterli et Kulm. Un sentier conduit en 15 minutes au Kaenzli, rotonde ouverte sur une saillie de rocher d'où l'on a une vue charmante sur la chaîne des montagnes et sur la plaine septentrionale sillonnée de lacs; il mérite d'être visité vers le soir et est le rendez-vous principal des baigneurs. La source appartient au nombre des eaux ferrugineuses muriatiformes et est employée avec succès contre les rhumatismes, les hémorroïdes et les catarrhes chroniques. Les cures hydropathiques n'y sont guère en vogue, par contre le lait de vache et de chèvre et le petit-lait jouent un rôle important. La position élevée de l'endroit, l'air pur des Alpes et un mouvement continu exercent la plus grande influence sur la santé et l'on peut par conséquent recommander Kaltbad aux personnes qui souffrent de la chlorose, des nerfs, de la rate etc. La société que l'on y trouve appartient à la classe aisée et les prix sont arrangés en conséquence.

A l'aide d'échelles appuyées contre les rochers qu'il serait impossible d'escalader d'une autre manière, on abrège de beaucoup la distance qui sépare Kaltbad de Greppen. Le sentier, d'abord très pénible, passe par

les pâturages qui s'étendent vers l'Est pour se convertir en un chemin plus praticable. Greppen, entouré de forêts et de beaux châtaigniers, est situé sur la partie du lac des Quatre-Cantons appelée lac de Küssnacht, non loin des frontières du canton; il forme une commune d'environ trois cents âmes et n'offre rien de saillant. Un chemin qui traverse le promontoire de Tanzenberg le joint à Weggis. Vis-à-vis, sur le versant fertile de cette continuation de hauteurs qui s'abaissent vers le lac, s'élève la paroisse de Meggen dont les habitants se distinguent par les soins qu'ils apportent à la culture de leurs belles prairies et de leurs champs. Les bains qui existaient en cet endroit ont disparu. Sur la colline romantique se trouvent les ruines du château de Neu-Habsbourg, détruit par les Lucernois et leurs alliés des cantons primitifs en 1352. Une tour ronde est tout ce qui en reste.

Un chemin agréable, riche en beautés de la nature, conduit de Meggen, par les hauteurs du bord du lac, à Lucerne et permet de visiter Meggenhöhe et Dietschenberg, deux points que les Lucernois fréquentent de préférence. Les amateurs des promenades sur l'eau prendront une nacelle et longeront la côte. L'aspect de la baie d'Hergiswyl est ravissant. Bientôt on est arrivé à l'entonnoir. Là paraît, dit la légende des passeurs, toutes les fois que la tempête doit tourmenter les montagnes et soulever les vagues du lac, une petite nacelle noire (la barque de la mort) conduite par une femme vêtue de blanc, qui par des signes engage les bateliers à gagner promptement leurs demeures. Près du promontoire de Meggenhorn on aperçoit la petite île d'Altstaad plantée de peupliers. L'abbé français Raynal y fit ériger (les Urnois lui ayant refusé un emplacement sur la prairie du Grütli) un obélisque de pierre en souvenir des fondateurs de la liberté suisse; la foudre détruisit le monument bientôt après. Grande quantité de pieux que l'on découvre au fond du lac font supposer qu'en cet endroit on débarquait autrefois les marchandises, la hauteur de l'eau d'alors ne permettant pas aux vaisseaux de s'avancer jusqu'à Lucerne. — Le Pilate avec sa base sombre, ses pointes déchirées cachées dans les nuages, présente un aspect tout particulier et saisissant. A l'extrémité de la baie vers laquelle nous nous dirigeons, s'étend la ville de Lucerne dans toute sa grandeur, dominée par les tours de la Musegg dont le groupement a la forme singulière d'une croix. Des deux côtés, sur les bords du lac et sur les élévations, de belles maisons de campagne modernes et de riches villas surgissent du milieu de verdoyantes prairies et de massifs d'arbres touffus. Si dans ses autres parties le lac surprend par ses formes bizarres, ses rochers sauvages et gran-



J. Rohrbach del.

L. Heydel sculp.

LUZERN MIT DEM RHEI.
(Luzern)

Druck & Verlag von G. G. Lange in Darmstadt.

dioses et les combinaisons variées des masses de pierres, il attire ici les coeurs par sa grâce et son amabilité. A mesure que le bateau avance le paysage devient plus pittoresque, les maisons grossissent à vue d'oeil, les hôtels qui bordent la rive se convertissent en véritables palais, on voit distinctement à gauche la large voie tracée par la Reuss et à droite la belle collégiale de St. Léger sur une colline. Encore quelques coups d'aviron et la nacelle a atteint la capitale du canton.

Lucerne peut être divisée en deux parties distinctes : la grande ville à droite, étagée sur un coteau, reposant sur un fond de rochers, vient se baigner jusque dans le lac ; la petite ville à gauche, autrefois traversée par le Kriensbach sauvage et dévastateur, est bâti sur des alluvions et des galets graveleux. Le nombre des habitations et autres bâtiments publics est d'environ 850 qui servent d'asile à plus de 11000 âmes. Elle peut donc être placée au rang des villes suisses de moyenne grandeur. Encore au 14^e siècle toutes les maisons, à quelques exceptions près, étaient de bois et d'innombrables cigognes, protégées par la loi, dit la chronique, érigeaient leurs demeures aériennes et élevaient leur caquetante famille sur le haut des pignons. La ville avec ses rues étroites et poudreuses pouvait bien présenter à cette époque un aspect singulier, mais qui certes était bien loin d'être agréable. Déjà en 1398 le conseil ordonna que toutes les maisons nouvellement construites fussent en pierres ou à panneaux ; il accordait même, pour donner plus d'efficacité à son ordonnance, de considérables additions de matériaux aux amis de constructions plus solides. Néanmoins le but qu'il s'était proposé ne fut pas atteint, car en 1682 il décréta que tout étranger qui voulait être reçu bourgeois de Lucerne, contractait l'obligation de faire abattre une maison de bois qu'il ferait ensuite remplacer par un autre en pierre. La même condition était encore imposée au commencement du 18^e siècle. Actuellement tous les bâtiments doivent être en maçonnerie de fond en comble l'envie de bâtir toujours croissante a mis de jolies maisons à la place ; de ces vieilles barraques étroites et caduques. En général Lucerne, quelle que soit sa position pittoresque sur le lac et les hauteurs, ne saurait passer pour une belle ville. La plupart des rues et ruelles ne sont ni tortueuses, ni anguleuses, il est vrai, mais étroites et par conséquent humides et sombres ; quelques rues plus larges et quelques places ornées de fon-

taines antiques, relevées par des bâtiments publics et privés de belle apparence, offrent un aspect agréable. De grands hôtels s'étendent sur les bords du lac, le long des deux côtés de la Reuss et un quartier tout nouveau paraît vouloir se former dans les environs de la gare centrale. Heureusement que l'ancien mur d'enceinte à nombreuses tourelles soit tombé en ruine depuis bien des années et que de ce côté il n'y ait plus d'obstacle à l'agrandissement de la ville.

Comme toutes les autres villes importantes de la Suisse, Lucerne a aussi son caractère particulier qu'elle perd cependant de plus en plus avec chaque année. Abstraction faite de sa situation ravissante, deux choses frappent le voyageur au premier abord : les tours et les ponts. Quant aux premières, originairement au nombre de vingt-huit, elles sont devenues en partie la proie de la destruction ; quelques-unes cependant montrent encore leurs masses grisâtres et imposantes dans la ville, tandis que d'autres couronnent la colline de la Musegg où elles furent bâties en 1408, dit-on, plutôt pour l'ornement que pour la protection de la ville. En effet elles forment un point intéressant du paysage et il serait à espérer qu'un jour on ne leur fit pas subir le sort de leurs anciennes compagnes. Parmi les ponts qui établissent la communication entre la grande ville et la petite, le plus remarquable est le Capellbrücke. Il traverse en biais la rivière de la chapelle de St. Pierre à l'église des Jésuites et n'est destiné qu'aux piétons. Il fut construit vers l'an 1333, a 1000 pieds de long, et est ouvert sur les côtés ; vers le haut il est revêtu de parois sur lesquelles se trouvent 154 tableaux représentant des scènes et faits de la vie de St. Léger, de St. Maurice patron de la ville, et des événements de l'histoire de la Suisse. Les tableaux historiques seuls ont quelque valeur. Au milieu du pont s'élève la vieille „Tour d'eau“ où les archives de la ville sont disposées dans un ordre parfait. Le deuxième pont, le Reussbrücke, est de construction moderne et n'est pas couvert. Le troisième, le Mühlenbrücke ou Spreuerbrücke, bâti en 1404, a 300 pieds de long et est orné de 36 tableaux de la „Danse des Morts de Bâle“ par le célèbre peintre lucernois Meglinger. Un quatrième pont, le Hofbrücke, long de 1380 pieds, également couvert et de cinq siècles plus vieux que tous les autres, fut démoli il y a quelques années. Il conduisait du chantier à l'église de St. Léger, datait, d'après la légende, de 833 et possédait 238 tableaux sur des sujets de l'ancien et du nouveau testament pour la plupart de Caspar Meglinger. Autrefois les ponts de Lucerne servaient de promenade favorite aux habitants, qu'attiraient non seulement la belle vue dont on y jouissait, mais aussi les bandes d'oiseaux aquatiques, de

cignes, de mouettes, de plongeurs etc. auxquels la loi accordait sa protection toute particulière. Elles ont perdu leur poésie; on ne le considère plus que comme des moyens de communication plus faciles et le touriste à peine les honore d'un regard furtif.

Parmi les différentes églises de Lucerne, la Hofkirche (église de St. Léger) est la plus importante. On fait remonter sa première fondation à l'année 695; depuis elle a été souvent renouvelée et reconstruite. L'édifice actuel date du milieu du 17^e siècle. Les deux tours élancées sont la partie la plus ancienne et portent le chiffre 1403. Le style italien est prédominant et rappelle l'époque de la construction: des voûtes élevées, de larges colonnes et des cintres hardis la caractérisent. L'intérieur ferait sans doute une plus vive impression si les décorations étaient plus en harmonie avec le bon goût et si les autels, surchargés d'ornements massifs et de dorures, n'attiraient pas trop les regards. Le chœur se distingue par ses stalles sculptées et son tableau de Lanfranco (le Christ sur le mont des Oliviers). Les vitraux, plusieurs objets antiques conservés dans la sacristie, et la sonnerie, doivent être mentionnés. L'orgue, au son grave et mélodieux, mérite à juste titre d'être placé au rang des plus belles de la Suisse. Cet admirable instrument fut construit en 1651 et ne compte pas moins de 2862 tuyaux dont le plus grand a 37 pieds de long sur 2 pieds de diamètre. Le cimetière, situé près de l'église, est fermé de trois côtés par une galerie ornée de vieilles pierres tumulaires, de grands monuments et d'un mousolée de Deschwanden. Sur la rive gauche de la Reuss, dans la petite ville, se trouve l'église moderne des Jésuites, la plus belle de la ville. Le tableau de retable est de Francesco Toriani de Mendrisio, un des meilleurs élèves de Guido Reni; plusieurs autels latéraux possèdent des tableaux de l'Unterwaldois Wyrseh dont nous avons rapporté le nom et la fin tragique en parlant de son lieu natal. L'antique chapelle de St. Pierre fut érigée en 1179 lorsque Lucerne fut mise au ban et en interdit pour avoir embrassé le parti de Frédéric Barberousse contre le pape Alexandre III. Elle possède plusieurs beaux tableaux de Paul Deschwanden de Stans dont les oeuvres sont répandues dans la plupart des églises de la Suisse catholique. Sur le penchant septentrional de la colline de la Musegg, si riche en vues pittoresques, s'élève la jolie petite église des Ursulines, tandis que dans la plaine se trouve la vieille église des Franciscains avec le fac simile de tous les étendards enlevés par les Lucernois à la bataille de Sempach. Les originaux y étaient aussi autrefois conservés; ils ont été transportés aux archives et à l'arsenal. Les autres églises sont trop peu importantes pour qu'il en soit

fait mention. On vient de jeter les fondements d'un temple protestant qui, eu égard aux fonds que l'on envoie de tous les cantons protestants, marchera bientôt vers son achèvement.

L'Hôtel-de-ville, quoiqu'il ne soit pas entièrement construit sur le plan original, mérite cependant d'être vu. Un escalier tournant conduit du rez-de-chaussée dans une antisalle et de là dans la grande chambre du conseil. Le tout est parqueté et orné de belles sculptures sur bois, exécutées en 1605 par Simon Kurz de Breslau. Dans l'antisalle sont suspendus les portraits de tous les maires et chefs en habits de cérémonie de leur époque. D'autres tableaux de peu de valeur se trouvent encore dans l'hôtel. C'est là que se réunissaient les autorités publiques et la diète, quand Lucerne occupait la place de canton président, dictant les lois et délibérant sur les affaires de la Suisse. A côté de l'Hôtel-de-ville on remarque une tour qui servait probablement de donjon autrefois et qui passe pour la plus vieille construction de la ville. Une figure sculptée en pierre, fixée contre les murs, est celle de „l'homme sauvage“, le cachet si connu de Lucerne. Le siège du gouvernement n'est plus dans l'Hôtel-de-ville, mais dans l'ancien collège des Jésuites, vaste bâtiment de 325 pieds de long qui donne sur la place de la poste et sur le nouveau quai. La façade, riche en décorations, est presque uniquement formée de pierres de taille. Le rez-de-chaussée renferme les localités pour la poste et la gendarmerie, les bureaux des autorités et la large et haute salle de séances du grand conseil.

L'arsenal, sur la rive gauche de la Reuss, est l'un des plus considérables de la Suisse. Il contient grande quantité de choses remarquables, des haches d'armes, des cuirasses, des casques enlevés par les Confédérés aux Bourguignons et aux Autrichiens, et entre autres la cotte de mailles du duc Léopold d'Autriche tombé à Sempach. Il s'y trouve aussi de très-longs étendards turcs conquis à la bataille de Lépante et rapportés par un chevalier de Malte, d'origine lucernoise. En outre on y voit les armoiries des anciens cantons représentées en seize très-bonnes peintures sur verre. Les reliques de Zwingli (le casque de fer, l'épée et la hache d'armes que le réformateur portait à la bataille de Kappel où il combattit courageusement et où il mourut) furent rendues à Zurich après la guerre du Sonderbund.

Parmi les autres bâtiments de la ville, il faut encore citer le gymnase; le beau musée achevé en 1848 avec son cabinet de lecture, son école de dessin, son cabinet d'histoire naturelle, sa collection de médailles, sa belle bibliothèque cantonale riche en rares manuscrits; l'hôpital datant

de l'époque des abbés de Murbach et qui a été complètement restauré en 1738; la maison des orphelins; le joli théâtre et la maison de correction. Une construction remarquable de Lucerne est un canal souterrain taillé en partie dans le roc, de 1600 pieds de long sur 22 pieds de haut (Löwengraben, fossé des lions) achevé en 1581. Il sert de conduit aux eaux venant du lac qui sont dirigées dans la Reuss près des moulins. Ces eaux stagnantes pourrissaient autrefois dans la ville et par leurs exhalaisons fétides exposaient au plus grand danger la santé des habitants.

Non loin de l'église de St. Léger, sur la route de Zurich, dans un endroit recouvert de gazon et de broussailles, où l'on respire le repos et la tranquillité, se trouve une sculpture célèbre, connue du monde entier par des gravures, des lithographies, des reproductions en métal, en bois et en plâtre — c'est le fameux „Lion de Lucerne“. Ce monument a été élevé en souvenir des officiers et soldats de la garde suisse tombés aux tuileries le 10. Août 1792 pour la défense de la cause royale. Un lion de 28½ pieds de long sur 10 de haut, percé d'une lance, expire en couvrant de son corps un bouclier fleurdelisé qu'il ne peut défendre. Il est sculpté en haut relief dans une grotte peu profonde creusée elle-même dans un pan de rocher vertical. Un jeune sculpteur de Constance, Lucas Ahorn, a exécuté ce travail sur le modèle en plâtre envoyé de Rome par le Danois Thorwaldsen, et sous la direction du colonel Pfyffer d'Altishof. Au-dessus de la grotte on lit: *Helvetiorum fidei ac virtuti*. Au bas sont les noms des officiers et des soldats qui périrent le 10. Août et ceux qui, soustraits à la mort, ont contribué à l'érection du monument. Une pièce d'eau vive, alimentée par plusieurs sources, baigne la base du rocher dont le sommet est couvert de végétation. Un ancien soldat de la garde suisse, qui a combattu pour les Bourbons, en était le gardien. Ce chef-d'oeuvre, sublime dans sa simplicité, rappelle toute un histoire. Ne voit-on pas là toutes les horreurs de la révolution? Une populace affamée, des troupes déguenillées secouant le joug de l'esclavage se ruer vers un palais? Les portes sont enfoncées; les Suisses fidèles veulent défendre leurs maîtres, il sont mis en pièces et ne pouvant vaincre, ces mercenaires donnent une preuve de leur attachement en mourant pour ceux à qui ils avaient voué leur vie. Sans vouloir prêter la main à la critique, ni essayer de peindre l'impression que tout bon patriote suisse doit éprouver en contemplant le noble Lion, nous nous contentons de citer la strophe suivante qu'un Français, ami de la liberté, fit à ce sujet:

Fidèles au serment, que l'erreur a dicté,
Généreux défenseurs d'une injuste querelle,
Vous, morts en combattant contre la liberté,
Vous méritez bien mieux d'avoir vécu pour elle.

Malheureusement le monument commence à souffrir des intempéries des saisons, puisque le rocher ne résiste pas tout-à-fait à l'efflorescence. Dans la chapelle voisine, surmontée de l'inscription „*invictis pax*“, se trouvent les armoiries des officiers, dont vingt-six sont tombés le 10. Août, seize le 2. et le 3. Septembre. On y dit la messe des morts le 10. Août de chaque année. C'est la duchesse d'Angoulême (+ 1851), fille de Louis XVI., qui a brodé la nappe d'autel.

Une autre curiosité de Lucerne, autrefois souvent visitée et généralement admirée, est le panorama en relief d'une partie de la Suisse exécuté d'après nature par le général Pfyffer de Wyher. Il représente une étendue de 18 lieues dont Lucerne est le centre. Ce relief de 22 pieds de long sur 12 de large occupe 180 pieds carrés et est composé de 136 pièces différentes. L'exactitude de ce travail est remarquable dans l'ensemble comme dans les plus minutieux détails. Les sommets des plus hautes montagnes ont jusqu'à dix pouces d'élévation. Il ne contient non-seulement toutes les montagnes, les cours d'eau, les villages et les forêts, mais aussi les ponts, les chaumières, les sentiers les plus insignifiants même les croix plantées le long des chemins.

Parmi les promenades qui s'offrent au visiteur, la plus belle est sans contredit celle du quai planté de marronniers, qui s'étend le long du lac et qui est borné au Nord par les magnifiques hôtels construits dans le courant des dix dernières années. Ça et là quelques marchands ont établi de jolies boutiques dans l'allée et exposent mille petits souvenirs aux yeux du touriste. Cette promenade est très-fréquentée parcequ'on y jouit d'une vue charmante. Le lac s'élargit de plus en plus mais, par un effet de l'optique, les aimables collines qui bordent le rivage paraissent se rapprocher. A gauche on voit le majestueux Rigi; dans le lointain se rangent les cimes de montagnes de Schwyz et de Glaris; à droite, plus près de la ville, derrière un bois de haute futaie, s'élève le Pilate crevassé et déchiré; entre les deux groupes, les pointes et sommets neigeux de l'Urirothstock, du Tödi et des Clarides planent au-dessus de la longue succession des montagnes d'Unterwald aux formes si bizarres et si variées. Principalement le soir, quand le soleil couchant jette ses rayons dorés sur l'immense paysage, il prend un aspect enchanteur.

Si d'autres points de la ville présentent une vue moins étendue, la partie supérieure de la Musegg embrasse le panorama complet. Un sentier commode conduit facilement au sommet de l'aimable colline que couronne une jolie petite maison de campagne. Là aussi notre regard plane sur la vaste miroir du lac et sur les montagnes élevées; sous nos pieds repose la vieille Lucerne avec ses clochers et ses tours, traversée par son fleuve limpide aux eaux verdâtres, tandis qu'à notre gauche nous apercevons les haldes, parsemées de prairies, de buissons, de villas, dont les teintes et les contours variés forment des broderies capricieuses et, à droite, la solitaire et mélancolique vallée où serpente doucement la paisible Reuss. — En suivant une petite allée, on arrive en peu de minutes à un autre point d'observation où se déroule à nos yeux cette chaîne de collines et de monticules qui va des Alpes de l'Entlibuch aux montagnes de Zurich, de Zug et de Glaris. Sur le premier plan se dessinent la vallée de la Reuss et le petit lac romantique de Rathhausen.

Malgré la position avantageuse de Lucerne, la plupart des voyageurs s'y arrêtent tout au plus un jour. En général les touristes ne considèrent les villes de la Suisse que comme un point d'arrêt indispensable et ils préfèrent chercher dans les grandes scènes de la nature les merveilles qui leur sont inconnues et, dans ces régions élevées et escarpées, la tranquillité qu'ils ne trouveraient pas plus bas. Cependant beaucoup d'étrangers font un séjour de plusieurs semaines à Lucerne, soit pour rétablir leurs forces par l'air pur des montagnes, soit pour se remettre des fatigues d'une vie laborieuse. Sous ce rapport Lucerne et ses environs sont très-avantageux car, à part les jours humides et les changements subits de température si fréquents dans toute la Suisse, le climat y est tempéré et salubre. En été la ville offre des divertissements, des distractions de tout genre et notamment l'affluence des voyageurs de toutes les parties du monde, la fait préférer aux villages des bords du lac. L'étranger qui y établit son domicile pendant la belle saison a peu occasion d'avoir des relations intimes avec les habitants de la ville. Comme tous les Suisses, le Lucernois sort rarement du cercle de connaissances qu'il a tracé autour de lui et il n'aime à entrer en rapport qu'avec les étrangers avec lesquels il peut faire des affaires. Cependant il a un penchant naturel pour la vie sociale et pour les plaisirs et, semblable à ses voisins de la Suisse occidentale et de l'Allemagne méridionale, il passe la plus grande partie de la journée dans les localités publiques. Lucerne ne manque pas non plus de fêtes populaires; mais il n'y en a qu'une qui soit générale et à laquelle toute la population

prend intérêt. C'est le „Fritschiumzug“, cortège de Fritschi. Cette fête a lieu en hiver de sorte qu'elle ne peut attirer des spectateurs que des villes les plus voisines. Mais voilà précisément pourquoi nous en parlerons. Elle donnera des détails intéressants sur les moeurs et coutumes des siècles passés.

A cette époque que l'on appelle le bon vieux temps, la corporation du Safran célébrait, dit-on, le dernier jeudi de carême auquel on donne généralement dans la Suisse le nom de jeudi gras. Vers la fin du quinzième siècle vivait près de la ville un petit vieillard allègre qui avait fait partie des guerres de Bourgogne. Son véritable nom était Friedli, mais on ne le connaissait que sous celui de frère Fritschi. Jamais Friedli ne manquait à la corporation le jeudi gras, et comme il se distinguait par ses traits d'esprit, sa bonne humeur et sa libéralité, son nom passa à la postérité: il fut proclamé le héros du carnaval, et la corporation de Fritschi, et le jour de Fritschi perpétuent son souvenir. Sa réputation se répandit bientôt dans les environs. Un jour les hommes d'Uri, de Schwyz et d'Unterwald enlevèrent par plaisanterie et par pure amitié le frère Fritschi, le régalerent de leur mieux et, les Lucernois l'ayant ramené chez eux, les quatre Waldstettes arrangèrent une grande fête publique accompagnée d'un riche festin. Un second rapt eut lieu par ordre du conseil de Bâle en 1508 et donna sujet à une correspondance assez originale que nous tâchons de reproduire aussi exactement que possible et dans toute sa naïveté ainsi que le reste de l'histoire. Aussitôt que le bon vieillard fut éloigné de la corporation et hors d'atteinte, les Bâlois proclamèrent un carnaval général et invitèrent les Lucernois pour se venger des ravisseurs, rançonner le prisonnier et les prièrent de se faire accompagner à cet effet de leurs voisins. Le maire et le conseil de Lucerne répondirent par une espèce de proclamation de guerre: „Pendant les ténèbres de la nuit, le frère Fritschi a disparu; il est déjà vieux, sans quoi nous aurions pu supposer qu'il avait dessein de prendre femme, ce qui lui est déjà arrivé une fois. Comme il nous serait cependant plus facile de faire remonter le Rhin vers sa source que de supporter l'absence de notre cher frère, nous ferons notre possible pour reconquérir le doyen des bourgeois. Il y aura probablement grande effusion de vin, et pour ne pas porter préjudice à notre honneur, nous ne croyons pas devoir entreprendre l'expédition sans vous avertir; nous vous annonçons donc que le vendredi après le jour de la S^{te} Croix, une armée de cent cinquante hommes se mettra en mouvement pour vous surprendre à cheval, à pied, par terre et par eau. Nous vous attaquerons samedi matin à l'heure du repas et

nous tâcherons de reconquérir le bourgeois enlevé, pour le reconduire chez lui sous bonne escorte“. Bâle répondit d'une manière analogue: „Nous serons prêts à vous recevoir; mais souvenez-vous de la maxime de nos ancêtres que „plus il y a d'ennemis, plus il y a de gloire à les vaincre“ et n'oubliez pas d'amener vos frères confédérés d'Uri, de Schwyz et d'Unterwald; qu'ils soient à vos côtés pour vous soutenir quand le cri de guerre se fera entendre“. L'attaque eut lieu. Le conseil, les députés des corporations et les garçons reçurent à bras ouverts les Lucernois; la bataille s'engagea et pendant plusieurs jours ce n'était que banquets, fêtes, festins. Les conseillers eux-mêmes furent chargés de l'arrangement et de la surveillance. L'archevêque et l'abbé de Lüzel y prirent part. La gaité devenait contagieuse. Toute la ville était en rumeur! Quel brouhaha dans les rues! Que l'on se figure des milliers de personnes sautant, riant, dansant, chantant, hurlant, sifflant, exécutant les tours les plus drôles, donnant les représentations les plus burlesques et l'on n'aura qu'une image imparfaite du bruit et de la vie qui régnaient à Bâle. Chaque chose a son temps. Cette ville qui ressemblait à la confusion de Babel, dont les auberges et les cabarets ne se fermaient ni jour ni nuit, rendit le prisonnier et tout rentra dans le silence et l'ordre primitifs.

A Lucerne le cortège faisait le tour de toute la ville. Il était ouvert par des garçons militairement équipés auxquels se joignaient des jeunes gens et des hommes cuirassés et armés de halberdes et de massues hérissées de pointes de fer. Après la bannière venait le cabaretier de la corporation avec le grand gobelet de Fritschi, ensuite le capitaine de la troupe, à cheval et couvert de fer de pied en cap; enfin le frère Fritschi lui-même revêtu de blanc et de bleu, à côté de son épouse, tous deux déguisés et masqués. Dès qu'on était arrivé au local où s'assemblait généralement le corps du métier, le banquet commençait. Il durait quelques heures et était entremêlé de chants et de danses. Les autres lieux de réunion et les cabarets fourmillaient également de convives. Plus tard le cortège guerrier se changea en mascarade, mais le frère Fritschi, sa femme et son enfant ne manquaient jamais. Encore aujourd'hui la mascarade est la chose principale; mais elle a pris un certain vernis satirique et des caricatures représentant de la manière la plus mordante les événements politiques, les magistrats ou les potentats étrangers, sont à l'ordre du jour.

Un autre cortège, celui des lansquenets, a déjà pris fin vers le commencement du siècle passé quoiqu'il eût pour but l'exercice des armes et

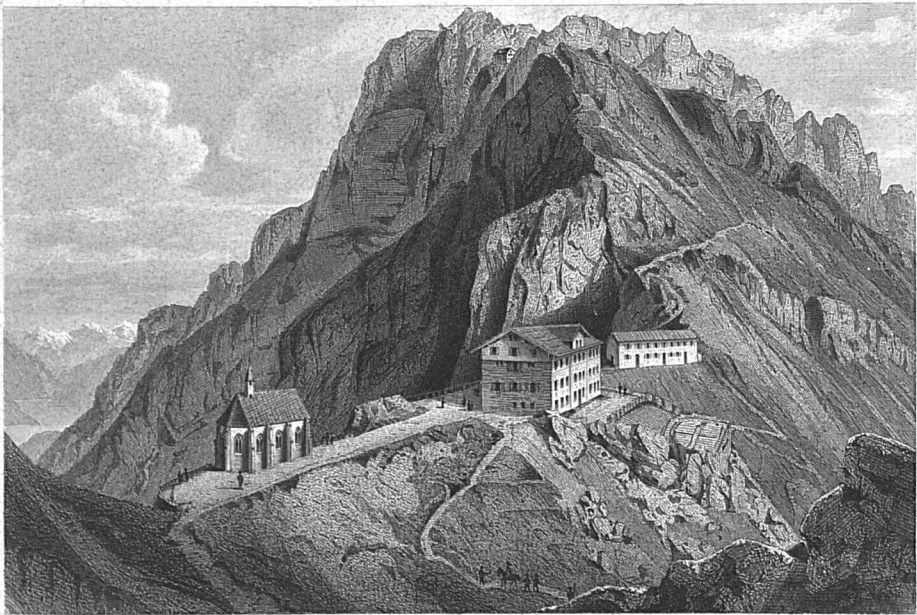
une revue militaire générale. Il a été remplacé par les fêtes de tir dont les Lucernois, les jeunes et les vieux, sont grand amateurs. Les Jeux de Pâques, représentations religieuses de l'histoire du Sauveur, jouaient un rôle principal parmi les usages populaires du moyen-âge. Une troisième fête, la „Romfahrt“, instituée à la suite d'un incendie, bien qu'elle offrit à la classe inférieure l'occasion de fréquenter les cabarets et les auberges, n'a laissé que de bien faibles traces.

Au Sud-est de la ville de Lucerne s'élève le Pilate, le plus célèbre groupe du canton et autrefois même la seule montagne généralement connue de la Suisse et du domaine des Alpes. Son aspect sauvage et déchiqueté lui a valu au moyen-âge le nom de Fracmont, Frakmünd (mons fractus) et cette désignation s'est encore conservée çà et là, de même que le mot allemand Brochenberg (montagne brisée). Déjà à la fin du quinzième siècle le peuple lui donna le nom de Pilate. Une fabuleuse tradition veut que Ponce-Pilate, exilé dans les Gaules par Tibère, et poursuivi par le remords, se soit précipité dans un lac qui est près du sommet. C'était à lui qu'on attribuait tous les orages qui éclataient sur le lac des Quatre-Cantons, si bien que, pendant plusieurs siècles, il était défendu de s'approcher du petit lac en question, „pour ne pas éveiller le mauvais génie de l'homme qui avait condamné le Messie.“ Mais ce n'est que vers la fin du dernier siècle que le mot Pilate devint universel et c'est le seul que l'on trouve maintenant dans les livres, sur les cartes géographiques et que connaisse le peuple.

Semblable au Rigi, le Pilate n'est pas formé d'un seul pic mais d'une masse très-étendue qui, à peine liée aux élévations voisines par de légers prolongements, semble surgir spontanément de la terre comme une forteresse qui couvre plusieurs milles carrés. A l'Est et au Nord il est situé dans le canton de Lucerne, à l'Ouest et au Sud dans celui d'Unterwald. Tout le groupe appartient à la formation calcaire et partout percent des pierres blanchâtres, le nécomien et les nummulites. Dans les régions basses on trouve de gras pâturages, des alpes excellentes et de belles forêts; dans les régions élevées, par contre, l'oeil ne découvre que des rochers à fissures irrégulières, des parois à pic, des éboulis de pierres et des débris. Outre les nombreuses aiguilles et cornes qui sont d'un ordre inférieur, on distingue sept sommets principaux. Le plus élevé est le Widderfeld (6858');



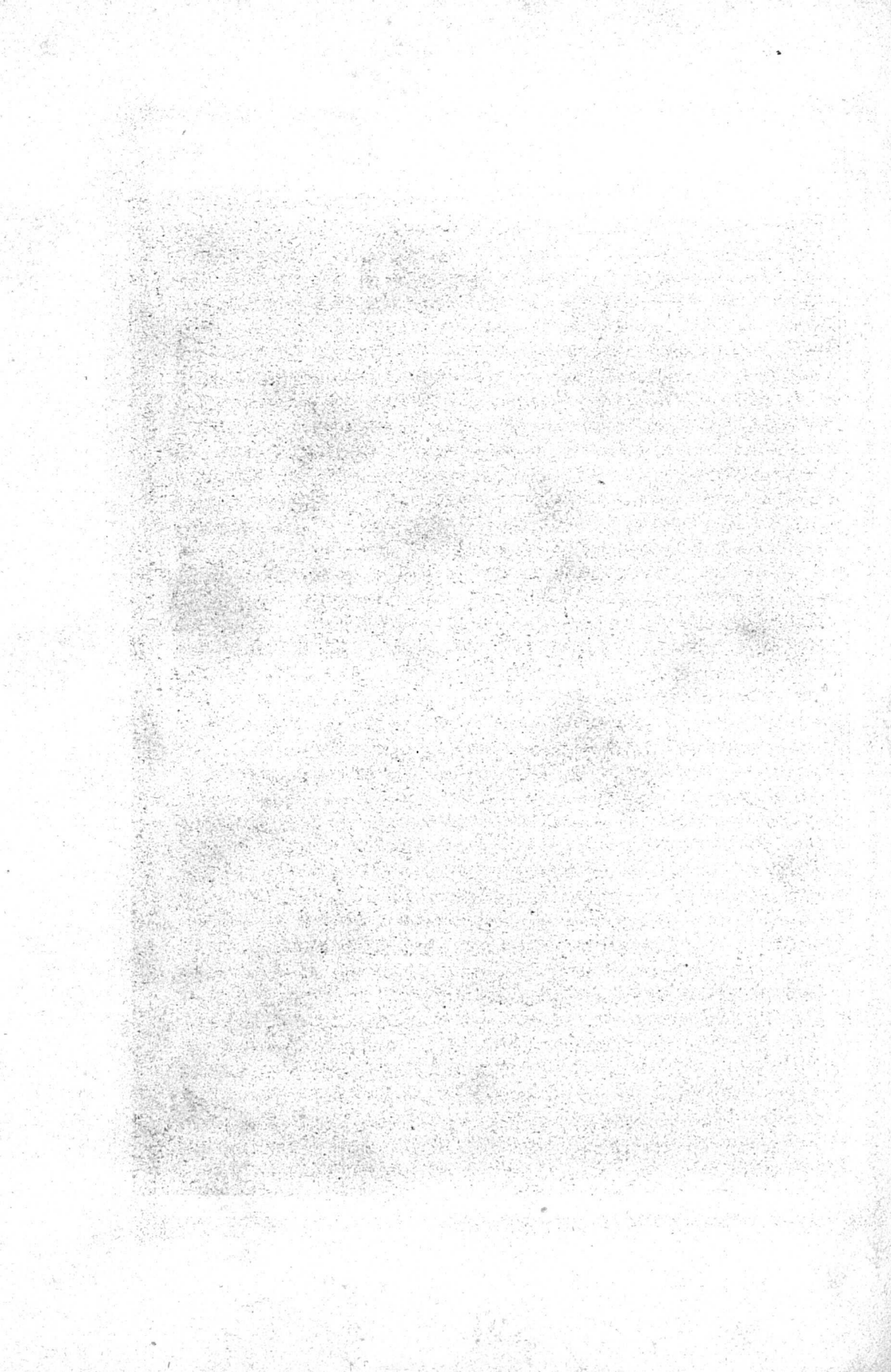
SCHWARZENBACH.
(PASSAGE DE LA GEMMI)

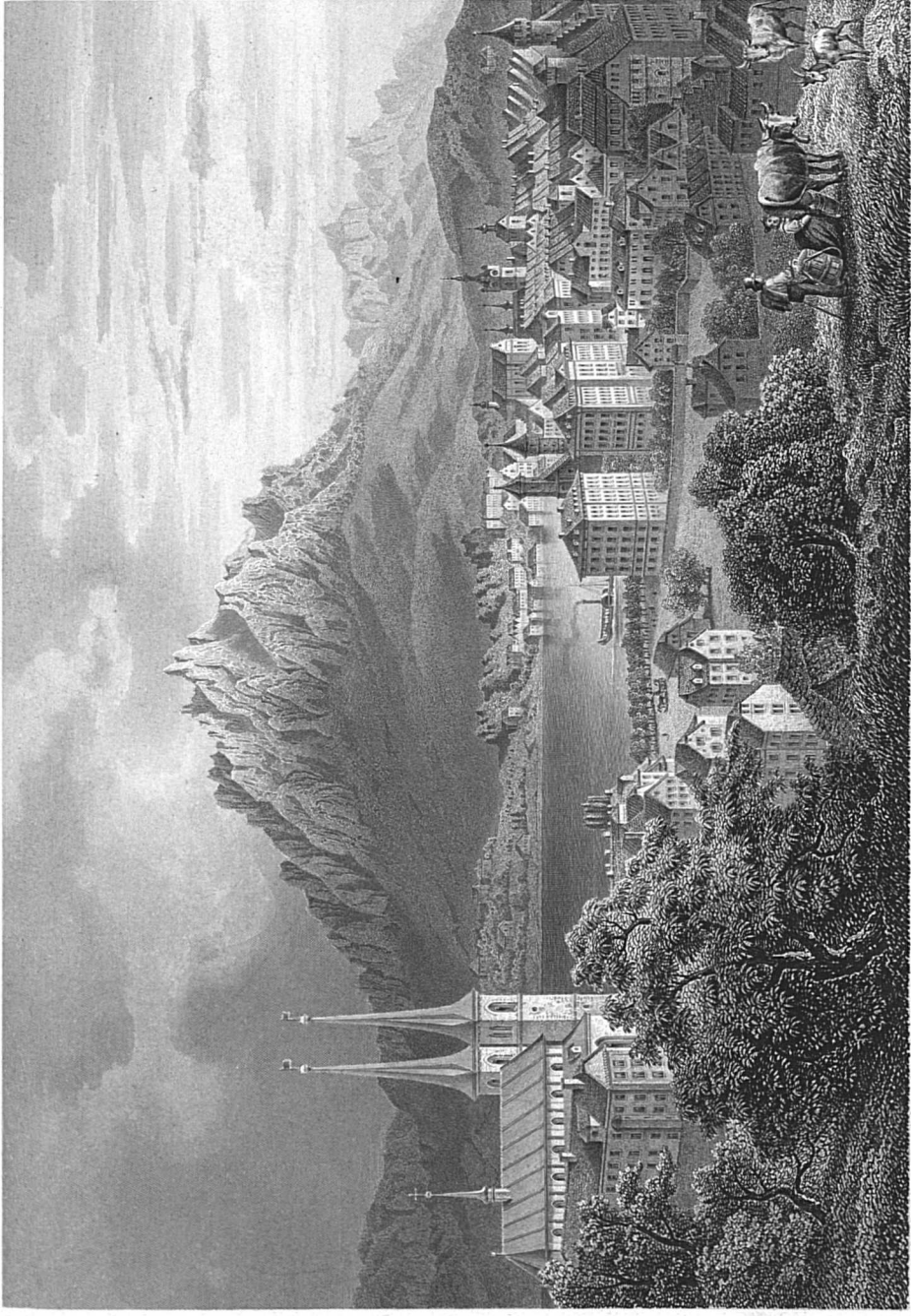


Stich, Druck & Verlag von Gustav Georg Lange in Darmstadt.

KLIEMSENBORN.
AM FILATUS.
(Luzern)

12.136-





M. G. L. e. s. o. u. p. f.

LUTZERN MIT DEM PLANTIS.

(Luzern)

Druck & Verlag von G. L. Lutz in Darmstadt.

L. Rothbeck del.

1813

viennent ensuite l'Oberhaupt (chef), le Matthorn, le Tomlishorn, le Gensmätteli (pré des chamois), l'Esél (âne) et le Rothertozzen qui est encore de 6500 pieds. Presque tous sont difficilement accessibles et ce n'est que dans les derniers temps qu'on a songé à établir des chemins plus commodes et à unir les différentes cimes entre elles. Néanmoins l'ascension du Pilate fut souvent entreprise dans le courant du siècle passé (époque où le Rigi était moins connu et moins visité) et depuis quatre années environ il semble obtenir de nouveau la faveur du public. Dès que d'autres chemins commodes seront venus se joindre au sentier excellent qui conduit à l'hôtel établi au pied du Klimsenhorn et de l'Esél, le Pilate, comme le Géant et le Rothhorn de Brienz, acquerra, sinon l'approbation des touristes hardis et entreprenants qui escaladent les glaciers au péril de leur vie, du moins celle des voyageurs qui sont plus modestes dans leurs désirs.

L'Esél est le seul sommet que l'on ait coutume de gravir jusqu'à présent. Deux chemins se présentent à nous : celui du lac qui va au beau petit village unterwaldois d'Hergiswyl et la belle chaussée qui se dirige directement de Lucerne vers le même village. Connaissant déjà en détail le lac, nous nous décidons à suivre le chemin de la côte qui, semé d'abord de charmantes maisons de campagne, longe ensuite le sauvage Kriensbach pour déboucher dans la paroisse de Horw, située au pied d'une colline bien cultivée, et possédant une église simple mais jolie, bâtie en 1812. — A une faible distance de l'endroit on franchit près de Winkel les frontières d'Unterwald. On traverse des terrains fertiles ; le lac brillant et les montagnes élevées charment nos regards pendant tout le trajet, et le paisible village d'Hergiswyl se présente bientôt à nos yeux. En considération de sa position pittoresque, il ne manquera pas de devenir dans quelques années un lieu fréquenté par les personnes qui désirent faire des séjours d'été et de santé dans la Suisse. On trouve à l'hôtel de bons chevaux pour l'ascension du Pilate qui se fait en un peu plus de trois heures. Le chemin est bien entretenu et n'offre pas le moindre danger ; il peut passer pour commode comparé aux autres sentiers des montagnes. Il doit son existence au propriétaire de l'hôtel du Klimserhorn et coûta la somme proportionnellement énorme de 25000 francs. Il monte d'abord doucement par des jardins, des champs cultivés, de gras pâturages et des bosquets d'arbres, toujours avec la vue de la magnifique baie de Stansstaad, jusqu'à ce que l'on arrive à quelques maisonnettes rustiques où l'on aime à prendre du repos. Alors le sentier devient plus pénible, plus aride, plus pierreux et le voyageur met le pied dans ces alpes qu'anime de

n'attendit pas le supplice qui lui était réservé: arrivé dans sa prison il se perça de son épée, suivant les uns, et d'un couteau, suivant les autres."

Son cadavre, d'après une coutume antique, fut privé de la sépulture et donné en pâture aux poissons du Tibre. Bientôt des orages terribles éclatèrent sur Rome; des torrents de pluie inondaient les campagnes, la grêle détruisait les récoltes, le tonnerre ne cessait de gronder à tous les coins du ciel et la terre était agitée jusque dans ses fondements. Lorsqu'on eut découvert la cause de ces désolations, le corps du gouverneur fut retiré de l'eau et transporté à Vienne, dans la Gaule, où on le précipita dans le Rhône. Là aussi les tempêtes, qui avaient jeté l'effroi dans la capitale de l'empire romain, vengèrent la mort du Christ; le corps de celui qui avait livré au bourreau le fils de Dieu fut envoyé à Lausanne. Mais la malédiction divine l'accompagnait; toutes sortes de fléaux dévastèrent la contrée; on s'empara du corps maudit, on le traîna sur un sommet inaccessible et on le lança dans un petit lac. C'est ainsi que Pilate vint de la Judée au Frakmont. Le mauvais esprit n'en continuait pas moins à exercer ses ravages, et des orages et des tempêtes s'accumulaient sur la cime des montagnes. Les habitants ne sachant comment se débarrasser de l'auteur de tant de fléaux étaient au comble du désespoir. Tantôt il traversait à gué le lac, et les eaux, sortant de leur lit se répandaient dans les vallées, inondant et détruisant les récoltes; tantôt il rôdait dans les montagnes, chassant les bergers, dispersant les troupeaux et les précipitant dans les abîmes; tantôt il livrait des combats acharnés à d'autres spectres, principalement au roi Hérode. En général il se tenait sur „la chaire“ plateau saillant de la Güpfe (sommet de montagne vis-à-vis de l'Entlibuch) où il établissait son siège et d'où il excitait les orages et les ouragans.

Enfin il vint un jour dans la contrée certain exorciste auquel les habitants offrirent une somme considérable d'argent s'il parvenait à les délivrer du mauvais esprit qui les tourmentait. Le savant promit de faire au moins un essai. Il se mit en route et, après quelques heures d'une marche pénible, il arriva à la Güpfe où trônait Pilate. Là il se plaça sur une grosse pierre et commença ses évocations. Malgré la puissance de ses incantations, Pilate ne bougea pas. Voyant que ses tentatives étaient infructueuses et que la pierre sur laquelle il se trouvait commençait à se détacher et à branler, le conjurateur eut recours à des adjurations encore plus fortes. Il se dirigea vers l'Ouest, escalada le Widderfeld, vis-à-vis de la Güpfe, et livra un nouveau combat au réprouvé. Ce combat fut si acharné que du temps du célèbre naturaliste Gessner

on pouvait encore distinguer, entourée des plus belles herbes, une grande place carrée stérile portant l'empreinte des pieds de l'exorciste. Longtemps ce terrain ne produisit pas le moindre brin de verdure, les êtres vivants le fuyaient et la rosée même n'humectait pas ce sol maudit. Enfin le mauvais esprit, qui comme un oiseau de proie tournoyait autour de son antagoniste, fut vaincu par les formules magiques et entra en pourpaler avec son terrible adversaire; il promit de se retirer dans son lac de l'alpe supérieure et de s'y tenir coi à condition qu'on ne viendrait pas l'y déranger et qu'on lui permit de quitter chaque année une fois son humide demeure pour courir librement la montagne. Le savant accepta volontiers ces propositions et donna aussitôt à un mauvais génie la forme d'un cheval, afin que le gouverneur de la Judée pût descendre dans le lac. Un rocher sur les bords du lac a conservé, après des centaines d'années, l'empreinte des sabots du coursier infernal.

Pilate tint parole. Chaque année, le vendredi saint, ainsi au jour où expira Celui qu'il avait condamné au supplice de la croix, il sortait des eaux, revêtu d'habits rouges, pour s'asseoir sur le tribunal qu'il s'érigeait au milieu du lac. Malheur à ceux qui l'apercevaient! Leurs jours étaient comptés, ils étaient sûrs de mourir dans le courant de l'année. Son jour de liberté finissait et il rentrait dans les profondeurs. Pendant tout le reste du temps il était tranquille; mais dès qu'on le provoquait, qu'on faisait du bruit, qu'on criait, qu'on invoquait son esprit, qu'on troublait la limpidité des eaux en y jetant des pierres, du bois ou qu'on voulait même en sonder la profondeur, des nuages s'accumulaient sur le sommet de la montagne, les éclairs brillaient, le tonnerre grondait, le lac lançait des gerbes de feu et la tempête la plus affreuse dévastait la contrée. Par contre le ciel restait clair et serein si par suite d'un accident quelconque, ou par les troupeaux qu'on menait paître sur les berges, quelque chose tombait dans le lac.

Telle est la légende à laquelle on ajoute encore ça et là que la femme de Pilate se trouvait reléguée dans un autre réservoir plus petit. Quoiqu'il en soit, la croyance populaire se trouvait confirmée au moyen-âge par des ordonnances sévères qui allaient jusqu'à défendre l'ascension du Pilate, et les vachers étaient tenus par serment de retenir les curieux qui voulaient s'approcher du lac. Même des hommes comme le célèbre naturaliste Conrad Gessner et le médecin Félix Platter n'obtinrent en 1555 et en 1580 que difficilement la permission de visiter ces régions élevées. Suivant quelques écrivains plusieurs curieux furent décapités à Lucerne pour avoir provoqué le mauvais esprit en jetant des pierres dans le lac; un fait certain est qu'en 1387 six prêtres furent longtemps tenus

prisonniers pour avoir voulu se rendre au Pilate. Ce n'est qu'en 1585 qu'on permit au curé de Lucerne de sonder le lac et de prouver par là le peu de foi qu'il fallait ajouter à la légende; mais encore au commencement de notre siècle les propriétaires des chalets avaient l'habitude de réciter chaque soir une prière pour empêcher Pilate de faire du mal à leurs troupeaux pendant la nuit.

Actuellement on ne songe plus à visiter le lac tant redouté parce qu'il est presque desséché et n'est plus qu'un misérable bourbier. La pierre singulière que l'exorciste fit vaciller par ses conjurations et que la moindre pression de la main mettait en oscillation, ce vieux monument du culte païen, ce bloc de rocher de six pieds de long, n'offre plus d'attraits, il a été détaché de son point d'appui et gît immobile parmi les autres géants épars sur les montagnes. Néanmoins le Pilate offre encore mainte curiosité; mais les mauvais chemins, en partie tout-à-fait impraticables, effraient les touristes. C'est ainsi qu'on trouve p. ex. sur la Tomlisalp, non loin du petit lac de Tomlis, une cavité appelée „antre de lune“ ayant 16 pieds de haut sur 9 de large et qui, se retrécissant de plus en plus, s'avance bien avant dans la montagne. Cet antre, qu'arrose de temps en temps un petit ruisseau, est riche en une certaine terre calcaire, connue sous le nom de lait de lune, qu'on employait autrefois avec succès contre toutes sortes de maladies; il était aussi le séjour des gnomes qui, à l'exemple de tant d'autres endroits, y jouaient un grand rôle. Cette grotte mériterait d'être examinée plus scrupuleusement; jusqu'à présent on n'en connaît que l'entrée et la partie antérieure. Une autre caverne, située au-dessus de la Bündlenalp, entre deux parois de rochers presque perpendiculaires, s'étend vers le Widderfeld; les pâtres expérimentés des Alpes savent y produire un écho des plus parfaits et des plus prolongés que l'on puisse entendre. Les légende populaire, qui s'attache à tout ce qui paraît extraordinaire, n'a pas manqué de s'occuper de cette caverne miraculeuse. A son entrée, à 1200 pieds au-dessus de l'alpe, on aperçoit une statue blanchâtre gigantesque, représentant un homme debout, les bras appuyés sur une table qui lui sert de soutien. Les savants du siècle passé attribuent cette oeuvre à des guerriers romains qui, après avoir lâchement abandonné leurs aigles, s'étaient réfugiés sur le Pilate; les vachers, par contre, soutiennent que c'est le corps d'un malfaiteur converti en pierre pour ses crimes et qui garde des trésors immenses jusqu'au jour du jugement dernier; une autre version prétend que c'est la statue de St. Dominique ou Domini miraculeusement transporté en cet endroit quelques moments avant la chute d'une montagne qui engloutit la chapelle où il se livrait à ses pieux exercices.

Un montagnard téméraire qui avait voulu pénétrer dans l'intérieur de la caverne tomba dans les profondeurs et perdit la vie; ce n'est qu'en 1814 qu'un chasseur de chamois descendit le long d'une corde, au péril de ses jours, à plus de 300 pieds de profondeur, et parvint jusqu'à la singulière pierre qui n'est autre chose qu'une masse de rochers composée de plusieurs parties affectant la forme humaine. Ce jeu de la nature, ainsi que d'autres formations étranges de cette montagne remarquable, paraît avoir été dans l'antiquité païenne un objet d'adoration.

Nous n'en finirions pas si nous voulions nommer toutes les places merveilleuses du Pilate, si nous voulions citer toutes les traditions et histoires de revenants, de chasse infernale, de gnomes, de dames blanches, de dragons, de serpents, etc. etc. Une monographie détaillée seule pourrait nous donner une idée juste de la richesse de cette partie de la Suisse.

Parmi les nombreux ruisseaux auxquels le Pilate donne naissance, le Kriensbach est le plus important et le plus dangereux. Il prend sa source au Bonerli, serpente à travers les rochers escarpés de la vallée de Kriens et reçoit quelques autres petits cours d'eau près du pont de Herrgottswald. Herrgottswald (2500 pieds au-dessus du niveau de la mer) est un lieu de pèlerinage très-fréquenté, fondé il y a à peine 300 ans par plusieurs ermites dans une forêt épaisse, presque impénétrable; la petite église renferme une petite marmite dans laquelle la vierge Marie préparait la nourriture à l'enfant Jésus sur sa fuite en Egypte. Le simple attouchement de ce vase miraculeux guérit de toutes sortes de maladies. Depuis quelques années il y a à Herrgottswald un établissement simple et rustique pour la cure du petit-lait. Au-dessous de l'ermitage, le ruisseau sauvage est enfermé dans des digues de pierre et des bâtardeaux artificiels et bientôt après il se partage en deux bras dont l'un, prenant une direction occidentale, se dirige vers le village de Kriens et dont l'autre, par le trou de Rengg, se jette dans la Waldemme. Ce canal majestueux, cette brèche gigantesque de 234 pieds de profondeur, fut commencée au 13^e siècle et terminée seulement en 1766. Des générations ont été ensevelies par le torrent des siècles, mais l'oeuvre est achevée et prouve aujourd'hui ce que peuvent la persistance et la volonté. Le village de Kiens, joint à Lucerne par une belle allée, est connue par ses grandes forges; il est situé sur le sol fertile du Krienserboden au-dessus duquel s'élève pittoresquement le vieux bourg de Schauensee. L'église, bâtie sur une élévation, présente une vue charmante à laquelle on préfère cependant celle du Sonnenberg qui est plus riche et plus variée.

Un vaste panorama, commençant au Pilate, aux Alpes d'Uri et d'Unterwald pour se prolonger jusqu'au Weisenstein près de Soleure, déploie tout le charme que peuvent offrir des vallées sauvages, des rochers à pic et d'aimables côteaux. Tout contribue à enchanter le voyageur et à rendre son séjour dans ces régions agréable et commode, car au-dessous du sommet du Sonnenberg, se trouve le Kurhaus du même nom, dans une position favorable. Ce vaste bâtiment qui possède tout le confort des établissements du même genre, attire depuis quelques années de nombreux visiteurs.

Un autre ruisseau, aussi sauvage et indomptable que le Kriensbach, se précipite du haut du Pilate et exerce principalement ses dévastations près de Hochgewittern — c'est le Rümli bach. Il traverse la vallée d'Eigen ou d'Ey et débouche dans l'Emme près du village de Schachen. Il fournit en différents endroits des truites excellentes d'une grosseur peu commune. La partie inférieure de la vallée est formée de gorges étroites et profondes et de sombres rochers, tandis que la partie supérieure est recouverte d'alpes fertiles dont plusieurs sont habitées même en hiver. Là se trouve un joli vallon verdoyant, presque entièrement plat, entouré de forêts, où s'élevaient un jour, suivant la légende, un village et un château. Cette contrée paisible et solitaire jouissait autrefois d'une certaine renommée et attirait grand nombre de malades; il y a plusieurs siècles déjà que les fiers patriciens de Lucerne la choisissaient de préférence pour séjour d'été, non seulement pour rétablir leurs forces, mais, dit la chronique, pour laisser à leurs chères moitiés le temps de s'apaiser et de se calmer. Depuis quelques années on a construit dans la vallée d'Eigen, à 3200 pieds au-dessus du niveau de la mer, non loin de la chapelle consacrée à Dieu le bon Pasteur, une auberge qui, malgré son extérieur attrayant, n'offre pas, il est vrai, le confort que l'on trouve dans les villes, mais qui est à même de contenter entièrement des exigences modestes. De magnifiques groupes de sapins touffus aux ombrages rafraîchissants, l'air fortifiant et doux des Alpes, les vues ravissantes du Pilate, celles des côteaux boisés, de la ville de Lucerne et de quelques parties du lac des Quatre-Cantons, tout est propre à faire de ce séjour un des plus charmants que l'on puisse imaginer; mais lorsqu'un orage se décharge sur les cimes dentelées de la montagne, que mille échos reproduisent le sourd grondement du tonnerre, que la pluie bat les parois des rochers nus, que la tempête fait trembler le sol et déracine les arbres, alors le voyageur, habitué à la tranquillité de ces lieux, trouve qu'ils sont tout aussi riches en scènes grandioses et effrayantes, qu'en beautés romantiques.

Deux chemins conduisent à la vallée d'Ey et de là au Pilate: l'un part de Lucerne par le Herrgottswald, l'autre de Malters par le village de Schwarzenberg dont les deux maisons de cure sont insignifiantes. Ces sentiers cependant sont escarpés, aussi cette partie de la Suisse est-elle moins visitée qu'elle mériterait de l'être; mais l'esprit entreprenant du siècle, éveillé dans quelques autres districts, ne manquera pas d'attirer les touristes en leur offrant des moyens de communication plus faciles et moins dangereux.

A l'extrémité méridionale du canton de Lucerne, dans cette longue chaîne escarpée et déchirée, connue sous le nom de Brienz-Grat ou de „hintern Fluh“, qui s'étend de la rive droite du lac de Brienz vers le pays d'Hasli, profondément entaillée par la croupe du passage du Brünig, s'élève à 7250 p. au-dessus de la mer le Rothhorn, renommé par sa vue qui ne le cède pas à celle du Faulhorn. Un vigoureux marcheur peut atteindre en 4 à 5 heures le sommet où se trouvent, près d'une énorme borne, les frontières des cantons de Berne, Lucerne et Unterwald. Le Rothhorn est plus élevé que le Rigi, mais moins que le Faulhorn. Si la vue des Alpes n'est pas si grandiose que celle que l'on a du Faulhorn, celle du premier plan, en revanche, est plus belle. On a devant soi toute la chaîne de l'Oberland bernois et le lac de Brienz; à droite, au-dessus d'Interlaken, on distingue entre les montagnes une partie de la vallée de Thun et toute la vallée d'Hasli depuis Meyringen jusqu'au Grimsel; de l'autre côté, le petit lac d'Ey, le lac de Sarnen, une partie considérable du lac des Quatre-Cantons avec le Rigi, une petite portion du lac de Zug, une longue bande du lac de Neuchâtel, et même celui de Constance. — En suivant, du côté d'Unterwald, un sentier qui rampe par des éboulis escarpés et des haldes arides, on atteint (1200 pieds au-dessous du sommet du Rothhorn) un petit vallon encadré d'alpes vertes et de sombres pans de rochers où se trouve le lac profond d'Ey ou Mai couvert de glace même au coeur de l'été. Dans le voisinage il y a une grotte de stalactites très-remarquable mais qui n'a été que fort peu visitée jusqu'à présent. Plus bas s'étendent les Alpes de Stäffeli et de Staffel.

Entre le Tristenberg et le Nesselstock si riche en plantes remarquables, les eaux du lac de Mai, après s'être creusé un canal souterrain, filtrent et jaillissent à travers des blocs de pierre couverts de mousse et des broussailles, pour former bientôt une des plus jolies cascades en se

précipitant du haut d'un rocher à pic. Cette chute d'eau donne naissance à la petite Emme qui, se tournant vers le canton de Lucerne, serpente par la grande vallée montueuse de Marie. Sörenberg, l'endroit le plus étendu de cette vallée, est un joli hameau qui possède une chapelle et une auberge; il appartient à la paroisse de Flühli. Près de la petite maison de Dieu, sur les gras pâturages appartenant aux Brienzois, aux Obwaldois et aux Entlibuchois, a lieu, chaque année, le 2^e dimanche du mois d'Août, la fête des lutteurs. Ces fêtes sont célébrées dans l'Entlibuch: 1) le 29. Juin, fête de Pierre et Paul, dans la grande plaine de la commune de Schüpfheim; 2) le 1^{er} dimanche de Septembre (fête principale) et le 1^{er} dimanche qui suit le 21. Septembre, à Enneteck, sur la pente du Napf, à l'ouest de l'Entlibuch; 3) le 24. Septembre (Michel) et le 1^{er} dimanche d'Octobre, près de St. Joseph, sur le mont de Schüpfheim. Les jeunes gars des vallées voisines viennent, ces jours-là, lutter avec ceux de l'Entlibuch. Les plus redoutables rivaux sont les jeunes gens de l'Oberland bernois. La victoire n'est décidée que lorsque le vaincu est couché sur le dos. Comme il est rare que tous sortent sains et saufs de ces luttes, il est défendu aux femmes d'y assister. Au-dessus de Sörenberg se trouve le point le plus élevé du Haglern (de l'allemand hageln, grêler) qui porte son nom à juste titre, car c'est de lui que partent les tempêtes mêlées de grêle qui désolent et dévastent le pays. Quoique l'horizon y soit un peu borné, on y jouit cependant d'une vue pittoresque sur l'Emmengrund qui s'étend dans la profondeur, sur la vallée enfermée entre le Feuerstein et la „vordere Fluh“, ainsi que sur les groupes des montagnes voisines aux formes si variées. Le chemin de Sörenberg à Flühli est mauvais; il suit d'abord une direction horizontale, longe ensuite un versant boisé presque perpendiculaire pour se convertir en une descente rapide avant d'arriver à la Hirseggbuck qui doit son nom à un promontoire du Tamhorn; le reste de la contrée qu'il traverse est monotone et solitaire.

Flühli est le chef-lieu de la paroisse étendue du même nom qui comprend la partie méridionale du canton de Lucerne. Elle est disséminée au pied de montagnes à pic, de pentes abruptes et de rochers escarpés, dans de nombreuses gorges, dans des vallons étroits et compte plus de 1200 habitants. Le village de Flühli lui-même ne forme pas une masse compacte et ne présente pas ces maisons placées côte à côte pour se soutenir et s'abriter réciproquement. La vieille coutume allemande a présidé au choix de l'emplacement et à l'érection des habitations; les maisonnettes, les cabanes et les chaumières sont jetées ça et là suivant que

les pâturages, la position avantageuse et les cours d'eau furent plus ou moins propres à la colonisation et à l'établissement de demeures. Une scierie et une verrerie créent du mouvement et de la vie et fournissent du travail et du pain à mainte famille nécessiteuse. Trois sentiers se rencontrent à Flühli: l'un traverse la hauteur du passage et va à Gysswyl et dans le pays d'Unterwald, les autres se dirigent par le Rothhorn à Brienz et par les Schratten sauvages à Habkern dans l'Oberland bernois.

A une faible distance de Flühli, sur la rive droite de la petite Emme, débouche le Kragenbach qui prend sa source au Feuerstein dont le sommet, semblable à une tour imposante et monstrueuse, s'élève entre l'Obwald et l'Entlibuch, derrière un rempart gigantesque. — Dans la petite vallée de Kragen ou Krachen il y a une maisonnette de bains; les eaux sulfureuses y sont employées avec succès contre les maladies de la peau et sont colportées dans le pays par des marchands spéculatifs. — Si le Feuerstein s'éloigne de Flühli, le prolongement de la „vordere Fluh“, par contre, s'en rapproche. Entre cette masse étendue et le Feuerstein, s'allonge une triste vallée étroite, rude et inhabitée. La cime supérieure de la „vordere Fluh“ porte le nom de Schafmatt; vers le midi se trouve la Räuhe et vers le nord le Schimberg. Des blocs de rocher énormes, taillés à pic, dispersés sur les flancs de la montagne, lui donnent un aspect sauvage et la rendent inaccessible en beaucoup d'endroits.

Sur la rive gauche, les prolongements du Schratten se dirigent vivement vers l'Emme comme pour l'arrêter dans son cours; mais ils se brisent tout-à-coup à son bord, façonnés par le temps en mille figures diverses. Quoique cette partie de la montagne ne soit pas aussi escarpée que le versant oriental, elle n'en ressemble pas moins à un champ de débris et de rochers. Des moraines, des pierres d'une blancheur éblouissante, tranchantes et anguleuses, mises à nu par la pluie, recouvrent ce sol qui montre partout des cavernes et des antres béants séparés les uns des autres par des crevasses profondes. Ce désert où le touriste n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne lui rappelle la nature animée, ces plaines et ces flancs, pour ainsi dire écorchés par le vent, ne présentant que des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés, sont appelés en allemand „Schrattenfeld ou Karrenfeld“ et ont donné leur nom à la montagne.

Les habitants de la vallée supérieure de la petite Emme sont Entlibuchois dans toute la force du terme, tant pour leurs habitudes que pour leur air et leur caractère, et plus encore que dans la vallée principale ils tiennent aux anciennes moeurs et coutumes. C'est ainsi qu'ils pren-

nent une part active à toutes les fêtes populaires dont la plupart n'ont plus lieu qu'à d'assez longs intervalles. Une des plus singulières est la chasse du Posterli. Les Entlibuchois désignent en général sous le nom de „nuits de Poster“, des soirées passées avec amis et voisins à faire bonne chère et bon feu; le Posterli, par contre, est un spectre que des buveurs attardés aperçoivent quelquefois parcourant les rues; et la chasse du Posterli avait originairement pour but d'effrayer ce rôdeur nocturne et de le forcer à chercher un asile dans quelqu'autre village. Vers la mi-décembre les jeunes gens et les hommes mariés d'une commune se réunissent un soir pour procéder au choix de celui qui fera le Posterli et qui, une fois honoré de la confiance générale, se déguise en sorcière, en chèvre ou en âne. On ne prend quelquefois que de la paille, à laquelle on donne tant bien que mal la forme d'un être vivant et que l'on recouvre soit de haillons, soit de la peau pelée d'un grison ou de la fourrure cornue d'un bouc. Cette production de l'art humain, à laquelle il ne manquerait que la vie pour être rangée dans une classe jusqu'à présent inconnue aux naturalistes, est placée sur un traîneau. Tous ceux qui participent à la fête sont munis d'instruments bruyants, bourdonnants, assourdissants, inventés pour briser le tympan, de clarines, de sonnailles, de grelots, de chaudrons, de poêles, de fouets, de cornets de vacher etc. etc. Enfin ce cortège trépignant, criant, sifflant, beuglant se met en mouvement et remplit l'air d'un vacarme vraiment infernal. Le Posterli est en tête. Souvent la terre est couverte d'une neige épaisse et de gros flocons cachent les chemins frayés, mais rien n'arrête l'ardeur de cette masse joyeuse; elle avance toujours et après quelques heures d'une marche assez pénible elle est arrivée au village voisin. Là des personnes masquées viennent à sa rencontre, reconnaissent le Posterli, et, comme des sentinelles avancées, donnent l'alarme. Aussitôt tout est en mouvement dans le village; les jeunes gens se placent à l'entrée afin de recevoir dignement celui qui les honore de sa visite; le bruit des instruments redouble; pendant quelques minutes les cris de joie deviennent de la fureur. La réception est faite. On traverse la principale rue du village et l'on prend la direction de l'auberge. Il est temps, car les gorges sont desséchées et les estomacs sont vides. Le Posterli est abandonné dans un coin et les verres sont mis en circulation. Du pain et du fromage forment le repas frugal qu'on offre à ces hôtes. Les ris et les chants durent toute la nuit et le matin de petits groupes regagnent paisiblement leur demeure. Le village ainsi visité a coutume de rendre le Posterli d'une manière analogue l'année suivante. Grimm, dans sa mythologie, considère la chasse du

Posterli comme un reste de la fête païenne de Berchta, et en effet cette hypothèse ne semble fondée non seulement sur l'époque à laquelle la fête a lieu, mais aussi sur d'autres fêtes populaires semblables, célébrées dans différentes parties de la Suisse, où le charivari joue un grand rôle.

Une autre fête populaire de l'Entlibuch sont les feux de carnaval restés en usage dans cette contrée. Quelques jours avant le dimanche qui suit le mercredi des cendres, du bois et des fagots sont entassés sur les hauteurs. A la tombée de la nuit des colonnes de feu s'élèvent sur les collines et les sommets des montagnes. La jeunesse du pays assiste à ce spectacle en poussant des cris d'alégresse et les plus courageux hasardent quelquefois le saut téméraire par-dessus le tas enflammé. Le peuple prétend posséder ces feux de carnaval de temps immémorial et, comme nos feux de St. Jean, ils ont un rapport intime avec l'ancienne fête du solstice d'été célébrée par nos ancêtres.

Après cette digression, retournons à Flühli que nous quittons bientôt pour traverser un bois, avant d'arriver au hameau de Klusstalden. Au-dessous de ce hameau l'Emme mugissante et écumante s'est péniblement frayé un passage à travers un gorge étroite et rocailleuse, et au-dessus du Klus plane pittoresquement la chapelle de St. Nicolas. Nous continuons notre route toujours en descendant. La contrée est rude et sauvage et le ruisseau qui arrose la vallée, sortant souvent de son lit et rompant les digues, a couvert le sol de débris de rocher et de gravier. En quelques minutes nous arrivons au pont de l'Emme près de Schüpheim où le chemin raboteux et pénible se perd enfin dans la belle chaussée de Lucerne à Berne par l'Entlibuch et la vallée de l'Emme.

Rarement le touriste s'aventure dans la vallée de la petite Emme ou Emme-des-bois; tout au plus il visite la vallée de Marié pour aller par le Rothhorn à Brienz sans même jeter un regard furtif sur les nombreuses vallées latérales; jamais il ne met le pied sur ces cimes escarpées, car cette partie reculée du canton de Lucerne, sublime et grandiose dans ses beautés sauvages et solitaires, manque des moyens de communication les plus simples. Espérons que des sentiers praticables et commodes lui vaudront un jour l'importance et l'admiration qu'elle mérite à juste titre.

Presque toute la partie méridionale du canton de Lucerne appartient au bassin de la Reuss; un petit morceau seulement dépend de la grande Emme — c'est la vallée de Marbach qui, séparée de l'Entlibuch proprement dit par un faite, se dirige du Sud au Nord. Cette vallée de deux lieues de long, arrosée par l'Ilfis, se trouve dans le coin Sud-ouest du canton. L'Ilfis est un filet d'eau très innocent formé de trois sources distinctes; mais les fortes pluies ou la fonte des neiges convertit souvent ce ruisseau limpide en un torrent impétueux et dévastateur. Près du petit endroit de Kröschenbrunnen il quitte le canton, pénètre dans la vallée de l'Emme et se jette dans la grande Emme au-dessous de Langnau. Du côté occidental de la vallée de Marbach les hauteurs sont peu importantes et d'une ascension facile; mais vers le Sud-est, reposant sur les prolongements boisés des Bäuchlen, du Hürnli et de la Lochseite, s'élèvent les Karrenfelder avec leur flore remarquable, leurs crevasses, leurs antres et leurs rochers épars dont nous avons déjà fait mention en parlant de la vallée de la petite Emme.

Avant de continuer notre route il nous paraît important de jeter un dernier regard sur les Schratten et d'en donner encore quelques détails. Leur nom dérive de la constitution même du sol, car les montagnards désignent par „Schratten“ les crevasses et les fentes de rochers dont précisément cette montagne abonde. Les Schratten commencent près du village de Flühli, dans la vallée de la petite Emme, et s'étendent sur une longueur de trois lieues dans une direction presque méridionale. Du côté de Marbach ils montrent des haldes escarpées, des éboulis cachés en partie sous la verdure qu'entrecoupent des terrasses de rochers et de profonds sillons. La montagne est moins raide sur le versant septentrional. Des bois et des alpes couvrent la partie inférieure, tandis que la partie supérieure ressemble à un désert. C'est là qu'on trouve ce terrain rocailleux, déchiqueté et stérile, hérissé de pierres blanchâtres et tranchantes. Des enfoncements, ou plutôt des entonnoirs monstrueux, où l'eau de neige se réunit au printemps pour former autant de lacs, effraient par leur profondeur, et des morceaux confus de rochers menacent à chaque instant de s'écraser.

De tels champs de Schratten ou de Karren peuvent être rangés au nombre des apparitions les plus intéressantes du domaine des Alpes. La place qu'ils occupent doit avoir été formée originairement d'une surface compacte et unie, brisée et crevassée par une des grandes révolutions souterraines qui ont dérangé les différentes couches de la croûte terrestre. Cet espace nu, n'offrant pas la moindre trace d'humus, brûlé par le soleil, dut naturellement subir

l'influence de l'atmosphère. La pluie, la neige et bien plus encore le froid furent les premiers éléments de la destruction.

Peu à peu la destruction prit le dessus, à mesure que la surface qui se présentait devenait plus grande, mais principalement dans les endroits où deux couches se touchaient et où des veines d'un calcaire plus mou et plus fin rendaient la dissolution plus facile, tandis qu'elle ne pouvait s'opérer que plus lentement et avec moins de force là où le terrain était entrecoupé de bandes plus dures ou riches en pétrifications. Mais plus cet amollissement, ces dégravoiments s'opéraient irrégulièrement, plus ils devaient produire d'inégalités et de cette manière se formèrent dans un sol originairement uni, dans le courant des siècles, une masse d'enfoncements, de déchiquetures, d'entailles, de fissures, de fentes, tantôt étroites, tantôt larges, tantôt séparées par des arêtes et des côtes riches en spath calcaire et en pétrifications. Souvent ces côtes sont rapprochées les unes des autres et si tranchantes qu'on peut facilement se blesser, souvent elles sont séparées de plusieurs mètres et alors leurs tranches sont émoussées. Dans les parties basses, les Karrenfelder sont çà et là légèrement recouverts de bonne terre, de petites forêts, et des pâturages les cachent aux regards et les soustraient à la destruction toujours croissante; en d'autres endroits s'amoncellent, dans les fissures, des pierres réduites en poussière convertie en terre féconde, et alors on voit croître entre les côtes et même sur les rochers, la rose des Alpes, le genièvre, le saule nain et de maigres herbes. La région des Alpes, par contre, est entièrement dépourvue de verdure. Une chaleur presque tropicale règne sur les Karren et le soleil chauffe les pierres à un haut degré; on n'y voit jaillir aucune source rafraîchissante, la pluie et les eaux des neiges se perdent dans les creux, dans les crevasses et dans les entonnoirs pour reparaitre au pied de la montagne en torrents dévastateurs. Le moindre brin d'herbe, la plus modeste plante ne trouve ni vie, ni terre, ni humidité dans ces lieux déserts et la plupart des animaux les fuient, quelque bons que soient les repaires qu'ils leur offrent. Les pâtres, les chasseurs les évitent, et presque toujours des murs bas ou des broussailles arrangées en garde-fous les séparent des alpes voisines pour empêcher le bétail de s'égarer et de s'endommager dans ce désert pierreux. Vus de loin, les Karrenfelder présentent le coup d'oeil le plus triste et le plus sinistre; on croit voir un vaste champ jonché d'ossements gigantesques que la chaleur, le froid et l'eau du ciel ont blanchis.

Les Karren, à l'exemple de beaucoup d'autres endroits remarquables de la Suisse ont aussi payé leur tribut à la légende. Voici celle que l'on

raconte dans les chalets et aux veillées : A l'extrémité occidentale, au pied du pic le plus élevé du Scheibengütsch, se voit une caverne noire et profonde dont les voûtes et les souterrains se perdent dans la montagne. Il y a quelques centaines d'années que cette place était une alpe fertile qui échut en partage avec plusieurs autres propriétés à deux frères dont le cadet avait perdu la vue en bas âge. Plein de confiance en la loyauté de son frère aîné, il lui laissa le partage de l'héritage commun ; il fut indignement trompé et ne reçut qu'une faible partie de la belle Schrattenalp. Un loup n'engendre pas des moutons, dit le proverbe. La fille de notre imposteur, qui ne surpassait toutes les filles du voisinage, non seulement en richesses, mais aussi en beauté, était d'un orgueil sans borne. La foule des adorateurs était grande. Ceux-ci, devenant de jour en jour plus nombreux, elle déclara qu'elle n'accorderait sa main qu'à celui qui, par amour pour elle, escaladerait la pente du Scheibengütsch. Beaucoup se présentèrent mais tous trouvèrent la mort dans les abîmes. L'indignation et la colère s'emparèrent enfin des voisins et ils découvrirent au frère aveugle la manière indigne dont il avait été traité par son aîné ; celui-ci auquel il en demanda raison jura qu'il avait loyalement partagé : „Que le diable m'enlève“, s'écria-t-il, „si je me suis enrichi à ton détriment, qu'il déchire toute l'alpe et que la terre m'engloutisse avec ma fille“. Mais voilà venir la plus terrible des tempêtes ; la montagne est ébranlée jusque dans ses fondements et en quelques instants satan a changé ces beaux lieux en rochers arides ne laissant que l'empreinte de ses griffes sur les rocs. La partie de l'aveugle était restée intacte. Le démon précipita le parjure dans un trou profond du Schratten ; il s'y trouve encore aujourd'hui et personne ne passe sans y jeter une pierre. Quant à la fille hautaine (la légende l'appelle Salina) elle fut bannie dans les souterrains du Scheibengütsch où elle garde ses trésors. Déjà maint hardi aventurier a péri en voulant pénétrer jusqu'à elle. Cette tradition s'est si bien conservée qu'il y a quelques années deux hommes du Gaü de Lucerne vinrent trouver le curé de Flühli implorant sa bénédiction pour enlever le trésor. Une autre version prétend que le juif errant, Ahasverus, vient quelquefois, à de longs intervalles, visiter la Schrattenalp ; la première fois qu'il s'y arrêta il y trouva un riche vignoble, la deuxième fois une alpe et la troisième le Karrenfeld tel que nous le voyons.

De la vallée de Marbach on arrive en moins de quatre heures, sans de trop grandes difficultés, au Scheibengütsch (6280') et à la Steinwangfluh qui est un peu plus élevée. Le sentier, étroit et raboteux, suit d'abord le lit du petit Steinlenbach, débouche ensuite dans des alpes ver-

dooyantes, longue des sapins clair-semés, des haldes stériles, un terrain couvert d'une courte verdure qui s'étend jusqu'à la hauteur du col où l'on se trouve au pied des deux pics ci-dessus mentionnés. La vue que l'on a de la Steinwangfluh est aussi belle qu'étendue; car, si d'un côté l'oeil aperçoit le Sentis et le Glärnisch, il reconnaît de l'autre, à l'horizon, les montagnes de la vallée du Rhône, les intéressantes Tours d'Ay, Mayen et la chaîne de la Dent de Brenleire. Du Titlis jusqu'aux Diablerets, les cimes nombreuses des montagnes élevées, pressées les unes contre les autres, brillent d'un reflet argentin; même le Montblanc, caché au reste de la contrée, lève sa tête altière qui domine d'autres cimes moins élevées et moins éloignées. Sur le premier plan reposent dans leur majesté imposante le Rigi, le Pilate, le Feuerstein, le long mur gigantesque du Brienz-Grat; le puissant échafaudage du Hochgant, les sauvages Erizflühe, les doux côteaux de l'Oberfluh et de la Rämismgummen bordant de délicieuses vallées animées, s'avancent presque jusqu'à la base des Schratten. Vers le Nord, au-dessus du Bäuchlen et du Napf, curieux par ses ramifications, dans un lointain nébuleux, derrière les cantons de Soleure et d'Argovie, separent les montagnes du Jura.

Quittons cependant cette montagne remarquable, facilement accessible du côté de Schüpffheim et descendons à Marbach, grand village de près de 2000 âmes disséminées dans deux vallées principales et plusieurs vallées latérales. L'une de ces vallées se dirige vers la commune bernoise de Tschangnau, l'autre, la Scherlig, est tournée vers le Nord-ouest. En 1808 un incendie réduisit en cendres tout le village et n'épargna que l'église construite vers la fin du 17^e siècle. Marbach ne possède rien de saillant. Quelques ruines d'un manoir rappellent la chute de l'ancienne féodalité.

Laissons Marbach derrière nous, suivons l'Ilfis et nous arriverons, après avoir traversé les hameaux de Maischachen et de Wiggen, sur la belle chaussée de Berne à Lucerne. Près du village de Kröschenbrunnen, qui sert de temps en temps de lieu de rendez-vous aux lutteurs, la chaussée quitte le canton de Berne et entre dans celui de Lucerne. Peu de minutes après elle passe le pont de l'Ilfis, monte vers Wiggen et atteint enfin (à une hauteur de 2800') la paroisse d'Escholzmatt située dans un vallon étroit au pied du Schwendelberg que couronne la chapelle de St^e Anne. Autrefois la diète et les députés des deux cantons voisins se réunissaient dans ce village pour délibérer sur les affaires communes. Sur une pente douce et insensible la route se dirige vers Weissemmen, qui doit son nom à un petit cours d'eau, et de là à Schüpffheim d'où le che-

min vicinal, dont nous avons déjà parlé, conduit par la vallée de la petite Emme à Flühli et à Sörenberg.

Schüpfheim ou Schüpfen, jolie paroisse de plus de 3000 âmes, bâti sur les rives de la Waldemme, passait dans le temps pour un des endroits les plus importants de l'Entlibuch, car là ne se tenaient non seulement les Gemeinden des trois villages, mais aussi le jour du serment des magistrats; les représentants de tout l'Entlibuch y avaient constamment leurs réunions et dans une vieille tour (nommée le „secret“) au milieu du village, on conservait les archives, le drapeau du pays et les bannières conquises. Lors d'un incendie qui consuma en 1829 la plus grande partie du village, ce vieux monument devint aussi la proie de la destruction; la belle église fut sauvée. Le couvent des capucins, érigé en 1654 sur une colline, offre une vue agréable et romantique sur la vallée et sur le village. En-delà de l'Emme, dans la grande plaine des biens communaux, les Entlibuchois célébraient les Landsgemeinden, les exercices militaires ainsi que les fêtes des lutteurs qui attiraient toujours grand nombre d'étrangers et auxquelles encore aujourd'hui les montagnards prennent une part très active.

Non loin de Schüpfheim, à l'Est du village, sur un coteau boisé, se trouve la petite église de St^e Croix ou Wytttenbach, célèbre comme lieu de pèlerinage. Suivant la légende, l'impératrice Hélène, ayant découvert sur le Calvaire la croix de Jésus, en remit une parcelle à un guerrier qui l'apporta à Arras vers l'année 330 et y raconta de quelle manière il était devenu propriétaire de la précieuse relique. Son histoire ayant été traitée de fable et la relique n'ayant pas été reçue avec les honneurs qui lui étaient dus, il la posa sur le dos d'un boeuf indomptable et furieux; aussitôt l'animal devint doux comme un agneau et se mit en marche, jour et nuit, sans trêve ni repos, jusqu'à ce qu'il arriva à Wohlhusen dans le canton actuel de Lucerne. Là l'animal se reposa un jour entier, escada ensuite l'Entlibuch et déposa le bois merveilleux au pied d'un sapin. Des ermites, sous la direction d'un chevalier d'Aarwangen, s'établirent bientôt en cet endroit et lui acquérirent en peu de temps une certaine renommée. — En 1653 les habitants de l'Entlibuch se réunirent en grand nombre près de la St^e Croix et jurèrent avec leur banneret de prendre les armes et de ne les déposer que lorsque les autorités auraient fait droit à leurs justes réclamations. Ainsi éclata la terrible guerre des paysans qui dévasta si longtemps le canton. Le Wytttenbach, qui offre une vue délicieuse, sert d'arène aux jeunes gars de Romoos et de Dapp-

lischwand qui viennent y disputer le prix de l'agilité et de la force aux Entlibuchois.

Les environs de Schüpfheim possèdent deux sources minérales : la source ferrugineuse peu visitée de Badschachen sur la route de Flühli, et le Schimbergbad, dont les eaux ont beaucoup d'analogie avec celles de Teplitz et de Vichy et auxquelles l'avenir semble réserver une certaine réputation. Le Kurhaus, bâti à 4663 pieds au-dessus de la mer sur le versant Nord-est du Schimberg, est protégé de trois côtés contre les vents et présente un coup d'oeil magnifique vers le Nord et l'Est. La vue que l'on a du sommet de la montagne peut rivaliser avec celle du Pilate car on découvre les Alpes de l'Oberland bernois dans toute leur splendeur, l'Alpis et la chaîne du Jura, une partie du lac des Quatre-Cantons avec Beckenried, Brunnen, Gersau et le pays plat du canton de Lucerne.

En parlant de Flühli nous avons fait mention de la chasse du Posterli; rappelons ici une autre fête populaire qui, quoiqu'ayant perdu de sa splendeur primitive, n'en est pas moins intéressante par son originalité — C'est la fête de „Hirs Montag“ (lundi de Hirs). Le Hirs Montag ou Güdis Montag tient son nom du vieux mot „Hirzen“ qui signifie chopiner, faire bonne chère. Le dernier lundi de Carême, toute la population du village, les jeunes filles et les gars, les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants, se réunissent après le service divin sous le tilleul centenaire qui s'élève sur la petite place, tandis que la municipalité s'assemble dans la maison commune. Tous les yeux sont dirigés vers un point de l'horizon et la plus vive impatience est peinte sur tous les visages; enfin il se forme une certaine rumeur dans la foule, elle se sépare pour laisser passage au messager de Hirs du village voisin qui traverse les rangs avec toute la vitesse de sa monture pour s'arrêter devant la bannière des tireurs qui flotte joyeusement au gré des vents à l'entrée de la maison commune. Le cheval est orné de bouquets et de grelots, le cavalier de rubans aux couleurs les plus variées. Les magistrats souhaitent la bienvenue à l'ambassadeur de leurs voisins, prennent le cheval par la bride, tandis que l'aubergiste apporte une bouteille de vin d'honneur. Avant de faire part de sa missive, le héraut boit un bon coup, jette un regard scrutateur sur les assistants et leur offre de temps en temps un verre de vin pour se moquer d'eux. Ensuite, avec un air d'importance et avec toute la gravité dont il est susceptible, il tire une grande feuille de papier, la déploie, fait voir sur le dos de la feuille les armes du canton, (le hêtre et la croix) et se met à lire d'un ton chantant et monotone, lentement et distinctement, le contenu de sa missive. Celle-ci, écrite dans le

dialecte du canton, est formée ordinairement de deux parties: la première, l'introduction, a trait à quelqu' événement de l'histoire générale de la Suisse ou de la commune que l'on tourne en ridicule en la comparant à une auberge, à un jeu de cartes, etc.; la seconde est composée d'une dizaine ou vingtaine de bouffonneries, c'est-à-dire couplets satiriques sur différentes personnalités dont on énumère les vices, les défauts, le côté ridicule et que l'on traite souvent d'une manière impitoyable. Le discours se termine par un conseil adressé à toute la commune à laquelle on recommande l'obéissance, l'humanité, la décence, etc. Les individus mal famés n'ont jamais l'honneur de paraître dans cette critique qui n'épargne personne, pas même les autorités, quoiqu'il soit défendu de les nommer par leurs propres noms. Après chaque bouffonnerie l'orateur puise de nouvelles forces dans un verre de vin et le cheval agite violemment ses grelots. Un coup de sifflet ou de cornet annonce un autre chapitre. Avec la lecture du dernier couplet, le messenger descend de cheval, le confie aux soins de l'huissier et, dans son costume bizarre, se rend dans la salle de danse pour y faire valoir ses droits et danser avec les plus jolies filles du village. Plus tard la municipalité l'invite à un dîner copieux auquel elle prend elle-même part. Quoique la personne de l'ambassadeur soit sacrée et que, malgré les plaisanteries parfois rudes et offensantes, l'usage défende sévèrement de lui faire le moindre mal, il fait cependant bien de regagner son village avant le coucher du soleil; il y est solennellement reçu et régalé aux dépens de la commune. Dans les deux villages la fête se prolonge jusqu'à la pointe du jour.

Si le message de Hirz contribuait autrefois à former l'intelligence des Entlibuchois éveillés et à aiguïser leur esprit satirique, une autre action devait faire preuve de leur courage et de leur force — C'était la fête des lutteurs ou du choc que deux communes célébraient entre elles le lundi de Hirz. Au son du tambour et de la musique, les bannières déployées, les combattants se mettaient en route pour la place choisie. Suivant la coutume de leurs ancêtres qui imploraient avant le combat la protection du Seigneur, ils se mettaient à genoux, faisaient une courte prière, puis s'avançaient en rangs serrés, les bras croisés, vers leurs adversaires qui les attendaient de pied ferme. Le premier choc était terrible; mais ce rempart de poitrines, soutenu par deux, trois, quatre rangs était inébranlable. L'oeil en feu, la poitrine haletante, chacun cherchait à épier le côté faible de son ennemi; enfin un choc favorable, la supériorité du nombre, une évolution heureuse, rendait le sort favorable, les rangs se repliaient et la victoire était décidée. Des arbitres proclamaient la paix

et la victoire; les porte-enseignes du parti victorieux agitaient leurs drapeaux en poussant des cris de joie, la musique remplissait l'air de bruyantes fanfares et vainqueurs et vaincus se rendaient au village pour finir la journée à rire, à boire, à manger et à se divertir. D'après la tradition, la fête des lutteurs est célébrée en souvenir d'une victoire remportée par les Entlibuchois sur les Autrichiens; aussi de tout temps les victorieux passaient-ils pour les Confédérés et les vaincus pour les Autrichiens.

La chaussée de Schüpfheim, plantée d'innombrables croix qui rendent témoignage du sens religieux des Entlibuchois, s'élève d'abord en une pente assez rapide, traverse ensuite une aimable contrée presque plate, sur la rive droite de l'Emme, avant d'arriver à Hasli. Ce joli village, dont les maisonnettes présentent les couleurs les plus variées, repose dans une délicieuse vallée; des deux côtés de riches prairies et des pâturages fertiles parsemés de chaumières et entourés de bois de sapins s'étendent jusqu'au sommet des montagnes; le Bibernbach, venant de la St. Croix, anime le paysage. A quinze minutes en-delà d'Hasli nous passons l'Entlen. Ce ruisseau a trois sources distinctes au Feuerstein et à la montagne de la Schafmatt, roule dans des crevasses profondes et devient un des torrents les plus impétueux et des plus destructeurs à l'époque des pluies, car les eaux, resserrées entre les rochers, débouchent dans la plaine avec une fureur et une force incroyables.

La vallée qu'arrose l'Entlen a quatre lieues de long et possède plusieurs gorges et petites vallées latérales; mais elle est si étroite que l'on y trouve à peine une place suffisante pour construire quelques chétives demeures; au fond s'élèvent encore de véritables forêts vierges. Fidèle à son caractère sauvage, l'Entlen se fraie péniblement passage à travers les rochers pour se jeter dans l'Emme.

A peine a-t-on laissé le pont derrière soi qu'on arrive à la jolie paroisse d'Entlibuch (Entlenbuch, c. à. d. colline d'Entlen) dont l'église, bâtie sur une colline, surgit du sein d'aimables groupes de maisons. Des plate-bandes verdoyantes entourent les habitations et des jardinières garnies d'oeillets odoriférants ornent les croisées, car l'Entlibuchois est ami des enfants de Flore mais principalement de ceux dont les couleurs sont variées, fraîches, vives et brillantes.

Le village d'Entlibuch ayant donné son nom à toute la vallée au milieu de laquelle il est situé, mérite une mention particulière. Autrefois le district d'Entlibuch, dont les guerriers, dit la tradition, ont déjà porté les armes contre les Sarrazins sous le commandement de Charles-Martel, appartenait aux Wohlhausen; en 1299 il passa entre les mains

de l'empereur Albert d'Autriche et resta pendant plusieurs siècles en possession des Habsbourg-Autriche, quoique le manque d'argent les forçât à engager à diverses reprises leur domaine. Lors de la guerre de Sempach, Entlibuch se plaça sous la protection de Lucerne et bientôt elle devint propriété de cette ville florissante qui l'acheta à un prix énorme du chevalier de Thorberg. Depuis ce temps ce district appartient à Lucerne; cependant il perdit en 1470 les communes de Trub et de Tschangnau qui furent cédées à Berne. Jouissant de certaines prérogatives que l'on refusait aux autres sujets, en possession de leur propre bannière, de leur cour de justice, de leurs fonctionnaires, les Entlibuchois virent souvent leurs droits attaqués et combattirent vaillamment contre le gouvernement aristocratique de la ville, surtout dans la guerre des paysans de 1653, sous la conduite du valeureux banneret Emmenegger de Schüpfheim et de Schyler d'Escholzmatt, connu par sa force herculéenne. Quoique rudement châtié jadis par le gouvernement et privé pour longtemps de plusieurs de ses antiques privilèges, l'Entlibuch n'en conserva pas moins sa constitution particulière, jusqu'au jour où, il n'y a pas longtemps encore, on lui reconnut les mêmes droits qu'à la ville et on lui appliqua les mêmes dispositions constitutionnelles qu'aux autres parties du pays. Aujourd'hui, comme en des temps plus reculés, l'agriculture est peu en honneur dans l'Entlibuch; on y fait bien venir le froment, mais on ne le voit prospérer d'ordinaire que dans les endroits touchés par le soleil. Les prairies, en revanche, fournissent les meilleurs pâturages, et sur les plateaux nombreux qui couronnent les hauteurs, de grands troupeaux de chèvres, de brebis, de porcs et jusqu'à six mille bêtes à cornes de la petite race dite de Schwyz, trouvent pendant l'été le soleil et la nourriture. Chaque vache livre en moyenne deux quintaux du meilleur fromage. Des troupeaux entiers de jeunes taureaux et de jeunes vaches sont vendus tous les ans à l'étranger, en Italie notamment. Quelque faible que, relativement à la superficie de l'Entlibuch, en soit le chiffre de population — 17000 âmes pour une longueur de 8 à 9 lieues sur une largeur de 2 jusqu'à quatre — le sol, trop montagneux, ne peut pourtant pas nourrir tous ses habitants; aussi nombre d'entre eux émigrent-ils comme travailleurs, pour un temps plus au moins long, dans la Suisse occidentale, ou se livrent au petit commerce, colportant de maison en maison des balais, des plumes, des verres, de l'eau des carmélites, des pierres à aiguiser etc. Nous avons déjà dit quelques mots du caractère des gens de l'Entlibuch. Sanguins de tempérament, ils sont, pour la plupart, légers, coquets, curieux, sociables et gais toujours; ils aiment les plaisirs, la musique, la danse, le

chant; les travaux les plus rudes n'altèrent jamais leur sérénité; ils sont hospitaliers sans flatterie; le mot pour rire est toujours sur leurs lèvres, et les enfants eux-mêmes montrent de bonne heure la vivacité innée, la saillie paternelle et une surprenante faconde. Dans ses actions, l'habitant de l'Entlibuch se laisse plutôt diriger par l'habitude que par de solides principes; inconstant et léger, il obéit au premier, au plus irréfléchi mouvement, et s'engage inconsidérément dans des impossibilités, des mardages à la légère, sans songer à l'avenir et comptant toujours que les choses iront mieux qu'on ne l'espère. Les plus pauvres eux-mêmes ne se laissent jamais dévorer par les soucis, et dans un cas de malheur, se reposent d'abord sur l'assistance du prochain, auquel ils savent peindre leurs maux sous les couleurs les plus vives, en second lieu sur leur adresse et leur étonnante hardiesse. On pourrait presque les croire du sang celte le plus pur. Entichés d'eux-mêmes, ils ressentent l'offense profondément et la vengent tôt ou tard, quelquefois après des années, le plus souvent sur l'heure même.

Aussi les prises de mains sont-elles fréquentes chez eux; il n'est même pas rare de les voir se choquer par bandes entières. Leurs armes sont alors des poings nerveux, de grosses pierres, d'énormes gourdins. Si la querelle n'aboutit qu'à quelques figures ensanglantées, quelques yeux pochés, quelques mâchoires démontées, ce n'est qu'un „petit chmailis“ dont on ne parle pas beaucoup, mais le plus grand nombre des rencontres est certainement amené par le Kiltgang.

Le Kiltgang est une très vieille coutume germaine qui, en dépit de toutes les défenses de l'autorité et de tous les sermons religieux, s'est maintenue jusqu'à ce jour dans les parties montagneuses de la Suisse.

Quoique les filles de l'Entlibuch ne craignent pas le commerce des hommes, et saisissent volontiers, au contraire, l'occasion de plaisants entretiens et causeries, elles se gardent bien néanmoins, conformément aux moeurs du pays, de donner en public, même à leur amant déclaré, un signe quelconque de leur inclination. A peine ose-t-on échanger un regard furtif, à moins que le hasard n'ait ménagé, dans le courant d'une fête populaire, une rencontre qui ne surprend personne, à la même table d'un cabaret. On s'écrit bien sans doute, et les jeunes gars, quand ils le peuvent, vont jusqu'à se mettre en frais de poésie pour leurs belles; mais le temps et l'occasion de confier au papier son amour se présentent rarement au jeune habitant de l'Entlibuch. Aussi aime-t-il mieux visiter sa maîtresse la nuit, quand la paix de leurs entretiens est assurée; et les visites ont lieu d'ordinaire les jeudis et dimanches de chaque semaine. Ces

jours-là, les travaux une fois terminés et après avoir assisté, au milieu des siens, à la prière du soir, qui ne dure jamais moins d'une demi-heure, l'amoureux se met en route; le voilà qui, l'oeil défiant, le visage à demi-masqué, dévore un chemin long quelquefois de plusieurs lieues. Encore, pour échapper à de jaloux espions, est-il souvent obligé de prendre par de longs détours ou de se frayer un chemin à travers les champs et les haies, ou, enfin, de culbuter son rival. Alors, dit un écrivain du canton même de Lucerne, on voit les deux combattants, pareils à des taureaux avec leurs grosses et solides têtes, se charger en poussant des cris sauvages, et le gourdin, les pierres nouées dans le mouchoir, les clefs, les poignées de fer, les souliers garnis de gros clous, décident ordinairement de l'issue de ce combat de cannibales. Le Kilter (amoureux de nuit) a-t-il triomphé, il poursuit sa route et trouve la bien-aimée assise solitairement près d'une petite lampe dans sa chambrette tranquille et soupirant après sa venue. Au printemps, il lui apporte des fleurs de montagne, qu'au prix de plusieurs heures de marche et à ses risques et périls, il a été cueillir dans les fentes des précipices.

On peut se rendre d'Entlibuch à Lucerne par deux chemins: l'un de construction plus récente et traversant la vallée de l'Emme — c'est le meilleur; — l'autre plus ancien, quoique ne remontant qu'à 1825 et passant par la Bramegg. Ce dernier chemin, aujourd'hui laissé dans l'abandon, conduit, après une demi-heure d'ascension en pente raide, sur la Bramegg, beau plateau à 5300 pieds au-dessus du niveau de la mer, coupé de bois et de métairies, et au sommet duquel, à côté de beaux arbres pittoresquement groupés, s'élèvent une auberge et une petite chapelle. Plus belle encore est la vue dont on jouit de l'endroit connu sous le nom de Renng, d'où l'on découvre tout le haut Entlibuch, une partie considérable du canton de Lucerne, l'imposant et sombre pic du Pilate et même quelques sommets neigeux de l'Oberland bernois. En descendant par le versant contraire, on ne tarde pas à atteindre les bains de Fahrnbühl, situés dans une solitude ravissante et dont les eaux acidulées ferrugineuses opèrent heureusement dans nombre de maladies. L'établissement, formé de beaux corps de bâtisse, possède des douches et tous les accessoires de la cure du petit-lait; mais les gens du pays forment seuls toute la clientèle. Quelque quarante minutes plus loin, le chemin de la Bramegg va se perdre, près de Schachen, dans la grand'route d'Entlibuch.

Cette dernière, côtoyant au-delà d'Entlibuch la rive droite de l'Emme au cours rapide, descend dans une gracieuse vallée et atteint bientôt

l'embouchure de la Fontanne, peuplée de truites et arrosant un petit val étroit et sauvage appartenant en grande partie à la commune de Doppleschwand. Doppleschwand est un petit village paroissial, entouré d'une ceinture de vergers et possédant une vieille église et les restes d'un burg démantelé. Plusieurs points des environs offrent d'agréables perspectives ; ne pas oublier le petit pont qui, non loin de là, se balance à 160 pieds de hauteur sur les eaux d'un torrent. Un sentier de montagne conduit d'ici au Napf, fameux par son point de vue splendide. On traverse, avant d'y arriver, le village de Romoos, dont les habitations se présentent étrangement disséminées sur le sommet ou au flanc de hauteurs et jusque dans d'inaccessibles gorges. Dans la vallée même de l'Emme, sur le versant de droite, se trouve Wohlhausen-le-Marché, relié par un pont à Wohlhausen-Wiggern, situé de l'autre côté du cours d'eau, et où finit l'Entlibuch. Wohlhausen-le-Marché, autrefois résidence des seigneurs du pays, les barons de Wohlhausen, qui paraissent avoir habité le château du nom bizarre de Gügeli, château détruit de bonne heure, était alors une petite ville. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un hameau tellement déchu qu'on a dû finir par le confondre dans une même commune avec le village de Werthenstein. Wohlhausen-Wiggern, plus récent, a plus d'importance et forme à lui seul une paroisse. Nous arrivons à Werthenstein par une gorge étroite entre des rochers, au milieu desquels bruit une cascade. Werthenstein possède un ancien couvent de Franciscains, aujourd'hui établissement de sourds-muets, bâti dans la situation la plus romantique sur un rocher dominant le cours de l'Emme. Là fut également fondée, en l'an 1522, à l'époque de la Réforme, une chapelle autrefois visitée tous les ans par des milliers de pèlerins et destinée à consacrer la mémoire de miracles nombreux qui avaient eu lieu, disait la légende, dans la contrée.

De Werthenstein jusque dans le voisinage de Lucerne, la chaussée côtoie sans interruption la rive droite de l'Emme et traverse d'abord le village de Schachen, déjà mentionné, où débouchent le chemin vieux de la Bramegg et le torrent de Rümli, grossi par d'autres petits cours d'eau. Ce torrent, que les pluies rendent quelquefois dévastateur, n'a pas détruit moins de quatre fois, dans le cours du siècle passé, le pont-frontière du côté de l'Entlibuch ; la digue de fer que lui opposèrent, en 1594, les bourgeois de Lucerne, fut, à son tour, emportée bientôt après. Rien de remarquable ne s'attache à cette commune ; les maisons en sont disséminées de cà et de là, le sol en est peu fertile, inégal et décharné. Malters, la localité suivante, a plus d'importance ; elle a une belle église,

bâtie en 1832, de grasses prairies, des champs bien cultivés et de vastes bois. Des railleurs ont pourtant fait dériver Malters de mala terra et désigné l'endroit sous le nom de Schlechtland (mauvais pays). La raillerie n'est pourtant pas tout à fait imméritée: sans cesse exposé aux envahissements du gravier que charrie, dans ses inondations, le ruisseau du village, aux ravages occasionnés par ce cours d'eau tombant des monts presque en ligne perpendiculaire, Malters voit souvent ses belles campagnes dévastées et couvertes d'immonde gravois. Aussi les habitants en sont-ils toujours restés pauvres, quoiqu'ils aient vu leur bien-être prendre un certain développement durant les dix dernières années. Un deuxième surnom peu flatteur donné à Malters est celui de Vallée des Goîtreux (Kropfthal); au commencement de ce siècle, en effet, on y trouvait encore des crétins et des malheureux affligés d'énormes goîtres, qu'ils devaient en partie à la mauvaise eau constituant leur boisson, en partie à leur malpropreté extrême. C'est à Malters que se tient depuis des siècles le principal marché de bestiaux de la contrée; les jeunes chevaux de l'Entlibuch, de superbes vaches destinées à l'Italie s'y vendent alors par centaines. A ce même village se rattache le souvenir d'un événement historique moderne. C'était en 1845. Les troupes des cantons libéraux étaient, dans la nuit du 30 au 31 mars, sous le commandement d'Ochsenstein, devenu plus tard conseiller fédéral, passées de Berne dans le canton de Lucerne, dans le dessein de renverser le gouvernement ultramontain du Sonderbund. Le lendemain, saisies d'une panique que rien n'était de nature à occasionner, elles battirent en retraite, et leur corps principal, en traversant Malters, y fit la rencontre des troupes gouvernementales; un combat meurtrier s'ensuivit. Mal conduits et ignorant les lieux, les soldats libéraux perdirent toute leur artillerie et se dispersèrent finalement dans un sauve-qui-peut désordonné. — Au delà de Malters, plus avant dans la vallée et dans un site gracieux, se trouve l'antique St.-Jost, dont l'église, enrichie par les dons volontaires des nombreux pèlerins qui la visitent, peut passer pour une des plus belles et des plus remarquables de la contrée. Un pont suspendu aux flancs d'une roche à pic conduit au delà du Reng, dont on entend les eaux écumantes bruire avec tapage à une considérable profondeur.

D'ici nous arrivons bientôt à Littau, le dernier village avant Lucerne et que les habitants de cette dernière ville choisissent même souvent comme but de leurs promenades, à cause de ses charmantes collines et de ses belles villas et métairies. Sur l'une de ces collines s'élève une chapelle que décorent trois peintures vantées de Carlo Maratta. Littau eut jadis

ses seigneurs, qui prirent part, en 1333, à l'événement rappelé sous le nom de Nuit du meurtre à Lucerne. C'est sur la place de l'Eglise que s'élevait leur demeure, disparue aujourd'hui sans laisser de traces. Non loin du village se trouve une forge qui compte parmi les rares grands établissements industriels du canton. Au delà de l'Emme, sur un rocher dont le flot a miné une bonne partie, se montrent les restes pitoyables du burg jadis orgueilleux des Chorberg, appelé Dorenberg par le peuple. Vassal et partisan des ducs d'Habsbourg-Autriche et, partant, ennemi acharné de la florissante Lucerne, Pierre de Chorberg, seigneur de Krauchthal, à qui obéissaient également Entlibuch et Wohlhausen, vit son château détruit en 1386, quelque temps avant la bataille de Sempach. Une autre merveille de la contrée était encore debout le dernier siècle, à la pointe d'un carrefour non loin de Littau. C'était une antique et petite chapelle dite de la Pauvre Croix. Là, dans ces temps reculés où l'exil de la ville ne s'étendait pas plus loin, on mandait de vie à trépas les criminels et notamment les filles infanticides. A en croire une vieille légende, ces malheureuses étaient couchées sur un lit d'épines dans une fosse large et profonde, recouvertes ensuite d'épines et enterrées vivantes; on prolongeait quelquefois de plusieurs jours ces atroces tourments en ménageant jusqu'à leur bouche un étroit canal qui leur apportait de l'air et de la nourriture. Nous ajouterons toutefois que, pour l'honneur de l'humanité, pas un document, pas un seul dessin relatif à cette chronique n'est venu confirmer la réalité de cet épouvantable châtement, qui n'est pourtant pas sans exemples ailleurs.

Maintenant que nous avons parcouru la partie orientale et la partie occidentale du canton de Lucerne, le Länderdistrict et l'Entlibuch, dirigeons-nous vers la partie nord, communément appelée le Gäu, et commençons par cette longue vallée qui tire son nom du torrent de la Wigger. Au nord de Schüpffheim dans l'Entlibuch et la chaîne du Schüpferberg, s'élève l'Enzi, montagne dénuée de verdure et aux sommets nombreux, dont les pics les plus élevés atteignent jusqu'au delà de 4000 pieds, mais en moyenne ordinaire 3000 pieds à peine au-dessus du niveau de la mer.

Elle est formée en grande partie de brèche, et en plus petite quantité de grès et de marne, dont les couches présentent en maints endroits des empreintes de feuilles d'arbres de la famille des cannelliers, des palmiers-éventails et des palmiers-nains, des storax et d'autres végétaux des tropiques. Des nombreuses divisions de l'Enzi, celles de Romoos et d'Hergis-Wyl font partie du canton de Lucerne; l'Enzi bernois et le

Napf, riche en beaux points de vue, appartient à la vallée bernoise de l'Emme. Du corps principal de montagne se détachent, pareils à des bras, du côté de l'Emme et de la Fontanne, de plus petits chaînons, donnant naissance à des gorges étroites, profondes, effrayantes; l'un d'eux, un peu plus considérable que les autres, prend d'abord sa direction vers le nord, puis, formant un demi-cercle, se tourne, sous les noms de Menzberg et Steinhäuserberg, du côté de Wohlhausen. Du Napf jusqu'à l'Ahorni court, dans la direction du nord-ouest, une crête qui, le long de la frontière cantonale, se morcelle en une chaîne de collines; et enfin, du côté du nord, s'incline lentement le Menzberg, formant de nombreuses gorges et vallées et finissant par se perdre en plusieurs lignes de collines s'étendant du côté d'Argovie et parmi lesquelles coulent des affluents de la Wigger. Une partie de l'Enzi est couverte de bois, notamment la vallée de la Wigger, où croissent de superbes forêts de hêtres; l'autre partie l'est de beaux et fertiles pâturages. Trois de ses sommets se recommandent par leur splendide et vaste perspective: le Napf, l'Hengst, et l'Enzi de Romoos; peu de voyageurs lui font cependant l'honneur de le gravir. En d'autres pays, il les attirerait par milliers; dans la Suisse, où des beautés plus puissantes sollicitent souvent, il est vrai, l'admiration en d'autres lieux, on daigne à peine s'y arrêter. Les habitants des environs ne font pas de même, et l'Enzi, malgré son élévation relativement peu considérable, est par eux considéré, à cause de ses profondeurs sauvages, du murmure imposant de ses eaux et de ses forêts, comme un lieu vénérable et presque sacré. De noires traditions s'y rattachent d'ailleurs en grand nombre, et, sous ce rapport, l'Enzi n'a rien à envier à la Vallée Rouge de la Jungfrau, dans l'Oberland bernois.

Une de ses gorges les plus effrayantes et les plus solitaires se trouve dans le Napf, non loin de la frontière bernoise, et est formée par une roche énorme de la hauteur de plusieurs clochers. Connue au loin sous le nom d'Enziloch (Trou de l'Enzi) elle servit autrefois de retraite à un prêtre de Lucerne qui, las de la vie, s'était enseveli dans cette épouvantable solitude, fréquentée de tout temps, s'il fallait en croire la légende, par les âmes damnées de ceux qui, puissants pendant leur vie sur la terre, n'avaient fait usage de leur intelligence ou de leur fortune que pour le malheur des pauvres, des veuves et des orphelins. Le nombre de ces mauvais esprits augmente encore tous les jours, et quand, par une affreuse nuit, la tempête, balayant le précipice de son tourbillon, fait ployer et craquer les pins et les chênes, paysans et pâtres, saisis d'un superstitieux effroi, se signent en disant: „On porte dans l'Enziloch quel-

que nouveau seigneur de la vallée.“ Ici encore se retrouvent les exorcistes qui, de tout temps, ont purgé maisons et chemins des esprits qui les hantaient, après s'en être emparés et les avoir emprisonnés, au moyen de leur art magique, dans des bouteilles ou des boîtes de fer blanc cachetées. Il arrive parfois que, par un temps serein, éclatent au sein de la montagne de soudains craquements, de puissantes explosions qui se prolongent comme une canonnade non interrompue et se font distinctement entendre jusqu'à plusieurs lieues de l'Enziloch. Ce sont les seigneurs de la vallée qui travaillent: en punition de leurs crimes, ils sont là qui s'efforcent, comme le Sisyphe de la légende grecque, de rouler jusqu'au sommet de pics ards des troncs d'arbres géants ou d'énormes quartiers de roche; mais à peine ont-ils atteint le bord que le poids fatal échappe de leurs mains et retombe avec un bruit de tonnerre dans l'abîme, où ils le relèvent, pour reprendre sans trêve leur stérile travail. Cela dure souvent ainsi plusieurs heures, jusqu'à ce qu'enfin le ciel, jusque-là sans nuages, se couvre et que la pluie tombe par intarissables torrents. Ce bruit mystérieux et remarquable se produit aussi dans d'autres coins montagneux, où on l'attribue encore communément aux esprits et où, comme précurseur infallible du mauvais temps, on le désigne sous le nom de *Wetterschiessen*.

Autrefois, continue la légende, les seigneurs de la vallée étaient moins nombreux; la plupart d'entre eux n'ont été bannis dans l'Enziloch que pendant la première moitié du dix-huitième siècle. Lorsqu'en 1712, les catholiques et les réformés de la Suisse étaient divisés en deux camps hostiles, il se trouva, parmi les chefs des deux partis, nombre de traîtres qui entretenaient des relations coupables avec l'ennemi ou, du moins, détournaient à leur avantage les ressources du moment. Ils donnaient aux soldats ou trop peu de poudre, ou une poudre trop méchante pour leur être de quelque usage, et c'est ainsi que fut perdue la bataille décisive de Vilmergen, qui mit fin à la guerre. Mais la justice de Dieu atteignit bientôt les coupables; ils moururent tous d'une mort parfois terrible, toujours violente. A peine enterrés, ils commencèrent à revenir, et leurs cadavres ayant plus tard été déterrés et transportés dans un ossuaire de Lucerne, ils se mirent toutes les nuits à dresser certains ossements en guise de quilles et à les renverser à coups de crânes au milieu d'un effrayant tumulte. Il se présenta enfin un homme inconnu, mais de l'aspect le plus étrange, qui s'offrit, contre bonne récompense, à éloigner les revenants. Il recueillit tous les os avec soin dans une grande caisse de fer, qu'il plaça sur une charrette attelée de quatre chevaux noirs comme

la nuit, et se dirigea ensuite, dans une course sauvage, du côté de l'Enzi, où il précipita son véhicule dans la gorge, au fond de laquelle il s'abîma sur des rochers. Aussitôt éclata un épouvantable orage; mais le magicien tint son fouet élevé vers le ciel, jusqu'à ce que l'azur reparût. De temps en temps, toutefois, leur fureur ressaisit les damnés; ils se dressent alors et, revêtus du vieil uniforme des artilleurs de Lucerne, ils font éclater l'interminable tonnerre de leurs canons. De là un vieux proverbe: „Quand on entend la canonnade de l'Enziloeh, il pleut sur le Menzberg toute la semaine“.

Les vallées nombreuses qui ont leur point de départ dans l'Enzi, s'étendent toutes presque régulièrement du sud au nord, et l'on en fait remonter la formation à l'époque de la dernière révolution alpestre, alors que les plus hautes cimes des montagnes calcaires furent soulevées et jetées sur la formation de molasse, provoquant ainsi l'écoulement des eaux tertiaires. Il faut ici faire une mention spéciale de la vallée de la Wigger; c'est, après les vallées de la Waldemme et de Reuss, la plus grande et la plus importante du canton. Longue de sept lieues, elle n'en compte, dès sa source, pas moins de cinq de largeur. La partie haute est très montueuse et coupée de pâturages et de vastes, en partie séculaires forêts; le centre et la partie basse en sont au contraire fertiles et bien cultivés. La Wigger, cours d'eau qui donne son nom à la vallée, a sa source dans l'Enzi, non loin du Menzberg, et se grossit d'affluents nombreux, plus ou moins considérables. Rapide et facilement gonflée, elle dévaste parfois ses rives et a souvent occasionné dans les parties basses de cruels dommages. Elle charrie de l'or, comme presque tous les courants du pays, mais en feuilles tenues et en si petite quantité, que les peines de l'exploitation n'y peuvent trouver une compensation suffisante. Le village le plus élevé de la vallée de la Wigger est Hergiswyl, avec une église bâtie en 1840; peu de terres cultivées, mais nombreux bestiaux, à l'élève desquels la contrée est merveilleusement appropriée. Un peu plus bas, dans un site montueux et fertile, au pied du Willberg couronné de bois, est gracieusement campé l'antique bourg de Willisau, avec quelque 1200 habitants et une nouvelle église paroissiale. Propriété originaire des seigneurs de l'endroit, Willisau passa plus tard aux comtes de Valendis et de ces derniers aux comtes d'Arberg; mais, en 1407, alors que les hobereaux de la Suisse disparaissaient insensiblement devant la prospérité toujours croissante des villes, le bourg fut vendu à Lucerne par la comtesse Maha d'Arberg et ses enfants. Deux châteaux s'élevaient dans les environs. Les habitations nombreuses sises çà et là tout à l'entour forment une

commune indépendante. Willisau est le chef-lieu du gros district de ce nom, c'est-à-dire d'un beau et fertile pays, dont les habitants partagent leur industrie entre l'élevé des bestiaux, l'agriculture, la filature du chaux et le tissage. La fameuse Chapelle Sanglante, bien connue au loin et visitée autrefois par de nombreux pèlerins, s'élève à quelque distance de la ville.

C'est à Willisau que la Buchwigger, grossie déjà du Seevag, sorti lui-même du petit lac de Durten, se jette dans la Wigger proprement dite. Le village le plus élevé de cette vallée secondaire est le solitaire Menzberg, où se trouve un établissement pour la cure d'air et de petit-lait. Cet établissement, aménagé pour environ 30 personnes et pourvu de bains, doit à l'agrément et aux beaux aspects de sa situation de se voir rempli chaque été, quoique l'édifice lui-même soit insuffisamment abrité contre les vents. Au-dessous se trouve Menznau, et, à l'est de ce dernier, Geiss, ceint de montagnes et de pâturages et dans le voisinage de jolis petits lacs. De Menznau partent deux routes conduisant, l'une à Wohlhausen, dans l'Entlibuch, l'autre à Willisau. Le village le plus proche au-dessous de ce dernier bourg est celui de la vaste commune d'Ettyswil. Ses environs comptent parmi les plus beaux et les mieux cultivés du canton de Lucerne; large plaine et grands champs de céréales. Ettyswil est aussi l'un des nombreux et pour la plupart célèbres pèlerinages du canton.

Dans le voisinage d'Ettyswil s'élèvent les ruines encore imposantes du château de Kastelen, sur une colline d'environ 500 pieds de haut, qui ouvre une superbe perspective sur la montagne et les nombreuses localités des environs. La Wigger passe, au-dessous d'Ettyswil, à travers la commune de Schötz, où, au début de la grande guerre des Paysans, en 1653, eut lieu une réunion dans laquelle furent prises maintes résolutions contre l'aristocratie gouvernant la ville à cette époque. En ce lieu encore furent, dit-on, jadis honorées les saintes reliques de membres de la Légion Thébaine qui avaient été décapités à St. Maurice du Valais pour leur fidélité à la foi chrétienne. Tout près de là, plusieurs petits ruisseaux débouchent dans les eaux de la vallée.

Parmi ces ruisseaux se trouve le Rhonbach, sorti des petits lacs de Mauen et de Wauwyl, à peu près entièrement envasés depuis ces derniers dix ans et dans le limon desquels, comme en beaucoup d'autres étangs de la Suisse, les archéologues ont découvert des restes d'édifices sur pilotis élevés par les colons primordiaux des Alpes suisses. Les restes dont il est question ici appartiennent à la première période, et remontent,

par conséquent, à cette date reculée où on ne connaissait encore aucun métal, et où la pierre à feu et les galets formaient les principales armes et les principaux outils. Tout près des deux lacs, dont l'un, le Mauensee, entoure de ses eaux une île sur laquelle s'élève un petit château, passe la voie ferrée de Lucerne à Olten; elle coupe une chaîne de hauteurs pittoresque, de forme demi-circulaire et remarquable par sa longueur, chaîne qui n'est autre que le contre-fort d'un énorme glacier, lequel, se détachant des hautes montagnes, se projeta jadis jusqu'ici.

A Nebikon, on se trouve dans la vallée secondaire de la Luthern, qui longe en partie la frontière bernoise, avant de rejoindre la vallée principale. Le Luthernthal, long d'environ cinq lieues et très ramifié, a son point de départ dans des régions assez élevées du Napf et est traversé par un torrent qui souvent a ravagé ses bords. La Luthern est aujourd'hui l'unique cours d'eau dont on exploite encore les charrois d'or. On filtrait aussi ce précieux métal sur les bords de l'Emme au commencement de ce siècle; du produit de cette exploitation, on frappa même les ducats de Lucerne. On procédait, du reste, de la façon la plus primitive, au moyen d'un crible ou d'un linge grossier sur la trame desquels on recueillait de préférence le sable fraîchement déposé par le courant, travail qui, dans les cas les plus favorables, rapportait à l'ouvrier 1½ ou deux florins par jour. Au pied du Napf se trouve une source ferrugineuse appelée le Luthernbad, attirant à elle autant de pèlerins que de malades, découverte qu'elle fut, dit-on, à la suite de révélations faites en songe et consacrée par le voisinage d'une chapelle miraculeuse de la Mère de Dieu. Les localités de cette vallée reculée et solitaire sont Luthern, Uffhausen et Zell; ces deux dernières situées sur la grand-route qui conduit de Lucerne dans le canton de Berne et à Berne même. Non loin du confluent de la Luthern et de la Wigger, gracieusement entouré de deux montagnes, s'élevait au 12^e siècle, près du hameau d'Eberseck, un couvent de femmes de l'ordre des Cisterciennes, couvent supprimé dès 1594, à la suite du bouleversement moral et financier qui se produisit à cette époque.

A partir de Nebikon, la vallée de la Wigger ne présente rien digne de remarque, si ce n'est peut-être, à Egolzwil, une de ces sources périodiques que les gens de l'endroit appellent Sources de la faim, parce que, d'après une superstition populaire, plus la source coule avec abondance, moins l'année doit être fertile. Les villages du Wiggerthal sont grands, riants et respirant le bien-être. A Reiden, tout près de la frontière de l'Argovie, où l'on trouva, en 1577, d'énormes ossements longtemps attribués à quelque homme-géant, mais reconnus plus tard pour avoir

appartenu à l'éléphant fossile (manmouth), se montrent sur une colline, à quelques pas du village, les restes d'un couvent de Johannites, autrefois propriété de la maison Hohenrain et fondé en 1331. A Wikon se trouvaient également jadis, particularité remarquable, sur un seul et même mamelon, et séparés uniquement par des fossés d'enceinte, quatre châteaux des Nobles de Buttikon. Détruits en partie dès 1413 par les gens de Lucerne, ils ne sont aujourd'hui reconnaissables que par leurs débris uniformes et une petite chapelle seigneuriale. Les petites vallées de la Roth et de la Pfaffern, qui s'étendent à l'ouest de la Wigger, le long de la frontière de Berne, n'ont rien non plus qui puisse nous retenir bien longtemps; nous ne pouvons toutefois passer sous silence l'abbaye, autrefois riche et célèbre, de St. Urbain, de l'ordre des Cisterciens. Située sur la frontière même du canton dans une plaine riante et fertile, cette abbaye, élevée vers le milieu du 12^e siècle, eut beaucoup à souffrir du passage des bandes dites Anglaises, à l'approche desquelles les moines durent se réfugier dans les forêts; Ingelram de Coucy en fit même son quartier général, jusqu'au jour où ses aventuriers indisciplinés et sauvages furent taillés en pièces à Büttisholz. St. Urbain, alors un des premiers cloîtres de la Suisse, était sur un pied d'égalité avec Lucerne, Berne, Biel et Soleure, mais dut finir par reconnaître la suzeraineté de Lucerne. La guerre du Sonderbund, dont les revenus de l'abbaye couvrirent en partie les frais, acheva de la ruiner. Devenu aujourd'hui la propriété d'un particulier, St. Urbain va voir le mouvement de la grande industrie moderne succéder dans ses murs aux pacifiques échos des saintes prières.

Plus à l'est dans le canton de Lucerne, et parallèlement à la Wigger, s'étend une seconde vallée, celle du lac de Sempach et de la Sure, longue de cinq et large tout au plus de deux lieues, s'appuyant également à l'Enzi par sa partie sud, la plus élevée, tandis que sa partie nord va se perdre dans l'Argovie. Pas de vallées latérales qui vaillent la peine d'être indiquées. Fertile et bien cultivée, la vallée de Sempach est malheureusement marécageuse vers les bas endroits de la Sure. Le lac de Sempach, où cette dernière prend sa source, a deux lieues de long sur une demi-lieue de largeur; entouré d'un riant amphithéâtre de collines, il voit rayonner autour de ses eaux les localités les plus importantes. En 1806, le gouvernement fit ajouter encore à la profondeur du lac.

Le chef-lieu de la vallée est l'antique et célèbre bourg de Sempach, dans le voisinage d'une ligne ferrée. Campé gracieusement sur la rive orientale du lac et au pied de hauteurs fertiles, d'où l'on jouit de superbes vues sur la haute montagne, Sempach compte peu d'habitants (1800 âmes seulement), est mal bâti et emprisonné dans des murailles pantelantes, supportant des tours couvertes de lierre et à demi-écroulées. La grand'route de Lucerne à Sursee et dans l'Argovie traversait autrefois Sempach, y apportant le mouvement et la vie; cette route ayant été abandonnée le siècle dernier pour une nouvelle, Sempach devint une solitude. On ne sait rien de la fondation de ce bourg fameux, qui remonte sans doute aux temps les plus reculés, si l'on s'en rapporte à la découverte qui y a été faite de quelques-uns de ces pilotis singuliers dont nous avons parlé ailleurs. Plus tard le bourg prospéra, s'entoura de murs et bâtit une forteresse dont il reste encore une haute et solide tour. Ses premiers seigneurs furent les comtes de Lenzburg, auxquels ceux de Kybourg succédèrent ensuite, pour faire place plus tard à la maison des Habsbourg et partant à la domination autrichienne. On sait combien cette époque fut agitée, et Sempach, quoique faisant partie de la fédération dite *Landfrieden* (Paix dans le pays) formée par les villes d'Argovie et de Thurgovie, n'en fut pas moins entraîné à prendre une part fréquente à de sanglants conflits qui étaient loin de tourner aux progrès de son bien-être. Aussi se fit-il accorder par Lucerne, en 1385, le droit de place libre; mais il ne réussit par là qu'à s'attirer une plus grande rancune de la part des nobles, dont le dépit croissait avec la prospérité et la puissance des villes. Quand, l'année suivante, le duc Léopold III d'Autriche marcha contre Lucerne, Sempach se vit sérieusement menacé et dut soutenir les premiers coups de la campagne. La victoire complète remportée sur son territoire par les confédérés fut son salut. Mais les mêmes périls se renouvelèrent en 1399, et la place neutre se vit obligée d'ouvrir ses murs à une garnison. En 1425, Sempach renouvela le pacte qui lui assurait ses droits de bourg libre et, à cette occasion, régla définitivement sa situation vis-à-vis de Lucerne. Cette dernière ville se réservait la suzeraineté, et, en cas de guerre, les bourgeois de Sempach devaient lui prêter leur appui; mais le bourg garda sa justice et son code pénal, ainsi que son administration indépendante, si bien qu'à l'égal de Sursee et d'Entlibuch, il jouit d'assez larges franchises. Son antique et vénérable Constitution se maintint jusqu'à 1798, alors que sous l'empire des armes révolutionnaires françaises, le canton dut mettre ses lois plus en harmonie avec l'esprit de l'époque.

Une demi-lieue environ au-dessus de Sempach s'élève la fameuse chapelle destinée à perpétuer la mémoire du glorieux combat du 9 juillet 1386. Bâtie sans doute au 15^e siècle, sur le lieu même que le duc Léopold III dut, sous les coups des confédérés, rougir lui-même de son sang, elle a subi depuis lors deux reconstructions partielles. C'est un bâtiment petit et simple, surmonté d'une tour étroite et basse, et précédé d'un vestibule dont le toit repose sur des arcs-boutants soutenus eux-mêmes par des colonnes. Des peintures et des inscriptions retracent au souvenir les principales péripéties du combat et les héros qui s'y sont illustrés, Winkelried, l'échevin Gundoldingen de Lucerne, le duc Léopold, le baron de Hasenbourg-en-Brisgau et autres. Mais tout cela est mal conservé et peu artistique. Tous les ans, le dimanche qui précède ou celui qui suit le 9 juillet, on y célèbre, comme souvenir de la bataille, une fête sans grande pompe, à laquelle prennent part d'ordinaire les membres du gouvernement, les ecclésiastiques du district et les habitants de Sempach et des environs. Un prédicateur, désigné par l'autorité, développe un sermon sur les glorieux exploits des ancêtres; après quoi, il est donné lecture, en vieux langage, d'un récit de la bataille, des causes qui l'ont amenée et du chiffre des morts de part et d'autre. L'office est terminé par une messe solennelle. Un dîner, dont le gouvernement fait les frais, réunit ensuite les invités.

La bataille de Sempach est peut-être la rencontre la plus importante qui ait jamais eu lieu en Suisse. De là datent l'indépendance et la liberté de ce petit pays, désormais en si haute réputation auprès de l'étranger que chacun rechercha son alliance ou redouta son hostilité. Rien de plus vrai que cette insertion de la chapelle: „La bataille de Sempach a été la première pierre de l'alliance des Quatre cantons“. Résolus à mourir ou à vaincre, quoique la victoire parût peu probable, 1400 paysans et bourgeois de Lucerne, d'Uri, de Schwyz et d'Unterwalden et des localités alliées de Glarus, Zug, Gersau, Entlibuch et Rothenbourg, étaient venus tenir tête à des escadrons d'infanterie noble disciplinés et pesamment armés et à des milliers de lansquenets qui se riaient du petit nombre de leurs adversaires et de leur gaucherie dans le métier des armes. Après s'être agenouillés, selon l'habitude, et avoir adressé au dieu des armées une belle et simple prière conservée encore dans la vieille complainte de la bataille de Sempach, les Suisses commencèrent courageusement l'attaque et cherchèrent à s'ouvrir un passage dans les colonnes ennemies. Ces dernières, couvertes de fer de la tête aux pieds, impénétrables pour les hallebardes et les masses d'armes trop courtes des Suisses,

leur opposaient un mur de lances. Soixante confédérés jonchaient déjà le sol, atteints de graves blessures; tout effort désormais paraissait inutile, quand Arnold de Winkelried, dévouant sa vie pour le salut de ses compagnons, ouvrit une trouée à l'armée fédérale. Trop lourdement armés pour évoluer facilement, étroitement serrés les uns contre les autres et se faisant mutuellement obstacle, les hommes d'armes autrichiens et leurs alliés tombèrent à leur tour et le combat dégénéra bientôt en tuerie. Trois fois la bannière ducale fut abattue, trois fois elle fut de nouveau relevée, jusqu'à ce qu'elle disparût pour ne plus reparaitre. Les étendards des villes et des seigneurs ennemis tombèrent également sur les cadavres de ceux qui les portaient. La fuite était devenue impossible, les valets d'armes qui se tenaient avec les chevaux derrière les lignes, s'étant débandés en proie à une frayeur panique.

Le duc Léopold succomba enfin, au milieu du groupe fidèle qui l'entourait et cherchait à le sauver. Dès lors, la victoire était complète. Six cent cinquante-six comtes, barons et nobles et deux mille hommes d'armes restaient étendus sur le champ de bataille, à côté de 200 confédérés, parmi lesquels 51 citoyens de Lucerne. Les vainqueurs restaient maîtres de dix-huit bannières, dont neuf furent transportées à Lucerne, les autres à Unterwald, Schwyz, Uri et Gersau; trois seulement furent sauvées par l'ennemi. Il ne restait plus rien de cette orgueilleuse armée qui, avant la bataille, voyait avec tant de mépris s'avancer contre elle ces escadrons de paysans. Quatre simples croix de pierre marquent aujourd'hui la place où la puissante Autriche a succombé sous les coups des confédérés, et, jusqu'en 1822, un simple cartel moisi suspendu à un arbre sur le lieu de la bataille, à quelque 300 pas au sud de la chapelle, a indiqué la place où Winkelried combattit et mourut. On doit l'avoir remplacé aujourd'hui par une pierre commémorative.

La guerre, il est vrai, ne fut pas terminée par cette glorieuse victoire des confédérés, mais elle cessa de désoler le territoire de Lucerne, et quand, trois ans après, la paix fut conclue, les Suisses se retrouvèrent plus unis et plus forts que jamais, et un territoire étendu, dont Sempach faisait partie, fut donné sans retour à Lucerne, ce qui vint considérablement augmenter le nombre des héros de la liberté et de l'indépendance. La jeune Confédération, qui avait fait ses premières armes à Morgarten, avait acquis, après Sempach, un développement de puissance qui lui permettait de tenir tête aux princes les plus redoutés.

Dans le voisinage du lac de Sempach, un peu dans la direction de l'ouest, se trouve un autre ancien champ de bataille moins célèbre, But-

tisholz, paroisse du district de Ruswyl. Là s'élève le mamelon dit des Anglais, ou la colline qui sert de tombeau à cette horde pillarde d'Anglais, forte de 3000 hommes, sous la conduite d'Ingelram de Coucy, et mise en pièces en 1376 par 600 confédérés de Lucerne, d'Entlibuch et d'Unterwald. On sait peu de chose du combat, brièvement mentionné par les contemporains et qui, cependant, ne fut pas sans résultats importants, en ce qu'il établit entre les confédérés et les sujets de l'Autriche dans l'Entlibuch et le Gäu, un lieu que la rencontre de Sempach devait dans la suite sceller à jamais.

A Ryswyl, bourg situé dans une contrée fertile, à 2000 pieds au-dessus du niveau de la mer, jaillit une source ferrugineuse connue au loin par ses propriétés médicales, et dont les eaux sont employées avec succès contre les douleurs nerveuses, la paralysie, les maladies de la peau, etc

Sursee, un peu moins grand que Sempach, n'est pas moins ancien. Situé à la pointe inférieure du lac, sur la Sure, dans de beaux et fertiles terrains, traversé par une ligne ferrée et par la grand'route de Lucerne à Zofingen, Sursee, assez bien bâti d'ailleurs, possède une église paroissiale le considérable, un spacieux hôtel-de-ville dans le style ancien, et, en dehors des murs, un couvent de capucins. Il est historiquement fait mention de ce bourg pour la première fois en 1036; c'était alors, avec toute la contrée environnante, une des possessions des puissants comtes de Lenzburg. Sursee passa ensuite aux seigneurs de Kyburg, et en 1278, par traité, au roi Rudolphe de Habsbourg. Il acquit petit à petit une certaine importance, finit par obtenir ses droits de cité et entra dans l'alliance des villes d'Argovie et de Thurgovie. Plus fidèle que Sempach, il resta longtemps attaché aux Habsbourg d'Autriche, ce qui, après la bataille de Sempach, l'engagea dans mainte situation critique. Mais le duc Frédéric d'Autriche s'étant, vers 1415, fait mettre au ban de l'empire, pour avoir favorisé la fuite du Pape Jean XXII du concile de Constance, l'empereur Sigismond invita les confédérés à courir sus à l'ennemi de l'empire et à lui enlever ses possessions. Après avoir résisté quelque temps, Lucerne entra en campagne à son tour et vint mettre le siège devant Sursee, qui, ne recevant pas de secours, se rendit volontairement trois jours après et reconnut la suzeraineté de Lucerne. Il lui fut néanmoins toujours laissé, comme à Sempach, une certaine indépendance: son conseil municipal privé et le droit de haute justice dans l'intérieur de ses murs, droit dont le bourg fit malheureusement un trop fréquent usage dans les procès de sorcellerie. Sursee est aujourd'hui le chef-lieu du

district cantonal du même nom, comprenant un rayon de pays parfaitement cultivé et semé de localités populeuses.

Toutes les merveilles de Sursee se réduisent d'ailleurs à l'image miraculeuse de la Vierge, qui se trouve dans le couvent des Capucins; mais la fête votive du bourg est certainement celle de tout le canton qui attire le plus de chalands. Les fêtes votives du pays de Lucerne se célébraient ponctuellement, dans l'origine, le jour même de la consécration de l'église ou, au plus tard, le dimanche d'après; mais, comme il y avait à peu près tous les dimanches fête votive quelque part, un arrêt de l'autorité fixa un seul et même jour, le second dimanche d'octobre, pour la plupart des fêtes votives. Ce jour-là, les tables les plus pauvres doivent être fournies de vin et de moût, de crêpes et de Kùchli, espèce de gâteaux de farine dans lesquels entrent du sucre, des confitures, de la cannelle et des poires sèches coupées menu. Sursee, au contraire, célèbre sa fête votive le second dimanche de septembre, jour où, autrefois, l'on nommait également aux fonctions municipales. Tous les bourgeois de Sursee, ceux-mêmes qui étaient domiciliés hors du canton, avaient coutume de venir, ce jour-là, exercer leur droit de vote, et cette habitude de se retrouver dans la ville natale à un jour fixe de l'année, s'est encore maintenue jusqu'à nos jours; mais, au lieu de s'occuper désormais de serments et d'élections, les bonnes gens de Sursee se bornent aux hécatombes de crêpes et de Kùchli.

Plus gaie encore, du moins pour le monde enfantin, est une autre fête, dite des cadeaux de Noël, populairement Samiklaus, et qui a lieu à Lucerne, comme en plusieurs autres endroits de la Suisse, le jour de St. Nicolas, 6 décembre. Dès les derniers soirs de novembre, après l'Angélus, on entend retentir, comme signe précurseur de la fête, le claquement des grands fouets, et, la veille même du jour de la fête, se déchaîne un épouvantable vacarme de sonnettes, de clochetons, de cors et de coups de fouet, le tout composant un charivari qui met les enfants en suite et effraie même quelquefois les personnes d'un âge moins tendre. Entouré de vingt drôles et plus qui font un bruit d'enfer, et avec deux anges pour acolytes, voici venir St. Nicolas, évêque de Myra, en habits pontificaux; derrière lui et l'escortant, vient ensuite Schmutzli, un autre luron en habits verts et au visage tout noir de suie. Le Saint va de maison en maison et demande aux parents comment se sont comportés les enfants depuis le premier de l'an passé; si les notes sont bonnes, l'enfant ouvre les mains à une pluie de noix, de gâteaux, de pommes et de joujoux; mais les bambins indociles ou paresseux ont affaire au Schmutzli, qui les

menace d'une grosse verge et du grand sac noir suspendu à ses épaules. En quelques endroits, le Samiklaus fait sa visite la nuit, pendant que les enfants dorment, et dépose ses jolis cadeaux sur la table. Dans l'origine, les processions de St. Nicolas duraient souvent plusieurs semaines, jusqu'à la fête des trois, Rois, et donnaient lieu à toute espèce de désordres qui nécessitèrent l'intervention de sévères règlements.

La ceinture de collines qui entoure la pointe basse du lac de Sempach, n'est, comme plusieurs autres chaînes de hauteurs du canton, qu'un colossal contre-fort de glacier. Là s'élève, à l'est du bourg, la chapelle de Marie Zell, digne d'être vue à cause de la superbe perspective dont on y jouit sur le lac et la montagne. Cette chapelle, à en croire la légende, baignée autrefois par les eaux du lac, se dressait d'abord sur une langue de terre engloutie plus tard par ce dernier. Comme on était en train de rebâtir, sur la rive même, le pieux édifice, des anges, après l'avoir retiré du fond des eaux, le transportèrent pendant la nuit sur la hauteur, indiquant ainsi le lieu choisi de préférence par la Vierge elle-même. Environ à une lieue de là, dans la direction du nord, sur la pente de la montagne de Knutwyl, non loin du village de Knutwyl, se trouve l'établissement de bains du même nom, alimenté par une source ferrugineuse découverte au 15^e siècle. Le Kurhaus est commodément aménagé, le climat doux et salubre, le pays riche en excursions et promenades; mais les récents établissements des Alpes enlèvent tous les ans aux bains de la plaine jusqu'à leurs plus fidèles clients.

Là se trouve un chapitre dont on fait remonter la fondation jusqu'en l'an 720, fondation attribuée au comte Bero de Lenzburg, après la perte de son fils unique, tombé à la chasse dans les bois des environs, sous les griffes d'un ours ou la dent d'un sanglier. Des dons considérables vinrent plus tard ajouter à la fortune et à l'importance du cloître, si bien que, dès le onzième siècle, il comptait un abbé, vingt chanoines, seize chapelains et nombre d'autres employés; et, de nos jours mêmes, quoi qu'il ait dû, en 1848, contribuer pour un demi-million aux frais de la guerre du Sonderbund, il possède encore de puissants biens. On admire dans la chapelle d'intéressantes et belles sculptures en bois représentant la vie et les souffrances du Christ et dues au ciseau de Krüstli, sculpteur de Lucerne qui vivait vers la fin du 17^e siècle et jouissait, à cette époque, d'une grande réputation. Le monastère de Bero possédait, en 1470, la première imprimerie suisse, fondée par le chanoine Elias Elie de Laufen. La fête votive du cloître se célébrait autrefois le jour de la Saint-Michel par

des solennités mi-religieuses, mi-mondaines. De plusieurs lieues à la ronde accouraient en foule les musiciens de la contrée, que l'on hébergeait, en même temps que les étudiants, dans le réfectoire du chapitre. Trois orgues différents accompagnaient les choeurs dans l'église et le soir un feu d'artifice, avec concours de musique, éclairait de ses fusées la place du couvent. Tous ceux qui avaient pris part à la fête recevaient comme souvenir une monnaie commémorative frappée exprès et que l'on appelait le denier-Michel. La fête est aujourd'hui toute simple et purement religieuse; les vieux chanoines mis à la retraite n'ont plus ni l'envie, ni les moyens de faire revivre les splendeurs passées du monastère St. Michel.

A l'ouest de la vallée de Winon, se déroule la dernière vallée du canton, celle de l'Aa, zone riante, féconde, bien cultivée, entre les hauteurs de l'Ehrlose et du Lindenberg. A peu de distance de sa source, située dans le voisinage de Römerschwyl, l'Aa débouche dans le lac de Baldegg, d'où il sort ensuite pour s'aller jeter dans le lac de Hallwyl, sur le territoire du canton d'Argovie. Le lac de Baldegg, appelé aussi lac de Heidegg, a une lieue de long sur à peu près 1000 pieds de large; ses eaux sont très poissonneuses, mais sillonnées par peu d'embarcations. On trouve dans ses environs, comme dans les vallées de Winon et de la Sure, des traces d'établissements romains où l'on a découvert des briques, des dalles, des monnaies et une belle statue de Mercure, dieu pour lequel les anciens Gaulois avaient une vénération toute particulière. Mais la moisson de reliques est encore plus ample dans la vallée de l'Aa pour l'amateur du moyen-âge et de l'époque de la chevalerie que pour l'archéologue d'antiquités romaines ou celtiques: il y a là encore une douzaine de châteaux-forts, les uns entiers, les autres en ruines; des légendes populaires se rattachent à ces ruines, qui datent de la bataille de Sempach.

Non loin de Hochdorf s'élève, sur une éminence, Hohenrain, communauté de l'Ordre des chevaliers de St. Jean, fondée, dit-on, au onzième siècle; les fenêtres de cet établissement ouvrent de superbes vues sur les environs. A Hitzkirch est une autre demeure féodale; à Heidegg, un château préservé, dit-on, miraculeusement de la destruction, tandis que du manoir ancestral des vieux seigneurs de Baldegg il ne reste plus qu'une tour solide encore, nommée Hünegg. Parmi ces châteaux d'autrefois, il faut faire encore mention de Liela, remarquable par sa forme ennéagone et situé sur une éminence boisée près de Herdegg, et, dans le voisinage du bourg de Richensee, détruit, en 1386, par les Autrichiens, les châteaux de Grünenberg et de Richensee, ruinés jusque dans leurs fondements.

Entreprenons enfin notre dernière, cette fois, courte excursion dans le canton de Lucerne, et, une fois sortis des murs du chef-lieu, suivons le cours de la Reuss, qui coule d'abord vers le nord-ouest, mais, se dirigeant bientôt vers le nord-est, quittera dans quelques heures le territoire du canton, pour venir diviser ensuite Zug d'Argovie. Resserrée, à droite, entre les versants noirs et boisés de cette chaîne peu élevée qui s'incline au sud dans la direction du lac des Quatre-Cantons, à gauche, entre des terres plus plates et plus fertiles, la riante vallée de la Reuss est traversée par la route qui conduit de Zurich à Zug. Lucerne est à une demi-heure derrière nous au moment où, tout près du confluent de l'Emme turbulente et de la Reuss rapide, nous atteignons le beau pont de l'Emme, long de 485 pieds sur une largeur de $20\frac{1}{2}$, un de ces intéressants ponts en bois couverts, construits surtout dans la dernière moitié du siècle passé. Le premier village qui va se présenter à nous est la jolie commune d'Ebikon, avec des sommets couverts de bois superbes, des champs de blé et des prairies qui sont des demi-vergers. Une croix de pierre sur la vieille route marque la place où, pendant le fameux concile de Constance, en l'an 1417, le conseil de la ville de Lucerne donna solennellement la bienvenue à l'empereur Sigismond en pèlerinage pour Einsiedeln, et l'invita à entrer dans la ville, sous la condition expresse qu'il en laisserait intacts les droits et privilèges. Rathausen, couvent de femmes situé aux environs, dans le fond romantique de la vallée, et fondé en 1254, fut supprimé après la guerre du Sonderbund et converti en séminaire d'instituteurs. Ses religieuses exerçaient autrefois un singulier droit de servitude sur le petit lac de Rothsee, séparé du couvent par la ligne de hauteurs du Hundsrücken, hanté par les esprits; le lac leur appartenait en tant qu'elles „y pouvaient marcher à gué“, mais pas un pas de plus. Le bassin du lac n'est autre, sans doute, qu'un ancien lit desséché de la Reuss. A en croire une vieille légende, un poisson énorme se montrait quelquefois dans ces eaux sombres et tranquilles, pour annoncer la peste, la guerre ou d'autres fléaux. Au-delà de l'Emme, dans un rayon bien cultivé, remarquons le village paroissial de l'Emme, d'où nous arrivons à Rothenburg en moins d'un quart-d'heure. C'était autrefois une petite ville protégée par une forteresse disparue sans laisser de traces; son importance alla décroissant insensiblement tous les jours, et elle n'est maintenant enregistrée par l'histoire que pour avoir été le siège d'un bailli autrichien dont les exactions provoquèrent le soulèvement de Lucerne contre la domination des ducs.

Dierikon et Roth sont les localités les plus proches dans la vallée

de la Reuss; elles ont peu d'importance et ne présentent rien de remarquable. Près de Roth coule la Rhon, qui s'échappe du lac de Roth, arrose dans un parcours d'environ deux heures la solitaire vallée de la Rhon et se jette ensuite dans la Reuss. Au-delà du cours d'eau qui donne son nom à la vallée, se présente le village d'Eschenbach, connu pour avoir été le berceau des barons d'Eschenbach, autrefois puissants dans la Thurgovie, le pays de Zurich et l'Argovie, où ils possédaient de grands biens. Walther d'Eschenbach ayant conjuré avec Hans de Souabe et pris part au meurtre de l'empereur Albert, la reine Agnès et ses frères assouvirent sur lui leur vengeance, en 1309, par la prise et la ruine totale de son manoir. Le même sort vint frapper le monastère de femmes d'Eschenbach, bâti alors depuis peu sur une des rives de la Reuss et plus tard réédifié à Ober-Eschenbach, où il existe encore de nos jours.

A une quinzaine de minutes de Roth, en suivant le cours de l'eau, nous atteignons le nouveau pont couvert de Gislikon, autrefois poste douanier et servant maintenant encore de frontière. Deux combats se sont livrés sur ce pont durant les guerres civiles. Lors du grand soulèvement des paysans, en 1653, les troupes de la ville mirent de forts détachements de paysans en fuite après un combat meurtrier de quatre heures. En 1847, pendant la guerre du Sonderbund, divers corps de l'armée fédérale repoussèrent jusqu'au chef-lieu, le 23 novembre, après un engagement qui dura presque toute la journée, les forces du Sonderbund, et amenèrent ainsi la chute définitive du gouvernement ultramontain. Dans les deux rencontres, Suisses se battirent avec acharnement contre Suisses, mais que les temps étaient changés! Deux cents ans auparavant, de sanglantes représailles avaient souillé la victoire; de nos jours, une répression plus douce amena une réconciliation plus prompte.

Le pont de Gislikon marque la limite de nos excursions à travers les cinq cantons les plus anciens de la Suisse; en revenant maintenant à notre point de départ, le St. Gotthard, nous allons étudier un des membres les plus nouveaux de la Confédération, le beau pays du Tessin. Nous allons trouver là d'autres moeurs, un autre caractère, une langue plus sonore, plus harmonieuse, une végétation plus méridionale et un ciel plus pur; et pourtant, nous laissons derrière nous avec regret ces contrées dont les habitants, nos parents d'origine, surent, il y a quelque cinq cents ans, élever, après maints combats et maints sacrifices, un autel permanent à la liberté. Bénie soit toujours la vieille et superbe Suisse, berceau de la Confédération!

Canton du Tessin.

Il n'y a pas tout à fait cinquante ans que le canton du Tessin, le dix-huitième de la Confédération, existe historiquement. Les habitants de ses vallées étaient, il est vrai, en relation depuis des siècles avec ceux de la Suisse, mais ne considéraient point ces derniers comme confédérés et comme frères. Ils n'étaient ni plus ni moins que les sujets des cantons, auxquels les avait soumis le sort de la victoire. Gouvernés par des baillis étrangers, ils devaient obéir et payer l'impôt à des maîtres sévères, leurs seigneurs de par la grâce de Dieu. Il fallut le plus grand événement des temps modernes, la Révolution française, pour briser leurs chaînes, parfois très lourdes; et même, après avoir été rendus à la liberté, ils virent leur indépendance menacée plus d'une fois. Qui sait si de nouvelles tempêtes politiques n'essaieront pas de briser le lien qui les attache aux vingt-deux cantons de l'Helvétie?

On en est réduit à de vagues suppositions touchant l'histoire la plus reculée de la vallée du Tessin et des environs du lac de Lugano et du lac Majeur; mais, pendant la domination romaine, les gracieuses contrées des Lépointins et autres tribus voisines faisaient partie de la province appelée Gaule cisalpine. La légende prétend que César établit à Stabbio, où l'on trouve encore des débris romains, une station de cavalerie et fit bâtir une puissante tour triangulaire sur le lieu même où se trouve aujourd'hui Bellinzona. Il ne reste également de temps plus modernes que des traditions peu certaines; rien même ne vient appuyer cette donnée vraisemblable que la propagation du christianisme parmi les populations

du versant méridional du St. Gotthard a été l'oeuvre des évêques de Côme. Nous ne sommes pas plus renseignés sur les événements qui ont signalé le passage des Alpes par les peuples d'origine germane. Le premier document historique du canton, révoqué d'ailleurs en doute, est un acte de l'an 721, par lequel Luitprand, roi des Lombards et alors seigneur du pays, cède le comté de Bellinzona à l'évêque Théodat de Côme. Dans tous les cas, il n'est pas permis de douter que les Lombards n'aient dominé au loin et longtemps la contrée; leur souvenir est encore vivant chez le peuple, qui attribue à tel ou tel roi lombard l'une ou l'autre des tours encore debout dans la vallée de la Levantine. Nous voyons plus tard les successeurs de Charlemagne et les empereurs germains concéder ici des privilèges et assigner des biens, mais, durant cette période même, il est rare que la tradition laisse échapper un mot jetant une assez vive lumière sur l'histoire particulière et la condition du pays.

Le moyen-âge est partout marqué par de longs et sanglants combats; le Tessin n'en a pas été préservé. Les guerres des évêques de Côme, les luttes soutenues par la Ligue lombarde contre Frédéric Barberousse, les divisions au sein même de la Ligue et autres épisodes de discorde vinrent ruiner les châteaux, détruire les villages et les villes, désoler les campagnes et dépeupler le pays. Enfin, en 1331, de nouveaux ennemis vinrent tout à coup du nord et s'abattirent des sommets du St. Gotthard dans la vallée du Tessin: c'était le peuple pasteur d'Uri et ses confédérés, qui venaient tirer vengeance d'offenses faites aux habitants amis de la vallée de l'Ursern. On parvint à les apaiser par un compromis. Quelque temps après, le canton presque tout entier appartenait aux Visconti de Milan. Mais, en 1403, les barons Sax de Misox s'étant violemment emparés de Bellinzona et de son territoire, les Confédérés passèrent de nouveau les monts, cette fois comme alliés, et, après maintes sanglantes rencontres, Uri et Unterwald s'assurèrent, dès 1419, la possession de Bellinzona et de la Levantine jusqu'au Monte-Cenere. Ils durent, il est vrai, sept ans plus tard, restituer la Levantine aux Visconti, à la suite du combat malheureux d'Arbedo; mais, dès 1441, à la suite d'une nouvelle campagne, Uri retint la vallée à titre de gage, et, en 1476, à titre de propriété. Vingt-quatre ans après, les trois cantons primitifs reçurent la soumission volontaire des habitants mêmes de Bellinzona et de son territoire, de Riviera et de la vallée du Blegno, qu'ils déclarèrent vouloir virilement conserver, avec la grâce de Dieu et de leurs bonnes hallebardes; celles-ci, on le sait, tranchaient, à cette époque, le noeud gordien d'une question. Il est difficile de se faire une idée de ce que le pays dut supporter durant